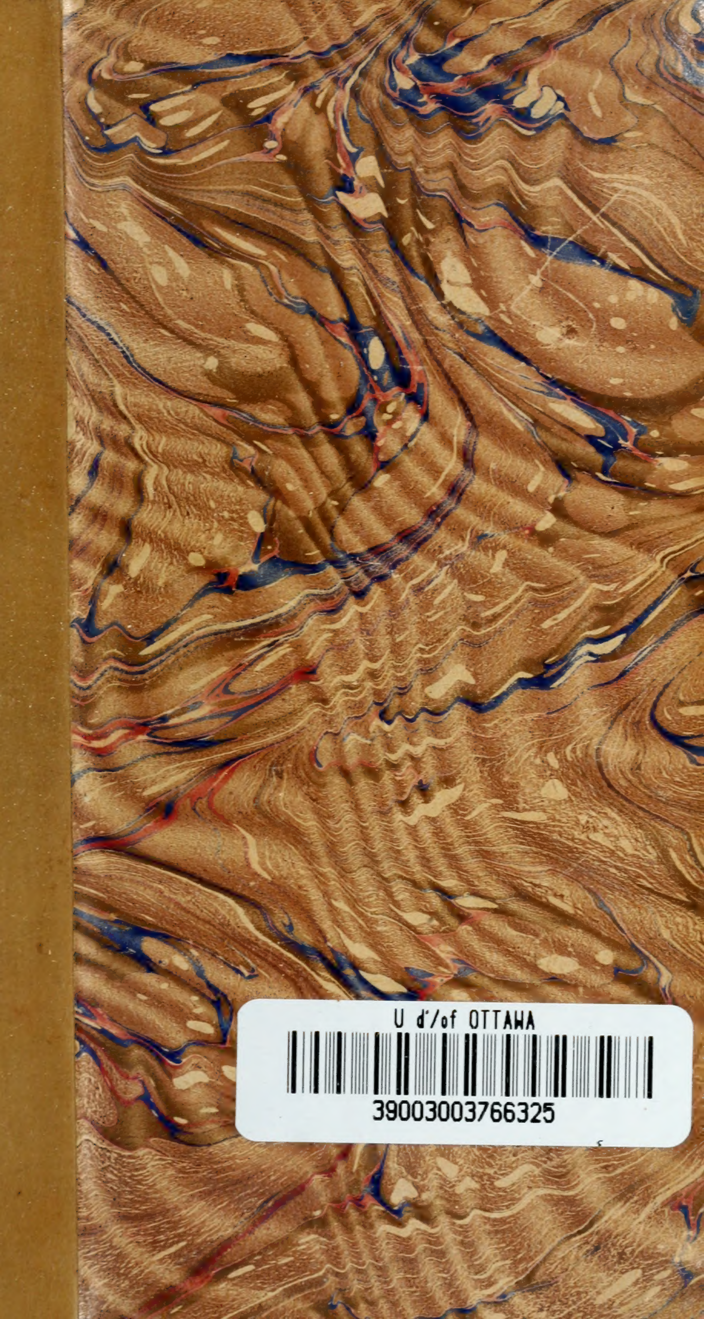
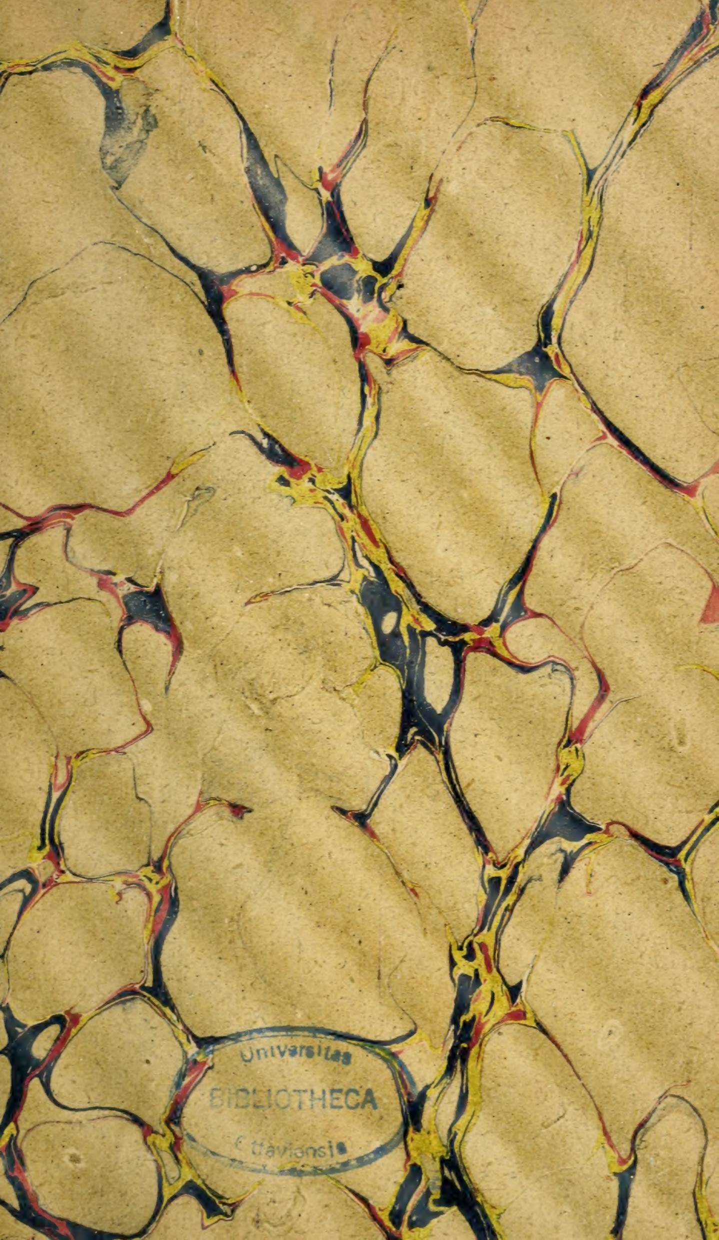

U d'/of OTTAWA
39003003766325


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

# Les Maritimes

---

*MŒURS CANDIDES*

*En préparation*

---

**LES NUITS VIDES**

(Femmes Maritimes)

OLIVIER SEYLOR



# Les Maritimes

---

*MŒURS CANDIDES*





PARIS
FÉLIX JUVEN, ÉDITEUR
122, RUE RÉAUMUR, 122

# PRÉFACE

Voici des hommes. Non pas ceux de la foule, mais des gens aux âmes vigoureuses qui choisirent, pour leur vie, d'être héroïque. Ils la confient à la malice des océans. Ils lui imposent le devoir de porter le pavillon des races savantes jusqu'aux rives des barbares, et de le planter, au risque de la mort, sur les territoires des peuplades sournoises, cruelles et belliqueuses. Apôtres de la connaissance occidentale, ils la propagent au risque de périr sous l'effort de la tempête, ou sous les coups inattendus des nations traîtresses.

Pour eux, en aucun temps la paix n'existe. A l'exemple des Northmans légendaires, des Grecs et des Phéniciens antiques, ils affrontent indéfiniment les périls afin de voir, d'apprendre, d'ouïr et d'enseigner. Naguère à Takou, quelques-uns embarqués sur une simple canonnière réduisirent à rien la défense des forts armés selon les systèmes d'Europe.

Le médecin, l'explorateur et le marin sont les trois types parfaits du courage moderne. On leur doit les privilèges de la santé publique, de la richesse nationale, et du prestige de nos idées sur la planète. Au chevet des enfants moribonds et des pestiférés, dans

le désert et parmi les profondeurs des eaux, leurs martyrs se sont abattus. Cependant, d'autres rivalisent pour les imiter ; car le goût de la gloire enthousiasme encore des jeunes hommes, que la prudence et l'égoïsme ne tentent pas.

L'un d'eux nous montre dans ce livre, combien cet héroïsme des idées et des actes modifie peu les faiblesses communes à tous. Une fort laide ambition, des manigances et des intrigues, des trafics louches, des complaisances blâmables, des haines injustes, l'envie, la morgue, la platitude, se disputent la suprématie dans ces âmes fortes, pourtant, et, de par leurs sacrifices, réellement supérieures. L'extrême savoir actuellement nécessaire aux chefs de la Marine ne les exempte pas de bêtise ni de préjugés ridicules. Ils nous paraîtront, tout à l'heure, entichés de préséances niaises et prêts à des bassesses malpropres afin de parvenir. Ce contraste, M. Seylor l'a noté sans indulgence, sincèrement. Son livre est révélateur de grandes misères morales. Une excellente sagacité psychologique éclaire l'auteur. Fibre à fibre, il dissèque les passions. Point de tare qu'il ne découvre, dans ces cœurs aux saines apparences. Les défauts du condottiere renaissent dans la nature de ces navigateurs instruits dix années sur les bancs des lycées et des écoles, aux leçons du Christ, de Caton et de Corneille..

C'est une raison âpre et impitoyable qui juge ici l'antinomie entre le caractère et le sens du devoir. Chose toujours surprenante, les défauts de l'un ne gênent guère l'autre. L'héroïsme et la vertu ne s'apparentent pas. La noble convoitise des dangers à courir n'exalte pas les sentiments élevés, dans l'ordinaire de la vie. Un coquin s'accommode d'être martyr et grand homme, et de faire, pour cela, tout ce

qu'il faut. L'être complet semble la somme de certaines qualités admirables et de vices affreux qui, fraternellement, cohabitent.

On lira curieusement les belles pages consacrées au voyage du navire vers la Chine ; et, durant lequel, les officiers peu à peu s'énervent, se taquinent, resserrés dans les flancs du bateau. Obligés de se frôler sans cesse, de se tenir côte à côte, de se rendre des services de commande, de se surveiller, et de s'obéir, leurs vanités se rebiffent, leurs orgueils s'exaspèrent. Dans cette compagnie d'élite, la haine la plus folle s'invétère. Chacun médit, menace, regimbe, vitupère, humilie et envie. Les caractères se précisent, redeviennent sauvages et souples. Les violences des instincts percent les masques imposés par l'intelligence. A propos de la table commune, des menus, et du cuisinier, ces savants héros se turlupinent, s'attaquent, se calomnient, se condamnent, se trahissent auprès des chefs, souhaitent, probablement, la mort et la ruine des adversaires.

A merveille, M. Seylor marque les étapes de cette effervescence qui corrompt une société de messieurs polis, contraints de vivre à l'étroit, devant la monotonie de la mer. Stendhal eût chéri cette façon d'analyser les mouvements d'âmes robustes et fières, que domptent ces folies naïves des ancêtres, subitement ressuscitées. J'aime infiniment cette étude sereine et un peu féroce d'humanité perfide. Hélas, marins, fonctionnaires, artistes, boursiers, marchands, juges et soldats ne diffèrent point en cela. Dans un bureau de ministère, derrière un comptoir de magasin, autour des tables d'un cabaret esthétique, le long d'une salle de pas-perdus, sous les colonnes de la Bourse, comme dans un café de garnison, les mêmes hideurs de convoitises particulières gâtent le

génie des émules. La course au succès abîme les meilleurs. Le besoin de triompher ne souffre pas qu'ils aiment. Et chez les plus généreux, l'ignominie du politicien domine.

Quand le début de l'œuvre est grandiose, cette déchéance apparaît plus effroyable. Il faut louer M. Seylor d'avoir parfaitement exprimé le tragique de ce contraste avec des moyens sobres et une froideur d'esprit dignes d'Henri Beyle.

Paul Adam.

# LES MARITIMES

## I

Le vice-amiral, préfet maritime, commandant en chef s'était décidé à donner très tôt son premier bal.

D'ordinaire, la tradition plaçait au commencement de janvier une solemnité qui ouvrait la saison de Toulon, terminée en fin de mars par u solemnité pareille : on n'eût pas osé recevoir avant le Préfet; on ne songeait pas à recevoir plus tard que lui. Et les autres, grands et petits chefs, louaient tour à tour la pianiste dans l'intervalle, heureux qu'il fût mesuré. Cette année, on dansait au 10 novembre.

Novembre à peine froid dans la nuit, mais traversé par des frissons de la terre qui s'endort, tandis qu'à peine plus bas, la vieille darse et la rade étendent leur lourdeur de sommeil, la même sous tous les mois. C'est le novembre où il fait bon s'aveulir à la Rotonde; alors le café banal est gai. Les filles, qui s'occupent d'assurer leur hiver, ne quittent pas la place dès dix heures pour courir à l'opium. Les aspirants nouveaux venus ont encore de l'argent ; et les filles sortent rieuses, toutes accompagnées, par eux, ou par ceux qui ont froid.

Ce soir, elles profitaient aussi des officiers sans chambre en ville. Ceux-là regagnaient le bord, d'ordinaire, par le dernier canot. Mais quelques-uns, qui allaient à la Préfecture, faisaient marché pour le lit plus que pour la femme, le lit où ils pourraient, au retour du bal, attendre le matin, échappés au supplice de la grande tenue.

D'ailleurs, l'escadre entière était sur rade depuis la veille. Son chef s'était fait un devoir d'apporter les figurants indispensables à la grande représentation machinée par son collègue aux plumes blanches.

A l'entrée de la Préfecture, Vuillenac et Ribol s'étaient ar-

rêtés. Ils regardaient. Et le flot des gens, venus dans les fiacres commandés un mois à l'avance, les inquiétait. La peinture de la porte cochère pelait; et la porte grossière bâillait entre les deux longs pans de mur fraîchement recrépis.

Vuillenac demanda : « Venez-vous ? — Encore un instant, si vous voulez bien, lui répondit Ribol.

— N'y aura-t-il que nous du *Tolbiac ?* — Ah ! mon cher, rassurez-vous. Les navires amiraux fournissent la plus grosse part des officiers que l'on voit à la Préfecture. — Marquestoun a déjà passé deux ans ici, n'est-ce pas ? — Oui : mais il a fallu l'y renvoyer, car l'amiral auquel revenait le poste est brouillé mortellement avec le commandant de l'escadre. — Bah ! — Vous saurez tout cela très vite. Après une campagne, l'escadre est très curieuse à vivre. A propos, connaissez-vous l'histoire des invitations? — Non. — Eh bien! entre ses deux séjours à Toulon, le Préfet a perdu sa femme. Il lui reste comme je vous l'ai dit, quantité de filles. Alors une partie des invitations, les invitations intimes, étaient rédigées de la manière suivante : « Ces demoiselles et moi prions, etc... » Vuillenac éclata de rire. « Ce n'est pas tout, continua Ribol, il n'a pas suivi les listes de son prédécesseur : par malheur son ancienne nomenclature ne s'est plus retrouvée ; quelqu'un lui a donné un papier où étaient portés des noms absolument inconnus sous les lambris sacrés. Quand ces demoiselles et lui, ont constaté les gaffes, par exemple en recevant les remerciements et l'acceptation des conseillers municipaux, l'amiral n'a pas hésité : il s'est précipité chez chacun d'eux pour les décommander. » Le passage bref des uniformes et des robes basses se précipitait. Vuillenac entraîna Ribol. Ils traversèrent la cour aux pavés rugueux, dallée sur la petite largeur des minces traînes de jupons. Trois marches, étriquées aussi, et c'était le perron. Au-dessus un auvent, et les volets blancs des fenêtres au rez-de-chaussée, de chaque côté, finissaient l'illusion d'une grande et commune maison de campagne. A l'intérieur le vestiaire des femmes s'ouvrait à moitié côte d'un escalier, disposé dans un bureau quelconque de fourriers, au commencement d'un couloir. Dans l'autre vestiaire, en bas, les boîtes à épaulettes encombraient. On les apportait sous le bras, à cause du caban qui empêchait de les fixer pour la route, surtout on les ménageait pour les conserver dix ans dans le grade

d'enseigne ou vingt ans dans celui de lieutenant de vaisseau. « Comment! s'écria Ribol, vous avez pris votre meilleur sabre! » Sur une interrogation de Vuillenac, il expliqua en souriant : « Mon cher, après chaque bal à la Préfecture, les matelots qui nettoient ici retrouvent toujours des sabres oubliés. Mais ce sont toujours les plus mauvais. Et les malheureux officiers qui perdent à l'échange attendent vainement que le propriétaire de l'arme en ruine leur rapporte la leur. Même histoire pour les snow-boots. » Comme ils laissaient les manteaux à l'entrée de la pièce, trois femmes apparurent dans le vestibule. Ribol tira le bras de Vuillenac « Regardez », dit-il. La mère et les deux filles ne se pressaient pas vers l'escalier. Sitôt leurs capuchons tombés, des gens s'étaient élancés vers elles. Et jeunes et mûrs continuaient le flirt commencé au tennis, l'après-midi, avant de le pousser à fond là-haut, dans les salons. « Qui sont-elles? demanda Vuillenac. — Les Rotyl, la mère jeune marine, les filles formant le classique duo des Petites-Sœurs des ports. — Le mot est de vous? — Oui et non, je ne sais plus. — Et cela veut dire? — Cela veut dire que, hasard ou association, dans chacun des cinq ports vous rencontrerez le même groupe, deux sœurs, exceptionnelles demi-vierges de province, tenant le haut du pavé, les premières invitées à tous les bords, les fondatrices des tennis, gardiennes des musées que sont leur chambre, où elles conservent en photographies et rubans l'histoire et la légende de chaque commandement en escadre. — En tous cas pas des musées d'antiquité? — Si, plus que vous ne croyez. Elles ont le temps : elles ne se marient pas. — Vraiment ? — Vraiment. — Et partout elles sont pareilles ? » Ribol hésita : puis, d'une voix grave : « J'ai connu un duo d'exception; j'en ai gardé un souvenir d'intimité très douce. Mais leur sort était le même et le monde maritime ne les différenciait pas de leurs pareilles. » Vuillenac observait curieusement Ribol. Il l'avait jusque-là ignoré hors de son scepticisme gouailleur. Mais Ribol, souriant de nouveau, lui serra la main et lui désigna le perron. « Je vous lâche, dit-il rapidement : voici venir mon patron et mon collaborateur. » Vuillenac se retourna ; l'amiral Barry de la Glu apparaissait sous l'auvent, accompagné de son aide de camp du Goust : « Ah! bien. Mais où allez-vous? — Où voulez-vous? sinon retrouver les Rotyl. » Et Ribol disparut avec un geste de résignation.

Vuillenac eût voulu éviter Barry de la Glu. Embarqué depuis huit jours seulement sur le *Tolbiac*, qui battait pavillon du contre-amiral chef d'une division de l'escadre, il préférait se tenir à l'écart de l'état-major. L'amiral lui coupa la route ; puis, tandis que du Goust le saluait : « Très heureux de vous voir ici, monsieur, laissa tomber Barry de la Glu. Dansez-vous? — Toutes les fois que je puis, amiral. — Tant mieux, tant mieux. Nous songerons à vous. Du Goust se fera un plaisir de vous présenter à ses nombreuses amies, et vous inscrira sur toutes les listes. N'est-ce pas, du Goust? — Certainement, amiral... Vous débarrasserez-vous ici, amiral? » Déjà du Goust, vrai majoritard, abandonnait Vuillenac, jaloux même que le chef eût daigné s'intéresser à un simple officier de quart de son bord. Vuillenac resté seul, monta. Dans la première pièce, le Préfet Maritime comte de Marquestoun recevait, aidé par sa fille aînée et son gendre. Celui-ci, Marie-Branter, était aussi officier du *Tolbiac*. Après une révérence, Vuillenac, suivant la tradition, dut redescendre pour se désarmer. Puis, revenu à l'étage, il se tint dans une baie entre la galerie où l'on dansait déjà, et le premier salon.

Barry de la Glu, toujours suivi par du Goust, se faisait justement annoncer. Il secoua les deux mains de Marquestoun, renversant la tête comme pour examiner minutieusement un vieux camarade retrouvé, ce Préfet qu'il avait reçu dans la semaine à bord du *Tolbiac ;* il garda longtemps la main de Marie-Branter, lui pressant affectueusement l'épaule; enfin il baisa avec recueillement le poignet de Mme Marie-Branter, et ce fut la seule sincérité de l'instant. Barry avait cinquante-sept ans. Il commandait la division depuis un mois à peine, et avait été promu trois ans auparavant. L'amitié de Marquestoun lui avait beaucoup servi, surtout après une campagne d'Extrême-Orient où il fut son capitaine de pavillon. Ensuite Barry dirigea l'Ecole navale, encore tout près de Marquestoun, préfet à Brest. Leur société d'admiration mutuelle donnait aujourd'hui de beaux dividendes.

Au reste, Marquestoun différait bien de Barry de la Glu. Avec un grand nom, une superbe alliance, et sa fortune suffisante, il avait conquis l'amiralat sans laisser derrière lui un passé plein de malédiction et de mépris. Même il avait été et restait bon. Son visage agréablement rosé où ressortaient proprement les favoris, eût semblé d'une sé-

rénité douce sans ses yeux bleus où le regard manquait, des yeux de ruminant. Il marchait raide: à chaque pas il lançait la jambe, effaçait le corps à droite ou à gauche. Et quand il parlait, des phrases tombaient en petits fragments, un peu semblables à celles des colonels Ronchonot dont pourtant il n'avait point l'âme.

Du Goust profita de la conversation de Barry avec Marquestoun pour l'abandonner. Il prit le chemin de la galerie et se retrouva devant Vuillenac. « Excusez-moi, mon cher, de ne point vous piloter, lui dit-il délibérément, l'amiral s'imagine que je connais tout le monde. N'en croyez rien, mais tout à l'heure... » Vuillenac l'arrêta : « Vous êtes trop aimable, ne vous mettez pas en peine de moi. — Oui, oui, vous serez vite à l'aise. Vraiment je ne connais presque personne. » Il se rapprocha confidentiellement : « Puis, vous savez : presque pas de jeunes femmes et toutes les jeunes filles sans le sou. Je me soucie peu des dots réglementaires. » Il eut une moue et répéta en pirouettant : « Rien à faire, mon cher ami. »

Débarrassé de Vuillenac, du Goust remonta la galerie se garant des couples et s'arrêtant aux baies pour jeter un regard attentif dans les salons adjacents. On l'appelait le beau du Goust. Très large et très blond, il soignait le tour de sa moustache gauloise et portait la raie jusqu'en bas des cheveux. Ceci ne lui était pardonné ni par les vieilles barbes de la marine, ni par ses envieux qui tous attestaient le protocole de la rusticité obligatoire, en dehors de l'uniforme. Barry de la Glu l'avait choisi quand même pour aide de camp, en même temps que Ribol, parce qu'il pensait très finement que le triomphe de la jeune école, fait presque accompli, se manifesterait dans les moindres réactions contre le passé. Du Goust d'ailleurs ne vivait que pour faire un beau mariage. Jouisseur et ambitieux, il s'était aperçu vite qu'une fille très bien dotée donnait le même appoint qu'une fille d'amiral. Et il coûtait moins à sa paresse de tenter la première aventure. En revanche, il en payait plus cher l'essai, toujours en frais de lunchs pour les inconnues et étrangères qu'il décidait par son insistance à visiter le *Tolbiac* au golfe Juan et surtout à Villefranche.

Il s'énerva de chercher dans la cohue la seule jeune fille qu'il voulût voir. On lui avait parlé au tennis comme d'une sérieuse héritière parisienne, venue quelques jours

chez un oncle, capitaine de vaisseau. Les salles débordaient. Près de trois mille invitations étaient représentées là. En outre des officiers de tous les corps et de tous les rangs, l'élément civil affluait. Malgré les continuelles avanies dont la marine les abreuvait l'année durant, les « éléphants », ainsi que les nomme l'expression maritime, les éléphants ne manquaient pas le grand bal de la Préfecture. Ils y venaient, la plupart, comme à un spectacle, une fête de haute vie. Rares étaient les mères qui cherchaient ou espéraient pour leurs filles la rencontre d'un mari officier. L'uniforme ne les impressionnait pas plus qu'à un troisième acte; elles se souciaient peu de laisser leurs enfants jouer la vie avec des partenaires oisifs de nature, incapables de gérer des capitaux si on leur en faisait cadeau, ignorants du plus petit détail pratique, jusqu'aux détails de la vie conjugale où leur naïveté de collégiens débauchés amenait des ennuis bêtes. Et alors, dans ce bal énorme et guindé, le groupe des filles des éléphants jetait une note de plaisir sincère, car les plus jolies d'entre elles qui attiraient l'attention des Maritimes étaient vraiment jolies, et les plus spirituelles les amusaient vraiment, pour avoir le droit de tout dire.

Du Goust les dénombrait au hasard. Elles lui importaient peu. Beaucoup plus fortunées que les filles d'officiers, elles n'étaient cependant pas riches à son sens. Aussi fut-il très étonné d'apercevoir, dans un remous de la foule, Vuillenac qui valsait avec une des profanes ; puis, après s'être étonné, il s'indigna qu'un enseigne nouveau venu portât son premier choix sur une des petites demoiselles qu'on ignorait des mois, et qu'on ne voulait connaître qu'un jour, par lassitude de grand seigneur.

Mais Vuillenac dansait de bon cœur. Curieux d'explorer les salons sans guide, libre de toute obligation, il avait erré un moment. Une grâce de blonde l'avait arrêté; il s'était présenté lui-même, un peu honteux de jouer de l'uniforme, s'excusant avec la sincérité de son désir. La valse finie, il entraîna sa partenaire le plus loin possible de la galerie : « Est-ce qu'on reçoit beaucoup à Toulon? demanda-t-il. — Oui, monsieur, dans les familles de la marine, dit-elle sans lever les yeux. — Et puis il y a des tennis, n'est-ce pas? — Oui, monsieur ; ces dames et ces demoiselles de la marine y jouent beaucoup. — Mais vous? — Oh! non, monsieur, s'écria-t-elle, comme effrayée de cette hypothèse. »

Il continua, amusé de ses réponses : « On m'a conté que le Préfet donnait des sauteries en dehors des grands bals ? — Pour ses connaissances personnelles de la marine, oui, monsieur. — Mais les Russes, il en vient souvent, et on profite de leur passage pour organiser quelque chose ? — Les officiers de marine alors les invitent à leur bord. » Vuillenac se désola des phrases de la jeune fille : tout le temps le mot de marine lui venait à la bouche comme raison définitive, et la fréquence du mot exprimait bien la tyrannie de la chose. — Il la regardait avec tristesse, par-dessus son épaule. Sa beauté était indiscutable; peut-être, probablement l'esprit était amusant et gai. Mais cela, il ne le saurait jamais, parce qu'il s'était présenté à elle en grande tenue, la stupéfiant par la vue des ornements d'un culte dont les prêtres terrorisaient les éléphants, mal avertis, comme elle. Alors de guerre lasse : « Voulez-vous me permettre de vous ramener dans la galerie ? » Elle allait accepter avec empressement. Soudain elle lui désigna un groupe désorienté, dans la baie de communication : « Si cela ne vous dérange pas, monsieur, je rejoindrai ces personnes que je connais pour les placer. — Très volontiers, mademoiselle. » Il l'accompagna : en la quittant il la salua très bas, pour la beauté : et, pris soudain d'une immense bienveillance au sortir de cette brève apparition, il offrit son bras à une femme quelconque, sans doute du même monde, qui se débattait dans la poussée. Il la menait machinalement, distrait d'écouter les remerciements par l'effort de marcher. Un salon qu'il n'avait pas encore vu s'offrait à lui. Il y dirigeait son obligée balbutiante, quand elle s'accrocha désespérément à sa manche : « Monsieur, monsieur, murmura-t-elle à mots entrecoupés, on ne peut pas, pas là... on ne peut pas. — Comment, on ne peut pas? interrogea Vuillenac. — Non, conduisez-moi là-bas, je vous prie. » Il n'eut pas le temps d'en demander plus long. Une vague humaine les rejeta dans la galerie, et intrigué, Vuillenac dut abandonner la dame. Il remontait le courant quand il se croisa avec Marie-Branter, le gendre du Préfet. « Ah bien! je vous attendais, mon cher camarade du *Tolbiac*, dit Branter. » Avant la réponse il expliqua : « Vous conduisiez quelqu'un tout à l'heure, et vous avez failli placer ce quelqu'un au salon Duquesne, n'est-ce pas ? — Oui, fit Vuillenac en pointant la salle derrière eux. — Ici c'est le salon réservé aux familles des chefs de service,

du moins sur les banquettes et les fauteuils, chef d'état-major, major général, directeurs, etc. ; vous ne le saviez pas ? — Du tout. — C'est drôle. » Il examina Vuillenac avec une nuance de pitié : comment un officier du corps pouvait-il ignorer le privilège des grandes familles ? Cependant il reprit, bon garçon : « D'où venez-vous donc? J'ai eu peu de temps pour vous causer à bord depuis votre arrivée. — Du Pacifique. — Vous n'avez jamais embarqué dans l'escadre de la Méditerranée ? — Trois semaines comme aspirant, et c'est déjà loin. — Vous devez être enchanté: vous verrez : relations charmantes et métier intéressant, on a de quoi se distraire. — Sûrement! s'exclama Vuillenac. » Branter ne comprit pas et ajouta mystérieusement : « Puis Barry de la Glu est un chef. Vous verrez, vous verrez. » Il l'entraînait. « Vous êtes de la famille Vuillenac, propriétaire des grandes exploitations? — Oui, mon père est maître de forges. Aurions-nous des parentés ou des amitiés communes? demanda Vuillenac très poli — Non, c'est-à-dire je ne crois pas... on m'a seulement parlé de votre fortune. » Vuillenac répondit sèchement : « J'ignorais qu'on s'occupât de moi. » Branter ne le lâchait plus; il oubliait les broderies de son beau-père pour songer aux millions qui ruisselaient avec les coulées des aciéries Vuillenac. Tout à coup il prit une décision : « Je veux vous présenter à ma femme, dit-il. On n'entre plus maintenant ; elle a sa liberté. — Vous me faites grand honneur, remercia Vuillenac. »

Mme Marie-Branter était petite et boulotte : un visage trop rond rappelait les faces de Japonaises, type de Nagasaki: ses yeux franchement bridés ajoutaient à l'illusion ; elle avait les dents écartées, prêtes pour la laque, ainsi qu'une Annamite. Il semblait que son père, l'amiral de Marquestoun, l'eût engendrée en des souvenirs d'Extrême-Orient. « Bonsoir, monsieur, dit-elle à Vuillenac. Vous êtes officier du *Tolbiac ?...* tant mieux.... Ami de Paul? Oui... Vous venez de loin? Ah! oui, je sais. Et puis, Paul me dit que vous ne connaissez personne... Ne vous inquiétez pas... Du Pacifique, n'est-ce pas? Papa y a passé sa corvée de frégaton... Mais venez que je vous présente ici. » Vuillenac, incapable de placer un mot, suivit docilement. Mme Marie-Branter le mena vers une jeune femme : « Berthe, dit-elle, je vous amène un enseigne du *Tolbiac*. » La jeune femme répondit en souriant : « Vous

allez avoir un état-major plus nombreux que réglementaire, ma chère. — C'est vrai! s'écria Mme Branter, s'adressant à Vuillenac et à son mari. Imaginez-vous que Bruc aussi nous quitte à l'instant. — Bruc ! pas possible ? s'exclama Branter. — Si, si, Bruc. Il va revenir ; je l'ai expédié demander congé pour moi à papa. » Elle prononçait p'pa, et parlait comme marche une bergeronnette. Son mari insista : « Mais Bruc est l'officier du *Tolbiac* qui hait le monde; il joue à bord les paysans du Danube. — Assurément, dit Vuillenac au hasard. — Mais Bruc vient pour moi, Paul, pour moi, tu entends. — Oh! ma chère, riposta l'autre jeune femme, il vient ici pour bien des gens. — Et lesquels? — Pour votre père d'abord, pour Barry de la Glu, ensuite, et bien d'autres de la première page de l'annuaire. — Méchante... Il est gentil quand même de se faire voir... Dites donc, Paul, allons dégager un peu les accessoires de cotillon... Vous m'accompagnerez. — Non ; je vous laisse Vuillenac. Il faut absolument que je trouve l'amiral de la Glu qui m'a vu à peine... D'ailleurs, voici Bruc. — Entendu; je te rejoins là-bas, finit Mme Marie-Branter, poussant son mari avec un geste de tendresse. » Elle l'aimait, et ne parvenait qu'à embrouiller le vous et le tu quand ils se trouvaient au milieu de gens. Vuillenac voulut avoir le nom de l'amie de Mme Branter : « Son nom! Ne vous l'ai-je pas dit ? Que je suis distraite ! » Et, amenant la jeune femme, qui s'était éloignée au-devant de Bruc : « Chérie, dit-elle, j'avais oublié d'avertir M. Vuillenac que vous êtes Mme Ruyroë. — La reine de Tamaris, ajouta Bruc. » Vuillenac s'inclina; Mme Ruyroë se récria. « Inutile de vous effacer, chérie, interrompit Mme Branter; c'est comme si la Cannebière s'excusait d'être la Cannebière..... D'ailleurs nous sommes entre intimes. — Je suis flatté, madame, répondit Vuillenac. — Mais oui! Paul m'a déjà raconté un tas de choses sur vous. Vous allez faire prime quand Mme Ruyroë vous aura lancé. Vous ne savez donc pas qu'on ne vit proprement entre soi qu'à Tamaris? — On vous gâte, mon cher, dit Bruc avec un sourire jaune. » Mme Ruyroë prit vivement la parole : « Mais ma maison ne vous suffirait pas, à vous, Bruc. Je ne suis que la femme d'un capitaine de frégate, et ne reçois pas les amiraux qui font partie des commissions de classement ou les capitaines de vaisseau qui vont commander. Mon mari s'est toujours tenu à l'écart ; on ne l'a pourtant pas oublié, ajouta-t-elle

en se rengorgeant. » Et la bonne première impression de Vuillenac s'effaça à ces mots. « Tout le monde n'est pas le commandant Ruyroë, reprit Bruc; il n'y en a qu'un dans la marine. » Les moindres phrases de Bruc se terminaient par une sorte de ricanement et il paraissait ravaler la bile qui lui remontait quand on parlait d'un officier d'avenir. A chaque geste, l'envie lui perlait aux tempes. Toutes les femmes utiles, pour lesquelles il faisait taire sa haine du monde, l'avaient en horreur; elles faisaient effort pour ne pas fuir la mimique d'obséquiosité qui, rythmée d'expressions maladroites ou quelconques, lui tenait lieu de madrigaux. Vuillenac offrit son bras à Mme Marie-Branter; Mme Ruyroë se contenta de marcher derrière Bruc à travers la foule.

Et Mme Branter babillait sans se déconcerter des bousculades, et Vuillenac s'en amusait. « Vous avez l'intention de vous marier ? Oui. Si vous n'êtes pas fixé ailleurs, prenez garde à Toulon, n'est-ce pas ? dès maintenant il faut venir à Tamaris : il n'y a que ça. Vous êtes musicien ? oui. — Pas du tout, madame. — Tant pis!... Paul a enlevé le consentement de p'pa au bout de son archet.... Vous connaissez le commandant Ruyroë ? Ah ! non ! vous ne connaissez personne. » Vuillenac sourit. « Pardon, madame, j'ai trois ans de grade... Alors j'ai entendu parler des uns et des autres chefs. — Avenir superbe, le commandant Ruyroë. P'pa m'a dit qu'il passerait à cinquante ans. — Qu'il passerait amiral? — Mais oui, cher monsieur. — Ah ! fit poliment Vuillenac. » Mme Marie-Branter s'arrêta. « Attendez : p'pa doit se tromper : il passera plus tôt. » Elle compta sur ses doigts, évaluant les périodes de chaque grade. « Je savais bien, conclut-elle triomphalement : il peut passer à quarante-neuf ans... Savez-vous ce qu'il a fait l'an dernier ? » Vuillenac secoua la tête. « Comme on le trouvait vraiment trop jeune pour être mis au tableau, il est parti pour Paris. Il s'est présenté à la commission, et leur a dit : « Il ne faut pas faire marquer le pas à des officiers de ma valeur : vous manqueriez au devoir. » Superbe, n'est-ce pas ? — En effet, appuya Vuillenac. — Sa femme est seule à Tamaris : lui est second d'une école dans le moment. » Vuillenac eût souhaité prolonger la conversation, et demander à Mme Branter des détails plus intéressants sur la disposition des salons. Deux fois déjà il les avait traversés sans rien regarder, occupé par tel ou tel. Il dut re-

commencer la même course. Et, seulement dans le petit boudoir où s'empilaient les accessoires de cotillon, Mme Branter le renvoya. « A Tamaris, lui cria-t-elle en guise d'adieu ; Mme Ruyroë reçoit le mercredi : n'est-ce pas, chérie ? »

Bruc suivit Vuillenac: il ricanait encore. « Les avez-vous vues, hein ? les avez-vous vues, les deux amies ? Penser qu'une sympathie d'elles ou de leurs pareilles vaut mieux qu'une proposition d'avancement arrachée n'importe où, quelle honte ! Et tous ces gâteux d'amiraux, ces frégatons libidineux, les voyez-vous ? Ils ont commencé leur carrière ici; et ils la finiront ici: après avoir léché les pieds à des nullités comme Marquestoun, ce sera leur tour de jouir de l'aplatissement général devant eux. Pendant ce temps-là, moi je m'esquinte en campagne : je ne passerai pas au choix, malgré quatre propositions, et je serai décoré après dix ans de lieutenant de vaisseau. — Pourquoi ne restez-vous pas ici? » Bruc hésita un instant, puis violemment : « Mais parce qu'ils ne voudraient pas de moi ! Gendres et fils d'archevêques sont déjà trop nombreux pour les bonnes places... Déjà ils songent par petits groupes à limiter la concurrence. Et les mieux partagés sont obligés de se mettre quelque peu en frais vis-à-vis de leurs chefs... Comme Marie-Branter... Regardez. » Il montrait à Vuillenac, en face d'eux, Barry de la Glu et Marie-Branter qui causaient ensemble gravement : « Vous croyez que Branter a besoin de l'amiral ? interrogea Vuillenac. — S'il en a besoin? pas précisément: Marquestoun le ferait marcher en dépit de tous. Mais il ne faut pas qu'on crie au scandale. Alors Branter, qui n'a pu, avant son tour d'embarquement, trouver un état-major où se loger, cajole Barry. Il est, comme vous et moi, simple officier du *Tolbiac;* de plus, un des plus jeunes parmi les lieutenants de vaisseau. Et ce sera dur de le proposer pour un commandement. Heureusement pour lui, Barry est gêné pour la dernière étoile. Marquestoun décidera le gêneur à prendre sa retraite. Branter aura un commandement. Et le tour sera joué. » Bruc continuait de marcher. Vuillenac le laissa prendre l'avance, et comme l'autre, se retournait, il lui dit : « Je vous demande pardon, mon cher, je vais rejoindre quelqu'un. » Bruc haussa les épaules : « Lisez bien l'annuaire, fit-il. Il y a encore quelque chose à glaner parmi ces demoiselles. Seulement ne manquez pas d'estomac,

quand le jour de votre mariage on affichera à la Rotonde : « On demande gendre fortuné pour fille d'amiral. Petite tache et bel avancement assurés. » Il disparut, sans se soucier de la réponse. Mais quand il fut certain que Vuillenac ne le voyait plus, il se rapprocha du groupe de Barry de la Glu et Marie-Branter.

L'amiral parlait : « Vous le savez aussi bien que moi, mon cher, disait-il familier avec Branter : ma division légère n'a été constituée que pour expériences. Si on la disloque au printemps, que deviendrai-je ? Tous les autres commandements sont pourvus. Je ne réussirai plus à remplir les conditions pour la troisième étoile. Je vous le répète, dans l'intérêt de tous », il souligna le mot, « il est indispensable que notre stabilité soit plus assurée. » Comme il apercevait Bruc obséquieusement courbé, il changea le ton : « N'est-ce pas, Bruc? Nous nous ennuierons en escadre. Ce qu'il me faut à moi, c'est la grande bordée, de la mer pendant des semaines, de la vraie navigation enfin. — Ah ! nous n'en demandons pas plus, s'écria Bruc, feignant l'enthousiasme. Une campagne sous vos ordres, amiral, serait vraiment un temps de marin. — Personne ne regretterait Toulon, approuva Branter. » Il se rassurait lui-même, effrayé d'avoir peut-être à quitter bientôt sa femme. De la Glu sourit légèrement, puis conférenciant avec une chaleur admirablement acquise : « Si, messieurs, dit-il, nous aurons, vous et moi, des regrets. Mais notre destin n'est-il pas fait d'arrachements? Et aussi, quelle certitude de faire quelque chose sitôt au delà de Suez ! Et combien nous paraîtrait plus douce au retour l'annonce des justes compensations que je demanderais pour vous à grands cris. » Tous trois, un moment oublieux des habituelles déférences, se serraient les uns contre les autres. Branter ne songeait plus à sa femme. La campagne possible, grassement payée de croix et de propositions, les alléchait en ce coin de salon, comme l'espoir d'un bon coup assemble des rôdeurs au coin d'un bois. Bruc sentit qu'il était assez payé aujourd'hui par la confiance de l'amiral. Il s'éloigna presque aussitôt. Barry retint Branter qui s'excusait : « Ne me quittez pas encore, mon cher Branter. Mon vieil ami Marquestoun me pardonnera de vous garder. J'ai si peu l'occasion de vous voir librement à bord du *Tolbiac*, puisque une mauvaise chance vous a laissé officier de quart. — Oh! amiral, le grand point est de ser-

vir sous vos ordres. — Fasse le ciel que vous soyez mon collaborateur deux ans entiers! Mais réellement, cette question de la division légère me préoccupe. — Mon beau-père assure que la division sera maintenue. Et comme il est membre du conseil supérieur, assez écouté là-bas... » Barry l'interrompit à ce point, et d'un air dégagé : « Dites moi donc : connaissez-vous bien votre nouveau camarade, M. Vuillenac ? Lors de sa visite il m'a semblé gentil. » Branter baissa la voix sans s'en apercevoir. « Il a une grosse fortune, amiral. Son père est maître de forges. Il a passé l'hiver dernier à Cherbourg et a pris tout le succès de la saison. J'ai su ces détails par un bon Père ; car Vuillenac étant très mariable, là-bas, les familles ont dû se renseigner sur son compte. — Naturellement, dit l'amiral... Et vous croyez qu'il désire s'allier à une famille maritime ? — Mon Dieu ! amiral, je ne puis préciser. Cependant le Père me l'a dépeint très facile à charmer, mais difficile à fixer. » Il y eut un silence. De la Glu conclut : « Quoi qu'il en soit, vous êtes, n'est-ce pas? un camarade pour le guider ici ? » Il regarda Branter en face, et le lieutenant de vaisseau acquiesça : « Certainement, amiral, certainement; du reste, il est très lié avec Ribol. — Parfait ! il sera donc de nos amis. » L'amiral fit un geste de congé. Marie-Branter s'échappa sans remarquer que l'attention de l'amiral se portait justement sur Vuillenac, toujours à la même place en face d'eux, de l'autre côté du salon. Vuillenac lui-même semblait très intéressé.

« Que peut-il bien regarder? murmura Barry de la Glu. » Il trouva vite que Vuillenac suivait un couple de valseurs, Ribol et une jeune femme. Ils allaient, délicieusement perdus dans le bruit et la foule, lui un peu penché vers elle, elle très droite, mais le regard lointain. Les couples les enserraient, sans les heurter. Ils n'avançaient plus pendant un long moment. Puis ils repartaient, profitant d'une place vide, dans une glissade de boston, pour s'arrêter encore. Ils ne se parlaient point: ils ne souriaient pas comme les voisins, presque tous à côté d'eux, d'un sourire figé que l'émotion d'une bousculade allongeait en rictus par intervalles. Ils étaient heureux, sans plus, d'être aux bras l'un de l'autre; leur immobilité les alanguissait plus que leur valse. Ils ne jouissaient pas de danser : ils tremblaient de s'éteindre. Et Vuillenac comprit qu'ils n'étaient pas encore amants. Derrière lui, une voix quel-

conque prononça : Qu'elle est mignonne, la petite Mme Carlan ! » Ainsi il sut le nom de la maîtresse future de Ribol; car il devina les yeux fixés sur elle seule, comme les siens; il ne douta point qu'à elle seule pût aller l'admiration. Pourtant on exprimait mal son charme; il s'en irrita : le mot banal de « petite » ne s'adressait qu'à la grâce de toute jeune femme de Mme Carlan. Au contraire, elle était plus grande que la moyenne : on imaginait vaguement des délices plus complets à l'évoquer ployée du désir. Elle semblait de celles qu'on s'étonne de voir marcher seules. L'hésitation de son pas se devinait, arrêté le balancement de sa taille quand on la menait. Son beau corps ne devait vivre que pour s'appuyer ou s'enlacer; de son visage, on ne pouvait prendre aucune fois la jouissance complète; les détails trop parfaits apportaient chacun trop de joie. Et entre son teint duveté, des yeux bruns, surtout la pureté de l'ovale, la conscience de beauté ne se fixait pas, ivre de papillonner.

Vuillenac se rapprocha pour se rafraîchir au souffle de cette tendresse. Ribol ne le vit point; lui aussi était beau, d'une beauté forte, à peine mâle cependant, et de laquelle on ne voyait bien qu'un regard chaud sous des cils très longs. Vuillenac le retrouvait après deux ans, tel qu'il l'avait connu pendant un embarquement commun, ou plutôt devenu celui qu'il lui avait conseillé d'être. Il l'avait aimé pour sa sincérité et sa veine d'enthousiasme. Ribol, de famille très maritime, n'aurait jamais eu d'autres aspirations que celles de son âge maritime sans la rencontre de Vuillenac. Mais après avoir traité celui-ci de poseur, d'accord avec le carré du bord, il avait réfléchi que le dédain de Vuillenac avait sûrement des bases. Et, plus tard, quand le hasard des conversations entraîna son nouvel ami à des psychologies de femmes, lettre close pour les Maritimes, Ribol écouta très attentivement, n'accueillit plus les incidents que l'autre contait simplement avec la grossière incrédulité des camarades et enfin se jura de profiter de la leçon. Son fond romanesque aidant, il était devenu le Chérubin de la Marine. Non qu'il fût peu averti du métier d'amant. Vuillenac savait ses liaisons précédentes par une indiscrétion qu'il ne lui avait pas encore appris à fuir, même vis-à-vis de l'ami. Mais malgré l'accoutumance Ribol apportait à chacune de ses tentatives une fougueuse naïveté que ses « marraines » appré-

ciaient fort. Et lui-même, « propre de toute cendre », se savait nouveau devant la nouvelle aventure. Il tranchait agréablement dans le cadre des Maritimes qu'il aimait pourtant et défendait, ne s'en croyant pas différent.

La valse était finie que Vuillenac regardait encore Ribol. Et pour mieux voir Mme Carlan, il marcha vers eux. Brusquement il s'arrêta, honteux de son incorrection. A ce moment Ribol l'aperçut. Vuillenac, confus comme une jeune fille, baissa la tête sous le regard brun de Mme Carlan et se disposa à se perdre dans les groupes. Ribol, d'ailleurs, continuait son chemin, après un sourire de bonne amitié, pressé quand même de recommencer sa solitude. Mais Mme Carlan lui parla. Vuillenac comprit qu'il était question de lui; son étonnement s'accrut quand Ribol lui fit signe d'approcher. Il vint cependant. « Mon cher ami, expliqua Ribol, Mme Carlan désire que vous lui soyez présenté. » Et tandis que Vuillenac baisait la main fine, il ajouta : « Ne me remerciez pas. Vous devez cet honneur à quelqu'un dans le bal, quelqu'un que je ne connais pas. — Je ne veux pas vous intriguer, monsieur, reprit Mme Carlan. Il s'agit de Mlle de Charlis que vous avez souvent rencontrée à Paris. C'est ma cousine. — Mlle de Charlis ! Elle est ici ? » Vuillenac ne put retenir cette exclamation de plaisir. Mme Carlan compléta les renseignements : « Elle passe quelques jours à Toulon, dans ma famille. Seriez-vous heureux de la revoir? dit-elle malicieusement. — Très heureux, madame. — Mais qu'est-ce que je deviens, moi? interrompit Ribol. — Venez avec nous, commanda la jeune femme. Nous laisserons M. Vuillenac là-bas. — Où ? — Hélène tient une place ce soir dans le petit cercle des Rotyl. — Par exemple! — Eh bien, quel droit prenez-vous? — Pardon, je n'ai rien dit. Ah ! Vuillenac, Mme Carlan va vous procurer double plaisir. — Celui de présenter mes hommages à Mlle de Charlis est déjà trop grand. » Vuillenac les précéda, frayant le passage suivant les indications de Mme Carlan. Elle dit rapidement à Ribol : « Laissez-moi faire. Déjà la lutte courtoise doit être bien amusante entre les Rotyl et Hélène de Charlis qui a voulu visiter les belles de Toulon. Quand nous aurons lancé Vuillenac dans la mêlée, nous partirons. » Ribol pressa le bras de la jeune femme : « D'ailleurs, reprit-il à voix basse, il faut rendre Vuillenac heureux, puisque je le suis. » Comme elle renversait lentement la tête, les yeux fixes, il mur-

mura frissonnant : « Tu viendras demain ? » Et au milieu de la cohue des basses rancœurs et des ambitions viles, sa main glissa jusqu'à sa main pour dire la gratitude infinie de l'abandon.

Le cercle des Rotyl se tenait dans un boudoir-serre. Et c'était le coin le plus frais du bal. Les autres salons déconcertaient par leurs dimensions et leur nudité, la galerie d'abord courant sur toute la profondeur de la préfecture; puis, en cases accotées sur elle, cases énormes, le buffet, le salon de jeu, le salon d'entrée, le salon Duquesne ; enfin la salle du Nord, jointe au salon Duquesne par deux passages d'ombre, dont l'un s'élargissait pour devenir le dépôt des accessoires du cotillon. La serre terminait la galerie et se dissimulait au flanc de la salle du Nord. Le voisinage des jardins en terrasse rapprochait la nuit et un velum amollissait en fraîcheur le froid de novembre. Des palmiers nains trempaient dans de l'eau courante : les orangers s'efforçaient de vivre sous la lumière des globes électriques et les chaudes bouffées du bal. Des plantes vertes partout, lancéolées ou chevelues, trop symétriquement rangées, s'espaçaient entre des fauteuils à bascule. Mais le boudoir faisait tort à la serre. A côté des rockings, des poufs et une bergère ; sur la gravité du fond, des glaces Pompadour; et sous les caisses d'arbustes, un tapis laineux. L'ensemble, d'un goût douteux, reposait. Il parut à Vuillenac qu'une joie légère d'attente le pressait. Dans ce cadre de joliesse rose et vert d'eau où s'opalisait la lumière, il oublia les banquettes usées et les peintures hideuses étalant sur vingt mètres de mur la mort du commandant Rivière ou le débarquement à Sfax, plus laids qu'on ne les voit au travers des stéréoscopes forains.

Ils étaient nombreux dans ce petit cercle des Rotyl : la mère et les deux filles, puis le beau du Goust ; Hélène de Charlis, des jeunes femmes, l'amiral de Marquestoun lui-même, des officiers de tout grade. Mais quand M<sup>me</sup> Carlan entra avec Ribol et Vuillenac, les rangs s'éclaircirent. Un quadrille se reforma dont les couples ne s'étaient arrêtés qu'un moment, semblait-il, entre deux figures, pour faire leur cour amusante à M<sup>me</sup> Rotyl. Vuillenac entendit à peine l'énumération des noms avant celui de Hélène de Charlis. « M<sup>me</sup> Rotyl, M<sup>me</sup> de Balori, M<sup>me</sup> d'Uytési et M<sup>lle</sup> Anne Rotyl, M. d'Uytési. » L'autre

sœur, Berthe Rotyl dansait. Vuillenac s'assit à côté de Mlle de Charlis, qui l'accueillait en grand ami : « Vous ne pensiez pas me trouver jamais dans un port? disait-elle. — Je l'espérais, répondit Vuillenac simplement. » A côté d'eux, la conversation reprenait en apparence aussi vive entre les deux d'Uytési et les Rotyl autour de l'amiral. Seule, Mme de Balori se réservait : du Goust complimenta Vuillenac d'un ton aigre-doux : « Vous voyez bien, cher monsieur, que vous n'aviez rien à craindre de l'isolement : on vous accueille en intime : on vous fait même chercher. » Il se dépitait de rencontrer encore Vuillenac, surtout à cet endroit, car, après nombreuses aventures et questions, il avait su que la riche héritière dont on parlait au tennis était justement Mlle de Charlis. Vuillenac feignit de ne pas entendre, et reculant un pouf, il prépara un tête-à-tête.

Elle lui rappelait tant Paris, cette gracieuse Hélène de Charlis! Ils causèrent sans s'occuper de du Goust : « Vous êtes content de votre bateau? — J'y serai très heureux, je crois. — Vous souvenez-vous de votre première soirée en tenue là-bas? Pourtant vous aviez l'entêtement de ne jamais paraître en uniforme. — A l'Opéra ! Je n'oublie aucune de ces soirées dans la loge 18. — Et à la légation de Perse ? — Oui. — Vous avez passé presque inaperçu, je veux dire vos épaulettes. Il a fallu ce petit étonnement-là pour vous persuader qu'un officier de marine n'emporte pas tous les cœurs à Paris. Je crois même que vous avez été content de vous en apercevoir. — Ravi. — Les cavaliers font toujours fureur, savez-vous? — Tant mieux, tant mieux. — Voyez-vous cette jeune fille dont nous nous sommes longtemps demandé le nom, qui était invitée dans la loge le jour de la rentrée de Calvé ? — Attendez... celle qui connaissait par cœur les garnisons de tous les régiments de dragons ? — Précisément. C'est pour cela que j'en parlais. Elle a réussi à épouser un lieutenant de l'arme. — En voilà un qui fera bien de ne pas démissionner. — Voulez-vous bien vous taire! Ils se sont connus en vendant ensemble à la salle de l'avenue Hoche... c'est drôle tout de même ! Nous ne nous étions jamais vus avant ces trois mois, et depuis nous nous rencontrons tout le temps. — Je ne m'en plains pas. — Pourtant, d'après ce que j'ai vu ce soir, vous trouverez ici de quoi remplacer vos amis

de là-bas. » Vuillenac fit une moue, puis reprenant : « Oh ! l'excellent dernier moment de mon congé, la journée du grand steeple, n'est-ce pas ? La bagarre ne m'a pas donné le temps de déplorer les heures qui s'en allaient dans un rush. — Moi, je ne tiens pas à recommencer cette terrible histoire. — Le pensez-vous sérieusement ? Vous n'avez pas daigné avoir peur. » Mme de Balori se rapprocha : « Vous étiez au grand steeple, monsieur ? demanda-t-elle à Vuillenac. — Oui, madame, et le hasard m'avait conduit près de Mme de Charlis lorsque le tumulte était à son comble. » Vuillenac avait peu à peu élevé la voix : et depuis un moment, tous écoutaient. Le Préfet Maritime secoua la tête. « Triste temps, prononça-t-il sentencieusement. — Il sera bien vite passé, affirma du Goust. — La marine souffre en silence, messieurs, souhaitons qu'un autre devoir nous soit tracé. » Et le petit d'Uytézi s'écria : « Ah! j'ai hâte de voir balayer tous ces panamistes et ces journaleux. » Mme Rotyl commençait à bâiller. Quant à Mme de Balori, elle estimait absolument déplacées ces récriminations des autres jours. Hélène de Charlis empêcha le silence avec à-propos : « Oh ! amiral, si vous saviez combien c'est amusant de crier : Vive l'armée ! » Marquestoun sourit paternellement et s'éloigna pendant que Anne Rotyl regardait de côté la nouvelle venue. Du Goust suivit Marquestoun de l'œil : « Il baisse beaucoup, ce pauvre amiral, fit-il. » Mme de Balori répliqua d'un air entendu : « On dit que l'âge n'est point ce qui l'abat le plus depuis son veuvage. — Oh ! même d'avant, chère madame, il souffre moins de sa vieillesse que de la jeunesse de ses nouvelles relations. — Qui est-ce qui conduit les cotillons? s'empressa de demander Mme de Balori. »

Mme Rotyl reprit intérêt à ce qui l'entourait : « Le premier, dit-elle, est comme toujours l'apanage de ces messieurs du corps combattant : c'est Ribol, n'est-ce pas, du Goust, qui conduit ? — Oui, madame, répondit du Goust, en se rengorgeant. — Et avec qui? — Avec la petite... la petite je ne sais qui, enfin la fille d'un chef de service ou d'un autre. — Mais, cette année, le second brassard a été offert à un ingénieur, fit remarquer Mme d'Uytézi. — Qui l'a accepté. — Il est bien aimable, ricana du Goust. — Mais, mon cher, continua Mme Rotyl, en général vous prenez toutes les places. — Heureusement,

dans ce port, les chefs de service ont oublié d'avoir des filles ; et les petites Marquestoun sont trop jeunes. Alors d'autres pourront avoir leur tour. — Qui donc voulez-vous prendre en dehors de nos familles et de la vôtre ? demanda gravement M$^{me}$ d'Uytézi. — D'autant, ajouta son mari, que, sans aucun lien maritime pourtant, vous nous semblerez toujours, madame, la maîtresse de maison honoraire ici. — Et c'est pour cela que M$^{lle}$ votre fille conduit tout à l'heure avec l'ingénieur, dit du Goust. — Laquelle de vous? interrogea Hélène de Charlis, se tournant vers Anne Rotyl. — Berthe. — Du reste, continua M$^{me}$ Rotyl, Anne a joué le même rôle il y a quatre ans. » Anne interrompit vivement : « Mère, vous avez la mémoire courte. C'était l'avant-dernière année. » Et, à voix basse, elle lui jeta furieusement : « Ne dites donc pas de bêtises, maman : mon âge ne vous rajeunit pas. » M$^{me}$ Rotyl ne souffla plus mot. « Toutes nos soirées sont prises, répondait à ce moment d'Uytézi à M$^{me}$ de Balori ; n'est-ce pas, Charlotte? — Oui, mon ami, répliqua sa femme. — On nous demande partout : j'emporte mon violon, Charlotte a sa mandoline, et l'on nous fait fête. — Pas un dîner dont nous ayons à nous occuper à la maison, appuya M$^{me}$ d'Uytézi. N'est-ce pas, Jean? — Certainement, mon amie. — Après avoir déchiffré ensemble, nous n'avons que le temps de courir au tennis, dites, Jean ? — Exactement, Charlotte. Même il me souvient que nous avons encore une infinité de personnes à saluer ce soir. — Oh ! mon Dieu ! Jean, je n'y songeais plus. — Prenons donc congé, si vous voulez bien, n'est-ce pas? Charlotte. — Vous savez que je vous suis, n'est-ce pas, Jean ? »

Ils partirent très affairés. « Quel charmant petit ménage! s'exclama M$^{me}$ de Balori. — C'est la seule expression employée quand on les voit, répliqua du Goust. Et elle leur vaut beaucoup. D'Uytézi, quand il est désigné pour un mauvais embarquement, cherche un permutant sur les navires de l'escadre, accompagné de sa gentille femme. Il est bien rare qu'on ne lui cède pas. — Et puis, reprit Anne Rotyl, ils n'ont pas de cuisine à faire le soir. Voilà qui n'est pas indifférent à leur bourse ; les leçons de violon et de mandoline n'ont pas été de l'argent perdu. » Elle s'interrompit, fâchée d'avoir laissé cours à sa méchanceté devant Vuillenac et Hélène de Charlis. « C'est vrai qu'ils sont un peu encombrants, sourit M$^{me}$ de Balori.

Mais ils semblent si gais et si heureux. — A tout à l'heure, chère madame. » Elle se leva et serra la main de Mme Rotyl. Celle-ci la rappela. « Je vous garderai des chaises dans un coin au moment du cotillon. — Entendu : vous savez, l'heure approche. » Vuillenac se hasarda à interroger Mme Rotyl : « Est-ce que Mme de Balori habite Toulon? Elle est bien jolie. » Mme Rotyl se prit à rire. « Vous avez bon goût, monsieur. Mme de Balori est la femme du consul de Turquie. » Elle se pencha et d'un air mystérieux : « Ces messieurs les officiers de marine prétendent que c'est une espionne. — Pour mon compte, je n'en doute pas une minute, confirma du Goust qui se composa une gravité de circonstance. — Peut-être, dit Anne Rotyl. — Cela ne l'empêche pas d'être adorable, répliqua Hélène de Charlis. — Oui, dit Vuillenac, elle est petite, mais d'autant plus mignonne. Je n'ai jamais vu de visage aussi gentiment expressif et des membres aussi fins. — Vous vous mettez donc sur les rangs, cher monsieur? » A cette phrase de Mme Rotyl, Vuillenac demeura stupide, n'osant plus lever les yeux vers Hélène de Charlis. Anne Rotyl comprit qu'il s'effarouchait de cette liberté de propos : « Ne vous faites pas l'écho de calomnies, mère, commanda-t-elle à sa mère. — Permets, Anne, tu sais aussi bien que moi... » Sa fille lui lança un regard qui l'empêcha de poursuivre. « Je sais qu'elle nous reçoit et qu'elle est reçue, trancha-t-elle fermement. » Et s'adressant à Hélène de Charlis : « Est-ce que M. Vuillenac joue au tennis ? Depuis cet après-midi il nous manque une unité dans l'équipe sérieuse. » Mlle de Charlis laissa Vuillenac répondre lui-même : « Si vous me faites l'honneur de me recommander à Mme de Balori, je jouerai avec plaisir et je jouerai sérieusement, mademoiselle. — Nous la retrouverons tout à l'heure dans la salle du Nord. Avez-vous une danseuse de cotillon ? — Non, je vais quitter le bal. — Vous m'étonnez, monsieur. Vous nous restez, mademoiselle ? demanda Mme Rotyl à Hélène. — Mais je n'ai pas de partenaire non plus. » Du Goust s'élança aussitôt. Hélène se mordit les lèvres de son étourderie ; elle ne put refuser d'inscrire le bel aide de camp.

Tandis que les Rotyl s'apprêtaient à rentrer dans le salon Duquesne, Vuillenac put s'approcher encore de Mlle de Charlis : « Quelle gaffe! lui dit-elle, moitié riante, moitié

navrée. — Aussi pourquoi ne pas me prévenir que vous aviez votre cotillon libre ? — Mais, moi aussi, je vous croyais engagé. — Au moins, restez un peu avec nous. — Ah! non, ils ont déchiré à belles dents ceux qui nous ont quittés l'un après l'autre ; je préfère que vous entendiez mal parler de moi plutôt que de souffrir en écoutant s'acharner sur vous. » Elle hésita; puis rejoignit les Rotyl après lui avoir murmuré : « Au revoir ».

A cette heure, le bal haletait. Dans le salon de jeu seulement les officiers supportaient allègrement la grande tenue : pourtant les tables étaient vides. Quelques couples murmuraient près des fenêtres larges ouvertes, et une chanson de café-concert, sur un air de mazurka, leur venait de la rue, avec les paroles toutes de circonstance du « Bal chez les ministres. » Comme les badauds, que la lumière gardait jusqu'à trois heures devant la Préfecture, les trois mille invités s'obstinaient à attendre une place au buffet. C'était là le plus net de leur soirée ; ils se seraient crus volés de le perdre. Mais les maîtres d'hôtel ne répondaient pas à leurs sollicitations irritées ou à leurs prières. Ils devaient s'occuper des groupes des Maritimes, seuls craints. On riait beaucoup dans ces groupes. Avant le cotillon, les vierges maritimes retrouvaient au buffet le danseur choisi. Les échanges se faisaient de bras en bras, et, parce que les mères avaient occupé la place pendant la première partie de la soirée, elle restait à peu près libre pour les filles et leurs demi-amants.

Berthe Rotyl, sur un coin du dressoir, soupait complètement. A côté d'elle, l'ingénieur, conducteur avec elle du second cotillon, veillait au service. Et autour d'eux, des officiers se pressaient, excités par cette belle fille chez qui ils espéraient le vice des filles de la Rotonde. D'ailleurs, elle leur causait de leurs maîtresses, comme les hétaïres un autre soir auraient pu parler d'elle. Les deux mondes dans la ville se coudoyaient avec sympathie. Elle interpellait un enseigne : « Eh bien ! mon cher, vous avez monté en grade. Ce soir je vous ai donné une valse. — Oh ! mademoiselle, je ne passe pas au choix ; vous m'avez si longtemps relégué aux lanciers. — Mais c'est que j'étais avertie, ou plutôt mal avertie. — De quoi donc ? — On m'avait dit que vous aviez la troisième jambe. » Et, dans cette simple phrase où elle expri-

mait qu'elle avait douté des talents du valseur, tous les autres cherchèrent le sous-entendu ignoble. Les sourires furent cyniques. « A propos, continua Berthe, que devient la petite M$^{me}$ Le Méart ? » Quelqu'un répondit : « Tout s'est arrangé ; elle est revenue chez son mari. » Un autre questionna : « Ils s'étaient déjà séparés ? — Comment, vous ne savez pas? s'exclama M$^{lle}$ Rotyl; elle avait été plus qu'étonnée la nuit de ses noces, elle avait été effrayée au point de s'enfuir. — Il y avait de quoi. assura une voix derrière le groupe. — Tiens, du Pré ! dit Berthe. » Puis très intéressée : « Vraiment ? Alors c'était vrai ? — Parfaitement : demandez plutôt à ces demoiselles de la Rotonde, elles l'avaient prévu. » Tout le monde éclata. Du Pré continua, sans sourciller, d'avaler des sandwichs. « Qu'est-ce que vous faites ici, vous? lui demanda Berthe. » Il expliqua : « J'étais tranquillement chez moi avec de bons amis ; nous fumions l'opium. Tout à coup, nous nous sommes aperçus que nous n'avions rien à manger. Alors, comme j'entendais l'orchestre, j'ai passé ma tenue pour venir prendre des sandwichs ici et me voilà. — Vous en avez du toupet! » Au fond, elle admirait cette insolente idée de l'original qu'était du Pré. Lui, désignant l'assaut du buffet, ajouta : « Regardez si je suis seul à faire des provisions, regardez un peu les frères de l'armée. »

En effet, les officiers de l'infanterie de marine et de l'artillerie, en minorité, dévoraient, brusquant les maîtres d'hôtel autant que des garçons de café. Ils contentaient un instant leur rancune envieuse contre la marine en s'installant de plain-pied dans son restaurant du moment. Furieux de n'obtenir à chacun de ces bals spéciaux que les trente et unième valses des laiderons, ils détestaient de toute leur force, ces soirs-là, les officiers de vaisseau qui leur rendaient toute l'année des mépris en échange. Et les anciens sous-officiers, engalonnés depuis peu, transportaient à ce buffet leur amour-propre de buveurs heureux d'éclabousser de leur ivresse le cant maritime. D'autres exagéraient la correction et leur galanterie de cavalier servant. Mais les plus malheureux étaient ceux qu'accompagnaient des femmes de chefs. La tyrannie de la discipline se continuait pour eux jusque-là. Tandis que les officiers de vaisseau ignoraient cette servitude, eux, les officiers des troupes, devaient leur sourire et leur aide à des dan-

seuses hors d'âge commandantes ou colonelles, comme ils avaient dû, la colère au cœur, faire visite au Préfet : perdre dix minutes dans un salon immense où personne ne leur avait adressé la parole, pas même l'aide de camp de service.

Quand il n'y eut plus que quelques instants avant le commencement du cotillon, lorsque les maîtres d'hôtel aux favoris d'amiraux restèrent sourds aux dernières demandes, le flot s'écoula vers le salon Duquesne. Alors approchèrent quelques timides. Bourentie, le commissaire du *Tolbiac*, traînait sa jeune femme. Ils étaient mariés depuis six mois, et Mme Bourentie souffrait d'une grossesse déjà pénible. Mais elle avait voulu voir le bal fameux. Que de soirs, semblables à celui-ci, elle avait pleuré que sa famille ne fût pas même comprise dans les trois mille invitations traditionnelles! Aujourd'hui elle était femme d'officier de marine, et elle était venue de droit, répétait-elle avec orgueil. Et elle se raidissait au bras de Bourentie, malgré la fatigue de son corps. Lui n'avait jamais fait partie du monde maritime. Au reste, sans fortune, il n'eût pu épouser une femme sans fortune. Alors ils étaient restés tous deux dans un coin pendant des heures, elle jouissant de regarder, lui regrettant les soirées de la Rotonde si proche. Pourtant il tâchait de s'occuper d'elle. « Veux-tu une glace, ma chérie ? demanda-t-il presque tendrement. — Cela me ferait du mal. — Un peu de champagne ? — Non, je dois être prudente, tu sais. » Il offrit encore d'autres choses qui traînaient en reliefs sur le buffet. Et, comme elle refusait tour à tour, il l'abandonna enfin pour boire à sa soif. Elle grignota quelques raisins glacés, les yeux vagues, la pensée encore emportée vers le cotillon qu'elle abandonnait.

Quand ils furent sortis dans l'escalier glacé, Bourentie s'arrêta perplexe. Cette charge de femme l'embarrassait comme une responsabilité de service. Il lui dit : « Va-t'en m'attendre au vestiaire des femmes, pendant que j'irai prendre mon caban. — Je veux bien, obéit-elle. — Car, ajouta-t-il, il faut aussi que je voie pour une voiture. Tu comprends que je n'ai pas pu garder toute la nuit celle qui nous a amenés. Cela coûte trop cher. » Elle l'attendit, affaissée contre la rampe.

Il revint assez vite ; Vuillenac l'accompagnait. « Voilà, chérie, dit-il joyeusement. Vuillenac nous emmène. Je l'ai

rencontré en bas. » Vuillenac saluait, attendri par la pâleur de lassitude sur le visage de la petite femme. Ils descendirent ensemble, Bourentie causant à tort et à travers, sans s'apercevoir des soins attentionnés de son camarade pour sa femme. Et, quand Vuillenac dit à Mme Bourentie : « Vous semblez souffrir, madame? » le mari répondit : « Ne vous inquiétez pas, mon cher : il n'y en a plus pour longtemps, n'est-ce pas ? chérie. Et nous recommencerons. » Il suivit son idée. « Ah! mon cher, le mariage, il n'y a que ça. Une bonne petite femme pour soi, et beaucoup d'enfants pour la France. » Quand il les eut mis en voiture, Vuillenac hésita à s'asseoir sur le strapontin. Il craignit que Bourentie ne le retînt chez lui pour lui parler encore de Barry de la Glu dont il subissait chaque jour le dédain. Il s'excusa, et donna leur adresse au cocher. « Au revoir, au revoir, cria Bourentie : à charge de revanche, mon vieux. Ma femme est enchantée de son entrée dans le monde maritime. »

## II

La laideur de la vieille darse disparaissait sous le grouillement gai des canots-majors. On ne songeait pas ce matin, lendemain du bal, on ne songeait jamais à se resserrer dans l'étroitesse du cadre : maisons presque sans façade aux crépits effrités, quai à peine plus large qu'un balcon, eau huileuse avec des relents d'étang surchauffé. Entre les deux pauvres ras allongés vers la rade, le front des embarcations luisait par échelons sous les rayons du soleil d'hiver, moins dorés, mais aussi nets que ceux de juillet. Et cela suffisait, avec la tache blanche, lisérée de bleu, des vareuses des hommes, pour la caresse des yeux.

Aucun, d'ailleurs, des matelots dans les embarcations, aucun des officiers sur le quai ne voyait. Le charme de la lumière leur était trop habituel, dans ce coin bruissant, pour qu'ils sentissent la tendresse du matin. Plus loin, derrière la canonnière de Saint-Mandrier, une autre flottille, celle des barques de pêche aux voiles triangulaires, continuait l'agitation. Les mots plus martelés, les phrases de contours plus précis, traçaient des dessins de joie sur l'air léger et clair, tandis que, près des ras, le bourdonnement des groupes nourrissait le fond d'une bonne humeur de foule. C'était, le long des arrières de canots, le mouvement d'une allée de foire. De petits marchands avançaient leurs paniers et leurs étals très divers. Les hommes achetaient, chargeant du marché les camarades assis au dernier banc, ouvertement ou bien en cachette suivant les consignes données aux patrons, différentes suivant le navire. Et les journaux du matin, les tranches de galettes plates, les fruits, emplissaient les falles en même temps que les morceaux de savon et les menus objets nécessaires à la tenue, avant l'inspection de neuf heures, au retour à bord. Les patrons, debout sur le quai, parfois penchés pour remettre en place

les tapis de la chambre, attendaient gravement. Très pleins de leur charge, ils s'écartaient les uns des autres, attentifs sans plus aux mouvements des officiers de leur bord réunis aux dernières minutes. Seuls, les commandements secs dans les canots à vapeur qui accostaient, suivis du gargarisme de l'hélice marchant en arrière, brisaient l'harmonie du moment. Et les lueurs, arrêtées par les cheminées de cuivre, flambaient alors par-dessus l'entassement des embarcations, comme claqueraient des drapeaux sous un souffle soudain.

Vuillenac, descendu tôt, rencontra d'abord Raval. Il aimait assez cet enseigne du *Tolbiac* pour sa simplicité de cœur et la nostalgie absolument sincère qu'il avait conservée de Tahiti. « Eh bien, Raval! lui dit-il, ne jouissez-vous pas de ce novembre si doux? » L'autre répondit, avec sa mélancolique manie de tout rapporter à des comparaisons d'exotisme : « Cela ne vaut pas une aurore sur Moréa. » Vuillenac avait connu Tahiti : il sourit à cette évocation attendue d'un coin de l'île délicieuse, Moréa, la terre toute proche de Papéete. Raval continuait, et les inflexions de sa voix infiniment grave enlaçaient comme il fallait les lignes du lointain tant aimé. « Ah! Vuillenac, disait-il, vous vous mentez à vous-même quand vous plaisantez votre séjour là-bas. Songez combien mieux nous pourrions jouir de notre corps dans la clarté, si maintenant nous étions assis sur une plage, près du corail, sans pensée que celle de mériter notre bonheur par notre simplicité. »

Vuillenac reprit, sans railler davantage : « Oui, il me froisse de voir aussi bruyante une fête de la lumière. Pour moi, je n'aimerais vraiment, je crois, que la clarté souveraine au-dessus d'un grand silence. » Il réfléchit, puis : « Voyez! cette agitation me peine. Ces gens qui vantent le soleil ne le comprennent pas ; leur mobilité n'est pas en harmonie avec lui. Et vous avez dit, mon cher Raval, une vérité profonde, trouvée en vous, ramenée de votre exil où vous l'avez pour la première fois pensée. Tandis que moi, je ne l'ai vue, cette vérité, qu'au travers des choses lues, et parce qu'entre des manières de sentir, où j'étais forcé de choisir, j'ai préféré celle-là. » Raval regarda Vuillenac avec douceur. Par lui, il savait en ce moment que des fraternités existaient avec sa nostalgique candeur, malhabile à se confesser. Mais il ne comprenait pas, au delà, la subtile distinction de Vuillenac. Et ils cessèrent de parler.

D'ailleurs il était convenable qu'ils rejoignissent les officiers du bord ; on ne leur eût point pardonné ce court isolement. Alors ils écoutèrent Trippion, un des plus anciens lieutenants de vaisseau, qui semblait écraser des adversaires dans une terrible discussion. Pourtant personne ne le contredisait. Il criait : « Je vous dis que je suis très bon marcheur, seulement il me faut des souliers bien compris ; il n'y a qu'un ouvrier dans la ville en qui je puisse avoir confiance. Regardez ça, jeunes gens. » Il souleva avec peine une jambe. « C'est fait sur mesure, non pas comme vous l'entendez, en vous estropiant, mais en suivant tous mes renflements et avec des niches ménagées pour mes durillons. Il n'y a que ça. » Un enseigne de vaisseau l'interrompit : « Je voudrais bien vous voir à la compagnie de débarquement ; je ne suis pas sûr que les corvées de ces derniers temps n'auraient pas mis fin à vos chaussures inusables. » Trippion se récria : « Elles en ont vu d'autres, Merseau. » Celui-ci ajouta méchamment : « Et depuis, vous les laissez reposer. — Mon cher camarade, reprit Trippion, vous vous plaignez toujours. Quand vous avez suivi l'instruction du bataillon, vous étiez résigné, je suppose, à subir dans la suite le métier d'officier-fusilier. Tout le monde n'a pas eu votre chance de vivre huit mois à terre. » Il quêta l'approbation de l'entourage. Merseau était antipathique à tous, mais il insinua sans s'émouvoir : « Tout le monde aussi, mon cher camarade, ne peut pas se présenter ingambe à la commission de santé. » Trippion, vexé, s'apprêtait à répondre. Les jeunes s'amusaient d'entendre deux aînés se donner aigre-doucement du « cher camarade. » La sonnerie de huit heures en rade interrompit la discussion.

Les notes allègres de la sonnerie remuaient la darse, et les mouettes posées à la fin d'automne sur les madriers qui forment l'estacade des torpilleurs, s'envolèrent obliquement aux bruits des détonations qui saluent à cette heure le drapeau. Les sifflets des patrons ordonnèrent le silence aux canotiers, et leur stridence ensuite, déchirant le brouhaha de l'embarquement, dirigea l'ébrouement des avirons. Des officiers se pressaient qui avaient été retardés sur le quai par des rendez-vous à fixer pour le soir ou par les cireurs de chaussures. Trippion demanda en grognant : « Tout le monde est là? » Après un silence où l'on se comptait, Ribol prononça : « Il manque M. de Fron-

tin. — Ça ne m'étonne pas, siffla Merseau, il n'a pas encore fini de se faire masser. » De Frontin arrivait justement, qui commanda : « Pousse ! » Le canot du *Tolbiac* fila vers la rade.

« Donnez-moi donc la *Libre Parole*, » pria Raval. « Demandez-la à Forney, répondit Marie-Branter. » Forney s'interrompit de lire le journal. « Certainement, dit-il, je l'ai toujours dans la poche. Voilà. » Il tendit le papier à Raval, en ajoutant : « Vous pourrez manger votre juif avant de déjeuner. » Et il fit claquer la langue. Vuillenac les observait tous deux, distrait de sa contemplation ; presque tourné vers la terre, il avait suivi jusque-là, sans parler, le trait pur du Faron au-dessus des vallées, que la brume persistante d'aurore écharpait de gris perle. Il s'adressa à Raval. « C'est votre journal habituel ? — Sûrement ! s'exclama l'enseigne, puisque c'est le seul qui ose ouvrir la bouche contre ces youpins immondes qui veulent nous vendre à l'Allemagne. » Vuillenac n'insista pas ; il songea soudain à la bonté de l'île lointaine que pleurait Raval, tandis que Forney s'emportait. « Mais vous ignorez donc que la plupart des actionnaires de la *Libre Parole* sont des Juifs ! — Vous plaisantez, dit Merseau. — Alors, hasarda Ribol, quel avantage en retirent-ils? — L'argent, parbleu! qu'est-ce que ça leur fait qu'on les traîne dans la boue, si le tirage monte? » La raison parut satisfaire le groupe, et Forney, triomphant, proclama : « Croyez-moi, la *Libre Parole* est la plus belle invention des Juifs après Jésus-Christ. » Marie-Branter sursauta, désagréablement surpris par la conclusion alors qu'il avait opiné de la tête au discours du fanatique. Mais il se contenta de se redresser, comme si l'autre l'eût personnellement blessé. Fontin prononça sèchement : « Vous avez des rapprochements malheureux, Forney. » Merseau détourna la réplique. « A propos de rapprochements malheureux, commença-t-il... » Puis, fatigué d'avoir un moment parlé d'autre chose que de sexes et de vices, il entama un récit obscène. La gaieté revint aussitôt dans la chambre du canot ; et, quand ils atteignirent le *Tolbiac*, chacun repliant son journal, ils montèrent la coupée sans trop d'acrimonie, émoustillés par les détails de Merseau, qui continuaient, pour presque tous, la nuit précédente.

A l'exception de Marie-Branter, de Frontin et de Vuillenac, tous envahirent le carré réclamant à grands cris le lait et le café. L'inspection du matin avait lieu à neuf heures.

Jusque-là, ils profitaient d'une bonne demi-heure, vautrés sur les coussins en tenue de ville, contant les nouvelles du dehors aux officiers de service qu'ils retrouvaient autour de la table. L'un de ceux-ci interpella du Pré. « Etait-ce bien, hier, au Casino? — Laisse donc du Pré dormir, Jacotot, ricana Bruc. Tu ne sais donc pas qu'il revient du bal de la Préfecture? » Jacotot s'esclaffa et, se rapprochant, il secoua le dormeur. « Eh bien! lui cria-t-il dans l'oreille, dites-nous, vous qui allez maintenant dans le monde, quelles femmes on y voit. » Du Pré se souleva furieux ; puis, quand il eut vu près de lui la face commune de Jacotot, se contenta de répondre : « Elles sont toutes presque aussi chameaux que votre collage, mon cher. » Jacotot riait jaune. Mais il ne s'interrompit pas de plaisanter ; il acceptait la brutalité de du Pré. Ils avaient vécu ensemble de nombreuses nuits de la Rotonde. Lui avait gardé une liaison vulgaire qu'il affichait par cynisme ; mais parfois, il voulait s'offrir la satisfaction de constater, qu'à cette différence près entre eux, du Pré, brillant noctambule, était de sa race. Alors du Pré le cravachait sans pitié. Bruc montra à Trippion le visage de du Pré qui s'était rendormi. Ils en causèrent à voix presque basse, car, malgré son âge, Trippion redoutait les boutades de l'ami de Jacotot. « Voyez, disait Bruc, la loque qu'il nous ramène à bord. Voilà ce que l'opium nous offre pour toute la journée. Et personne ne fera une différence entre lui et moi, quand nous serons promus, le même jour, à l'ancienneté, comme deux pauvres bougres. » Trippion, très occupé à délayer son lait concentré, approuva. « Il est certain que le spectacle n'est pas beau. Les filles ne lui inspirent rien; je lui pardonnerais volontiers d'être abruti par elles; mais par l'opium! » Merseau prit la parole en exagérant le ton. « Moi, je ne comprends pas que de Saïgon on ne rapporte pas un boy en même temps qu'une fumerie. » Personne ne releva la phrase, car Raval disait à ce moment de sa voix grave : « On parle du bouquin de Leduc de Noirné dans les journaux de Paris. — Par exemple! s'écria Bruc. » Il s'arrêta, suffoquant de rage; on s'intéressait à Paris au livre d'un camarade, un livre que lui, Bruc, avait naturellement déclaré stupide. « Lisez-nous le passage, mon petit Raval, implora Ribol. » Et Trippion appuya, la bouche pleine : « Il faut que nous puissions féliciter le Président ; il va venir dans un instant. » Leduc de Noirné, en effet, était le président du carré du *Tolbiac*,

c'est-à-dire le plus ancien des lieutenants de vaisseau.

Raval lut. sans se faire prier davantage : « Un de nos « plus brillants officiers de vaisseau vient de faire paraître, « sous le titre *Entraînement moral et patriotique des Equi-« pages de la flotte*, un véritable guide d'éducation mili-« taire. Outre le grand mérite d'un effort si rarement tenté « dans le genre, l'œuvre de M. de Noirné en réunit beau-« coup d'autres. Sans parler de la force et de la clarté du « style attendues chez l'homme d'un métier où l'on ne se « paie pas de mots. on trouvera à chaque page une note « d'enthousiasme et une noble acceptation des plus dures « responsabilités. Le livre ne contient pas seulement des « vues absolument originales, mais leur application pour-« rait en être immédiate, car l'auteur en a extrait une pro-« gression très complète et suivie, depuis les premiers « principes de la discipline jusqu'aux notions d'honneur et « de devoir rendues accessibles à l'intellect des équipages. « Il est d'autant plus agréable de signaler l'ouvrage qu'il « est en quelque sorte le programme moral d'un de nos « futurs chefs .»

Les avis hésitèrent une seconde, car Leduc de Noirné était craint. Puis Jacotot s'écria en haussant les épaules : « Je suis curieux de savoir combien il a payé cet entrefilet. — Permettez, riposta Ribol, le bouquin a été publié avec l'autorisation et l'approbation ministérielles ; il n'est pas étonnant que des journalistes jugent convenable de lui faire une réclame, puisqu'ils s'occupent tous de la Marine à cette heure. — Certainement, appuya Forney avec ironie. Ils peuvent s'attendre chacun à s'installer rue Royale un jour ou l'autre ; il n'y a que le premier pas qui coûte. » Jacotot cracha par terre, et, marchant à travers le carré : « Il me fait rire. dit-il. avec ses théories de moralisation. L'audace est inouïe : un catéchisme signé de M. de Noirné, l'amant de Jeannette du Mourillon qui fut une de nos plus belles traînées! Non, c'est trop drôle! » Trippion intervint mollement : « On raconte qu'il va l'épouser ; alors... — Alors quoi ? interrompit Forney. Est-ce que cela lui donnera davantage le droit de prêcher la chasteté aux hommes ? Vous ne trouvez pas extraordinaires. vous, ses sermons sur le foyer à créer, quand il s'est dérobé à ces charges enviables. et quand. des années. il a mené la même vie que Jacotot et que moi! — Sans compter, dit Raval, qu'il ne manqua jamais de souhaiter bonne chance aux of-

ficiers qui se marient. — S'il ne s'est pas marié, c'est peut-être par une discrétion qu'aurait dû imiter le pauvre Le Méart. » Ils éclatèrent de rire à l'allusion de Merseau qui sortait. Seul, Trippion ne comprenait pas. Forney lui conta cette histoire de nuit de noces ; alors Trippion protesta. « Je n'admets pas qu'on ose répéter des choses pareilles. Voilà les manières prises dans la société de vos gourgandines. Quand j'étais même à l'école d'application, jamais je n'aurais .. non, jamais! Voilà ce que c'est! » Il étouffait d'indignation malgré son col large évasé de paysan normand. Le mot de gourgandine fit redoubler les rires et la colère du gros homme était grotesque. Aucune insulte ne l'aurait touché, reçue dans ses relations ordinaires d'officier en service ou de camarade, mais il ne souffrait pas qu'on touchât à l'institution sainte et la moindre irrévérence le dressait en défenseur du mariage. Du Pré, éveillé par les éclats de voix, suivait depuis un moment la conversation. Il termina le débat en laissant tomber quelques mots. « Ne vous fâchez pas, Trippion, dit-il, nous ferons amende honorable un jour, quand nous aurons trouvé par bonheur une compagne à qui nous puissions faire hommage de nos repentirs. » Le flegme de du Pré désarma Trippion. Il acheva son café tandis que les camarades s'efforçaient de garder leur sérieux. Car le vieux lieutenant de vaisseau avait épousé sa femme de ménage.

Un timonier entra, et prévint : « Messieurs, on rappelle à l'inspection. » Ils se levèrent en grommelant : presque tous devaient passer en revue leur compagnie, lieutenants de vaisseau et enseignes par couple. Ils pestaient contre le dérangement de leur paresse, recommencée au milieu de l'atmosphère lourde du carré, dans l'appréhension du froid sur le pont alors que le poêle rougissait ici. Seul l'officier-mécanicien Echanson restait près du feu comme tous les matins. Jacotot lui cria: « Ce n'est pas maintenant que vous regrettez le *bouton*, n'est-ce pas ? sacré veinard ! » Et Trippion ajouta, plus furieux que les autres : « Ah ! vous pouvez vous nourrir de ce journal-là. Il a suffi encore que les grands frères .·. protestent contre les nouvelles appellations dans votre corps pour qu'on s'empresse de retirer le décret. Pourquoi n'allez-vous pas jusqu'au bout ? Je veux vous nommer désormais capitaine-mécanicien. Et nous lorsque nous réclamons... » Il sortit en frappant la porte. « De quoi parle-t-il ? demandèrent en

même temps Minçavoué, le docteur, et Mauveine, le lieutenant de vaisseau qui n'avait pas ouvert la bouche depuis l'arrivée du canot-major. » Echanson leur expliqua l'incident : le ministre avait décidé de remplacer désormais le titre d'officier-mécanicien de telle classe ou principal ou en chef, par la simple qualification de mécanicien, suivie de l'énonciation du rang. « Naturellement, nous n'avons voulu rien entendre. On a fait circuler une pétition parmi nous. Et, bien appuyée, elle a obtenu gain de cause... En quoi cela gêne-t-il M. Trippion? Cela ne l'empêchera pas de nous traiter en ouvriers. Mais nous avions le droit, il fallait maintenir notre droit. — Pourtant, insinua Minçavoué, on ne nous appelle pas, nous, officiers-médecins. — Ce n'est pas la même chose! s'exclama Echanson : on peut nous confondre, nous, avec les ouvriers mécaniciens. — Permettez, dit Mauveine. — Et puis c'était notre droit ! Si nous ne nous défendons pas, les officiers de vaisseau nous mangeront. » Il gesticulait, exaspéré maintenant qu'on eût touché à la corde toujours douloureuse chez lui. Son humilité de défiant s'en allait avec sa colère, et par delà la cloison, il lançait des injures à Trippion. Mauveine essaya de le calmer : mais il ne sut que trouver des raisonnements justes. Echanson continuait d'invoquer le droit, tout leur droit, à bouche pleine. De guerre lasse, Mauveine reprit sa partie commencée avec Minçavoué ; le docteur s'était tu dès l'intervention du lieutenant de vaisseau. Lui aussi n'était-il pas un « assimilé », un membre de la garde nationale comme on dit à bord? Il serait bien bête de raisonner Echanson à propos du grand corps.

Le silence du carré n'était plus troublé que par les interjections des joueurs, et le tintement des porcelaines essuyées à l'office. Dès neuf heures et demie, le docteur et Mauveine s'attablaient devant un premier apéritif. Ils maniaient les cartes avec jouissance, du reste sans autre enjeu que leurs boissons : ils fumaient des pipes en merisier, très longues de tuyau, et après chaque coup s'arrêtaient l'un ou l'autre au moment de boire, le verre haut, pour affirmer chacun à l'autre qu'ils avaient tiré un merveilleux parti de mains déplorables. « Faisons-nous un piquet à trois? proposa soudain Minçavoué, se tournant conciliant vers Echanson. — Eh! non, bougonna le mécanicien, je perds toujours. » Il grasseyait en parlant, provençal de pure race, le Moko contre lequel se forment spontané-

ment les coalitions de carré. Minçavoué aussi était Moko, mais une pétulance comique de son obésité le préservait de la mollesse des gestes et de paroles insupportables chez les gens de Toulon. Il ne laissait pas, comme ils font, tomber les mots un à un en avançant la lippe, et son geste, pourtant rapide et multiplié, ne dessinait pas les choses. « Bon Dieu ! riposta-t-il à Echanson, que vous voilà de mauvaise humeur ! Allons ! allons, ne vous frappez pas, mon ami ! » Echanson se replongea dans son journal. Mauveine, la partie finie, restait assis sur les coussins du pourtour, distrait d'écouter le docteur qui parlait, parlait et toujours le verre à la main. Il jouait à bord le rôle bâtard des « quatorze ans de grade », sans influence auprès des officiers supérieurs avec qui il mangeait, sans autorité sur le carré. D'ailleurs, il s'en inquiétait peu. Penché sur son absinthe, il s'absorbait dans le moment, sans avant et sans après. Sa figure, piquée de barbe mal soignée, ne répugnait pas, tachetée des plaques de l'alcoolisme ; au contraire, ses yeux ternes, mais très larges, noyaient plus de tristesse que d'abrutisesment ; et ses traits, sa peau déformée et couturée, donnaient seulement l'expression d'une très vieille et très pauvre chose.

Minçavoué allait et venait, déplaçant son gros ventre sur de courtes jambes. Paternel pour Echanson, confident avec Mauveine, brusquant les domestiques autour de la table ou bien trouvant devant le maître d'hôtel, valet civil, une âme de maître insolent, il remplissait le temps jusqu'à la fin de l'inspection. Tout à coup, il s'arrêta net devant le « marronnier », la planchette où, sur des clous, les jetons marquaient les consommations dues par les officiers. Il hurla sans lâcher son verre : «Maître d'hôtel, nom de D...., venez ici ! comment ! hier je n'avais rien à mon clou et ce matin voici au moins dix marrons ! — Mais, docteur, tenta d'expliquer le maître d'hôtel. — Assez ! rectifiez-moi cela, et plus vite que cela...... En voilà une boîte ! Mais c'est de l'exploitation. — Docteur, après le dîner, hier, vous avez... — Rien, rien du tout, vous m'entendez ? Je vais me plaindre décidément au président. » Mauveine put l'arrêter : « Minçavoué, vous ne vous souvenez plus de la partie de dominos ? — Partie de dominos ? réfléchit le docteur, avec qui?... Ah! oui, parfaitement. » Il se tut un moment, puis reprit de plus belle : « Malgré tout, il y a de l'abus, je vais veiller là-dessus et frotter les oreilles de tous ces

gaillards-là. » Il désignait les matelots d'office sans davantage prendre à partie le maître d'hôtel. Celui-ci, philosophiquement résigné à ces fureurs de tous les jours, avait recommencé à disposer les fruits.

Une sonnerie de clairon vint jusqu'à eux depuis le pont, et le martèlement des hommes au pas fit vibrer le navire. « Ce n'est pas trop tôt que cette inspection soit finie! » s'écria le docteur. Echanson interrompit sa lecture, en murmurant : « Ils vont encore me parler du ministre, du décret, je m'en vais. » Mais dans l'avant-carré, il tomba au milieu des officiers qui descendaient du pont, et Mauveine entendit les éclats de rire de du Pré poursuivre l'homme du bon droit. Du Pré, bien réveillé, imitait l'accent d'Echanson et l'interpellait à travers la batterie : « Ohé ! ohé ! capitaine-mécanicien: et la santé? On vous offre un vermouth intime, hé? » Ou bien ironiquement respectueux : « Monsieur l'officier-mécanicien, j'ai bien l'honneur de vous offrir mes profonds respects. » Les réponses furieuses d'Echanson se perdirent dans le bruit des pas et du Pré pénétra dans le carré, radieux, suivi de Bruc et d'un lieutenant de vaisseau. Du Pré, après avoir serré la main de Mauveine et du docteur, sembla chercher une tête de Turc. Mais il n'y avait là que peu de ressources. Bruc, déjà occupé par la Revue Scientifique, se chauffait. Mauveine buvait silencieusement, et le docteur, perdant toute loquacité, s'était hérissé à l'arrivée du petit lieutenant de vaisseau. Alors du Pré frappa sur l'épaule de Goubuit : « Eh bien! seigneur capitaine, dormîtes-vous pas aux anges cette nuit de service? — Sûrement, répliqua Goubuit. Je n'ai pas eu dans le nez votre maudite odeur d'opium. » Il s'exprimait avec une rudesse affectée, pleine de joviale humeur au reste, à ce qu'il paraissait. Rude d'aspect aussi, le collier de barbe fourni et grisonnant, les sourcils broussailleux, les oreilles percées de trous où se balançaient encore des anneaux, depuis le temps où il était simple maître de manœuvre. Goubuit ne mentait pas à son origine : il est vrai qu'on ne savait pas très bien, après ses explications, s'il sortait du rang ou des capitaines au long cours. Peut-être était-il plus malin que simple. Les camarades n'avaient pas encore eu le temps d'apprécier. Pour le moment, il avait une bonne presse et plaisait par ses dehors de brave homme. A côté de lui, du Pré, tout petit, donnait le parfait contraste : admirablement soigneux de sa personne, il se

souciait autant de la coupe de ses uniformes que de celle de ses vêtements de ville. Et Goubuit le railla comme de coutume. « Que vous vous êtes donc levé tôt ce matin, mon petit du Pré ! Il est à peine dix heures et l'on peut déjà admirer votre raie dans le... dos. » Il employa un terme plus gros. Mais du Pré riait; à Goubuit seul il permettait des plaisanteries sur sa toilette. « Oui, capitaine Goubuit, répondit-il, je veux que vous me trouviez charmant, et que Mauveine le répète à notre haut et puissant seigneur Barry, amiral de ce vaisseau, par la grâce des belles cuisses que j'ignore et qui ne valent sans doute pas celles que je contemplai cette nuit. Ainsi-soit-il! » Il pirouetta, tandis que Bruc, interloqué, levait les yeux, disant : « Comment! vous avez vu des cuisses au bal de la préfecture? » Du Pré, sans broncher, reprit : « Non, c'était à une annexe pour enfants au-dessus de trente ans, et moyennant un supplément de deux ans d'avancement. » Bruc haussa les épaules et dit sèchement : « Tout le monde ne peut pas se payer cela. — Bah ! quand le tableau vous aura fait réaliser là-dessus des économies ! » décocha du Pré, et l'autre n'insista plus. Goubuit demanda : « A-t-on vu ce matin notre honorable président ? — Pas encore, répondit le docteur ; il se tuera de travail et je pense que bientôt mon ministère lui sera indispensable. — Sans doute, Bichin couchait à bord? plaça Goubuit. » Mauveine, comme nul ne savait, dit : « Oui, le commandant n'a pas demandé sa baleinière depuis hier matin. — C'est donc ça! s'exclama Goubuit ; ce cher de Noirné s'occupait, assuré des bienveillants regards d'en haut. » Tous échangèrent un sourire complice, à l'exception de du Pré qui, désintéressé de ces jalousies, tapotait des notes au piano. Il se retourna seulement parce que la porte s'entr'ouvrait. Leduc de Noirné entrait à ce moment ; alors du Pré cria plaisamment : « Messieurs, le Roi! » et joua « Au Drapeau », la sonnerie des chefs.

« Bonjour, messieurs! » prononça du bout des lèvres le président sans aller vers personne. Ils lui serrèrent la main l'un après l'autre. Le maître d'hôtel empressé le servait. Car malgré la matinée avancée, un appétit en rapport avec sa carrure obligeait Noirné à manger avant onze heures. Il y eut des toux, puis de Noirné parla : « Maître d'hôtel, dit-il, priez ces messieurs, qui sont dans leur chambre d'écouter une communication du commandant; d'ailleurs, ajouta-t-il sans insister, l s officiers présents

transmettront la nouvelle, je pense. — Certainement, certainement, répondit le docteur dont l'échine se pliait par habitude. » Bruc se rapprocha. « Messieurs, continua de Noirné, le commandant vous autorise à prendre un canot pour conduire ceux d'entre vous qui désirent assister au mariage de Brun. Je devrais dire le mariage de Dolorès de Guichen, n'est-ce pas? » Bruc ricana : « Oh! oui; l'événement, c'est qu'elle épouse. — Permettez, corrigea Mauveine, Brun est aussi marquant que sa femme; ses explorations avec le Prince... — Nous vaudront aujourd'hui la présence du Prince, interrompit du Pré ; et le Prince ne sera qu'un accessoire au décor où nous allons voir la jolie Dolorès. — Bien maritime, le décor ! » dit Noirné. Puis à du Pré : « Vous connaissez la mariée, vous, du Pré? — Je l'ai vue assez souvent au tennis, mais je tiens à la revoir en blanc. » Goubuit se mit à rire très haut : « Ce sera peut-être la seule fois où Brun n'en verra pas de grises, appuya-t-il. » Il lançait des plaisanteries comme celle-là, en regardant chacun autour de lui, et ensuite, après un temps, il se dilatait avec de gros éclats de voix comme si on lui avait répété un mot fait loin de lui, à l'autre bout du carré. Leduc de Noirné fut indulgent aux méchancetés qu'il avait presque provoquées : « Ne parlez pas trop haut, conseilla-t-il à Goubuit; ne médisez pas de quelqu'un qui entre dans votre confrérie. »

Le maître d'hôtel annonça que la plupart des officiers étaient à leur toilette et s'excusaient; cependant Frontin et Vuillenac l'avaient suivi. Et Jacotot avec Merseau arrivèrent aussitôt. « Ma confrérie! ronchonnait Goubuit, je ne comprends pas. » Du Pré s'approcha de lui et le poussant amicalement : « Eh oui, celle du mariage. — Parfaitement, ajouta de Noirné, faisant allusion aux nombreuses sociétés grotesques de la région ; nous autres nous n'avons pas encore fondé la « Fusion des célibataires et des hommes mariés du *Tolbiac*. » Des avis s'échangeaient; Vuillenac écoutait, intéressé des détails sur le mariage et sur Mlle de Guichen. « Iras-tu? demanda Merseau à Jacotot. — Et que faire? riposta Jacotot. — On dit que le Prince a fait la fête à la Rotonde et ailleurs, cette nuit, et que, dans sa royale gaîté, il a convié toutes les petites femmes à la messe. — Tant pis ! je ne marche pas ; si c'est pour les petites femmes, je les vois assez souvent. » Leduc de Noirné interpella Frontin, et il mettait dans sa voix plus de camaraderie que

pour aucun autre : « Et vous, mon cher Frontin, ne vous tente-t-il pas de vous amuser de la cérémonie? — Mais non, pas du tout, répondit Frontin ; je n'y suis point invité, ne connaissant aucun des époux, et il me déplairait de leur manifester une curiosité gênante. » Noirné insista. « Pourtant, il me semblait me souvenir que vous aviez quelque camaraderie avec le Prince. — Il ne s'agit pas du mariage de Philippe de Poitiers, mon cher, repartit sèchement le lieutenant de vaisseau ; ce n'est pas lui qui se marie. » Goubuit montra le journal que Frontin avait déployé. « Vous oubliez, président, que notre camarade n'a pas lu son *Jockey*. » Celui qu'on attaquait repartit très poliment : « Mon cher Goubuit, s'il vous plaît, je vous passerai très volontiers la feuille. » Du Pré rompit les chiens. « Venez, dit-il à Vuillenac. Voici une belle occasion de voir réuni le Tout-Toulon. » Vuillenac se défendait mollement, quand Marie-Branter survint et le décida avec la même bonne raison : « Vous n'êtes point fatigué par le bal, n'est-ce pas? Alors venez et je me ferai un plaisir de vous nommer les gens. » Ils s'en allèrent tous trois.

Les deux tables à jeu étaient occupées maintenant. Leduc de Noirné voulut faire la paix avec Frontin. D'ailleurs ils étaient bons amis; Frontin, très affable, un peu hypnotisé par la carrière promise à Leduc ; celui-ci très porté à sélectionner, dans la collectivité du carré, les camarades de race. Noirné était de noblesse fort authentique, chose assez rare dans le corps. Sans doute, le prestige du duc de Frontin effaçait le sien dans les généalogies de famille. Mais le possesseur du titre, excellent officier, n'avait jamais eu beaucoup le temps de peser les avantages de sa naissance, absorbé qu'il était par les préoccupations de l'avancement commun. Noirné l'avait compris ; il l'estimait d'après sa manière de servir à bord et, au tableau d'avancement lui-même, le protégeait parfois. Puis il savait que les matelots, trompés par le premier nom familial, l'entouraient, lui Noirné, d'un plus profond respect, lui offraient cette crainte du seigneur restée au fond de leurs âmes simples de Bretons, parce qu'ils s'imaginaient que ce mot de Leduc correspondait au titre. Frontin se laissa entraîner à l'autre bout du carré. « Vous savez, dit Leduc de Noirné à mi-voix, il y aura peut-être du nouveau sous peu. — A bord? interrogea l'autre. — Peut-être pour le sort du bateau. — Ah! fit Frontin intéressé. » Le docteur, qui vidait un troisième

apéritif, interrompit le président : « Eh ! mon cher président, lui cria-t-il en roulant les *r*, quand donc vous marions-nous? » Surpris, Noirné hésitait. Bruc se joignit à Minçavoué : « On dit tellement que vous vous êtes réservé, dit-il, et qu'on vous a supplié jusqu'à présent en vain. » Noirné fronça les sourcils, mais il doutait s'ils faisaient allusion à sa maîtresse ou aux filles d'amiraux dont il n'avait pas voulu, du moins il le laissait entendre. Il répliqua : « Bien aimable à vous, docteur, de songer à mon établissement. Mais n'oubliez pas que je ne veux pas, vous entendez, je ne veux pas faire des dégénérés. » Et comme Minçavoué esquissait un geste de protestation, il s'irrita et chercha de beaux gestes : « Oui, je suis une fin de race. Ne vous fiez donc pas à mon apparence; arthritisme et cérébralité m'ont pris tout ce qu'il me restait à partager avec des rejetons. Non, je ne veux pas créer des dégénérés! »

Frontin l'observait, presque tenté de le croire. Il songea que si Noirné parlait sincèrement, cette vie de lutte serait bien remplie d'énergie : s'imposer, sans aucune relation traditionnelle aux Maritimes, et devenir un de leurs grands chefs, but absolument personnel, désintéressé quand même au point de vue du milieu, puisqu'il ne souhaitait pas une dynastie. Et le vague respect de Frontin s'accrut pour le président. Noirné retint Bruc qui se levait : « J'oubliais de vous avertir, dit-il, que le commandant vous fera appeler sous peu. Il s'agit de lui porter certaines cartes : c'est de votre compétence, n'est-ce pas? — Mais oui, capitaine, puisque je suis officier des montres. » Noirné revint vers Frontin. Il baissa de nouveau le ton : « Oui, attendez-vous à nous voir d'un moment à l'autre recevoir un ordre de départ. — Pour où donc? » demanda Frontin. Le président fit d'abord un geste évasif : puis, affectueux et confident, il précisa : « Pour l'Extrême-Orient, je crois. — Bah! s'exclama Frontin stupéfait. — Oh! ce n'est pas encore décidé, mais j'ai peur que tous les officiers qui sont partis au mariage ne rapportent des indiscrétions. Des rumeurs courent déjà; il y a en tout cas, pour la division des croiseurs, du départ dans l'air! »

## III

Ils étaient cinq dans le canot : du Goust et Ribol que leur toilette avait retenus la matinée dans les chambres, puis Marie-Branter, du Pré et Vuillenac. « Quelle heure est-il ? demanda du Goust. — Dix heures manque un quart, répondit du Pré, qui adorait les expressions du terroir... Est-ce que nous aurons le temps d'entendre et de voir la plus petite chose? — Pour mon compte, je ne suis pas inquiet, expliqua Branter; j'ai l'autorisation de déjeuner à terre. — Veinard! oh! ces hommes mariés, on ne leur refuse rien! » Du Goust crut devoir vanter la bienveillance des chefs : «Mon cher, dit-il, vous m'avouerez que le commandant n'est pas avare de ces courtes faveurs. — Est-ce qu'il assiste à la cérémonie, lui? » Ribol montra une baleinière qui gagnait le canot : « Tenez, l'amiral l'a pris avec lui dans son embarcation. — Ils sont si bien ensemble ? interrogea du Pré, sans se soucier des mines de du Goust. — Ce n'est que naturel puisque Barry a choisi, je le suppose, son capitaine de pavillon. — Pas du tout, mon cher Branter; si peu répandu que je sois, je connais les tuyaux que vous feignez d'ignorer. — Et lesquels? riposta Marie-Branter piqué. — Je sais que l'amiral attendait la promotion d'un autre pour l'appeler près de lui, mais la promotion n'a pas été faite, comme il l'espérait, en octobre; et Barry s'est trouvé très heureux de prendre Bichin au débotté. D'ailleurs, il a la distraction de l'interpeller par le nom de celui qui devait venir. » Marie-Branter sourit : « Allons ! méchante langue, on ne peut rien vous cacher. »

La baleinière atteignait le canot ; il commanda : « Chut ! » tandis que les matelots, au coup de sifflet du patron restaient sans nager, les avirons parfaitement alignés. Barry répondit d'un geste léger et aimable au salut des officiers. Bichin porta la main à sa casquette avec une raideur d'Al-

lemand. Et la conversation ne reprit, dans le canot, qu'après que la baleinière eut pris une bonne avance. Ribol parlait du bal à Vuillenac, et Vuillenac craignit un instant que son ami ne lui gâtât en traits trop précis la jolie silhouette de Mme Carlan. Mais ils n'en dirent rien. Vuillenac pensa avec plaisir que celle-là ne serait peut-être pas une passade pour Ribol, et il fut heureux de se laisser taquiner au sujet d'Hélène de Charlis. Du Pré continuait d'amorcer une discussion autour du nom du commandant. Il savait Marie-Branter et du Goust en défiance l'un de l'autre et s'amusait de leur correction à dissimuler une antipathie naissante. Le gendre de l'amiral de Marquestoun considérait que du Goust occupait, comme aide de camp, un poste usurpé sur lui, Branter ; et du Goust s'impatientait d'un aussi strict voisinage avec son éventuel successeur. Mais, après un moment, ils se mirent d'accord pour être contre du Pré : « Somme toute, dit du Goust, si hasard il y a dans le choix de Bichin, c'est un hasard heureux. Vous verrez que c'est un chef. — Et Roberzans, est-ce que c'est un chef aussi ? demanda du Pré en éclatant de rire. » Roberzans était le capitaine de frégate, officier en second du *Tolbiac*. Ribol intervint pour dire : « C'est aujourd'hui son jour de sortie. » Du Pré proposa : « Si on allait dire à Alice de faire répondre, quand il viendra, qu'elle a pris la clef des champs ? — Vous plaisantez ; de quelle humeur il serait ! » Marie-Branter affecta de se désintéresser de la conversation. Alors du Pré cria à Vuillenac, qui n'avait pas compris : « Roberzans ne descend qu'une fois par semaine à terre et il passe un moment, oh ! tout petit, en compagnie d'une femme du « Flamboyant ». Quand vous serez de quart le jeudi, avant dîner, vous ferez rendre les honneurs à l'hygiène qui passe. » Du Goust ne put s'empêcher d'abandonner une minute sa gravité, tandis que Branter suppliait l'enfant terrible de ménager les oreilles des canotiers impassibles. On accostait à ce moment. Du Goust demanda que les ordres de Branter laissassent le canot jusqu'à leur retour : « Sûrement ! appuya du Pré, nous ne sommes pas de la noce, nous. Et je n'ai pas l'intention de me nourrir avec la vision de la belle Dolorès ou celle du Prince! »

Les officiers du *Tolbiac* pénétrèrent dans l'église Saint-Louis au moment où le suisse rangeait les curieux sur le passage du cortège. Un remous de foule les sépara ou plu-

tôt les confondit avec quantité d'autres officiers de l'escadre, priés comme eux par Brun à la bénédiction de son mariage. Vuillenac et Ribol se trouvèrent ensemble, et Vuillenac eut peu d'instants pour regarder la nef banale et laide, aussi large que longue, ainsi que toutes dans le midi, les bas-côtés pleins d'ombre où grouillait le peuple, et l'autel écrasé où l'on commençait d'allumer les cierges, puis les bougies fluettes des chandeliers à cinq branches. Les gens, presque à haute voix, à peine couverte par les premiers grondements de l'orgue, se désignaient Philippe de Poitiers : « Eh ! le voilà ! Bon Dieu ! qu'il est bien ! » Tandis que plusieurs ajoutaient : « Il a l'air brave ! » De fait, le Prince promenait à la fois un air de race et une apparence de bon garçon. « Voilà un voyage d'exploration qui rapporte pas mal à Brun, dit Ribol, la décoration et l'amitié d'un grand. — Ce sont à peine des intérêts d'un fort capital, lui répondit Vuillenac. — Vraiment ? Vous croyez que...? — Je ne sais pas, mais quelquefois à Paris et ailleurs j'ai entendu conter la chose. En tous cas, ce serait aussi de l'argent employé à une œuvre de bienfaisance... Regardez ces mokos ! jouissent-ils assez du Prince ! — Oui, ils ne quitteront d'ici que pour envahir les bureaux du journal : on doit y exposer le porteplume dont l'auguste main parapha le contrat. — Quant à nos amis, heu ! ils ont l'air blasés sur l'exhibition, n'est-ce pas? » Les officiers dans l'église, en effet, laissaient à leurs femmes et à leurs sœurs le soin d'admirer Philippe de Poitiers. « Dolorès les intéresse autrement, remarqua Ribol. » Vuillenac eut un geste d'impatience : « Ah ! mon cher, vous aussi vous l'appelez comme une fille ! » Ribol rougit : « Pardonnez-moi, dit-il, à force d'entendre nommer ainsi M^lle^ de Guichen ! » Et Vuillenac aussitôt regretta sa sortie : « Je suis stupide de vous faire de la morale, murmura-t-il. »

La marche nuptiale fut terminée avant que tous les uniformes du cortège eussent pris leurs places. Les grandes tenues débordaient les redingotes jusqu'au portail. Ribol entraîna Vuillenac vers le chœur ; ils se placèrent audacieusement aux premiers rangs et dans une chapelle latérale, tout contre la famille. Vuillenac reconnut les visages de femmes retenus du bal, mais il ne vit point Hélène de Charlis. Il lui sembla même que Berthe Rotyl suivait ses yeux et raillait sa déconvenue. Puis il écouta le discours du

curé de Saint-Louis aux mariés. Les phrases sortaient en guirlandes fleuries et feuillues, écrasaient les intéressés de leur offrande, s'amoncelaient autour des familles, festonnaient autour des cocardes et des plumes de claque. Mais la joie du prêtre était sincère d'exalter les Maritimes ; elle débordait avec des ronrons de gourmandise reconnaissante. Et les métaphores surannées, les apostrophes lyriques, les épithètes vieillottes, à peine décortiquées de leur enveloppe de séminaire, rebondissaient sur les marches avec une abondance de harangue latine. Les flots, le « sang de nos rois », les larmes d'une mère et le courant de la gloire et le fleuve de la miséricorde divine, cela coulait, coulait ensemble, coulait à torrents. L'orateur y noyait les « maîtres de ce triste temps », la flotte anglaise, puis quelques juifs, puis encore la magistrature, les frères de l'armée, et les « épiciers », poussière auprès d'un Maritime, fils d'un Maritime, chêne qui laissait en ce jour sacré s'unir à sa force le liseron germé de l'engrais maritime !

Le marié, déjà au milieu du discours, s'attendrissait. Dolorès de Guichen ne bronchait pas. Mais à un moment, Vuillenac remarqua qu'elle se cachait la figure derrière son missel. Et tandis que Ribol chuchotait : « Ecoutez donc, entendez-vous! » il perçut des rires étouffés çà et là dans la nef. Il parcourut les rangs du regard. Des têtes se baissaient. Mme de Balori, entre les deux Rotyl, se tenait à peine de gaîté. Le curé, suant d'enthousiasme, déclamait : « Votre nom, mademoiselle, est synonyme de fidélité et de chasteté ; à quelque temps que nous nous reportions, avant vous et autour de vous, nous ne trouvons que des fiers exemples d'épouses fortes selon l'Evangile. » Alors Vuillenac se souvint et comprit le mouvement soudain de l'assistance. Il évoqua la lamentable histoire qui, deux ans auparavant, avait mené en cour d'assises Mme de Guichen, une tante de la mariée d'aujourd'hui : l'amant, l'enfant, l'avortement, le tribunal et le divorce. Et quand le prêtre, emballé, parla de cette cérémonie qui seule affirme le lien qu'un « mandataire des hommes, » un fonctionnaire, est impuissant à créer, Vuillenac ne put s'empêcher de songer que justement ce fonctionnaire, le maire de la ville, avait été l'amant et le complice d'une Guichen. Allons ! la messe de mariage, du moins, ne serait pas sans effet pour la nièce Dolorès, puisque l'heure se prêtait d'elle-même à un ferme propos de prudence.

Ribol poussa le bras de Vuillenac: « Vous savez de quoi on rit ! murmura-t-il. — Oui. oui, fit l'autre brusquement de la tête. » Cette fois, c'était contre lui-même qu'il s'irritait ; après avoir tout à l'heure reproché à Ribol sa liberté d'expressions et sa facilité à sourire d'infamies, lui-même s'était tout à coup complu, sans la moindre probabilité de jugements, à salir de la même boue une adultère et une vierge. Il eut honte d'être autant l'esclave de ce milieu de fausse bonté camarade. Mais le moment était trop particulier pour penser ; il haussa les épaules, étonnant Ribol.

Autour d'eux les rangs se serraient. Les femmes s'avançaient pour mieux voir ; quelques-unes étaient montées sur leurs chaises. Des toilettes de caractère assez pur rehaussaient le cachet réel de la plupart. Car la plupart s'habillaient chez M^me^ Larreix, fournisseuse des filles lancées de Toulon. Rien ne distinguait les invitées de la foule des cocottes pressées dans les bas-côtés, amicalement reconnues par les officiers, venues à l'invitation du Prince, comme Merseau l'avait annoncé à bord. Même, une extraordinaire ressemblance amusait les gens, d'une fille avec une jeune femme du cortège. Du Pré assurait, presque à demi-voix, que le mari avait épousé pour ne point changer ses habitudes en se rangeant. Le commandant Bichin, intéressé, se pencha pour entendre, malgré son plastronnage habituel. « Mais il y a mieux, ajouta du Pré, M^me^ Louiselme, avertie de son sosie, a prié l'an dernier un candidat-amant de lui en procurer une photographie. Elle était facile à prendre, devinez où ? — Mais... — Dans une maison close dont Reine faisait alors les délices. » Bichin se redressa comme si on l'avait froissé. Du Pré ne se déconcerta point : « Ah ! commandant, fit-il, vous êtes encore le marin du Nord ; il faut se faire aux histoires de notre bonne ville. » Bichin essayait vainement de fuir maintenant ce voisinage, désolé d'un laisser-aller d'un instant. Et, rageur, il se répétait le mot de du Pré : marin du Nord, certes il le serait en toute rigueur vis-à-vis de du Pré et autres pareils.

L'amiral cherchait le regard de Bichin. Il réussit à l'arrêter et fit signe aussitôt à son chef de pavillon. Bichin, hésitant tout à l'heure devant l'amas des chaises, bouscula tout le monde. Barry de la Glu cacha son sourire : « Mon cher commandant, venez, dit-il doucement ; je veux vous présenter mieux à l'amiral commandant en chef.

Restez près de moi ; nous le trouverons quand le cortège descendra vers la sacristie. » Il parlait du chef suprême de l'escadre, Frimeur, surnommé le grand homme. Et Bichin, consolé, ne se tint plus de hâte.

La quête s'achevait. Des trois couples d'honneur, seul celui du Prince retenait l'attention. Philippe de Poitiers, tout en blondeur et en santé, s'offrait royalement aux hommages, naïfs ou discrets. La nuit d'orgie ne l'avait pas marqué ce matin, pas plus que d'autres matins après les nuits de Saïgon ou de Djibouti. Il était beau, il plaisait. Aucune morgue, du reste, dans son port ; et, bien appareillée avec lui, sa partenaire pénétrait et s'effaçait entre les rangs avec une aisance égale. Vuillenac reconnut, surpris, Hélène de Charlis. Au bal, la veille, elle ne lui avait point dit, malice ou oubli, quels soins l'appelaient à Toulon. Alors il sentit le petit poids au cœur, la banale envie d'être Philippe de Poitiers. Mais comme elle le frôlait, il comprit que c'était pour lui sourire de plus près, et s'inclina quand elle lui murmura : « Bonjour, vous. » Elle avait passé. Il redevint le curieux amusé et il prit le temps de suivre le Prince. Il le vit, sous sa correction, heureux, lui aussi, de l'heure. Des souvenirs d'exploration communs entre lui et Brun, le marié, des choses d'exil vues l'un près de l'autre? Non, sans doute. L'impression dans cette nef pleine de Maritimes ne pouvait être que singulièrement sociale. Philippe de Poitiers sentait, pensa Vuillenac, que cette société-là était plus la sienne que d'autres plus héraldiques. Les gens ici s'inclinaient devant lui, les grandes familles des Maritimes du moins, sans éblouissement, saluant seulement une incarnation de l'essence du Roy. Et ceux-là auraient, plus traditionnels que lui-même, frappé le lendemain les fleurs de lys aux cornes des navires ...

Philippe n'usa de son prestige que pour s'octroyer un privilège qui n'étonna point. Quand Hélène de Charlis tendit son aumônière à M^me^ Carlan, le Prince sembla dire un madrigal à la jeune femme. On la vit sourire, puis baisser la tête. Vuillenac regarda pâlir Ribol. Mais elle se tourna à demi vers la place de l'aimé qu'elle n'avait pas encore fixé, et tandis que ses yeux clairs s'adoucissaient infiniment, ses lèvres de loin s'avancèrent dans l'envoi d'un baiser. Vuillenac s'émut davantage de son bonheur très vague de tout à l'heure, serti dans l'extase précise de Ribol; et, attendri, il sentit que l'ami se serrait contre lui.

Il allait parler ; du Goust soudain fut entre eux. « Avez-vous remarqué. leur chuchota-t-il, que l'amiral veut mener Bichin au grand chef ? — Ah ! fit Vuillenac froidement. — Avez-vous vu, mon cher Ribol? insista l'aide de camp. » Ribol hésita, tout d'un coup privé de la chère présence lointaine. Vuillenac sourit. Du Goust tint bon, car il attribua l'indifférence du jeune homme à des renseignements d'état-major, déjà sus. Comment, en effet, l'autre officier d'ordonnance ne s'intéressait-il pas au fait sensationnel d'une intimité entre l'amiral et son chef de pavillon ? Ribol était donc averti des choses cachées à du Goust ? Cette idée bouleversa le lieutenant de vaisseau : « Mon cher, répéta-t-il, il doit y avoir quelque chose dans l'air, ne pensez-vous pas ? » Ribol reprit son affabilité : « Quelque chose? Mais pourquoi? » Du Goust soulagé s'aperçut que l'enseigne n'avait rien écouté. Il lui dit l'événement. Cette fois, Ribol repartit vivement : « Tiens! c'est curieux en effet. Il lui parle à peine à table, assure-t-on. — Je vais tâcher de savoir, affirma du Goust. » Mais un long chemin le séparait de Barry de la Glu qui demeurait avec Bichin tout derrière l'amiral.

Vuillenac l'accompagna de l'œil sans cesser de sourire. Ribol s'impatienta un peu. Comme le brouhaha grossissait derrière le cortège, reformé pour le défilé de la sacristie, il éleva la voix : « Pourquoi riez-vous, Vuillenac? demanda-t-il. — Mais vous vous trompez, mon cher; je suis gai aujourd'hui, voilà! — Si, si; expliquez-moi encore une de vos idées que je déteste d'abord, que je subis à cause de leur logique invincible, et que j'aime enfin à cause de vous. — Oh! vous ai-je donc donné la manie de phrases que l'on me reproche?... Ne cherchez pas loin : je me moquais de moi seul. L'intrusion de votre coadjuteur m'a horripilé; j'ai vu qu'elle vous gênait plus encore ; j'étais vengé. — J'écoute encore. » Vuillenac se prit à rire franchement : « Eh bien! oui ; je commençais d'aligner quelques considérations sur le sans-gêne avec lequel des Maritimes, fort bien élevés pourtant, se jettent au travers d'une intimité. C'est qu'ils l'ignorent dans leur rapports ordinaires et n'y songent point quand il s'agit des autres. D'ailleurs... » Ribol frappa du pied. « Continuez donc, ou je vous appelle rhéteur. — D'ailleurs, termina Vuillenac, ils apportent toujours une distraction en échange de celle qu'ils enlèvent. — Laquelle, je vous prie? — Ne vous a-t-il pas fort intéressé par la nou-

velle de nouveaux rapports entre Barry et Bichin? » Ribol interrompit, et la voix lente : « Mon cher Vuillenac, vous ignorez l'angoisse d'un départ, présagé par le plus futile incident du bord. » L'ami devint grave à son tour ; et, en silence, l'un remué au souvenir de vieilles déchirures, l'autre tremblant d'un exil possible, ils évoquèrent tous deux le mal incurable de leur vie errante, l'arrachement.

L'église était presque vide, partis les gens du cortège et les amis vers la sacristie. Les groupes se formaient, semblables à ceux des coins où l'on ne danse pas à la Préfecture, semblables à ceux qui attendent les canots-majors, semblables à ceux qu'une promotion télégraphiée rassemble aux bureaux du *Petit Var*.

Barry de la Glu, que son chef de pavillon ne quittait plus d'un pas, avait rejoint le vice-amiral. Les gens s'écartèrent autour d'eux. Avant que Barry eût ouvert la bouche, le grand chef l'entraîna seul : « Mon cher, lui dit-il, c'est chose faite : vous appareillez à la fin de la semaine. — Pour Saïgon? — Oui, et sans escale. — Irai-je prendre les ordres directs du ministre? — Non, non ; ne vous inquiétez pas : dans l'après-midi, vous venez à mon bord et je vous renseigne complètement. Les moindres détails de vos rapports avec la mission Marlet sont prévus. » Barry réfléchit : « Puis-je avertir les officiers? » Comme Frimeur hésitait : « Du moins lui, » ajouta-t-il en désignant Bichin, raide à quelques pas d'eux. Frimeur claqua des doigts et revint vers le capitaine de vaisseau. « Mon cher commandant, je pense, dit-il impérativement, que votre cuirassé est disponible ? — Absolument, amiral. — Un départ à la fin de la semaine ne vous surprendra pas? » Bichin se redressa, cherchant un geste : « Dans les vingt-quatre heures, amiral, nous pouvons être hors de vue des sémaphores. » Frimeur trancha sec : « Pas de phrases, mon cher commandant; vous ne savez pas où je vous envoie, n'est-ce pas? Alors? Vivres, eau, charbon, disposez tout cela et vous n'aurez point du temps de reste. » Barry essaya de mieux présenter le capitaine de vaisseau : « Oh! amiral, insista-t-il, Bichin a, toute sa carrière, commandé en campagne, et alors l'activité... — Je sais, je sais, coupa Frimeur; mais les avisos de Tahiti ne ressemblaient pas au *Tolbiac*. » Barry de la Glu se mordit les lèvres de sa maladresse à vanter le passé devant le grand homme de la marine nouvelle. Et un instant il déplora de ne point laisser tomber sa

rancune sur Bichin. Mais le grand chef, les congédiant, serra et secoua la main du chef de pavillon : « Allons, mon cher commandant, conclut-il bienveillamment, vous allez, vous du moins, pouvoir marcher et manœuvrer. » Il soupira sans feinte, car il avait adoré vraiment son métier de capitaine; même, il se plaisait encore parfois, sur le cuirassé qui portait son pavillon, aux appareillages et mouillages délicats.

S'il avait un peu rudoyé Bichin, c'était moins par habitude napoléonienne, par une horreur impérialement affectée de l'idéologie, qu'à cause de son ennui personnel à voir partir bientôt le *Tolbiac*. Il n'y regrettait pas grand'chose de ce bateau, peut-être l'éloignement du chef d'état-major de Barry, le mari de la délicieuse M^me^ Carlan, dont l'absence empêcherait toute visite déjà intéressée. Bien plus il s'impatientait des incidents continuels de politique étrangère qui privaient l'escadre, de semaine en semaine, d'un bâtiment quelconque. Lui, Frimeur, le grand homme, avait encadré les unités de combat dans des groupes immuables, oui, immuables. Sans lui donner le temps de jouir à plein orgueil de cette homogénéité, de mûrir encore des sectionnements, de chercher des matériaux pour un livre qui ferait pendant à sa « *Tactique indispensable* », on lui enlevait tour à tour qui un croiseur, qui un cuirassé ou des torpilleurs. Après les croiseurs semés aux Antilles, au Maroc, à Jaffa, voici qu'à son tour le *Tolbiac*, le second navire de l'escadre, le plus neuf, même, s'en allait chercher en Cochinchine une maigre mission retour d'exploration! On arrachait un contre-amiral à la conférence du mercredi où l'amiral de l'avenir développait aux officiers généraux et commandants de l'escadre des thèmes suprêmes de la future guerre navale!

Barry de la Giu, au contraire, était loin de s'irriter contre le prochain départ. Il crut bon, malgré sa satisfaction, de n'oublier point sa colère de tout à l'heure contre Bichin. « Mon cher Val... mon cher Bichin, écoutez-moi, murmura-t-il, tandis que le défilé s'achevait à la sacristie. » Il confondait encore les noms de son chef de pavillon actuel et de celui attendu, comme le contait du Pré. « Mon cher commandant, je n'ai pas besoin de vous répéter les paroles de notre grand chef, n'est-ce pas? Souvenez-vous seulement que vous, c'est moi, tant que nous sommes sur rade. Vous savez donc comment doit être fait ce qui sera fait par

vous. » Bichin acquiesça, guéri pour la matinée de ses beaux gestes. « D'ailleurs, continua l'amiral, impertinent à dessein, cette navigation-là vous sera familière, je n'en doute pas. Puisque vous n'aviez point encore tenu de poste en escadre, vous aurez le temps de vous assurer la main. » Devant la grimace du capitaine de vaisseau, il insista : « Allons, mettez aussitôt votre monde en branle. Et si vous avez besoin d'un petit conseil, n'hésitez pas à me le demander ; je m'intéresse fort au service intérieur de mon navire. » Il congédia Bichin du geste, et Bichin, cinquante-deux ans d'âge et trente-six ans de service, s'en fut en petit garçon.

Alors le chef de la division légère songea qu'il avait quelques minutes à peine pour saluer très respectueusement Philippe de Poitiers. Il bouscula, dans le couloir poussiéreux de la sacristie, un groupe où Ribol et du Pré théorisaient aux Rotyl la prochaine nuit de noces, et, se dérobant à l'obséquiosité de du Goust, il vint jusqu'au prince Philippe, tandis que les mariés serraient encore des mains, commençant à bâiller. Philippe l'accueillit avec bienveillance, et, comme ils parlaient ensemble de Saïgon où l'amiral reçut jadis le prince-explorateur, Barry, mystérieusement, informa son bienveillant ami du départ du *Tolbiac*. « Bah! s'écria l'autre, ils se décident donc à une glorieuse manifestation! — Non, Monseigneur, ils essaient d'escamoter celle qui se produira au retour ; mais, par grâce, parlons bas... » Marie-Branter avait entendu. « Qui, ils? demanda-t-il à du Goust. — Les Teurs! répondit l'aide de camp en sortant. » Branter dut réfléchir que Ils, c'étaient Eux, la cabale, le ministère.

La cohue l'entraînait déjà. Malgré la porte de sortie que la famille de Guichen avait, après autorisation, fait percer à ses frais, les assistants refluaient toujours vers le haut de la pièce. Dolorès de Guichen et son mari, debout tous deux sur un degré d'estrade, surnageaient bizarrement depuis les épaules dans le remous. Vuillenac désigna à du Pré, poussé près de lui, les bras dressés des gens qui se défendaient contre la poussée avec les paumes tournées vers le fond de la salle. « On dirait des baisers qu'on lui envoie, sourit du Pré, pointant rapidement la mariée. — Elle les mérite, affirma Vuillenac. — Elle les aura, répliqua le lieutenant de vaisseau. » Ils purent enfin gagner la rue,

lorsque deux suisses se furent décidés à tendre leur hallebarde sur une largeur de couples.

« Filons, » dit du Pré s'enfonçant dans le grouillement du peuple. Vuillenac le suivit à regret. Ils n'auraient pu continuer longtemps la route sans la bonne humeur habile de du Pré, qui s'exclamait en pleine cohue, grasseyant et roulant les lettres : « Eh! bonnes gens! laissez-nous ; que nous allons chez le pharmacien pour la mariée qu'elle est malade, « la pauvre! » Ils passèrent. « Onze heures un quart, s'exclama du Pré, vite, vite au canot. » Vuillenac lui montrait la flambée superbe du matin éclos. « Oui, je sais : soleil, peuple, ivresse... murmura le petit lieutenant de vaisseau, accélérant encore son pas ; tout cela ne nous fera point déjeuner. » Vuillenac n'insista pas, affamé lui aussi.

L'embarcation se trouva heureusement être la vedette à vapeur. Dans son sillage, les mouettes, écrasées de chaleur, flottaient éperdues, sans étendre l'aile.

# IV

En haut de la coupée, Vuillenac et Ribel quittèrent les deux lieutenants de vaisseau. « Où allez-vous donc? demanda du Pré. — Nous dînons chez l'amiral, répondit Ribel. — Peste! fit du Pré. — Oui, il n'avait pas encore eu Vuillenac à sa table. »

Le carré s'exclama quand du Goust et du Pré entrèrent. Mais, le premier par dédain, le second par hâte d'appétit, tous deux déçurent les curiosités. En vain, Merseau commença d'obscènes hypothèses sur la virginité de M^lle^ de Guichen, il ne réussit qu'à s'attirer une sèche apostrophe de Frontin : « Mon cher, lui jeta celui-ci, vous pourriez sans doute vous souvenir que vous avez eu une mère, des sœurs peut-être. » Mais la phrase gêna peu l'enseigne. Il se réjouit même de sentir qu'elle frappait Leduc de Noirné autant que lui. Le président, en effet, n'avait pas manqué, dans le bruit des voix, de lancer son ordinaire raillerie froide qui s'acharnait contre toutes les unions légitimes. L'intervention de Frontin ne l'intimida point. « Eh! Frontin, mon ami, lui cria-t-il, j'ai fréquenté des tennis et j'ai dansé bien des bals de la Préfecture : tous les maris ne sont pas cornards, non, heureusement! mais aussi toutes les jeunes filles ne sont pas vierges. — Malheureusement! soupira Trippion, les yeux au ciel. » Les voisins éclatèrent de rire : la conviction du bonhomme les forçait. Jacotot déclara : « Moi, je vous jure que mon collage ne se souvient pas du tout l'avoir jamais été. » Frontin s'était tu. Leduc de Noirné détourna la conversation en demandant : « Qui nous a pris Marie-Branter? » Par-dessus le silence, du Goust se décida à répondre : « Il est resté à terre et déjeune chez lui ; Vuillenac et Ribel, chez l'amiral. » Noirné serra les lèvres. « Ceux-là, je sais, dit-il, mais Branter ne m'a rien dit. » Goubuil répartit vivement : « Permettez, président, il n'a jamais été obligatoire de prévenir si l'on ne déjeunait pas;

préservez-nous, grands dieux, de l'esclavage des mess! — Il n'a jamais été réglementaire d'être poli. » Et sur ces mots, le président se tourna vers son autre voisin. « Poseur, » murmura Goubuit remâchant sa bouchée.

Tandis que les lieutenants de vaisseau, au centre, entamaient une discussion sur l'éternel sujet d'un changement de service, un des bouts de table s'animait. Raval, seul des officiers combattants, s'y était placé. Autour de lui mangeaient les assimilés : par tradition, les mécaniciens, d'abord Echanson, puis deux subalternes, Risselon et Siren, qui ne desserraient guère les dents ; puis Minçavoué, le docteur, et Bourentie, le commissaire.

D'ordinaire, ce clan de la table se taisait. Mais, chaque fois possible, comme aujourd'hui, ils profitaient de l'inattention des autres pour s'égayer bruyamment entre eux. La voix grave de Raval hoquetait en bons rires, tandis que Minçavoué flûtait au travers des phrases. Risselon et Siren pouffaient dans leur serviette à un récit d'Echanson. Ils se tinrent les côtes lorsque Raval se souleva à demi, le verre tendu vers celui de Minçavoué, et déclama solennellement : « A la grande sœur, à la Russie. » Minçavoué, interloqué, ne comprit pas tout de suite la plaisanterie de l'enseigne, qui s'amusait de voir le verre du docteur toujours en l'air, comme prêt à des toasts continuels. Bourentie réclamait quelque attention pour Echanson. L'officier mécanicien, l'œil allumé, détaillait des bonnes fortunes d'escale. Loin des mépris des officiers de vaisseau, il se confiait en bonne humeur, le geste gaulois et la rasade prompte. « Barcelone, contait-il, oh! mes enfants, vous n'avez pas vu ça aussi bien que moi. Vous ne voyez jamais rien vous, les messieurs. Moi, j'étais second à cette époque. » Il employait ainsi l'abréviatif de second-maître, sergent. « De service ou libre, toujours à terre, en *peinard* », il simulait l'effort de rabattre un sombrero et de relever un collet de blouse, « et alors la bombe partout, autour de la Rambla doucement, mais calle San Pablo et calle Alba, comme chez soi! Hein! les avez-vous bien regardés, les tableaux vivants dans les maisons de calle Alba? Moi, j'ai eu mieux, bien mieux. » Bourentie le pressa de continuer. Echanson ne se fit pas prier : « La matrone nous amena un jour des gosses, quatorze ans, peut-être moins; c'était gentil et drôle de les aider à s'installer sur la table tournante; et quelle bonne volonté pour reproduire les peintures les plus compliquées! » Il

s'esclaffa, remué du souvenir. « Crevant en vérité! conclut Minçavoué. » Echanson caressait encore son évocation ; ce qu'il avait jadis demandé par plaisanterie de sous-officier, maintenant, presque blanchi, il l'eût payé cher, et il se pencha à l'oreille de Bourentie, enthousiasmé, pour préciser un détail. « Mon cher, elles avaient encore de l'encre aux doigts. » Raval rêvait, puis il prononça : « Aux Iles sous le Vent, les vahinés sont vieilles à quatorze ans. » Bourentie le regarda avec admiration : « Vrai? interrogea-t-il. » Raval leva ses yeux doux étonnés : « Parbleu! fit-il. » Le petit commissaire soupira : « Ah! je n'ai encore rien vu! » Minçavoué lui frappa sur l'épaule : « Eh! mais il me semble que vous parlez en célibataire, hé! » Bourentie rougit, puis vivement : « On peut voir sans toucher, mon bon docteur, riposta-t-il. » Mais, railleur : « Allons! Comme les autres, mon petit, conclut Minçavoué ; à plus tard, n'est-ce pas? » Le commissaire hésita à se fâcher, mais il avait assez appris déjà les privautés permises dans les carrés, et aussitôt Echanson interrompit la moue dessinée : « Dites-moi, commissaire, avez-vous terminé la paperasse pour le pauvre quartier-maître mécanicien qu'ils veulent faire passer devant le conseil de guerre? » Ils, dans la bouche d'Echanson, signifiait les officiers supérieurs.

Goubuit prêta l'oreille, tandis que Bourentie répondait : « Ah! moi, je n'ai guère de travail là-dedans. C'est Forney que l'on a chargé de l'enquête. — Forney, mon cher, hé! Forney, interpella Raval, on vous demande. » L'enseigne se tourna vers eux ; Echanson s'était replié, la figure méfiante, mais l'attention tendue aux paroles de l'officier de police judiciaire dont le rapport pouvait frapper quelqu'un de sa race, de son sang, un mécanicien. Forney expliqua : « Voici : Bichin a décidé de ne point traduire l'homme devant les juges. Il transmet le rapport en réclamant que l'indulgence de l'amiral se borne à infliger au coupable soixante jours de prison. » Une voix hurla à l'extrémité opposée de la table : « Cela, c'est trop fort! » Et l'indignation de Bruc arrêta les conversations particulières. Goubuit se redressa, froissé : « Permettez, mon cher camarade ; vous ignorez sans doute, comme il vous arrive quelquefois, le premier mot de la question. Moi, chargé de l'artillerie, j'ai, sans hésiter, attribué à la négligence de ce quartier-maître le noyage de cette soute où toutes les munitions sont perdues. Forney a confirmé mes... — Pardon, pardon, fit For-

ney... — Mais cette histoire remonte au déluge, intervint du Pré. — Déluge il y eut, en effet, mon cher camarade, continua Goubuit ; mais bien que vous soyez mon second dans la direction de l'artillerie, je vois que le matériel, vous intéresse peu, puisque vous ne savez point que l'on a pendant quinze jours cherché les responsabilités. »

L'apparence bonhomme du lieutenant de vaisseau avait disparu ; il sentit que son irritation étrange le desservait, et que ses reproches brutaux liaient contre lui la terrible coalition de du Pré et de Bruc. Ce dernier s'était arrêté de manger : « Ah! ah! s'exclama-t-il, j'ignore tout de tout! Pas cette fois, mon cher capitaine ; je vais bien excuser du Pré de n'avoir point été tenu au courant de l'histoire. Mon petit du Pré, savez-vous comment l'incident ressuscite après quinze jours? Une soute est pleine d'eau, les munitions en sont avariées : maître canonnier, capitaine chargé de l'artillerie, capitaine de frégate, commandant, personne ne s'est aperçu du malheur, personne ne l'a conjuré ; pas de surveillance. Alors?... Alors, chacun des précédemment nommés réfléchit quinze jours ; de l'un à l'autre courent les meilleures suppositions, s'échangent les plus évidentes hypothèses, et enfin un beau matin, comme il faut se décider à avertir l'amiral, le coupable est découvert : qui? un malheureux quartier-maître mécanicien chargé du tuyautage dans ce compartiment! » Forney s'écria : « Et qui vous assure que ce n'est pas le vrai coupable? Avez-vous fait l'enquête, vous? — Attendez, Forney! » Goubuit, furieux, rentra en lice : « Monsieur Bruc, je vous défends de parler de la sorte. » Leduc de Noirné intervint, cassant : « Messieurs, je vous rappelle l'un et l'autre à la gravité du fait et de ses commentaires. » Il appuya : « Je ne veux pas que des insultes tiennent lieu de démonstrations, et tant que je présiderai, la parole sera libre. » Goubuit reprit, rageant : « Que faites-vous de la discipline? Voilà un enseigne qui.. » Noirné lui ferma la bouche. « Assez, commanda-t-il ; Bruc est peu courtois de s'exprimer comme il fait, il ne manque pas une occasion de jeter la pierre à ses chefs ; mais du moins, qu'il s'explique. D'ailleurs, termina-t-il avec solennité, il ne faut pas que la charge morale de nos hommes semble avoir jamais été jetée par nous d'une épaule légère. » Du Pré murmura : « Education morale et patriotique, etc., chez Pasteur-Lapereau, 3 fr. 50. » Bruc, se contentant de l'autorisation méprisante du président, avait

poursuivi son récit : « Mais si le quartier-maître passe en conseil de guerre, il s'expliquera! il parlera! peut-être fera-t-il la lumière de son innocence. Oh! le trait génial! Le commandant est trop bon pour venir à ces extrémités, son capitaine de frégate est excellent, l'officier de l'artillerie est plein de zèle, le maître-canonnier est un vieux serviteur ; tous reconnaissent la bonne volonté ordinaire de l'autre serviteur, du quartier-maître, et tous, par la voix de Bichin, supplieront l'amiral de changer la peine grave en celle d'une prison où le mécanicien du moins sera bâillonné, et où son holocauste apaisera les colères d'en-haut. » Du Pré regarda Goubuit bien en face : « Tiens, tiens! » accentua-t-il, satisfait d'être assez vengé par Bruc. « Vous me faites pitié, Bruc, dit Forney, avec vos romans à la Montépin. Je vous répète qu'il est très possible que cet homme ait oublié de fermer une communication d'eau... Et puis, et puis, il s'appelle Isaac! » Tous, soulagés d'un malaise, crièrent en chœur : « Ah! il est juif! — Youtre! un youtre quartier-maître! ajouta Forney : comment n'est-il pas préfet? Oui, messieurs, nous avons à bord 620 hommes, et 619 prépuces seulement. »

La gaîté surgie emporta le reste des colères gênantes. Bourentie essaya de rectifier l'avis de Forney : « Il n'est pas juif, non : j'ai lu hier son livret matricule ; il est inscrit maritime d'Algérie. » Sa voix et ses gestes se perdirent dans le tumulte grossissant. Le maître d'hôtel faisait verser le café. A peine Goubuit eut le temps de terroriser le matelot qui emplissait sa tasse, et qui, les mains tremblantes, la fit déborder : « Triple brute! Veux-tu déguerpir! Sont-ils idiots, ces animaux-là! Penser qu'il faut commander à ces sauvages! » L'élan de son geste secoua Trippion qui s'assoupissait dans les fumées de sa pipe, la bave sur la lippe. Il marmotta : « Je suis de cet avis, mon cher... mon cher Goubuit ; tant que ces gaillards, on les... — Tant qu'on recrutera le militaire dans le civil, insinua Jacolot. — Oui, oui, fit Trippion, en mâchant son tuyau de merisier. » Goubuit se leva, en crachant avec bruit, et, sirotant du tafia de la cambuse, s'assit à une des petites tables pour commencer des réussites.

Forney, lancé, pérorait sur son meilleur sujet. Les autres s'y intéressaient fort. Même à la table de marbre où Merseau et Raval remuaient les dominos, en compagnie de Risselon et Sireu, les deux officiers mécaniciens, résignés,

attendaient à tous les instants qu'il plût aux enseignes de taire leurs continuels arguments. Bruc, maintenant, ajoutait aux anecdotes de Forney : le quartier-maître Isaac se dressait devant eux, les mains pleines des secrets de la défense nationale à vendre, ou les poches bourrées d'or, dévalisant encore de leur solde les enseignes de la marine : « Qu'il vienne demander une permission, ce youpin, pour fêter le Rosch-Hannah ou le Yon-Kippour; et M. de Frontin le recevra bien, n'est-ce pas, capitaine? — Est-il de ma compagnie? interrogea Frontin. — Oui, de la nôtre, affirma Bruc. » Frontin eut le sourire attristé dont il avait hérité de son père et que celui-ci employait jadis à souligner de bonnes nouvelles reçues de Chambord : « Eh! mon cher Bruc, dit-il, qui sait si nous ne recevrions pas du Grand-Orient ordre formel de ne rien refuser à cet Isaac! Aujourd'hui! » Puis, comme il estimait Bruc mal élevé, et que le tumulte lui semblait un peu peuple, il s'occupa à feuilleter l'*Illustration*. « Quand donc, s'écria Forney, fera-t-on une Saint-Barthélemy de tous les boucs d'Israël! » Minçavoué intervint, le petit doigt dressé contre son verre, le fourneau de sa pipe bien serré contre la paume de l'autre main, les bras ouverts : « Permettez, mon cher camarade. Et remarquez que je suis de votre avis. — Qu'est-ce que vous voulez qu'il vous permette alors? dirent plusieurs voix. — J'ai une petite estime pour les juifs, continua Minçavoué avec calme ; j'ai perdu l'apéritif à Saïgon neuf fois sur dix, en jouant contre un lieutenant des douanes baptisé au sécateur. Mais, s'il vous plaît de les exterminer, du moins faites-le plus proprement qu'au temps du bon roi Charles IX. — Oh! oh! Voilà bien des délicatesses, docteur », prononça du Goust, qui avait fini de se polir les ongles, et, d'humeur condescendante, s'approchait du groupe. « Comment! s'écria Minçavoué, vous coupez les gens en petits morceaux sans autre forme de procès? — Il ne s'agit point de cela. — Alors? — Je pense que vous parliez de la Saint-Barthélemy en farouche fils de 89? — Hein? fit le docteur interloqué. »

Frontin faillit poser son album ; mais du Goust était en veine de discours, et Frontin ne douta pas qu'il ne sût, encore que de mince noblesse, réfuter les aperçus impertinents du docteur. « Hé! développa le bel aide de camp, vous en êtes encore, mon cher, aux manuels que l'on vous fit lire au temps des lois scolaires. Vous vous nourrissez en jacobin, de quelques rois et de quelques prêtres... — Et

vous, du Goust, ne mangez-vous pas du juif et du ministère? — Ce n'est pas la même chose, trancha du Goust. — Non, évidemment, appuya le petit Bourentie. » Le docteur, sans lâcher son verre, s'assit résigné : « Vous ne savez pas, docteur? que les parpaillots avaient résolu la ruine de la France. — Mais pourquoi, grands dieux! clama Minçavoué... — De la France, et qu'ils allaient appeler l'Anglais au moment où les patriotes leur coururent sus? Qui sait, si, une nuit plus tard, nous n'aurions pas revu les Anglais à Calais? » Du Goust promena sur le cercle un regard attristé; il frémissait vraiment à l'évocation des horreurs évitées par Charles IX. « Alors, termina-t-il, plus d'unité, plus de Louis XIV, plus de grandeur; tout aurait sombré... — Vous êtes fou, mon cher, fou à lier », criait Minçavoué, roulant sur ses cuisses, trop stupéfait pour unir deux arguments. Du Goust resta impassible : « Plus de France, et enfin... — Et enfin, conclut Jacotot sans broncher, Bonaparte n'eût pas été le meilleur général de Louis XVII! » Trippion se fit expliquer la phrase par du Pré, lorsqu'il eut entendu les éclats de rire de ceux qui avaient compris. Du Goust pirouetta, concentrant son dédain sur Jacotot : « Oh! vous, que vous soyez rouge, cela ne m'étonne pas! » Dans ce *vous*, il amassait son mépris pour les manières et les vêtements de l'enseigne, pilier de la Rotonde ; puis il vint se lamenter près de Frontin sur le malheur des temps. « Tout cela, brailla Forney, je m'en fiche ; quand je lis des histoires signées Drumont, je le crois. Et un point, à la ligne! »

« Qu'est-ce qu'il veut encore, celui-là? cria Goubuit, au milieu de ses cartes, comme rentrait un timonier. » Leduc de Noirné, toujours à table et méditatif, fixa sévèrement le lieutenant de vaisseau qui baissa le nez. Le matelot prononça, tendant au président l'ardoise de service : « Capitaine, voici ce que l'amiral vient de signaler! » Tous les officiers se bousculèrent, les dominos s'écroulèrent sur le marbre ; mais personne n'osa troubler la lecture du chef de carré. Quand Noirné eut fini, il renvoya le timonier, et, dans le silence général, attendit avec majesté que la porte fût bien refermée : « Messieurs, prononça-t-il enfin, je vous donne communication du signal : « Ordre au *Tolbiac* de compléter ses rechanges suivant les ordres expédiés à l'arsenal et de se tenir prêt à appareiller dans les 48 heures! » Ce fut du Pré qui, le premier, parla : « Non! dit-il, et il se soulevait à grand peine sur le coussin où il avait déjà ron-

flé, elle est trop bonne! » Echanson, écroulé, était entouré de Risselon et Siren ; on entendait entre eux des chuchotements : « Machine... démontage... impossible mettre en place... folie. » Par-dessus l'ébahissement indifférent des autres, Jacotot gémit; il saisit le bras de Merseau : « Hein? accentua-t-il, sans plus. — Eh bien, quoi! répliqua Merseau; nous allons peut-être quelque part où l'on puisse trouver des boys. » Jacotot s'affaissa, vis-à-vis d'Echanson, tandis que Merseau continuait : « Laisse donc une bonne fois ta grue où elle est : bon prétexte pour t'en débarrasser ; vois-tu! la femme, c'est sale. Il faut un peu te laver de cette saleté. Allons, mon vieux! te voilà par terre, et tu ne sais seulement pas si l'on part pour huit jours. — Non, murmura Jacotot, on dit... J'ai entendu... la Chine ou bien le Nord... Oh! le Nord! » Certes, il préférait une campagne, une absence dont on revient à Toulon, à la Rotonde, plutôt que l'exil, le vrai, dans les ports du Nord où sa maîtresse ne voudrait jamais le suivre. « Au fait, où allons-nous? demandèrent Goubuit et Trippion. » Leduc de Noirné haussa les épaules ; Bruc, intime, s'était rapproché de lui, puisque, seul avec le président, il devinait la destination, pour avoir sélectionné les cartes dans la matinée. Forney plaça : « Moi, je m'en fiche, pourvu qu'il n'y ait pas de juifs dans le pays. » Goubuit, suivi de Trippion, assaillit le président.

D'ailleurs, n'étaient-ils pas des confidents désignés, eux, les plus anciens du carré? Du Goust avait déjà quitté la salle, furieux, pensait-il, d'avoir été berné par Ribol ; il courait aux renseignements de la majorité. Comme il s'esquivait par une porte, Vuillenac et Ribol entrèrent par l'autre. Jacotot, sur leur passage, les supplia : « Nous partons en Chine, répartit Ribol à haute voix, pour ramener la mission Marlet. » Jacotot respira, et comptant sur ses doigts, il estima que le *Tolbiac* reviendrait en moins de dix semaines. Merseau s'exclama : « A nous les petits garçons! » Leduc de Noirné fit un signe bref à Ribol. L'enseigne aide de camp accourut souriant. Le président glaça vite sa bonne humeur : « Monsieur Ribol, dit-il, j'ignore si les confidences particulières que vous avez reçues autorisaient votre indiscrétion. Quant à moi, par ordre supérieur, je n'en prends point la responsabilité et je la désapprouve. » Ribol cherchait du regard un secours. Du Pré le consola : « Allons, fit-il, s'allongeant de nouveau, laissez donc le président pontifier ; une fois de plus, le *Petit Var* nous rensei-

gnera sur les projets de l'amiral. » Leduc de Noirné se redressa : « Monsieur du Pré, je ne comprends pas... — Oui, oui, plus tard, ronchonna du Pré feignant de s'assoupir. » Le président n'insista pas ; il s'efforça de donner à son regard une immense profondeur. Adossé à la muraille, il contemplait la jeune marine abrutie d'opium et lasse des campagnes. Il était pourtant parti huit fois, lui, Leduc de Noirné, souvent en se broyant le cœur. Car, certes! on l'avait aimé. Et, une minute, devant lui seul, il pensa s'attendrir. Il était parti, il était revenu, décoré ou bien proposé ou bien pourvu d'un bon poste. D'ailleurs ne le fallait-il pas? N'était-ce pas là une des plus belles manifestations du « fieri » du monde? Il fallait qu'il partît, il fallait qu'il gagnât des galons, il fallait que les hasards des embarquements fussent là pour lui permettre de régénérer au plus tôt la marine affaiblie. Frimeur aurait bientôt atteint le terme ; et Leduc de Noirné n'était encore que capitaine de frégate, à quelques mois près! Alors, l'œil lointain, après des pas alternatifs, il regagna lentement sa chambre. L'heure et la circonstance étaient propices ; lui, l'exceptionnel, qui cherchait encore, parmi des pairs et des supérieurs, un d'eux qui eût lu Darwin et Hœckel, il ne manquerait pas à cette heure de s'absorber, penché sur l'*Origine des espèces* toujours ouverte sur son bureau... à la même page!

Frontin arpentait fébrilement le carré, se frottant les mains jusqu'à user la peau, lui, vraiment heureux du large et des lointains futurs.

Risselon et Siren, confidents, ne quittaient plus Echanson ; et les murmures geignards ne cessaient point dans le groupe. Trippion, qui se levait, lourd, pour poursuivre dans sa chambre la sieste commencée avec le café, les bouscula jovialement : « Eh! eh! les mécaniciens, vous n'êtes pas encore à vos fourneaux? On n'est donc pas prêt! Toujours à la bourre! » Siren, piqué, se hasarda à répondre pour une fois : « On sera prêt, monsieur Trippion, toujours prêt. » D'ailleurs, Trippion continuait son chemin, sans discuter autrement, et chantonnant : « Ah! ah! à la bourre, eh! eh! » Broc ricana : alors Echanson, furieux, fit face : « Soyez tranquille, monsieur l'officier de navigation ; soignez vos chronomètres et ce n'est pas nous qui vous retarderons. » Broc appela tous les enseignes : « Entendez-vous la garde nationale qui prend les armes? » Raval, par plaisir d'enfant,

se prit à rire comme Footit. Forney, avec Jacotot et Merseau, jouait: ils semblèrent approuver sans parler.

Bruc ne lâchait pas Echanson à si bon compte. L'officier mécanicien s'était éloigné et de loin : « On a vu de plus drôles de choses à la mer que des avaries de machines, cria-t-il. — Quoi? interrogea Bruc. — Je m'entends, ronchonna Echanson. — Mais enfin, quoi? capitaine-mécanicien. » La plaisanterie décida Echanson : « Soyez donc modeste pour votre corporation : il n'y a pas dix-huit mois que nous avons vu rentrer le *Pêcheur*. » Goubuit demanda : « Le *Pêcheur*? Connais pas. — Le *Pêcheur*, expliqua Echanson, la lèvre sifflante, c'est un croiseur de 3e classe où aucun des officiers n'était capable de faire le point, si bien que le commandant revint au port confier sa détresse au Préfet Maritime. — C'est vrai, cela? demanda Goubuit à Bruc. » Celui-ci haussa les épaules : « Il y a des nullités partout, observa-t-il; mais, moi qui vous parle, je me suis occupé plus souvent qu'à mon tour de bielles et de coussinets. » Risselon et Siren se serrèrent plus fort autour d'Echanson. Mais avant que l'officier-mécanicien eût repris leur commune défense, un timonier cria à l'entrée du carré : « Messieurs le capitaine de frégate a prévenu que l'on armerait le canot-major ; messieurs, dans cinq minutes le canot-major. » — «Veine! s'exclama Jacotot jetant ses cartes. Je file, ajouta-t-il, malgré les protestations des partenaires. » La joie du carré sonna, comme à l'annonce d'un congé extraordinaire ; en semaine, l'ordre de l'amiral était de ne permettre la terre aux officiers qu'à partir de quatre heures. Sans doute le départ prochain adoucissait le règlement. Le petit Beurentie, avant de courir s'habiller, crut devoir déclamer, à portée de Minçavoué : « Ma pauvre petite femme, quelle secousse pour elle! » Mais nul ne l'entendit. « Faut-il secouer du Pré? demanda Vuillenac, silencieux depuis son retour. — Gardez-vous en : il est de service: répliqua Merseau. Viens-tu? Forney. » Le carré se vida; après une chaude discussion, Echanson permit à Risselon de prendre le canot. Lui allait pousser les travaux de la machine, aidé de Siren.

Du Pré ronflait à pleine bouche, étalé ; et le vieux Mauveine, rentré furtivement après son déjeuner au carré des officiers supérieurs, dut le pousser pour avoir place. Les autres coussins étaient occupés. « Vous avez des détails sur le départ? demanda Frontin à Mauveine. — Aucun; là-

haut on a été aussi surpris que vous ici... Office, donne-moi de la bière... tu sais, avec du cognac dedans! » Frontin s'éloigna et reprit sa promenade.

Tandis que Goubuit continuait d'essayer des réussites, Raval s'intéressa aux cartes. Minçavoué parlait presque seul, et, apercevant Vuillenac à ses côtés, il n'eut aucune peine à lui appliquer ses interjections : « N'est-ce pas? Oui, vous me direz qu'ils sont intelligents. Mais, au fond, menteurs et voleurs. — Qui? demanda poliment Vuillenac — Les Annamites, morbleu! » Goubuit appuya : « Sûrement, de petites fripouilles. » Le docteur, ravi d'être écouté, pérora. « Il faut les mener au bâton, puis ça a la chair si dure, ça possède si peu de nerfs, que bientôt on ne sait comment les corriger. Pourtant, lors de mon dernier séjour à Saïgon, j'employais un excellent système. Ah! ah! je ris encore quand il m'en souvient. » Les trilles agacèrent Bruc : « Ne nous faites pas poser, dit-il. » Le docteur continua. « J'avais un boy excellent, mais plus voleur encore que tous ceux du voisinage. Les verges demeurées sans effet, au premier larcin, une banane, je crois, je fis saisir mon gosse solidement, puis, sur ses fesses bien à nu, j'écrivis au thermocautère le mot voleur. Ah! ah! elle est bien bonne. » Goubuit ne se tint plus ; il posa ses cartes pour se dilater à l'aise : « Eh bien! mon vieux docteur, voilà une recette que je n'oublierai pas! » Bruc ronchonna : « Cela peut réussir avec des brutes. » Et Raval dit: « Dans le district de Papara, on lie le voleur à un porc. »

Vuillenac s'adressa à Minçavoué : « Croyez-vous, docteur, que les codes français eussent puni aussi sévèrement que vous? « Bruc répondit pour le docteur : « Le code Napoléon pour les Annamites oh! là, là! Mais voyez donc les Chinois, s'ils ne savent l'inutilité même de la peine de mort pure et simple? Ils écartèlent, ils déchiquètent, ils brûlent, voilà ce qu'il faut là-bas, voilà ce que nous ignorons, stupides Français! Des codes! vous plaisantez! » Vuillenac regarda Bruc. « Je connais un code, répondit-il lentement, qui s'applique à toutes les personnes et à toutes les races. — Lequel, s'il vous plaît? — L'Evangile. » Bruc et Goubuit haussèrent les épaules. Vuillenac poursuivit : « D'ailleurs, je n'ai pas dit le catholicisme, car je sais que ces Annamites subtils ont fort bien compris le dogme de la contrition imparfaite, et que le nombre des vols a doublé depuis les conversions. » Frontin s'arrêta un instant de marcher : « Quoi! vous aussi,

vous mangez du prêtre! dit-il à Vuillenac. » L'enseigne, abasourdi, ne trouva point un mot ; il contempla respectueusement Frontin et recueillit son soupir. « Vous voyez, déclara Goubuit, que votre tolérance ne vous réussit d'aucun côté. N'est-ce pas, Bruc? » Ce dernier mâchonna une réponse. La fréquence des altercations, même aussi vives que celle qu'il avait eue au dîner avec Goubuit, éliminait toute idée de brouille sérieuse dans le carré : les insultes n'avaient plus qu'un sens de convention. Mais, par contre, l'amour-propre dictait à Bruc le devoir d'attendre quelques minutes encore avant de reprendre une conversation suivie avec le lieutenant de vaisseau.

Goubuit, redevenu le brave homme, se mit à plaisanter ses cartes, le départ, les femmes, et bien des choses encore. Vuillenac l'écoutait distraitement. Frontin s'en alla comme perçait la sonnerie du canot-major. « Est-ce que l'amiral a commandé sa baleinière? demanda le docteur. — Pourquoi faire? dit Raval. — Mais pour chercher des instructions à bord du *Hugues-Capet*. » Goubuit s'arrêta enfin de tripoter les cartes. « Il doit être joliment content, dit-il, de partir là-bas; plus de Frimeur sur le dos, quelques semaines pour réfléchir au maintien de la division légère, et les frais de table au tarif étranger! — Il aura bien de la peine, déclara Bruc, à terminer son commandement à la tête des croiseurs. Le budget ne prévoit pas ce poste. — Le budget, en voilà une blague! Ce que la marine s'en fiche, et vous, mes pauvres amis! cria Minçavoué. — Permettez, reprit Goubuit, si les nouveaux bateaux ont fini leurs essais, la division pourra être réellement constituée, et il faudra bien y mettre un amiral. » Vuillenac feuilleta l'annuaire : « Le *Léon-Gambetta* et le *Jules-Ferry* doivent arriver ici en mars. — En mars? pas possible, montrez, dit Raval. » Bruc tonna: « Quand je songe qu'il faudra un jour ou l'autre embarquer sur des navires qui portent des noms comme ceux-là! » Vuillenac s'étonna : « Cela vous gêne? demanda-t-il. » Goubuit l'apostropha : « Et vous, cela vous est égal, monsieur Vuillenac? allons, ayez l'espoir d'assister au lancement de l'*Arton* et du *Panama!* » Vuillenac essaya de raisonner : « Qu'il vous déplaise, à cause de l'article 7, de vous souvenir de Ferry, je le comprends; mais de Gambetta? — Ah! je préfère encore Ferry : affirma Bruc, il nous a donné le Tonkin, tandis que l'autre, avocassier qui a tripatouillé partout et qu'on veut improviser

un grand homme!... » Minçavoué se tourna vers Vuillenac : « Voyez, ils les traînent tous aux gémonies, mais en présence de deux seulement, ils assomment l'un avec l'autre! Ferry remercié maintenant dans un carré, c'est curieux! » Goubuit renchérit sur les paroles de Bruc : « Gambetta était juif, j'en suis sûr. Qu'est-ce qu'il a fait donc de si fort? Il a commencé la salade où nous dansons ; belle affaire que d'exécuter un voyage en ballon pour aller faire un bon gueuleton à Tours! — Canaille et compagnie! dit Bruc; quand donc l'armée se soulèvera-t-elle? — Contre qui? demanda Vuillenac curieusement. — Mais contre tous ces députés et sénateurs, et leurs juifs, les parpaillots, les dreyfusards, les... — Pour moi, dit Raval, j'estime que les plus jolis noms de navires sont ceux de la *Papeete* et de la *Taravao.* » Cette note de la manie nostalgique attendrit Vuillenac. Mais Bruc l'avait saisi par un bouton : « Oui, nous marcherons et vous marcherez avec nous, pour donner le grand coup de balai. » Goubuit, frappant de joyeux coups de poing sur le matelot qui lui tendait son tabac, murmurait encore : « Le soulèvement de l'armée, eh! oui. »

Minçavoué observait l'air navré de Vuillenac. Il lui toucha l'épaule : « A quoi pensez-vous? demanda-t-il. » Vuillenac répondit : « Je m'efforçais de me rappeler une phrase lue jadis : la voici à peu près : de longues années passées dans la servitude, les galons acquis un à un et payés d'obéissance anéantie, donnent au fils d'un rustre l'âme d'un féodal. » Il se leva et sortit. Au seuil Bruc lui cria : « Prendrez-vous le canot de quatre heures, monsieur le philantrope? — Oui, dit-il. »

Sur le pont, les pas se précipitaient au milieu des cris rythmés des timoniers et au roulement du sifflet des gradés de la manœuvre. Dans le ronflement des cordages de chanvre et le toc-toc des treuils à vapeur, toutes les embarcations descendirent vers l'eau pour l'exercice de l'après-midi. Leur plaquement sonnait clair, et tout aussitôt, les matelots désignés se heurtaient aux coupées, faisant vibrer les échelles et exaspérant les caporaux de surveillance. Vuillenac se calma parmi cette activité. Il regarda un moment flamber le ruban de route entre Tamaris et les Sablettes ; puis il descendit dans sa chambre.

## V

A la première sonnerie annonçant le canot-major de quatre heures, Ribol, en aiguillettes sur le pont, espéra vainement la distraction d'un nombreux embarquement. Vuillenac, seul, parut en civil, redingote et haut de forme. L'aide de camp courut à lui : « Vous allez à terre dans cette tenue? demanda-t-il. — Et pourquoi non? Je n'ai pas encore d'appartement ; il me faut bien m'habiller ici. » Ribol hésitait : « C'est que, dit-il, l'habitude de Toulon... » Vuillenac sourit : « Vous avez peur pour moi? — Un peu : les gens, vous savez... » Déjà Vuillenac observait la dunette d'où venaient jusqu'à lui des éclats de voix. Raval, de service, le renseigna au passage. « Voyez! c'est le commandant qui secoue Echanson pour être plus tôt prêt. » Bichin, oublié Frimeur et parti Barry de la Glu, redevenait le maître. Il avait mandé Echanson, et l'officier-mécanicien, en bourgeron de travail, immobile, écoutait les ordres et les menaces : « Veillez bien, surtout, que les soutes soient complètement remplies ; chargez les soutes supplémentaires. Et pas de carottes... Inutile de protester ; je vous connais, les mécaniciens. Mais à moi, Bichin, on n'en conte point... Quand serez-vous prêt? — Après-demain vers midi, commandant! — Bon, je passerai l'inspection de la machine... Et ensuite, seize nœuds en route jusqu'à Saïgon ; sans le moindre pépin; sinon, avec mes notes, je vous casse les reins! Allez! » Ribol coupa la curiosité de Vuillenac : « Vous ne trouverez pas grand monde aujourd'hui; le mariage de Dolorès a pris les gens. Je suis à bord jusqu'à cinq heures et demie ; si cela vous fait plaisir, vous me rejoindrez sur la Place et je vous mènerai chez madame de Balori. — Très volontiers et merci ; jusque-là, chez qui? — Montez chez Marie-Branter et chez M^me^ Rotyl; leur jour est solennellement respecté, en dépit de tout événement. » Raval s'avança « L'embarcation est prête, dit-il à Vuillenac. »

Le canot s'éloigna armé à quatorze avirons. L'amiral Frimeur défendait formellement à l'escadre d'employer les embarcations à vapeur au service courant. C'était une économie de charbon, quelques sous, pendant que les tonnes dépensées en tournées-réclames coûtaient des dizaines de milliers de francs. Les hommes, peut-être, recueillaient quelque entraînement de ces va-et-vient entre le bord et la terre. Sûrement, à cause de ces voyages du soir, ils mangeaient froid, et l'effet des propos de toute grivoiserie et toute indiscipline, écoutés parmi les officiers, compensait le bénéfice de leur plus grande endurance. Un instant, Vuillenac sentit sourdre en lui l'inutile pitié pour la sueur des rameurs. Mais, honteux aussitôt, il s'avoua qu'il eût protesté bien haut si le capitaine de frégate, sous couleur de bonté pour eux, lui eût refusé ce soir-là le canot.

Il débarqua au milieu du brouhaha de tous les camarades de l'escadre. Plusieurs l'interpellèrent ; il crut entendre des exclamations sur son passage. Mais il se hâtait sous la petite pluie qui ridait déjà la vieille darse. Il se demanda laquelle de ses deux visites il ferait d'abord, et, l'heure encore trop claire, il songea que le salon des Rotyl serait plus gai à la nuit close. Alors il vint sonner à la porte de Marie-Branter.

Celui-ci aidait sa femme à recevoir. Assez amoureux pour jouir de la voir habillée, aux lumières, il apportait aussi une présence utile, tant s'augmentait chaque mois le nombre de ses relations. L'amiral Frimeur n'avait point dédaigné de venir saluer la fille de l'amiral de Marquestoun. Assis entre elle et M^me^ Ruyroë, la grande amie, il riait, faisait rire, se révélait sans trop d'effort plus vert que jamais. Vuillenac se trouva seul avec eux, en face de lui dans le salon. M^me^ Marie-Branter l'avait accueilli par la bienveillance de son sourire annamite. Un moment, elle lui offrit son caquetage, auquel la discrétion de l'heure ajoutait, plus que pendant la nuit de bal, de gentille harmonie. Puis elle fut toute à l'amiral et tous avec elle.

« On ne danse pas assez à Toulon, disait Frimeur; j'aimerais que, chaque semaine, un cuirassé ou un grand croiseur me demandât ma musique pour l'après-midi du dimanche. — Faites-le répéter, amiral, conseilla M^me^ Branter, et l'on s'arrachera l'orchestre. — Ne le croyez pas, ma chère, intervint M^me^ Ruyroë ; hors Villefranche,

les officiers dans les carrés vivent comme des ours. Mon mari a essayé jadis d'organiser des sauteries : il semblait, à entendre les potins, qu'il eût voulu priver les autres de leur part de salle commune! » Frimeur s'exclama : « Voyons, voyons ! pourquoi pas ici ? dans l'Amérique du Sud, aux Antilles, un peu partout enfin, c'est la joie du bord que de voir accoster des canots pleins d'invitées. — Effectivement, » appuya Branter. Mme Ruyroë eut une mine de dédain : « Il est probable que ce sont là des placements de bon rapport. » Frimeur, cavalier, fit claquer ses doigts : « Hé ! hé ! dit-il, ces messieurs pourraient tenter quelque spéculation analogue. — Amiral ! fit Mme Marie-Branter effarouchée. » Se tournant vers Vuillenac, elle demanda : « Avez-vous le désir de recommencer vos valses de cette nuit? — Très certainement, madame. » Comme Mme Ruyroë interrogeait l'enseigne sur ses relations, Branter se précipita ; il jugea possible de présenter Vuillenac au grand chef : « Monsieur Vuillenac, un nouveau camarade, le fils des Aciéries. » Vuillenac rougit d'impatience; mais Frimeur, indifférent, né prodigue du reste, se contenta de répéter : « Ah! monsieur est le fils des Aciéries! » Les femmes l'intéressaient seules, finis ses schémas de tactique navale. Et elles l'avaient bien servi; la sienne aussi bien, toujours scrupuleuse dans le choix de ses amants. Le bénéfice, il l'avait recueilli, presque sans s'en apercevoir; toujours en campagne, toujours aux rades des grandes villes lointaines, et là, comblé par les complaisances de Sud-américaines ou de créoles. Il revint à ses souvenirs qu'il traduisit en théories : «Notre tort, à nous marins, c'est de ne pas nous frotter à outrance contre des cotillons. Si j'avais un pouvoir discrétionnaire, du moins, puisque l'on ne veut pas danser, j'établirais que, tour à tour, des femmes d'officiers seraient reçues à chaque table de l'escadre. Il nous faut plonger et replonger dans cet air de femme, nous persuader qu'il y a d'autres atmosphères à respirer que celle des carrés. Et, tant pis, si l'expérience entraîne quelques accidents! les victimes en sont si heureuses! » Mme Ruyroë minauda : « Vous êtes la jeunesse, amiral! » Frimeur se levait : « Hélas! En tout cas, aucune nuit passée à valser ne m'effraie! » Mme Branter leva les mains avec admiration, et l'amiral sortit, le jarret ferme, le geste souple pour l'adieu.

Mme Ruyroë reprit, après le silence : « Quelle verdeur!

Je la souhaite pour mon mari lorsque... » elle hésita. M^me^ Branter sourit : « Lorsqu'il sera vice-amiral, commandant en chef l'escadre de la Méditerranée occidentale et du Levant : vous pouvez achever, ma mignonne ; nous viendrons avec trop de plaisir à votre cour. » Vuillenac rappela la dernière croisière de l'escadre en Espagne : « Oh! raconta Branter, c'est vrai : l'amiral Frimeur a dansé jusqu'à six heures du matin à Barcelone : les contre-amiraux, exténués, flageolaient sur leurs jambes ou s'effondraient dans des coins pour l'attendre. » Mme Ruyroë, après un coup d'œil à Vuillenac, baissa la voix : « Mon Dieu, ma chère, ne trouvez-vous pas que c'est un peu, un peu... enfin, bizarre, qu'un commandant en chef s'en donne comme un collégien? Il me semble, à moi, qu'il eût dû faire sentir qu'il daignait, dans cette fête. » Branter, embarrassé, fit : « Peut-être... pourtant... car enfin... » Vuillenac gênait décidément. Alors il résolut de mettre Branter à l'aise : « L'amiral a eu, dit-il, quelques méconnaissances des protocoles. » Mme Ruyroë insinua : « Heu ! il est si vite arrivé qu'il n'a point eu le temps de tout apprendre. — A Barcelone aussi, continua Vuillenac, l'amiral de la Glu entourait de prévenance et de respect une très grande dame d'Espagne. Le vice-amiral, oisif à ce moment, vint derrière eux, et frappant lourdement sur l'épaule de son collaborateur : « Soyez heureux, mes amis, » dit-il. La grande d'Espagne pria qu'on la reconduisît aussitôt. » Mme Ruyroë fixa l'enseigne. Décidément il l'intéressait par son franc-parler. Elle était bien heureuse que quelqu'un appréciât Frimeur à sa juste valeur; son mari serait amiral aussi jeune que Frimeur l'avait été, il serait aussi populaire, mais comme on verrait parler la naissance ! Branter se risqua à placer son mot : « Vous n'ignorez pas, mon cher, comment l'amiral a quitté son escadre après la visite officielle qu'on l'envoya faire à des souverains? » Mme Ruyroë détailla : « Le ministre n'a pu que le faire arrêter en gare de Lyon par le préfet ; il se précipitait rue Royale, affolé d'avoir serré une auguste main. Parti sur un croiseur, il avait confié l'armée à l'amiral de la Glu, et les bâtiments n'étaient pas encore dans les bouches de Bonifacio que le vice-amiral avait déjà sauté dans le rapide. » Mme Branter protesta mollement : « Mais les amiraux anglais, ma chérie, ont un yacht sur lequel ils naviguent souvent en laissant leur

escadre. — D'ailleurs, vous souvenez-vous? reprit Mme Ruyroë, lorsqu'il ne sut point l'autre hiver distinguer la princesse de Galles de ses dames d'honneur; alors voici que... »

Mme Branter se leva à ce moment pour recevoir Mme Bourentie. La femme du petit commissaire, éperdue déjà, fut trop heureuse de prendre la place vide près de Vuillenac ; et presque avec effroi, elle rapprocha son fauteuil de celui de l'enseigne. Mme Ruyroë ouvrit son face à main vers l'inconnue. Au reste, elle n'eût point pardonné à une égale d'avoir interrompu une anecdote des siennes. Quant à Branter, assis maintenant de l'autre côté de Vuillenac, il n'apercevait point les signes de sa femme à qui le nom de l'arrivante ne rappelait aucune relation. « Pardon, capitaine, murmura Vuillenac, je pense que Mme Branter ignore sa visiteuse, et vous avez tant... — Oh! pardon, pardon, bien aimable, mon cher. » Renseignée, la maîtresse de maison fut condescendante : « Bel embarquement, madame, pour votre mari! Amiral hors pair, et M. Bourentie sous l'œil plus qu'un autre. Grande chance pour lui, madame. — Ces messieurs du commissariat, remarqua Mme Ruyroë, sont fort heureux partout, ne trouvez-vous pas, M. Vuillenac? —Mon Dieu ! madame, ils ont bien des responsabilités, bien du papier à remuer. — Peuh! trois jours par mois ; pour le reste, ils jouissent, sans gros travail, de tous les avantages du grand corps. »

Mme Bourentie répondit à Mme Branter : « Oui, nous sommes installés au Mourillon ; nous avons trouvé une maisonnette. » Mme Ruyroë fixa à nouveau la petite parvenue qui n'habitait point entre l'avenue Vauban et le Jardin : « Il faut remarquer toutefois, ma chère, confia-t-elle soudain à Mme Branter, que nombre de ces messieurs du commissariat sont nés et que la plupart ont été élevés. » Mme Bourentie, confuse de l'éloge impertinent, s'écria : « Oh! madame, mon mari conduisait le cotillon ! » Vuillenac sourit, tandis que Mme Ruyroë, férocement amusée, répondait : « Ah! vraiment, il conduisait le cotillon. Cela vaut mieux que de le courir, chère madame ! » Mme Branter se sentit des bontés : « L'amiral de la Glu m'a parlé, je me souviens, de votre mari, madame ; il regrettait quelque peu de ne point le voir encore rompu aux habitudes d'un cuirassé, d'un bâtiment amiral. Mais cependant il lui reconnaissait de l'étoffe. » Branter rassura la petite femme, effarée que son mari eût déjà mérité une

critique du grand chef : « Oui, Bourentie est un bien charmant garçon ; l'autre mois, il a craint de ne pouvoir payer à l'amiral sa solde et ses avances en or comme il le désirait, et l'amiral lui a, oh! très bienveillamment, fait comprendre son ordre. » Vuillenac intervint : « Savez-vous, capitaine, qu'on ne peut guère, à la Banque s'assurer facilement de vingt mille francs en or? — Eh bien! on court, et on les trouve ailleurs, déclara Mme Ruyroë ; trois jours par mois de peine, la belle affaire! »

Vuillenac s'inclina, mais en prenant congé. Mme Bourentie s'estima perdue si elle demeurait en face des deux amies, et, sans hésiter, elle sortit derrière lui. L'enseigne l'escorta dans les escaliers : il fut persuadé que sa compagnie serait une douceur pour la femme du commissaire ; et, lorsqu'il vit une grosse larme mouiller son gant, il s'échauffa : « Remettez-vous, madame, supplia-t-il ; vous avez mal compris les paroles de Mme Branter. Je vous assure que Bourentie est très estimé, que nous l'aimons tous. » Mme Bourentie lui serra la main avec élan : « Bien vrai? dit-elle. — Je vous le jure, dit Vuillenac grave. » Alors elle s'en fut souriante et attendrie, assurant à l'enseigne : « Il faut que je me dépêche d'aller peler mes marrons pour un bon gâteau qu'il aime. »

Vuillenac, seul, attendit quelque temps sur la place avant de monter chez les Rotyl. L'air fraîchissait depuis les derniers soirs. Et l'hiver officiel était commencé depuis l'absence des Curard dans l'allée de droite. Ces Curard, quatre belles filles, du monde, mais discrètement entretenues, se promenaient six mois de l'année, tous les soirs deux heures, sur cette place de la Liberté. Cela, Vuillenac le savait depuis son précédent séjour à Toulon, trois ans auparavant. La seule modification apportée au groupe avait été l'introduction d'un petit monsieur gris, à rosette, fort correct. Personne ne s'en étonnait, puisque l'une des Curard avait épousé un capitaine de vaisseau que ses ordres sur la manière de détruire les cancrelats à bord avaient illustré... Les réverbères demeuraient aussi falots et, avec l'ombre portée à la façade du Grand-Hôtel par le groupe en marbre du bassin, Vuillenac retrouvait des rêveries d'aspirant. Les choses revenaient à lui, familières. Des gens, il ignorait tout ; et, se souvenant de ses projets de visite, il chercha la maison des Rotyl.

Le salon des Rotyl était les délices de Toulon. De la ban-

queroute frauduleuse du père, après la vente du château sur la côte, il leur était resté de belles épaves, en particulier des meubles clairs, des étoffes fraîches, des papiers originaux. Avec cela, leur goût naturel aidant, elles avaient bâti une pièce de réception beaucoup plus alerte d'ordonnance que chez le voisin. et quelque apparence du classique fouillis Liberty-Maple s'y suivait assez bien. Les gens admiraient. Sur un fond à nuances pastellées, mauve et vert d'eau, Vuillenac eut le loisir de reconnaître des épreuves de bon tirage : un Degas, un Carrière, un Brangwyn et d'autres. Les larges affiches montmartroises, ou celles, serrées en des rectangles artistes, de vierges sylvaines ou byzantines, mêlaient une diversité de mouvements, vifs ou graves, aux portraits immobiles dans l'espace de leur idée. En haut, une frise courait : c'était, sur les quatre plans des murs, une laize vert grisâtre, tachée à places régulières par des silhouettes très blanches qui découpaient, parmi de raides forêts ou sur des pelouses, des promeneuses, des enfants aux cerceaux, des voiturettes de bébés.

Mme Rotyl guida la curiosité de Vuillenac : « Je suis heureuse, monsieur, disait-elle, que cet intérieur vous plaise, dû à la fantaisie de mes filles... Voyez ici, » elle montra une tête de sérénité parfaite, modelée en terre et dont les yeux presque complètement clos filtraient vraiment un rayon dernier d'avant-sommeil; le front lauré, les méplats luisant un peu, la barre de la poitrine rigide au-dessus d'un peplum régulier, chaque détail précisait une conception d'art ruskinien. Comme Vuillenac prononçait le nom célèbre, Berthe Rotyl pensa se faire valoir par-dessus la valeur du cadre : « Ne trouvez-vous point? monsieur, il n'y a que le modern style! Pourtant, dans cette bonne ville, on continue et on continuera d'acheter des mobiliers grotesquement dorés ou des horreurs Empire. — Pardon, mademoiselle, remarqua Vuillenac, le style Empire revient fort à la mode, et les lustres de verrerie avec les aigles ou les têtes sphyngées remplissent des sections de grands magasins. — Tant pis! c'est fort laid, déclara Mme Rotyl. » Berthe cherchait le hasard d'un avis ferme qui fut entièrement une opinion de Vuillenac : « L'Empire, reprit-elle, cela durera autant que l'*Aiglon*. — Alors, longtemps, sourit Anne Rotyl jusque-là silencieuse. » Elle continua : « De l'art nouveau, moi, je ne retiens que les bijoux nouveaux. Et encore, maman me montrait l'autre jour des chaînes d'or niellé

des temps jadis, bien semblables à celles qui s'étalent aujourd'hui en colliers. Pour l'ameublement, ma préférence, ma prédilection est entièrement acquise aux papiers anglais, à leurs rideaux, à leurs tapis. Pour les bibelots, liberté complète : à tout le monde, le cher soin d'amasser et partout. Seulement, foin de l'article de Paris et trêve aux breloques! » Elle avait parlé gaiement. Vuillenac se prit à regretter son silence : « Oh! toi, ma chère Anne, dit Berthe, tu as beaucoup plus souvent des avis de collectionneur que des avis de maîtresse de maison. — Les logis d'amateurs, même maniaques, sont souvent fort beaux, insinua Vuillenac. » Berthe repartit sèchement : « Mais, cher monsieur, avant de savoir la chose qui serait à sa place, dans tel coin, il y a les nombreuses fois où l'on est forcé de choisir entre d'autres choses moins adaptées, mais qui doivent remplir le coin. — On peut attendre, dit madame Rotyl. » Les deux sœurs ripostèrent ensemble, presque colères, ironiquement méchantes. « Aussi longtemps, sans doute? que de devenir maîtresses de maison. — J'estime, mesdemoiselles, se hâta de dire Vuillenac, que dans un appartement il en est des places et des choses comme des jeux d'enfant où la tâche est de reconstituer une figure découpée en carrés : lorsque l'on a réussi, chaque morceau trouve son trou. — Que vous avez raison, monsieur! répondit M^me^ Rotyl. » Sa voix n'avait pas changé, naturellement paresseuse. Vuillenac s'étonna que l'âpre rancune de ses filles, soudain apparue, ne l'eût point gênée devant un étranger.

Elle laissa un moment errer ses yeux beaux encore, pâlis par les larmes. Berthe s'informa de M^lle^ de Charlis auprès de Vuillenac. Alors madame Rotyl : « Une bonne recrue, dit-elle, pour les bals de Toulon, une jeune fille délicieuse... Mais vous partez, sitôt venu, m'a-t-on dit, monsieur? — Hélas! — Le *Tolbiac* sera de retour avant trois mois, fit Anne Rotyl; vous aurez tout février à Toulon. — A moins que l'escadre ne nous dédaigne, suivant son habitude, pour les belles de Nice. » Berthe Rotyl sourit amèrement et regarda sa mère : Nice, terre promise, avait trop su le voisinage du château habité jadis, et, hors de brèves visites, la jeune fille, l'hiver, devait sécher loin de la terre promise. Vuillenac ne cacha point son horreur du cosmopolis de la Riviera. Anne l'interrompit : « Je comprends que ces messieurs les officiers de marine préfèrent

le plus grand choix de là-bas. — Eh bien! trancha Berthe aigrement, je ne me gêne pas pour leur en dire autant. — Du reste, on peut le penser sans honte, dit Anne. » Mme Rotyl ne reprit la parole qu'au départ de Vuillenac : « Ne nous oubliez pas au retour, cher monsieur, je reçois tous les soirs où je suis chez moi. »

Sur le trottoir, Vuillenac, sitôt la porte, heurta Ribol. « Tiens! s'exclama-t-il, vous hâtiez notre rendez-vous. — Oui et non ; à parler franc, je venais prendre un peu l'air des Rotyl. Mais je tourne bride, venez. » Il continua, en marchant. « On a toujours une note nouvelle des gens et des choses après les avoir vus. — Oh ! ce soir, vous les eussiez trouvées en famille et très famille. — Qu'est-ce que vous voulez dire? — Menus attrapages, et en même temps l'atmosphère patriarcale, rien ne m'a manqué. — Le premier détail m'étonne; pour le reste, devant l'inconnu, l'inconnu apprécié déjà... ne saluez pas... c'est toujours le chaud intérieur d'intimité et de causerie. — Comment ne se marient-elles pas? car les uns accepteraient la dot avec la réputation de fast girl, les autres s'aguicheraient au point d'aller jusqu'à l'autel. — Mon cher, vous savez l'histoire du père banqueroutier et disparu? — Un peu, oui. — Ailleurs, l'incident serait léger ; ici, les officiers qui, leur vie entière, embarqueront et débarqueront au milieu des mêmes gens, hésitent à réchauffer des cadavres. — Bonne note pour eux. — Eh ! qui sait ! Qui sait si l'ennui d'avoir à gifler quelqu'un ne balance pas l'avantage des 200,000 dotaux? — Et la démission? — Jamais! l'orgueil des Rotyl sera de s'imposer avec le galon : croyez-moi au choix, elles préféreraient entre tous un lieutenant de vaisseau de quarante ans, mais au tableau d'avancement.

Les deux enseignes s'arrêtèrent à la bordure de la place pour attendre le tramway. Ribol s'ébroua : « Cela, un temps de Toulon, pas possible! » ronchonna-t-il. Vuillenac répartit : « L'hiver est déclaré : les Curard ont quitté la place. » Ribol sourit. « Vous avez de la mémoire. Vous les aviez déjà aperçues? » Il se tourna vers son ami silencieux. « Qu'est-ce que vous regardez donc? — Là-bas, tenez, Roberzans, n'est-ce pas? — Hé! hé! c'est bien notre excellent capitaine de frégate, officier en second. » Le commandant Roberzans, seul, encapuchonné, montait et descendait l'allée la plus obscure; il se détourna brus-

quement du salut de Vuillenac. « Que faites-vous? murmura Ribol à celui-ci ; ne le gênez point. — Bah! » L'allée, bruyante à l'orée du boulevard, se faisait discrète entre la pièce d'eau et les palmiers d'en haut ; sur les bancs, dans l'ombre plus dense ou entre les arbres, des fillettes, modèles ou marchandes de violettes, des ouvrières plus grandes et couplées, rompaient le silence de chuchotements. Et chaque changement de la promenade de Roberzans essaimait des groupes. Vuillenac n'eut point le loisir d'interroger Ribol au milieu de la cohue qui escalada le tramway. Mais, aussitôt pressé à rendre l'âme contre son ami, il s'informa. Ribol répondit gaîment : « Roberzans, dit le Vieux Marcheur, oh ! vous ne saviez pas ! — Pas du tout. — Au crépuscule, il ne manque pas le petit tour sur la place. Il rôde autour des gosses et à leurs aînées, il murmure : « Ecoutez-moi! » Lorsqu'il a fixé leur attention, il revient vers elles à reculons, sa carte de visite entre les mains croisées derrière le dos, et au second passage, paternel : « Ne craignez pas, ma petite, dit-il, je ne veux vous compromettre en rien ; gardez seulement ce bout de papier. — Il est donc bien vert ? remarqua Vuillenac. — Lui ! oh non ! toutes ces promenades sont une préparation à peine suffisante à son entrevue quotidienne avec Alice du Flamboyant. »

Les arrêts heurtés du tram coupaient leurs phrases. Sur la pente des premières rues, la voiture glissait avec ses phares, son trolley semblable à une antenne renversée, ainsi qu'une bête dont se garaient les piétons escaladant la rampe. Parmi la cohue des ouvriers vomis par la porte de l'arsenal, la trompe meuglait et le timbre successif de la sonnerie vibrait aux vitres des bars pleins de matelots. Dans quelques-uns de ces cabarets râlaient de vieux phonographes plus étouffés encore par le ferraillement du car. Les réverbères incertains pleuraient, et en des coins l'ombre, ponctués par des souffles fétides, la masse lumineuse éclairait brièvement des baisers de filles à côté de basses intimités.

« Qui avez-vous vu chez Branter, demanda Ribol? — Mme Bourentie, et le vice-amiral, répondit Vuillenac. — Fichtre! il va bien, Branter : son commandement ne saura lui être refusé si Frimeur prend des habitudes chez lui. — Croyez-vous? — Oh! ce n'est pas que Frimeur soit, pour des espérances, un placement de tout repos ; on lui reproche

même d'oublier vite. Mais une proposition de plus, et voilà mon Branter casé. — Qu'est-ce qu'on lui donnera? — Ne vous inquiétez pas de lui ; on ne l'exilera pas sur un *Bouclier* ou un *Cimeterre*, un « chaudron » de Cochinchine. Il aura dans son soulier de Noël un joli aviso, dans un pays où il ne fera pas trop chaud, et où l'on trouvera facilement de la glace. — Vous avez suivi tout le commandement de Frimeur? — A peu près; il vous intéresse, cet homme? — Mon Dieu ! on le dit si différent des autres vieillards. — Hélas ! » Tandis que le contrôleur vérifiait son ticket, Ribol eut le temps d'apercevoir un officier du grand état-major de l'escadre près de lui : « Soyons prudents, conseilla-t-il alors à Vuillenac. » Vuillenac acquiesça ironiquement. Ils cessèrent de parler.

Le tram courait au bord du port marchand. Le bassin étriqué, noirci de la houille apportée par les vapeurs anglais, paraissait comme une mare bourbeuse, en forêt, sous l'éparpillement des trains de bois qui forment les pannes de clôture. Les cales de construction amoncelaient l'ombre, par delà le mur qui marquait un terme à la chose des gens sans uniforme. En rade, sur les cuirassés indistincts, s'alignaient des feux, très loin, et quelques-uns, follets parmi les autres, dessinaient la course des courriers de Tamaris. C'était là, après une grille, le commencement du Mourillon. Et le tram, bondé, ramenait dîner à leur faubourg célèbre la masse des galonnés et des petits ménages, après leur promenade de chaque soir dans la rue d'Alger. L'une après l'autre défilaient les casernes ; une banquette après l'autre se vidait, à l'issue des ruelles sur le boulevard.

« Elle habite bien loin, M^me^ de Balori? hasarda Vuillenac. — Deux minutes encores, répondit Ribol. » Le car avait rejoint la mer ouverte. A gauche, le mur ne se découpait presque plus, enclosant une cité de villas feuillues ; sur les pierres du fort Saint-Louis, l'ombre des barques dansa. « Descendons, fit Ribol. »

Une collinette restait à gravir. Ribol, à la prière de son ami, reprit la conversation interrompue par prudence : « Je vous répéterai, mon cher, l'avis de gens intelligents sur Frimeur. Ce n'est pas tout à fait le mien. Vous savez que je ne puis me défendre d'une tendresse pour ceux des chefs qui aiment le métier, et lui, plus qu'un autre, en est. Son tort fut de prendre son commandement après son livre,

et précédé d'une presse trop bonne. Puis, il se persuada d'effacer Jervis. Or, comment? Pourquoi? je n'en sais rien, mais Jervis a été l'emballeur par excellence. Frimeur ne pouvait une seconde fois soulever l'indécrassable paresse de nos chers camarades. Et puis, il apportait à des sous-ordres les plus directs le premier exemple d'un chef républicain, du moins poussé au long de la carrière par des sympathies parlementaires. Cela ne se pardonne pas ici, pas plus qu'on ne pardonna jadis à un vice-amiral, commandant en chef, d'être sénateur en même temps. Quoi qu'il en soit, Frimeur a voulu remuer des divisions, les traîner un peu partout dans la Méditerranée. Les croisières ont succédé aux croisières; les habitués de la Rotonde et les officiers mariés n'ont pas pardonné cette dérogation aux bourgeoises habitudes des années précédentes. — A ce point ? — Oui. — Mais tous ses efforts ne l'en conduiront pas moins, très vert, à l'inoccupation pendant six ans encore d'activité. — Ne le croyez point; Frimeur rêve autre chose que des commandements à la mer. On dit qu'il se transporterait fort bien à l'ambassade de Saint-Pétersbourg, mais on le sait trop gaffeur. — Pourquoi pas à la présidence de la République? — Peut-être, termina Ribol sérieusement: jupons compris, c'est un peu notre « brav' général. » Il sonna au portail de M^me^ de Balori, et gai : « Si vous regrettez ma petite conférence, vous ne regretterez point le délicieux chocolat que l'on va vous servir ici. »

La seule chose qui dès l'abord frappa Vuillenac dans ce salon de M^me^ de Balori, ce fut M^me^ Carlan, plus charmante dans la discrétion de sa toilette du jour que dans le satin du bal. Son mari l'accompagnait. L'enseigne put le regarder à loisir et à plaisir : Carlan, chef d'état-major de l'amiral Barry de la Glu, ventripotent, les bajoues à replis, les favoris touffus et gris, le verbe tonitruant, les cheveux sur la tête inégaux tels ceux des enfants, le groin de ressemblance parfaite, la face entière boursoufflée et déformée à ce point, qu'à la tombée de la nuit, un employé du P.-L.-M. apercevant avec son fanal ces chairs dans l'encadrement d'une vitre, s'écria indigné : « Oh! monsieur! » Il amusait le cercle, quand la maîtresse de maison fit asseoir les deux enseignes. Ribol, rassuré par la bonne humeur du mari, se mit très près de M^me^ Carlan. M^me^ de Balori garda Vuillenac.

L'appartement, d'ailleurs luxueux d'apparence, n'était qu'un de ces garnis transmis de bail en bail à des locataires sûrs par des officiers errants. Au Mourillon, il en était resté peu depuis l'exode des Toulonnais de ville, depuis que le faubourg ombreux n'était plus seulement la propriété des filles et de l'infanterie de marine. Mais le consul de Turquie n'avait pu se contenter d'une villa bâtie gentiment et à l'étroit : son logement actuel gardait une suffisante noblesse diplomatique.

« Vous connaissez tout le monde depuis cette nuit? demanda Mme de Balori à Vuillenac. » L'enseigne fixa deux figures inconnues dans le cercle. « Je vais vous présenter... M. Vuillenac, enseigne à bord du *Tolbiac*. Mme Leshuttes; M. Vuillenac. Mme Pillule, madame est la mère de Mme Carlan. » Vuillenac s'inclina plus bas. Les Caro d'Uytézi complétaient l'assemblée: l'excellent chocolat les attirait régulièrement dans la maison. Au reste, ils ne dérogeaient point : le consulat de Turquie était devenu un pré banal, des moutons tous pareils y paissaient qui, hors ce terrain, pensaient se différencier fort par l'étable.

Le commandant Carlan n'avait pas interrompu, à l'arrivée de Vuillenac et Ribol, ses commentaires du grand mariage; non qu'il se répandît en grandes plaisanteries : il semblait conférencier; la conviction la plus sincère, au milieu des explications les plus ridiculement précises, gonflait ses bajoues. Il avait de longtemps adopté ce genre. Dans sa conversation, la brutalité de pensée s'associait drôlement à des verdures inattendues de mots, et la perfection de sa syntaxe les gravait en un recueil mémorable où toute l'escadre avait puisé. Son physique hideux, complété par cette intellectualité, ne le desservait point. Au contraire, bonhomme, intelligemment grotesque, il était parvenu fort jeune à son grade, et son poste actuel le préparait à de meilleures destinées. C'était cette carrière que Goubuit s'efforçait de remplir au *Tolbiac ;* mais il n'était point assez laid.

Mme Pillule, belle-mère de Carlan, essayait de contenir la verve de son gendre, au milieu des rires francs de Mme Leshuttes et de la maîtresse de maison. La petite Caro se pinçait les lèvres, laissant à son frêle mari le soin de s'amuser officiellement. « Hyacinthe, bramait Mme Pillule, Hyacinth'! modérez-vous. » Et Carlan de repartir à gueule pleine, l'œil rapide parfois vers les murmures de sa femme

et de Ribol : « Oui, mes belles dames, il ne vous faut point allonger des mines quand on parle d'une nuit de noces. Eh! qu'y a-t-il de plus beau que l'union intime d'un brave garçon et d'une brave fille? » Les mots roulaient avec fracas ; le geste méridional doublait la saveur de l'image évoquée. Il se pencha, comme pour parler à sa belle-mère seulement, mais son tonnerre retentit aux oreilles effarées des visiteuses : « Ainsi, tenez, belle-maman; auparavant, Mme Carlan redoutait mes approches; maintenant, elle les sollicite! » Mme de Balori se leva brusquement et prit Mme Carlan avec elle pour servir le goûter, tandis que le commandant, l'œil pétillant, fixait la pâleur soudaine de Ribol.

Mme Pillule n'essayait plus d'endiguer le torrent de son gendre; mais elle l'abandonna à la respectability effarée de Caro d'Uytézi. Elle accapara Vuillenac qui s'approchait déjà du groupe formé par Mme d'Uytézi et Mme Leshuttes, celle-ci encore secouée d'une belle et franche gaîté, si fièrement assurée que la petite d'Uytézi osait s'y détendre. « Je suis heureuse de vous connaître, monsieur Vuillenac, lui dit-elle ; je vous verrai avec plaisir chez moi cet hiver... — Je vais partir bientôt, madame. — Vous reviendrez tôt, l'amiral nous le disait il y un moment. Nous allons avoir des Russes, beaucoup de Russes; mon mari, depuis qu'il a été appointé comme ingénieur de la marine russe ici, mon mari, vous comprenez, est obligé de se remuer pour les amuser, et maintenant nous avons une situation bien occupée, oh! bien occupée, mon bon monsieur. » Vuillenac se plut à admirer combien se rengorgeait Mme Pillule. Auparavant, au troisième étage, et bien juste, de la société de Toulon, elle marchait de plain-pied maintenant sur le second, grâce à l'alliance russe.

Aussi, son envie n'allait point si tôt aux Caro d'Uytézi et autres habitants de l'avenue Vauban, le faubourg Saint-Vauban comme on disait. Mme Leshuttes, seule, la gênait : grande bourgeoise de très bon ton, qui, les honorant, recevait à la campagne, tous les dimanches, des gens qui daignaient accepter les invitations chez Mme Pillule. Vuillenac ne tarda point à comprendre la facile hiérarchie symbolisée dans le salon de Mme de Balori : les Uytézi, Mme Leshuttes, Mme Pillule, possédaient leurs grades aussi bien que des officiers de l'escadre, mais l'avancement était rare à l'ancienneté. Le hasard

de la venue d'une escadre russe à Toulon avait mis en relief, pour un temps, Mme Pillule; il lui en était resté d'assez beaux avantages ; mais aussi ne l'avait point quittée son apparence de marchande de chansons. Sa fille, mariée à un frégaton, chef d'un état-major, devait lui apporter des respects qui lui manquaient encore.

« Croyez-vous, disait-elle à Vuillenac, que maintenant, parce que nous recevons beaucoup, il y a des gens jaloux à prétendre que mon mari émarge aux fonds secrets! Merci au ciel! il y a des gens qui affichent une morgue facile, et qui ne sont que des mendiants auprès de nous. » Elle se tourna presque vers Mme d'Uytézi, sûre de l'impunité de cet insolent regard. Les visiteurs, debout, plaisantaient au fond de l'appartement la douce Mme Carlan sur une naïve explication qu'elle avait demandée ; Vuillenac en profita pour pousser Mme Pillule : « Mme Leshuttes reçoit beaucoup, cependant, dit-il avec candeur. — Mais je ne parle point d'elle, M. Vuillenac! répartit la belle-mère de Carlan. » Et entre ses dents : « Sa fierté, à celle-là, est d'être la fille de l'Egérie de l'amiral Jervis : une Egérie! une amitié pure! non, mais croyez-vous! » Vuillenac interrogea davantage. « Quand Jervis commandait l'escadre, lui apprit Mme Pillule, il allait, paraît-il, lui demander des conseils, et assis tous deux à mi-côte du Faron, ils roucoulaient leurs projets. »

Ribol, très seul, séparé de Mme Carlan par les autres femmes, s'en venait vers Vuillenac. Du regard, Vuillenac le supplia de prendre sa place, et, lorsque Ribol fut assis, il se hâta vers la table garnie d'un goûter complet. Cependant Mme Pillule, sans se déconcerter, confia à Ribol, qu'elle connaissait bien, la fin de ses colères : « Elle a de l'audace, Mme Leshuttes, de se moquer de mon gendre! Il est joli, le sien ; vous avez su, hein? l'aventure de la petite Leshuttes le soir de son mariage, avec Le Méart. La pauvre s'est enfuie épouvantée, et, à l'aube, on l'a vue dans le premier tram. — Mais ce n'est pas la faute de Le Méart, madame, protesta Ribol. — Allons donc, un coureur de filles! Est-ce que l'on sait avec ces gens-là? » Ribol fit effort pour ne point se souvenir que Mme Pillule fut jadis une coureuse d'hommes.

Autour de la table, Caro d'Uytézi, mal informé de l'état social de Vuillenac, hésitait à lui faire part de quelques réflexions d'un suprême bon ton. Sa femme,

entreprise par le commandant Carlan, ne lui fournissait point la raquette habituelle. A peine avaient-ils échangé, le regard profond et l'attitude ésotérique, deux phrases. « Nous n'avons pas goûté d'aussi bon chocolat depuis Valladolid, n'est-ce pas, Charlotte? — Je le pense, Jean ; ni d'eau plus fraîche, n'est-ce pas, Jean? » Quand Jean se décida à parler, rassuré par l'apparence de Vuillenac, celui-ci prévint son épanchement : « Vous désirez peut-être un petit pain? dit-il. » Et lui laissant l'assiette aux mains, il revint vers Mme de Balori.

L'attitude de la maîtresse de maison l'empêcha de lui apporter si tôt le remerciement de sa causerie. Maintenant que Caro d'Uytézi se déployait aux soins de Mme Leshuttes, avec Mme Carlan la consulesse de Turquie séparait un quatrième groupe. Ribol, toujours attentif aux confidences de Mme Pillule, craignait de bousculer le commandant pour se retrouver près de sa femme. Une tendresse gaie chauffait le salon et libérait les gestes. Le bras autour de la taille de Mme Carlan, Mme de Balori lui contait un des derniers potins de filles, et sa phrase rebondissait fièvreusement aux rires de l'amie. Son visage de mutinerie, de mépris parfois, se durcissait soudain, comme d'une volupté aiguë. Mme Carlan, bien plus grande que la consulesse, écoutait sans lever les yeux, complètement inconsciente du trouble de sa voisine. Vuillenac, seul, perçut le frémissement des mains et suivit le tournoiement continuel des yeux, allant et venant, aussi rapides qu'une bestiole surprise sur un brin d'herbe.

Alors, assuré que Ribol s'ennuyait sans avoir rien vu, près de Mme Pillule, il se résolut à prendre congé le premier. Mme de Balori retrouva pour lui son fin sourire. « Désolée, monsieur, de n'avoir pas pu vous présenter à mon mari; mais le consul ne rentre que tard;... la prochaine fois donc, ceci vous fera, je l'espère, rester davantage. » Ribol baisa la main, aussitôt après Vuillenac. Ils partaient ensemble ; la maîtresse de maison, presque sévère, prononça : « Ah! vous êtes grand ami avec M. Ribol! — Très grand, madame, répartit Vuillenac presque sérieux aussi. » Dans le vestibule, Ribol murmura : Qu'est-ce qu'elle a donc à s'étonner de cela ? » Dans l'effort de son manteau à relever, Vuillenac ne fit point de réponse.

La pluie tombait, et le boulevard se trouva déjà gras :

« Vous ne rentrerez pas à bord, demanda Ribol, malgré vos régulières habitudes? — Ma foi, non! — Je vous trouverai ce soir à la Rotonde; pardon de ne pas vous prier à dîner, je dîne en ville. — Content, ce soir? » Ribol hésita : « Mais oui, pourquoi non? » Ils marchèrent. Les trams s'espaçaient désespérément à ce bout de ligne. Au coin des impasses, des femmes blotties attendaient, le mollet haut découvert, presque toutes habillées pour rejoindre au café un amant qui fait manger. Les premiers plans qui montaient vers le cap Brun se fondaient dans sa masse; des clartés d'orage luisaient aux sommets feuillus, et, lorsque le car s'approcha lumineux, il semblait descendre d'un Broken honnête.

« Diable, se rappela soudain Ribol, je ne vous ai point présenté à Mme Leshuttes ; ses dimanches sont délicieux, et... — Mon cher, ne vous mettez point en peine: je ne fais qu'effleurer ; pourquoi toucher partout? Dites-moi seulement si les Caro d'Uytézi vont chez elle. — Rarement. — Alors j'irai. » Ribol sourit : « Je comprends, ajouta-t-il, qu'ils vous horripilent. De toutes les noblesses maritimes de contrebande, celle-là, à cause de son faux exotisme, à cause de ses détenteurs, est la plus insupportable. — Alors, eux aussi? — Eux! de tout petits Caro! Le plus drôle est qu'un vrai seigneur du nom, rencontré à Nice, somma, sous peine de procès, l'homonyme d'abandonner la partie usurpée, que tout le monde à Toulon n'ignore pas l'aventure, et que le faubourg Saint-Vauban est trop heureux quand même d'accueillir Caro d'Uytézi. »

Vuillenac haussa les épaules, et suivant la course du tram, rêva devant la rivière des Amoureux, mince ruisseau où flaquait l'averse.

## VI

Du Pré, avec Ribol, partenaires, jouaient aux dominos contre Jacotot et Merseau. « Comment faites-vous donc pour être tous les soirs à terre? demanda l'enseigne aide de camp au lieutenant de vaisseau. — Mon cher Ribol, répliqua du Pré, ne croyez pas que j'ai abandonné le service de votre amiral aux périls de la nuit; le président m'a remplacé fort gentiment. — Leduc de Noirné! Allons! s'exclama Jacotot ; et la belle Jeannette le demande à tous les échos! » Merseau déclara : « Il a raison, le président : plutôt encore les bouquins de Darwin et autres abrutis que les soirs ici avec une femme. » Jacotot, vexé à cause du voisinage de sa maîtresse qui suivait le jeu en bâillant, n'osa protester. Le coup s'acheva sans commentaires. Pendant qu'à son tour Ribol remuait l'os, Jacotot relança du Pré fort occupé à souffler sur son Nossi (cette année-là, on ne buvait point à la Rotonde le simple café). « Il est certain, capitaine, que vous avez toujours la bonne chance d'échapper à votre service de nuit. Impossible d'escompter une pareille complaisance entre enseignes. C'est à qui aura les plus pressantes occupations après cinq heures. » Rose Pétrole intervint. « Mon petit, déclara-t-elle à Jacotot, je te vois assez quand je te vois deux jours sur trois. Ne geins donc pas stupidement. — Eh! goguenarda du Pré, ma belle, je comprends votre ami, puisque à moi-même vous manquez, lorsque votre minois n'est pas là pour faire ressortir mes dés. » Rose Pétrole ronchonna, et tourna les épaules ; du Pré abîmait trop les filles pour qu'elles osassent lutter avec lui de réparties. Merseau reprit : « Mon vieux Jacotot, pourquoi n'avoir pas demandé à Vuillenac? Celui-là, entre mille, ne m'a pas l'air piqué par le grand rut. — C'est vrai, remarqua du Pré. — Vuillenac! d'abord il est à peine arrivé, il doit déballer des caisses. Puis c'est

un sale poseur. — Pourquoi? interrogea Ribol. — Ah! vous êtes son ami, vous; je m'en fiche ; j'ai le droit à mon avis. » Comme il hésitait, malgré sa brutale affirmation, Merseau le poussa : « Dis-le donc, ton avis. — Oui, c'est un poseur. Figure-toi, mon vieux, qu'il est allé tout à l'heure faire des visites en tube! J'ai failli payer des gamins pour lui courir après. Il a de la galette et il la porte, faut croire, sur sa tête... Poseur! — Alors, pas poseur de lapins, c'est déjà quelque chose! insinua du Pré. » Jacotot feignit de ne pas entendre; Merseau apportait sa contribution à la biographie de Vuillenac : « Il paraît qu'il ne sort pas sans quatre mille francs en poche. Tous les carrés où il a passé lui ont fait une réputation de phénomène; il est philantrope, philosophe, socialiste, et dreyfusard. » Ribol sourit : « Lui aussi a le droit d'avoir des avis. » Du Pré laissa son Nossi : « Possible, dit-il, mais moi je me défie un peu des gens à grosse galette qui feignent d'être dreyfusards. »

La coalition intimida Ribol; d'ailleurs, n'avait-il pas déclaré bien haut son affection pour Vuillenac? « As partout, dit-il. — Je n'en ai pas, zut! jura Jacotot. » Rose Pétrole profita du moment pour filer.

Le café s'était rempli. Dans la salle, en bordure sur le boulevard, l'élément civil occupait toutes les tables, et aussi, dans la partie gauche de la Rotonde elle-même. A droite du passage, les officiers de marine étaient chez eux. Enfin, sur des banquettes du fond, les potaches externes du lycée jouaient à la manille, les cheveux ramenés tels ceux des souteneurs, des lavallières étendues sur des gilets de couleur, les doigts serrés de bagues larges comme une phalange. Parmi eux, aînés quelque peu, trônaient les reporters des *Coulisses* ou du *Passe-Partout*, feuilles hebdomadaires du demi-monde. L'un, éternellement vêtu d'un pardessus à taille, les cheveux gras et lourds dans un feutre en galette, caressait supérieurement les filles au passage, et, bien plus assuré de leurs faveurs que le plus coté des sabreurs, s'informait des dernières histoires contées aux fumeries d'opium, en attendant les incidents possibles de la soirée.

Le vantail de la porte ouverte sur le restaurant ne dégorgeait plus de dineurs. Le théâtre chômant ce soir-là, la Rotonde recueillait tout le monde. Au reste, la fête commençait à peine malgré l'heure, dix heures. La bouquetière Louisa traînaillait seulement une première tournée de

groupes, l'oreille toujours basse pour cueillir les propos et les bien caser dans son rapport du lendemain à la police spéciale. Les allées et venues se limitaient au chemin des water-closets. Là, en un terrain neutre et traditionnellement accepté, les hétaïres se joignaient pour convenir du lieu où l'on fumerait l'opium tout à l'heure, abandonnant les hommes ; des frôleurs et des timides, mal avertis de la situation d'une femme entrevue à travers le Nossi, franchissaient le seuil discret pour se renseigner près de la fille elle-même. Des joueurs de poker oisifs, à cause du remplacement convenu au quart d'heure, s'attardaient à des grivoiseries, et leurs poches tintaient des fiches glissées en désordre quand ils avaient cédé leur place. Par un escalier montait le froid de la rue, et la sensation béate de rentrer dans la chaleur de la Rotonde se renouvelait à plaisir jusqu'au coucher.

La partie de dominos terminée, du Pré avait quitté le café. Il rentrait tôt, chaque soir, dans son appartement beaucoup plus intime qu'un garni ordinaire ; il dormait la première partie de la nuit. Vers onze heures, plus tard, des bandes le réveillaient, et les petites lampes de sa fumerie s'allumaient. Jacotot et Merseau, quasi muets, écoutaient sans comprendre des psychologies un peu puériles de Ribol. D'ailleurs Jacotot ne tenait plus en place ; Rose Pétrole ne revenait point, et, à une question, le garçon avait répondu : « Je crois que cette dame cause dans le couloir avec des Brésiliens. » Enfin, il interrompit Ribol : « Vois-tu cette vache! dit-il à Merseau, elle va encore me plaquer pour une de ces peaux noires. — Ils ont de l'argent, mon cher, remarqua Ribol. » Jacotot, furieux, s'emballait : Eh bien! et tout ce que je lui ai donné depuis des années! » Merseau lui fit lâcher son bras que l'autre avait saisi nerveusement. « Qu'est-ce que tu veux que cela me fiche? dit-il. »

Vuillenac venait vers eux. « Bonsoir, ronchonnèrent Jacotot et Merseau. » Ribol, las d'être oisif, entraîna son ami avec joie. Mais Vuillenac arrêta ses élans : « Je viens vous dire bonsoir, par peur de vous faire trop m'attendre, et je me couche. — Ah! pas sitôt, puisque vous ne rentrez pas à bord. — Pardon, j'ai pu m'inscrire pour le canot de dix heures trente ; voyez, je vais avoir à courir. — Tant pis! Dieux! que je suis seul. Enfin, si vous permettez, je vais vous conduire à l'embarcation. — Venez, et vous viendrez jusqu'à bord. — Jamais! — Pourquoi donc? puisque

vous savez devoir vous ennuyer, et puisque demain vous vous lèverez plus tôt? — Exact. Mais que voulez-vous? C'est une habitude maritime au milieu de beaucoup d'autres. — Drôle! »

En sortant, ils croisèrent le docteur et Mauveine. Le vieux lieutenant de vaisseau leur sourit : « Ah! jeunesse, dit-il mélancoliquement. — Que vient-il faire ici? demanda Vuillenac à Ribol. — Boire, d'abord ; mais d'ordinaire, pour ce, il reste en famille: je pense qu'il vient s'informer d'une permutation dans cette foire à toutes marchandises. » Mauveine et Minçavoué s'assirent à l'angle de la Rotonde le plus éloigné du passage. Les médecins de marine en faisaient d'ordinaire une place de rendez-vous, et, bien qu'attentif à la compagnie du lieutenant de vaisseau, il n'était pas indifférent au docteur de répandre sa mimique de saluts sur d'excellents camarades. « Té! adieu, Minçavoué, lui criait-on de ces banquettes. » Il ne s'arrêta que trois fois pour prendre langue ; on disait qu'un médecin à quatre galons allait demander sa retraite, et d'aucuns, de ci de là, l'insultaient de loin à cause de son hésitation. Une seule connaissance occupa quelque peu Minçavoué : « Bé! mon brave, vous êtes là? dit-il ; et de neuf? — Rien, mon cher ami, répondit l'interpellé. — Comment? pas encore décoré, et votre mission est rentrée depuis un mois! Vous avez pourtant fait savoir que vous êtes vif? — Oui. — Alors! » Et, bedonnant, Minçavoué finit par s'asseoir près de Mauveine.

Sur la grande glace du café, des pains à cacheter collaient deux papiers, l'un détaillant la demande de permutation de Jacobit, l'autre celle de Mauveine. De rares curieux s'en informaient encore par eux-mêmes. Le tas, averti par les premiers, trop gavé de fumée pour se déplacer, ne s'y intéressait guère. A quoi bon changer de sinécure? Le *Tolbiac* ne partait que pour une douzaine de semaines au plus ; on prétendait bien qu'il serait maintenu là-bas comme navire-amiral de la division d'Extrême-Orient, que Barry de la Glu s'assurerait ainsi un commandement stable. Mais les brèves hésitations se fondaient vite à la chaleur de la bonne Rotonde qu'il fallait quitter. Toute probabilité devenait de stupide cancan, et bientôt l'étonnement méprisant alla vers les petits papiers défraîchis contre la glace. Pourquoi diable ces deux-là demandaient-ils des permutants? « Mais oui, mon brave capi-

taine, clamait Minçavoué au nez de Mauveine, pourquoi ce désir de nous quitter? » Mauveine, rêveur, n'entendait pas. Le docteur le secoua : « Vous avez donc des tuyaux sur la campagne, que vous demandez à rester? — Moi, aucun! répondit Mauveine; seulement... » Il hésita. Minçavoué eut la délicatesse de ne le presser point. « Seulement, fit le lieutenant de vaisseau, mon rôle est bâtard à bord, importun chez les officiers supérieurs, étranger au carré, j'en ai assez. — Inconnu au carré? pouvez-vous dire, mon brave et digne capitaine! » Mauveine s'égaya presque : « Mon bon docteur, vous trouverez quelqu'un d'autre pour vous faire le piquet. — Ah! ne me dites pas d'injure, mon excellent capitaine! C'est vous, non point le piquet, que je regretterai. » Mauveine se rembrunit : « A quoi bon, du reste, escompter mon départ? Personne ne voudra permuter. Non pas que j'aie eu, en écrivant, ce lâche espoir. Je ne suis plus un enfant. Du moins, j'aurai montré à ceux de là-bas, » il désignait le côté de la rade, « que leur voisinage me pèse, que j'ai leurs grimaces trop dans les yeux, et que je ne suis ce bonhomme tranquille que parce qu'il me plaît! » Minçavoué, stupéfait, suivit l'éclosion de cette colère. Déjà Mauveine, calme, sirotait son kirsch. « Ce papier-là, risqua le docteur, n'arrangera point vos affaires là-bas. » Mauveine le regarda dans les yeux, puis doucement : « Qu'importe, s'il ne diminue point ma solde pour les miens? »

Minçavoué but un large trait de son bock et put se chercher une contenance, la gorge étranglée de « Hum! Hum! » Décidément, ce vieux capitaine ne comprenait pas qu'il est bon d'être gai quand on a soif. Par bonheur, l'apparition de Forney, qui, aux premières tables, serrait les mains de Jacotot et de Merseau, lui parut digne de chasser le grain de tristesse : « Il se met bien, Forney! voyez donc, capitaine, ce jeune homme! Il accompagne la superbe Juliette, Juliette l'intellectuelle. — Bien d'autres l'ont accompagnée avant lui, fit Mauveine ; elle est de ma promotion à peu près. — Bah! contez-moi ça un peu ; ah! vous avez dû avoir votre bonne part de farces, hein? » Il claqua les cuisses de son partenaire, et Mauveine, un instant remué, essaya de rechercher des lambeaux de temps.

Cependant, Forney reprenait les dominos qu'avait laissés Ribol ; Jacotot se déroba à la nouvelle partie et Juliette tint une place : « Imaginez-vous, murmurait Jacotot à la nouvelle venue, que Rose se promène encore je ne sais où,

avec des Brésiliens innommables. — Et après? — Non, de vrai ; elle ne se tient guère, et si elle était votre intime... — Et après? — Je suis sûre que vous lui donneriez un peu de votre éducation... des Brésiliens! » Juliette faillit plaindre Jacotot pour avoir vanté son éducation si supérieure, tout le monde le savait, à celle des autres, trottins ou grues. Mais son front enduit d'un cold-cream préraphaëlite, doré aux coins des tempes, aux autres places émaillé, ne supportait point de craquèlement à son émail. Croisant et décroisant les jambes, elle s'efforçait de faire tinter contre la barre de la table un bracelet qu'elle portait rivé sur la cheville gauche. « Qu'est-ce que vous devenez? ma chère, interrogea Merseau. — Mon cher, je pars pour Paris dans trois jours. — Mais tu en revenais la semaine dernière, s'exclama Forney, amant d'un soir, peu au courant des avatars de sa conquête. » Juliette eut une moue de mépris qu'eussent délicieusement encadrée des lys immenses, art nouveau : « Eh bien! est-ce que vous vous imaginez que je reste un mois d'affilée dans ce trou de Toulon? » Merseau, conciliant, ajouta sans rire : « Tu as de la santé de ne pas savoir, mon vieux, que Juliette revient toujours de Paris, ou va y partir le lendemain. » La fille le fixa avec dégoût. « Si vous y étiez, vous, là-bas, vous auriez de quoi satisfaire votre charmante passion. — Suffit Toulon pour les boys, ricana Merseau, flatté de voir sa manie si sérieusement discutée. Et, pendant votre séjour ici, comment avez-vous tué le temps ? » Juliette se demanda si elle daignerait répondre. Enfin elle laissa tomber : « Je relis les lettres de Flaubert, mon cher. » Jacotot ouvrit les yeux grands, tandis que Merseau, imperturbable, détaillait la femme avec joie. Mais Forney s'impatienta : « Allons ! veux-tu jouer, oui ou non? Dans ton sacré Paris, il n'y a que des sales youpins ; et j'y verrais rouge. » Le dernier sourire de Juliette étendit sa pitié sur l'enseigne mal vêtu, alors qu'elle se remémorait un instant les bonnes aubaines de chez Maxim's, où un juif, rencontré dans la marine, lui avait permis ses entrées plus tard.

Jacotot remuait les verres et les tasses, malgré les gros mots des amis. Enfin il n'y tint plus : « Je vais la chercher, moi, cette vache, cria-t-il. Bon voyage! lui dit Merseau, découragé de raisonner le vieux camarade de noce. — Il nous embête à la fin, celui-là! — Venez-vous au Casino, mes petits ? » Juliette approuva la proposition. « Attendons

un instant, pria Merseau: ce fou de Jacotot est capable de faire de la casse. — Il n'y a pas de risque, déclara Juliette ; il n'est pas un officier de marine à qui une femme ne puisse en faire voir à son aise de toutes les couleurs. — Tu crois cela, ma petite? sourit Forney. — Oh! vous, vous ne comptez pas : vous êtes la brute qui tueriez une femme pour l'empêcher de remuer, si son spasme gênait le vôtre. » Derrière la porte des water-closets, de grands éclats de rire retentissaient. Une course folle jeta dans le café des jupons mal rattachés, et des pantalons fins traînèrent la poussière. Toutes les filles s'étaient unies, comme au jeu du loup, pour faire échapper Rose Pétrole quand Jacotot était venu l'appeler. Au moment où l'enseigne, furieux, tournant la chaîne, s'était acculé de lui-même à une porte, elles avaient raidi leurs forces et Jacotot se trouvait maintenant loqueté dans un dépotoir. Elles accouraient, craignant sa colère furieuse et ravies de conter l'histoire aux buveurs. La Rotonde s'émut. Le gérant se décida lui-même à libérer Jacotot : il avait eu le temps de supputer les intérêts du premier coup de poing s'il le recevait. Mais Jacotot sitôt libre, hébété, fondit en larmes. Déjà les filles s'attendrissaient avec lui : il repoussa les plus voisines, et, au galop, descendit l'escalier vers la rue. « Il va chez elle, chuchotèrent les assistants. » Pendant une seconde, de bonnes camarades pensèrent à prévenir Rose Pétrole. Une seconde, et la pitié reprit débordante : « Allons-nous en, si vous voulez, maintenant, dit Merseau à Forney et Juliette — Vous ne courez pas après lui ? interrogea Juliette ironique. — A quoi bon ? ma chère, celui qui sent l'odeur pourrie d'un vagin n'en sent aucune autre ! » Juliette écœurée pressa le pas.

Sur le boulevard, la lueur des globes électriques figeait l'ondée en rais de métal. A souffles réguliers, le vent, enfilant l'avenue, gerbait ces lames d'eau et les flaquait crépitantes sur les auvents des brasseries. Il pleuvait pressé, comme toujours, comme pour contenter une fatalité, et n'y plus songer de longtemps après.

Les rangs de fauteuils, au Casino, s'édentaient à maintes places. La veille, dimanche, la foule des faubourgs s'était amusée son saoûl en matinée : pour les officiers et les fêtards de Toulon, seul le vendredi comptait, soirée de gala où l'affiche se renouvelait. Mais les galeries et les promenoirs étaient bien garnis des permissionnaires de l'escadre.

Merseau se déclara assez renseigné sur le spectacle: Forney interrogea Juliette du regard : « Comme vous voudrez, mon cher, dit-elle ; moi, je reste. Qu'est-ce que cela me fait d'avoir autour de moi moins de galons? Ne pensez-vous pas que je puisse m'intéresser en commun avec l'âme de ces braves gens? » La noblesse de son geste, promené sur le parterre, écrasa Forney. Merseau, ironiquement courbé sur les doigts de la fille, la quitta avec soulagement. Incertain de son emploi du temps, une rafale le fit frissonner sous son manteau à pèlerine. Alors il monta aux petits chevaux.

L'industrie avait grande vogue, non point tant manifestée par le nombre des fidèles que par leurs rondes habitudes et leur facile déboursé. En principe, la mise maxima ne devait pas dépasser deux francs. Les officiers russes, nombreux à bord de bâtiments en construction ou réparation, avaient depuis la fin d'automne largement élevé ce taux. Sur un petit tapis séparé, ils misaient des louis. Au reste, quelques-uns, moitié ivres, cuvaient mieux leur vin dans la petite pièce chaude, avant de boire et manger à nouveau quand ils paieraient à la Rotonde le souper d'une fille. Merseau les connaissait pour avoir partagé avec eux des orgies, et pour les rencontrer ici autant de fois qu'il y venait lui-même. Il les salua, chacun, au passage. Puis, plaisantant les hétaïres fiévreuses qui pontaient assises, il suivit plusieurs courses avec attention. Un des Russes les plus titubants gagnait avec persistance: Merseau, de place en place, revint jusqu'à celui-là. « Oh! très, très cher ami, voyez-moi gagner... beaucoup... beaucoup », bégaya le cosaque. — Vous ferez encore mieux avec moi derrière vous, prononça l'enseigne : je suis mascotte. — Ah ! j'ai vu jouer... très joli, joli, la *Mascotte.* » Trois tours des chevaux passèrent encore : l'étranger se vit rafler toutes ses mises. Au quatrième, il s'impatienta. Merseau rit entre ses dents de la colère, et, penché à mi-voix : « Ne vous désespérez pas, mon cher, vous auriez perdu d'autres coups après ceux-ci, c'est moi qui maintenant empêcherai la veine de tourner. — Alors, mettez, je vous prie, mettez où vous voulez. — Permettez, mais je ne puis. — Mettez. » Le Russe, tout en répartissant ses louis, força une pièce de cinq francs dans la main de Merseau. Les chevaux s'arrêtaient déjà : quand celui-ci cria : « Le 7! — Ça va, accepta le croupier. » Le 7 avait perdu: Merseau

jeta vingt sous sur le tapis, bousculé par la joie de l'ami qui, lui, rattrapait les mauvais coups précédents. Alors, des premiers, l'enseigne ponta le 7 de nouveau en annonçant très haut ; le 7 perdit encore. Le Russe s'amusait à gorge pleine de la déconvenue de son a i. Merseau feignit du dépit : « Allons, c'est bon! je ne joue plus. » Mais l'officier, surpris la plupart du temps par le « rien ne va plus », lui tendait une autre pièce le pressant de la mettre à l'autre tableau. Le chef de partie protesta un instant contre le jeu tardif de Merseau, sans que celui-ci s'arrêtât de porter la pièce au 7. Cette fois, le 7 fut crié vainqueur. « Quelle guigne ! s'exclama l'enseigne. — Oui, pauvre ami. j'ai entendu, zézaya le Russe de plus en plus ivre, cet homme n'a point voulu... bien malheureux. » Merseau lui tendit une pièce comme s'il l'avait conservée inutile dans la main ; puis, se hâtant vers le bout de l'autre tableau, il en empocha huit pareilles.

L'officier russe le saisit par un pan de sa pèlerine lorsqu'il passa de nouveau derrière le tableau de droite. « Bon. très bon, mascotte... Souper avec moi, vous voulez? » Merseau demanda : « A la Rotonde? Entendu. Est-ce que vous permettez que j'amène quelqu'un ? — ... Amener tout... tous frères : Mümm très-dry. — A tout à l'heure, vieux frère ,vous me trouverez là-bas. »

L'enseigne descendit les escaliers vers le contrôle, hésitant à fixer les trois ou quatre camarades et filles qu'il hébergerait à la table du vieux frère. Les officiers russes, la main large, dépensaient beaucoup en soupers, et réglaient les additions en un de mois. Merseau, racolant des amis ou amies utiles aux temps durs, les délectant de quelques huîtres et de quelque champagne, semblerait fort à propos et fort gentîment solder des reconnaissances. Et puis, s'il le fallait, n'avait-il point le gousset garni maintenant dé huit « patards ? »

Dans la salle, Forney s'allumait déjà aux invraisemblables dessous des chahuteuses genre Barrison. Juliette bâillait avec grâce. Quand Merseau les eût rejoints, Forney refusa d'abord l'invitation ; le coucher de Juliette à partir de trois heures valait moins qu'à partir de minuit et se payait autant. Mais Juliette se déclara ravie de souper avec un Russe. « Vous êtes plus gentil que vous ne voulez dire, mon cher, affirma-t-elle à Merseau modeste. » Forney n'osa insister. Somme toute, il bénéfi-

ciait d'une oisiveté de la belle Juliette et devait s'en estimer heureux au prix courant. Il réfléchit, après avoir pris heure avec le camarade, que le festin permettrait sans doute à sa virilité toujours prête, un bon acompte, sinon avec Juliette, du moins avec une autre fille.

Merseau quitta le Casino allègre. Les gamins transis, réfugiés sous le péristyle, quêtèrent sa contre-marque. Il les repoussa. Mais tandis qu'il traversait le boulevard haletant encore de la douche passée, deux éphèbes étranges s'accrochèrent à lui. « Bonjour, Oscar, murmura l'un. » L'enseigne, jadis, questionné sur son nom, avait, moitié plaisant, confié à ses nocturnes amis le pseudonyme choisi : « Oscar Wilde. » Ce soir, il hâta le pas sans gagner toutefois le trottoir éclairé. Les voix efféminées du couple l'escortaient. Il les interrompit brutalement : « Fichez-moi la paix, Françoise et Réséda ; aujourd'hui, je n'ai rien à faire. — Tu vas voir des femmes! minauda l'adolescente Françoise. — Méchant! renchérit Réséda. » Merseau haussa les épaules en crachant. « Allons, à bientôt, mon chéri ; sans rancune », chuchotèrent les comparses, abandonnant la poursuite.

Les ordres donnés au maître d'hôtel, qu'il traitait en matelot de pont, Merseau s'orienta vers un bon coin de la Rotonde, désertée un temps pour le Casino. Il était onze heures à peine. Forney et Juliette n'apparaîtraient guère avant une demi-heure, de même Alexéief, rivé aux petits chevaux jusqu'au dernier tour. L'enseigne avisa la table ordinairement réservée à un carré de pokéristes, et, comme d'ordinaire, occupée par les habitués. Il serra des mains et suivit des coups. Une dernière bande de filles et d'officiers tenta en vain de l'entraîner « dans l'Est », c'est-à-dire à la promenade classique parmi le quartier réservé. A ce poker s'étaient installés un capitaine de frégate, pilier de tous les cercles, Saïgon et Dakar, Majunga ou Hanoï, puis un médecin de marine, puis deux gros négociants de la ville, ceux-ci pas encore hommes mûrs et plus jeunes gens. Leur fumerie, luxueusement installée, leur avait conquis de fortes relations maritimes, et, après avoir été de toutes les noces orgueilleusement, ils en menaient de nouvelles, généreux et bons enfants. Le plus proche de Merseau, parfait Gambrinus, le visage rose et gras, le ventre breloquant, les mains déployées en gigantesques éventails cria pour que l'on bût. L'enseigne

d'abord se récusa. « Allons, à d'autres! mon petit Merseau, un peu de Mumm pour se préparer à la nuit. — Moi je vous offre quelques huîtres, voulez-vous? proposa l'autre: j'ai besoin de me refaire. » Ce fut un répit où le docteur et le frégaton bourrèrent des pipes. Mais Merseau refusait déjà les huîtres. « Je vais souper dans un instant, déclara-t-il, le ton dégagé: Alexéief, Forney, Juliette: et puis ceux qui voudront. » Le jeu reprit en attendant que l'on ouvrît les huîtres. Mais le garçon avait servi le Mumm. Merseau toasta avec tout le monde; il lampa sa coupe pour la remplir aussitôt. Puis, curieux des fulls et des flushs, il s'intéressa vivement aux audaces du Gambrinus, sans cesser de jeter à intervalles réguliers du champagne sur la glace de sa coupe pleine à moitié, afin, recommandait-il, de ne point boire seulement le froid.

Un brouhaha chauffait dans le couloir, entre le restaurant et la Rotonde. On entendait les coups assourdis des têtes lancées contre le buste du nègre où s'essayent les forces. Les pièces de deux sous tocaient dans la bascule automatique. Et le déclanchement butait sans interruption. Il vint des lambeaux de chansons de caserne; il résonna sous la voûte des sentimentalités de la rue : ? « Est-ce que le Casin est déjà terminé ? interrogea l'un des joueurs. — Pas possible, assura Merseau. — Qui est-ce qui fait ce vacarme, alors? » Ils continuèrent, sans autrement s'intéresser à l'irruption d'une quinzaine de lieutenants et sous-lieutenants d'infanterie de ligne, aussi ivres qu'Alexéief, balancé de bras en bras au milieu d'eux. Merseau craignit qu'on ne lui soulât à mort son amphitryon, mais le Cosaque l'avait reconnu et lui faisait signe de venir. L'enseigne préféra attendre une accalmie dans les hurlements des arrivants. Ceux-là, les biffins, on les voyait une fois l'an à la Rotonde. Pour le moment, au sortir d'une réception au mess, ils se sentaient les maîtres dans le café abandonné: la présence d'Alexéief, d'un Russe, soufflait à leur griserie des bouffées d'une insolence nouvelle. On s'arrachait l'ami et allié, le frère ; d'aucuns lui répétaient que l'avenir était à l'infanterie, que le tsar rêvait des fraternités d'armes entre les régiments de numéros pareils en France et chez lui, qu'ils avaient connu bien des Russes très gentils et très chics, des comtes, des princes même, lors des fêtes données à l'amiral Avellan. Alexéief, morne, écoutait, tâtonnant dans ses gestes troubles l'attitude conve-

nable aux toasts historiques. Mais d'autres frères le déridèrent, pariant des lampées inouïes sans oublier le défi de vider une botte de champagne. Et un lieutenant blême, les moustaches gluantes de chartreuse, soutenu sur une table par des camarades, ne cessait de chanter en mélopée traînarde : « Moi je fais la pomponnette avec de la chartreuse... de la chartreuse dans des cloches à fromage! moi je fais... »

Des garçons, impertinemment calmes parmi le tumulte des voix et le tambourinement des verres, recouvraient de nappes une grande moitié des tables. Merseau abandonna le coin du poker pour arracher Alexéief à la bande des biffins. Mais son sang-froid jurait avec l'ivresse des officiers de ligne; sous les vapeurs qui s'épaississaient, la vieille haine contre la marine gronda. Par bonheur, Alexéief embrassait à pleine bouche son ami; alors l'attendrissement gagna les buveurs. Ce fut à qui collerait sa bouche sur la bouche de l'ami et allié, à la mode cosaque. Merseau dut vider une coupe de chartreuse en chantant le refrain de fête, la pomponnette. Le lieutenant blême avait réussi à coups de menaces à se faire apporter une cloche à fromage où il vida la liqueur. Des bravos éclatèrent avant qu'il eût levé le bras. Mal assuré sur le marbre où glissaient ses jambes recroquevillées de flageolements, il descendit sur une chaise sur laquelle les camarades continuèrent de le soutenir. C'est ainsi qu'il se persuada de sa solide assiette. Alors gonflant sa voix cassée, il tenta de crier : « Je bois à la mort des juifs et des francs-maçons ! » Parmi les bravos délirants, la première gorgée passa entre ses lèvres; à la seconde, il roula à terre, assommé.

On avait déjà emporté dans un salon réservé l'ivrogne raidi, qu'Alexéief pleurait encore à chaudes larmes. Merseau réussit à l'entreprendre un moment : le temps de lui désigner la table où il devait rejoindre ses invités. Alexéief pro it. Il arrivait d'ailleurs qu'au-delà d'un certain degré d'alcoolisme, sa lucidité ne diminuait plus. Comme l'enseigne, rassuré sur le sort du festin, dérangeait des clients attablés de nouveau, après la représentation du Casino terminée, il heurta un étranger et dut s'arrêter, assez longtemps pour l'entendre dire à une femme silencieuse en face de lui : « Regarde-moi ces voyous en uniforme; ils sont presque tous comme cela. » Merseau n'avança plus. L'homme, beau garçon, les yeux lourds, le

barbe assyrienne, s'était tu et fixait le passant. Merseau se retourna à demi vers le groupe qu'il avait quitté : « Vive l'armée! à bas les juifs! répéta-t-il, comme pour un adieu, et sans perdre de vue son voisin. » Celui-ci ne bougea point; il pinça un sourire aussitôt éclos; la femme qui buvait avec lui se sentit en mauvaise posture. « Il vous déplaît donc de crier « Vive l'armée! » monsieur, insista Merseau, toujours à la même place. » L'interpellé ne parut point s'étonner d'avoir à répondre : « Je ne suis pas venu ici pour cela, monsieur, fit-il. » Sa politesse parut à l'enseigne d'une lâcheté certaine. Aussi ne voulut-il pas perdre le bénéfice de l'incident : « Ohé! les frères de l'armée, lança-t-il vers le groupe des biffins, voici monsieur de Youpin qui vous traite de voyous en uniforme. » La femme que le juif avait prise avec lui s'éclipsa, se réfugiant aux water-closets, pour attendre les événements. Lui se leva sans brusquerie, et mit une chaise entre les jambes de Merseau et les siennes.

Les officiers accouraient furieux, du moins ceux qui pouvaient encore se hâter, l'ivresse secouée avec peine. Des tables d'indifférents éloignaient de l'étranger leur gesticulation : et dressée sur cet arrière-plan de menaces, l'apparence de Merseau devenait un symbole qui suffisait à la plupart au cas de réalisation. A ce moment, l'enseigne aperçut Forney qui, suivi de Juliette, s'informait de la table retenue. « Viens donc ici, mon vieux, lui cria-t-il; il y a des gens de Jérusalem qui nous appellent des voyous en uniforme. » Forney, abandonnant la belle Juliette, bondit. Sa virilité, exaspérée par le voisinage de la fille au Casino, lui chauffait des énergies à dépenser. A lui le juif fit face; Merseau s'en revint à petits pas se fondre au groupe des lignards. Alexéief reniflait l'odeur de la bête traquée jadis au travers de la Sainte-Russie. « Il faut pendre cela, pendre tout de suite, clamait-il. » Cependant Forney avait saisi l'homme au bras : « Youtre immonde! Ah! tu oses nous insulter; hors d'ici, Dreyfus, Judas! » L'autre tendit ses muscles et repoussa l'adversaire. Puis, la voix à peine tremblante : « Vous êtes trop, messieurs les sabreurs; soit donc vous, monsieur, l'ennemi, puisque vous le voulez. » Et sa main tomba bien à plat sur la joue de Forney, à qui il tendait de l'autre main sa carte. Des braillements bouleversèrent la Rotonde. Forney, abruti, cherchait une carte que l'homme attendait froidement.

Alors les clameurs baissèrent, baissèrent, et dans un silence, on entendit le juif dire au gérant : « Je ne paie point le bock de madame, je m'en vais pour ne pas gêner votre établissement » ; et à Forney : « à demain, monsieur. »

Au bout d'un instant, dans le ronron repris du café, Alexéief continuait seul ses injures au juif. Les biffins entourèrent Forney avec sollicitude. A tous il passa la carte : « Sigismond Ephraïm, négociant. » Tous l'examinèrent, la retournant, puis quelqu'un conclut : « Allons, c'est bien un juif! » Forney se ressaisit quand il se vit tout seul debout encore parmi le groupe assis comme tout à l'heure ; Juliette, railleuse. l'attendait au loin. Il se précipita vers Merseau : « Eh bien, mon cochon, elle est bonne celle-là. Tu t'eng...avec un type, et c'est moi qui suis chargé de répondre pour toi. Non, elle est bonne! » Merseau, essaya de rire. Mais la colère de Forney montait : « Tu es un muffle, mon garçon ; tu as fait exprès de me mettre dans cette histoire stupide, pour t'en tirer à bon compte. Mais rira bien qui rira le dernier. D'abord, je vais dire à ce youtre que tout en restant à ses ordres, je te cède le pas qui te revient. — Allons! mon vieux, tu divagues ; viens souper, et demain tu seras ravi d'allonger un bon coup d'épée à cette bête puante. — Zut! est-ce que je sais, moi, comment je m'en sortirai? Tu es un muffle, un sale muffle. Je t'ai assez vu! » Il tourna le dos à Merseau, et Merseau eut peine à donner une explication de son départ à Alexéief.

Juliette reçut Forney le plus gracieusement du monde : « Eh bien! vous voilà content, mon cher; vous allez pouvoir enfin pourfendre Israël! » Forney la regarda de travers ; il fallait cependant sourire : si son dépit se traduisait ici, Juliette irait sûrement coucher seule. Du moins il convenait de ne pas perdre l'aubaine après avoir reçu la tuile; il souffla bruyamment : « Ah! il sera assez tôt demain de m'informer de mes témoins, à moins que tout à l'heure il vienne ici de bonnes âmes. — Et pourquoi donc faire? demanda une voix derrière Forney. — Tiens! vous ne vous êtes pas couché, vous? » C'était du Pré qui frappait de sa canne l'épaule de l'enseigne. On le renseigna : « Mauvaise affaire, Forney, dit-il, trop heureux de ne point rassurer le camarade; vous savez, par le temps qui court, juiverie oblige, autant que journalisme, oblige à se trouver bretteur quand il faut. » Forney réussit mal

une chiquenaude d'indifférence; du Pré s'impatientait déjà des rumeurs mal apaisées dans les groupes : « Eh bien! qu'on se secoue ici! Je suis revenu pour rire un brin... je m'ennuyais tellement chez moi que je n'ai même point trouvé amusant de dormir! » Juliette regarda dédaigneusement la foule de la Rotonde : « Ceux-là, s'amusent! » Du Pré se piqua au jeu : « Un peu plus que chez Maxim's, ma belle chatte; et vous savez, j'en ai goûté autant que vous, de Maxim's. »

Les civils s'en allaient coucher; l s officiers de ligne, abrutis et aphones, quittèrent le café en mâchant d'obscènes refrains. Et les officiers de marine affluaient. Autour des femmes ils se groupaient. Aucune rivalité ne sélectionnait des assemblages : seulement l'habitude prise dans un voisinage de logement réunissait autour d'une même table des intimes de fumerie. Aucun désir présent ne gênait un autre désir : nombre de lieutenants et de capitaines se savaient au même titre férus d'une même fille, et nombre de ceux-là devaient ce soir se contenter d'une place à son cercle, où l'amant sérieux paierait l'addition. Mais leur folie avait pris coutume de se faire raison : ils supportaient qu'un seul, à des moments inéluctables, usât sans partage du corps chéri, sûrs que les absences de l'escadre leur ménageaient une bonne part à d'autres moments aussi régulièrement prévus. Car l'amant sérieux par tradition devait ignorer la jalousie. Son privilège, payé fort cher, lui permettait seulement un droit d'option pour les nuits que le service n'employait pas à bord. Pour lui, nuit libre, nuit d'amour. Pour les autres, la meilleure des mutualités répartissait quelques nuits d'amour parmi la somme des nuits libres. L'ancienneté des relations faisait beaucoup pour la réalisation d'un bon dividende; les actionnaires récents et minces attendaient avec patience un remboursement au gré du sort, et quelques-uns soupçonnaient la léonine économie des parts du fondateur.

Entre tous, du Pré était le plus enrichi par ses prélèvements. Ce n'est pas qu'il usât beaucoup d'un passé célèbre parmi les filles, ce n'est pas qu'il eût semé avec volonté de récolter : mais à cette heure de la carrière, il lui eût semblé grotesque de rétribuer une faveur quelconque. A la Rotonde, il ne cherchait rien; chez lui, dans le salon où grésillaient les boulettes, il trouvait en tas les hétaïres gorgées d'opium ; alors, parfois, comme conseillé par une con-

descendante pitié, il donnait à l'une, bien choisie, une moitié de son bon lit dans la chambre close loin du salon.

Aussi, tandis qu'il rôdait, conteur, railleur, satirique, entre les tables, nommant leurs convives, critiquant leurs services, quelques camarades ne s'empressaient guère d'attirer son attention ou de fixer sa verve. « Une femme que l'on mène chez du Pré, avait coutume de dire Jacotot, n'en sort plus ; mais soi, l'on se retrouve toujours sur le trottoir. » Les défiants de la Rotonde, à cette heure, pensaient comme Jacotot. Malgré cela, malgré l'appétit ou la hâte vers le lit, des remous de joie haute se continuaient dans le sillage de du Pré. Forney, une fois de plus, tentait en vain de décider Juliette au repos : « Du repos avec vous, mon cher : je vous connais trop! Vous voulez en avoir pour votre argent; moi, je cherche à vous en donner le moins possible, n'est-ce pas?... Et puis, non; je veux rester encore pour voir ce dont ce fou de du Pré est capable pour se distraire. — Pour distraire les autres surtout, ronchonna Forney. — C'est beaucoup, mon cher. »

Maintenant du Pré gesticulait au milieu d'une bande. Sur ses indications, les garçons, alertes désormais, apportaient des planches, des clous, des cordes. La voix de crécelle du lieutenant de vaisseau s'agrippa à un rythme avec lequel, dans les ports, peinent les matelots vétérans. Des voix justes reprirent le refrain; et, en un moment, la Rotonde berça et nasilla les coups de marteau. Les lazzi ricochèrent. De tous les coins sauta la phrase célèbre où l'indolence du Midi lâche se raille elle-même : « Forcès pas, qué! » Enfin l'œuvre parut, large caisse, chariot sans roues. Déjà les cordes longues y étaient fixées, et des gens s'y attelaient, piaffant en une gaîté de gamins dans la rue. Du Pré, solennel, pris place dans l'équipage; le gérant, quelque peu inquiet, l'avait cependant sur son ordre coiffé d'un chapeau haut de forme. Alors le petit lieutenant de vaisseau cria à travers la Rotonde : « Le président Carnot se rendant au lancement du *Magenta*. » Et l'attitude de caricature fut parfaite, le buste seul de du Pré émergeant, et son faux-col immense répétant très naturellement ceux qui firent célèbres. Les classiques sonneries retentirent, hurlées par des gosiers rafraîchis, et du Pré passa d'un bout à l'autre saluant, superbe, officiel, présidentiel.

A l'autre bout du café, contre la grande porte condamnée jusqu'à l'aube par règlement de police, des chaises s'empi-

lèrent. Une table de marbre bascula et vint s'accoter contre l'étage supérieur des dossiers; une autre fut placée bout à bout, puis une autre, et d'autres encore, chacune surélevée avec son inclinaison par des bancs, des comptoirs, toute l'assise possible construite malgré les protestations des gérants. A la force des bras, les officiers soulevèrent le chariot jusqu'au haut de la pente improvisée; ils s'arc-boutèrent pour le retenir, tant que du Pré y eût pu reprendre sa place. Il s'assit, toujours grave. Son tube s'assombrissait, recouvert d'un enduit bizarre. Mais les camarades avaient ses instructions. Le chariot, après avoir simulé la daumont présidentielle, devenait cuirassé d'escadre. Un silence ému se fit dans la Rotonde. Tassés bien l'un contre l'autre, par tailles décroissantes, deux rangs d'amis bordaient les marbres, les mains pleines d'allumettes. Tout fut prêt. Du Pré fit un geste: au bas de la pente, l'on imita le bruit des dernières scies et le roulement du dernier coin enlevé ; et soudain le chariot descendit à toute vitesse. Sur l'enduit du chapeau, les allumettes préparées craquèrent et flambèrent, et dans un nuage de fumée, le chariot vint s'écrouler sur le parquet. Alors les bravos frappèrent, et, tandis que du Pré saluait sans interruption, le cou raide, une multitude de « Marseillaises » jaillit d'un fracassement d'assiettes.

« La note! » commanda au gérant principal du Pré, sorti des ovations. L'autre s'inclina, le sourire mélancolique et respectueux, sans bouger ; et le lieutenant de vaisseau n'insista pas. Il rejoignit Forney et Juliette ; pendant le temps de la farce, Merseau avait pu calmer la colère de Forney et ils remâchaient ensemble l'incident du juif. Alexéief ronflait sur la banquette. Mais du Pré, encore plein de gaîté, le secoua et remonta la bonne humeur des autres. Merseau souffla dès lors au Russe le menu, enchérissant sur des caprices d'ivrogne, secouant le maître d'hôtel pour lui apprendre une recette d'escargots au caviar. Juliette se détendit ; elle prit près d'elle du Pré et elle s'efforça de faire raquette à ses saillies.

Cependant, à deux pas, un buveur solitaire, face à la bande que traitait le Russe, ne cessait de fixer la fille, et de lui cligner très amicalement de l'œil à leurs rencontres des regards. Forney s'aperçut vite du manège. Résigné déjà à une perte sèche sur sa nuit payée, il avait bourré sa pipe par-dessus la bière qu'il buvait au lieu de champagne. « Qu'est-ce qu'il a, celui-là, à te regarder de cette

façon? questionna-t-il à Juliette. — Cessez de me tutoyer, mon cher, répartit la fille. — Enfin me diras... me direz-vous les droits de cet intrus malhonnête? — Tiens! voilà « Ces Messieurs », s'exclama du Pré avant la réponse de Juliette ; venez donc ici, du Syroch, hé! ici, héla-t-il. » Tandis que l'autre approchait, Juliette expliqua à Forney que ce monsieur, aide-commissaire, fort correct et généreux, était de ses amis et qu'elle trouvait naturel d'être saluée par lui en camarade. Merseau se tordit dans le nez de l'aide-commissaire, vêtu avec une recherche suprême, inconnue à Toulon avant lui ; Forney fut heureux de s'unir à ce lourd mépris en ricanant. « Bonsoir, «Ces Messieurs, » prononça Juliette. — Hein? demanda Forney, la tirant à l'écart. — Eh! oui, vous êtes bouché, mon cher : Ces Messieurs, du Syroch d'Aurival de Saint-Conseil. » Merseau faillit étouffer dans son vin en écoutant le commentaire du surnom. Le commissaire, sans broncher, causait à du Pré. « N'empêche, reprit Forney presque à haute voix, que ce n'est guère chic pour un monsieur aussi chic d'afficher ainsi ses relations avec une femme. » Juliette eut envie de laisser complètement Forney ; mais ses dédains lui rapportaient en général trop peu pour qu'elle en essayât une spéculation de plus. Alors elle fit signe à du Syroch qui attendait toujours debout : « Cher monsieur, dit-elle, je vous présente un de mes amis, Forney. » Du Syroch, gravement fouillait sa poche ; il y trouva une carte enfin et la tendit. Forney avait suivi, stupéfait, son geste : « Ah! j'en ai assez, cria-t-il. » Merseau, légèrement inquiet aussi, se demanda si le commissaire avait prêté l'oreille aux grossièretés de l'enseigne. Mais Juliette, à voix basse : « Imbécile! dit-elle à Forney, c'est l'habitude élégante de se présenter, même après avoir été nommé. » Puis à voix haute : « Mon cher Forney, remarqua-t-elle, ne manquez pas d'observer la finesse des bristols de monsieur du Syroch ; il les commande chez Stern, à Londres. — C'est vrai, répéta Forney convaincu. » Merseau ajouta : « Il n'y a qu'à Londres que l'on puisse avoir des choses comme cela... Asseyez-vous donc, monsieur. » Et la ripaille commença : Alexéief, qui n'avait rien compris, embrassa sur la bouche du Syroch d'Aurival de Saint-Conseil.

Ils mangeaient, les cinq hommes et la fille, depuis quelques minutes, quand Rose Pétrole entra en coup de vent : « Bon! personne ne se couche donc ce soir! cria Merseau.

— Bonsoir, les petits! répondit Rose. Imaginez-vous que ce crétin de Jacotot a défoncé ma porte ; il voulait me faire un mauvais coup. Alors je me suis sauvée avec mon Brésilien et je viens commander des œufs durs, tout mon souper étant resté chez moi, aux mains de cet abruti. » Alexéief bégaya une invitation ; mais Rose remercia : « Vous êtes aimable, monsieur le Russe ; mais je ne suis pas à l'alliance aujourd'hui. » Elle s'en allait aussitôt venue ; du Pré, silencieux tout à l'heure, dit, en reprenant sa fourchette : « Bon voyage, chameau. » Rose Pétrole entendit ; elle était laide en effet, et devait ses succès d'hommes à une science d'alcôve pour l'affichage de laquelle les filles de haut rang la méprisaient. Posant ses paquets sur une table, elle accourut : « Tu as dit? interrogea-t-elle à toucher du Pré. » Du Pré pâlit sans répondre. « Tu as dit? répéta Rose, assez calme. » Le lieutenant de vaisseau haussa les épaules et se prit à fixer ses pieds. « Tu peux regarder tes bottines de quarante francs, siffla Rose : elles ne sont pas plus payées que tout ce que tu portes! Tu n'as pas même su payer une femme, pas plus moi, le chameau, que les autres attirées chez toi et acquises pour pas cher. Il n'y a pas longtemps, rappelle-toi que, sans le sou, accueilli par une malheureuse qu'allèchait ta jolie figure de marlou, tu es resté chez elle des mois, non pas pour coucher, mais pour manger. » Du Pré fit tête à l'orage : « Ma petite, j'ai bien envie de te fouetter, affirma-t-il. » Rose, forte fille, appuya une main qu'il sentit peser sur l'épaule du petit lieutenant de vaisseau. Puis elle reprit : « Crevé! chiffe! Tu devrais être bon pour les jours qu'il te reste à vivre. Mais non, tu ne seras jamais qu'un souteneur! Et si moi je me moque de tes insultes, voilà pour celles que tu as tant exploitées. » Elle s'écarta légèrement pour le gifler à toute volée. Puis, sans se retourner, elle reprit le chemin de la rue.

Juliette se leva : « Ah! non, vous savez, mes chéris, j'en ai assez de ces histoires : j'aime mieux dormir sans souper. — Parfaitement : appuya Forney, mais sans trop élever la voix devant du Pré. — Vous, mon cher, restez donc ; je m'en irai seule. — Juliette! supplia Forney. — Seule, entendez-vous? » Forney blasphéma. Du Pré, l'apparence calme, plaisantait Alexéief, et Merseau, effrayé de l'écot à payer pour le festin interrompu, joignit ses plaisanteries à celles du lieutenant de vaisseau, pour retenir le Russe. Le correct du Syroch d'Aurival de Saint-Conseil leva la main

pour arrêter l'explication de du Pré : puis, la bouche en cœur, époussetant du doigt l'incident, il déclara : « Oh! mon cher! ce sont des choses qui arrivent à tout le monde. »

Cependant Juliette faisait lentement ses préparatifs. Forney lui tournait le dos obstinément et réfléchissait à son duel du lendemain. Lorsque du Pré vit du Syroch se laisser prendre aux rasades de Merseau et d'Alexéief, il suivit du coin de l'œil les mouvements de la fille. Elle l'observait aussi, s'attardant aux racontars de Louisa la bouquetière. Enfin, levé pour chercher n'importe quoi, le lieutenant de vaisseau la rejoignit. Les autres toastaient de nouveau. Ils filèrent.

Forney eut le temps de les voir disparaître ensemble dans le couloir. Sa pipe se déchargea dans son bock ; puis il cria : « Non, elle est bonne, celle-là! »



## VII

Le duel de Forney n'occupa guère l'attention à bord du *Tolbiac*. Lui-même n'en parlait point. Jacotot et du Pré, abrutis d'opium, d'ailleurs assez préoccupés de leurs incidents propres, se contentèrent de quelques vagues interjections à l'adresse du juif. Merseau attendait l'épilogue. Vers dix heures, un timonier prévint Forney que, dans une barque accostée, le patron le réclamait instamment. Il alla: quand il revint, Merseau murmura : « Eh bien? — Rien du tout, dit l'autre vivement. » Cependant, un moment après, Merseau sut par le timonier demeuré aux écoutes que ce patron de la vieille Darse venait, de la part d'un monsieur, avertir le lieutenant Forney que des affaires obligeraient ce monsieur à quitter Toulon le soir. La barque revint à deux heures. Au milieu d'un exercice général du canon, Merseau la reconnut fort bien. De sa tourelle il aperçut Forney, qui, à nouveau, parlementait avec le pêcheur, malgré le brouhaha du bord. Et il ne douta point que l'affaire ne prît une bonne tournure pour la sûreté de l'enseigne. Mais ce ne fut que le soir, à l'heure de l'apéritif, que Forney s'en vint guilleret vers la table où Merseau et quantité d'autres buvaient au café du Commerce : « Eh bien! vous savez, mon affaire se change en eau de boudin. — Bah! — Oui, envolé, disparu, monsieur Sigismond Ephraïm ; il a pris le train de 3 h. 18! — Il est parti sans laisser d'adresse, comme on dit à la fin de la *Clairière*, remarqua du Syroch, parmi la bande ; car il avait des lettres, ainsi que nombre de commissaires. — Quel dommage, mon vieux conclut Merseau, que tu ne sois pas descendu plus tôt à terre aujourd'hui! »

Personne n'insista, ni ce soir-là, ni le lendemain. Le départ occupait trop les gens. Jacotot et Mauveine n'avaient

point encore de réponses à leurs demandes de permutations. Or, l'amiral de la Glu se préparait à fixer officiellement l'appareillage au samedi, midi ; Jacotot hurlait de rage ; Rose Pétrole ne lui avait point accordé des faveurs de consolation. Et sans répit, sans souci du reste d'être entendu des matelots, il promenait des machines au spardeck, de la dunette à la tourelle-avant, anxieux de trouver une cause inattendue de retard, d'entendre le désespoir des mécaniciens ou des torpilleurs en présence d'une soudaine avarie. Mais tout marchait, tout ronflait, comme le criait Goubuit. Echanson, dressé par le commandant, ne dormait plus; ses sous-ordres, Risselon et Siren, fort au courant de leur affaire, ne craignaient plus d'avoir à demander un sursis en tremblant sur les jambes.

Bref, le départ du *Tolbiac* était un départ sinon historique du moins annalaire. L'opinion publique, avertie de la mission, ouvrait des yeux d'Argus. Depuis le fameux accident sur la route de Cronstadt, elle se tenait prête à décider des exécutions. Aussi les Constructions Navales ne marchandèrent point leur concours à des menues réparations. Les baleinières électriques ne cessèrent d'aller et venir entre les ateliers et le bord. La direction du port précipita les citernes, les chalands de charbon arrivèrent à l'aube du mardi, et l'on vit, chose inouïe, un lieutenant de vaisseau adjoint aux Mouvements ne point quitter son bureau avant cinq heures, par crainte d'une réquisition de matériel lancée par Bichin.

Le *Tolbiac* reluisait, toujours fourbi au clair, mais repeint pour la circonstance, inutilement d'ailleurs, puisque la première journée de mer devait l'engrisailler : n'importe! Les exercices suspendus après le dernier branle-bas simulé, Roberzans avait réparti l'équipage, suivant la tradition, aux postes de propreté. Et les matelots, allègres à l'idée du large prochain, redevenaient vraiment les gars solides et chantants que célèbre la légende.

Le froid, beaucoup plus vif qu'en l'ordinaire novembre de Toulon, ne trouvait plus de geignards. Les hommes s'en gaussaient, parlaient d'en faire utile provision pour emporter là-bas, dans la ville fiévreuse, entre les rives brûlantes de la rivière où boivent des buffles. Leduc de Noirné, méditatif et plus solennel que jamais, avait recommencé sa surveillance désintéressée de l'Ecole élémentaire à bord, et il passait volontiers entre les tables pour conférencier

sur l'avenir de l'Indo-Chine et le danger des maladies vénériennes à Saïgon.

Et la rade, toute, s'illuminait de l'agitation du *Tolbiac*. Ce n'étaient point seulement les embarcations du bord et les baleinières électriques des ingénieurs qui coupaient d'ondes indéfiniment élargies la mer lourde et refroidie. Les marchandes de comestibles, ordinairement en nombre limité pour vendre aux matelots des compléments de nourriture, profitaient de la tolérance de gaîté que le capitaine d'armes héritait de Roberzans. Au long du jour, huit ou dix barques antennées encombraient les coupées, effarées dans une fuite quand le factionnaire leur signalait brutalement une arrivée d'officiers, vite resserrées et remuantes et grouillantes de diversité lorsque la chose officielle n'était plus. Les pompes des citernes claquaient ou gargouillaient sans interruption. Le charbon terminé, la nouvelle toilette du bateau s'ébauchait, blanche ainsi qu'il sied pour les croiseurs qui vont au-delà de la mer Rouge. Les cheminées semblaient nues, nues pour avoir été déshabillées; et les pièces de canon, jusque-là maussades et dissimulées sous leur vernis brun, prolongeaient dans leur soudaine blancheur des curiosités de bêtes révélées.

Par-dessus le froid roide cuisait un soleil sans éblouissement, un soleil sans rayons, plaqué chaud en son cercle maintenant précis. Au pied du Faron, la brume lumière se fondait avec la brume de rosée. Les crêtes moins dorées, mais adoucies dans leur grisaille, apportaient une illusion de neige, sans en avoir jamais supporté. Puis, le dessin moins houleux des collines par-dessus La Seyne, joignait en estompes sans traits le dos de ces Alpes minuscules à l'isthme velu de Tamaris. Là, germait l'impression de l'hiver joli, de l'hiver bon enfant, d'une saison sans cadavres ni corbeaux, créée pour sortir les fourrures. Contre la masse de Sépet, des gloires de crépuscule ébouriffaient encore le caprice des villas et des routes, étoffées du velours des pins réguliers. Et, en revenant vers le Mourillon, pour fermer le cercle coutumier entre Sépet et le Cap Brun, la brume reprenait, matinale ou vespérale, d'où sortaient les torpilleurs en exercice de la Défense Mobile et où rentrait l'amorphe largeur des flots.

Roberzans, trop occupé par les préparatifs, se décida à mander à bord Alice, son habitude, comme l'on disait au carré par correction. Lui, plus que tout autre, plus

qu'Echanson, devenait dans le remue-ménage le grand factotum : au capitaine de frégate, officier en second, incombaient les demandes de chalands, de citernes, le règlement des derniers convois de permissionnaires, la surveillance des vivres embarqués, la police des marchandes et la vitalité du bord autant que la correction des façades, et la bousculade brutale des manœuvres aussi bien que la souriante apparence du chef toujours prêt aux ordres d'autres chefs. Donc, pour ne point pâtir en son hygiène, il s'assura que le jeudi soir, avant-veille de l'appareillage probable, Carlan, le chef d'état-major, mangeait, seul des officiers supérieurs à la table commune. Et Carlan n'était point gênant. Non qu'avec sa pittoresque grossièreté de langage, il n'eût maintes fois flagellé les « gourgandines » de Toulon. Mais ici, à bord du *Tolbiac*, il devenait complice sans effort et s'en réjouissait avec quelque malice. Il savait pourtant Roberzans marié et père de famille. Où sa femme et ses deux laiderons de filles vivaient, ceci ne faisait point matière. Il importait au contraire que, tout en maintenant une juste décence, un frégaton fît preuve à son plaisir, d'une verdeur au moins égale à celle du grand Frimeur.

« J'ai prié Marie-Branter de dîner avec nous, dit Roberzans, en achevant ses explications à Carlan. — Hé! Hé! vous le gênerez, cher ami. — Que non! Branter a les idées justes : et puis il sait bien que je lutte de mon mieux contre la mauvaise bête, et, comme je crois autant que lui, il me plaint, s'efforce par ses œuvres de m'absoudre en partie. » Carlan regarda si Roberzans parlait sérieusement : mais il ne commenta point, car Roberzans soudain se confisait dans ses mines doucereuses d'entre favoris rouges, la mine de paternité qu'il promenait au milieu des ouvrières en haut de la place de la Liberté.

Les deux officiers supérieurs allaient prendre le trictrac quand le vaguemestre frappa pour donner le *Petit Var*. Carlan courut aux dernières nouvelles et s'écria : « Tiens! la grandissime promotion y est enfin. — Oh! voyons. » Et Roberzans se pencha sur le papier. Des morts et des retraites, depuis août, avaient laissé vides de nombreuses places d'amiraux. Et, pour rompre avec la tradition, ronchonnaient les postulants les plus achalandés, en réalité pour concentrer en une seule liste toutes les mutations du semestre, le ministre avait différé d'immédiates nomina-

tions. « Ah! enfin, reprit Roberzans ; ce juif de ministre, ce Vingrandy a dû bien choisir pour avoir si longtemps réfléchi. — Mais il me semble, dit Carlan ; voilà! juif ou clérical au ministère, ce sont toujours les mêmes qui ont part au gros gâteau. — Au gros gâteux, vous voulez dire, ricana Roberzans. » Carlan s'esclaffa en lui passant le journal. Roberzans lut : « Au grade de vice-amiral : MM. les contre-amiraux de la Morinière de Layval et Rôt de la Bafouillère ; au grade de contre-amiral, les capitaines de vaisseau de Gogin, Maudéfent, Nénoscande... c'est complet! » Carlan feuilletait l'Annuaire sans quitter sa gaîté. « On en dira autant, remarqua-t-il, lorsque vous passerez au rang supérieur. » Roberzans fut désarmé ; puis, la porte vérifiée, il suivit le doigt énorme du chef d'état major qui barrait une demi-page de l'Annuaire. « Tout de même, entre nous, ceux-là ne se sont vraiment pas gênés. — Eh! ils en avaient le droit, par naissance au moins. — D'autres l'ont pris par canaillerie et platitude. — Allons, mon cher, ne chicanons pas sur le ruisseau qui, à notre âge, sépare discipline de platitude. » La rudesse de Carlan hérissait quelque peu Roberzans ; il feignit de n'entendre point et détailla : « De la Morinière de Layval — séparé de sa femme, coureur de filles; lorsqu'il fut à la Préfecture Maritime ici, il dansait aux Mais, l'été, dans les environs, et obligeait ses aides de camp à faire comme lui... Il fut populaire à bon compte : le matin, avec une veste courte de cuisinier, les pieds dans d'horribles espadrilles, les mains dans les poches, il trottait la halle et cherchait des danseuses du dimanche. Avec cela, pingre à déconcerter Harpagon. Mais vous l'avez connu en Chine? — Ah! si je l'ai connu! claironna Carlan, il ne courait pas, il galopait la gueuse! Hors cela, il se faisait offrir des vins par ses aspirants de majorité, et, sous le moindre prétexte, s'installait aux hôtels anglais de Shang-Haï à 100 francs de vacations par jour. — Il y a mieux ; à un certain bal de Villefranche, il a fait enlever tous les restes du buffet des têtes couronnées, c'est-à-dire tout. On n'avait touché à rien. Et il recommanda à son maître d'hôtel de n'oublier point les paniers vides de champagne. Une bonne farce de notre aimable commandant, l'autre jour, à propos de la Morinière, est celle-ci : Bichin accostait en baleinière ; il m'avait donné passage et nous fûmes gênés par une drague dans la vieille darse. « Savez-vous ce qu'elle cherche, la drague? me dit Bichin. Une pièce de dix

sous que la Morinière a perdu l'an dernier. » Du coup, Carlan tonitrua à travers le carré des officiers supérieurs; il s'oublia même étrangement. « Ce n'est rien, dit-il, à la mode des Japonais. » Roberzans s'amusait encore de l'autre vice-amiral nommé ; ceux-là ne le gênaient point : « Rôt de la Bafouillère, encore un revenant de l'Extrême-Orient ; moi j'ai été sous ses ordres dans l'escadre du Nord. C'est lui qui fit cette réponse au ministre qui visitait son cuirassé ; le ministre lui demandait, montrant de l'artillerie : « Commandant, sont-ce des canons à tir rapide? — Oui, monsieur le ministre, des canons à tir assez rapide. »— Il a pris aussi une torpille vigilante pour un percolateur. Sur son bâtiment-amiral en Chine, il défendait qu'on le dérangeât pour quoi que ce fût. Il passait le temps à coller des images sur des albums, et la meilleure introduction auprès de lui était de lui apporter une des anciennes réclames Liebig. — Pourquoi pas la pâte dans une cuiller à bouche? »

Le maître d'hôtel murmura au chef d'état-major qu'un second-maître des timoniers de majorité demandait à lui parler : « Qu'il entre! clama Carlan ; au reste, ajouta-t-il pour Roberzans, cela lui donnera une idée plus précise du local où les splendides bénêts démocrates le feront asseoir bientôt. » L'homme se présenta. Il expliqua que sa femme devait accoucher d'un moment à l'autre et sollicita de passer la journée près d'elle. Carlan ne lui laissa pas remâcher ses mots : « Est-ce que vous vous foutez de moi, mon garçon? Je comprends que votre présence, à la rigueur, ait été nécessaire pour la mise en chantier ; mais pour le lancement, elle est plus qu'inutile. Rompez. » Le second-maître tourna les talons, poursuivi par le rire aigre de Roberzans. C'était en monnaie de gaîté que les deux capitaines de frégate se payaient volontiers leurs politesses d'attention. L'anecdote sur la pièce de dix sous de Layval valait la boutade récente au sujet de cet accouchement quelconque.

Cependant ils reprirent ensemble l'Annuaire et le *Petit Var*. Roberzans dit : « De Gogin, contre-amiral, c'est charmant! Courbet regretterait encore davantage de n'avoir pas réussi à arrêter l'essor de celui-là. Vous vous souvenez, n'est-ce pas? Pendant les opérations, aux Pescadores, mon Gogin fut brillant, très brillant même, dit-on. Bon ; Courbet demande pour lui la promotion au grade de frégaton.

Sitôt le télégramme en route, Gogin se déclare fatigué et sollicite de rentrer en France. C'est en vain que l'amiral câbla une seconde fois pour arrêter le décret ; Gogin était et resta frégaton. — Longtemps d'ailleurs, si je ne me trompe. — Bah ! il avait de l'avance : il a eu le temps de se signaler quelque peu encore dans les environs de Madagascar. Horrible marin, il avait une terreur extraordinaire de la côte. Figurez-vous qu'à cent milles au large du cap Saint-André, plus bas que Majunga, il y a un banc marqué à 80 mètres de fond. Eh bien! de Gogin, pour descendre vers le Sud avec son mouille-c...., calant 4 mètres, donnait une route qui contournait ce banc de la Grenouille. — Moi, avoua Carlan, je le connais peu, mais il me déplaît ; tantôt au Cercle il passe le temps à siroter des purées sombres, tantôt dans le monde il fait concurrence à Frimeur. Je n'aime pas cela. Que diable! on est ce que l'on est et l'on n'est pas deux choses à la fois. Moi je suis loup de mer et je m'en vante. Gogin n'est pas des miens, et je ne pense pas que les godelureaux genre Frimeur le reconnaîtraient davantage. » Roberzans opina du bonnet et se complut à admirer la rondeur de Carlan. Et Carlan, sûr d'être le plus fort à la concurrence, cuvrait d'autant plus ses gros yeux que l'officier en second clignait les siens.

« Vous devez approuver la nomination de Xénoscande? demanda Roberzans. Celui-là est sans façon et loup de mer aussi, il me semble. — Xénoscande! hurla Carlan, c'est la brute, mais la brute la plus lâche de la marine. Il n'a jamais voulu admettre la suppression des peines corporelles et il ose pratiquer la cale en pleine mer. Quand il était ivre, c'était un fou furieux : son patron de baleinière, qu'il rossait à coups de canne, prit l'habitude, au risque de tout, de lui répondre à coups de barre. Le pugilat se répétait chaque nuit, les baleiniers assistaient sans intervenir. Et Xénoscande, par peur d'être jeté à l'eau, ne souffla jamais mot de ces histoires inouïes. — Est-ce qu'il n'a pas commandé aux Antilles? — Parlons-en, de cette honte! voyez-vous, Roberzans, je sais que dans le métier il ne faut pas trop jeter la pierre aux uns et aux autres. — Parfaitement, approuva Roberzans sans sourciller. — Mais il y a des choses qui me font bondir et je voudrais que la marine entière connût la conduite de Xénoscande pendant le blocus de Santiago-de-Cuba. — La marine? pourquoi pas la France? — Non, ne diminuons pas nos dividendes. Donc,

un croiseur américain somme cette canaille de stopper, et lui envoie trois coups de canon, dont le dernier, à obus, le met en panne. Un simple capitaine du Yankee accoste, monte à bord, et, sans saluer du moindre doigt, interroge brutalement. « Does anybody speak English here? » Les hommes grinçaient des dents. Nénoscande, la bouche enfarinée, déploie ses connaissances en anglais. L'autre lui coupe la parole, lui déclare que le croiseur français ne sera pas libre de ses mouvements, qu'il va expédier un midship pour désigner un mouillage impératif. Puis, il s'en va, toujours sans saluer, toujours accompagné des platitudes de Nénoscande. Voilà comment Nénoscande a soutenu aux Antilles l'honneur du pavillon! »

Après un silence, Roberzans conclut : « Le couronnement de la promotion, c'est Maudéfent! — Oh! fit seulement Carlan. — Un frère-trois-points! » Ils se regardèrent avec des lippes de dégoût qui furent sincères. L'indignité de la Morinière, le gâtisme de Rôt de la Bafouillère, le cynisme de Gogin, la lâcheté de Nénoscande, tout cela pesait peu en comparaison de l'affiliation franc-maçonne de Maudéfent. « C'est à faire comme lui, insinua Roberzans. — Moi, s'écria Carlan, je veux bien embrasser le c... de n'importe quel amiral, mais celui d'un singe! — Est-ce vraiment ainsi? — Parbleu! »

Jusqu'au dîner, Roberzans fut occupé à tous les étages du *Tolbiac*. Sitôt sa sortie du carré, Carlan reprit l'Annuaire avec attention, pointa, écrivit des notes, fit des soustractions, dressa des colonnes et raya des noms. Un moment incertain de l'avenir calculé, il appela le maître d'hôtel pour se faire verser de l'absinthe. Le temps lui pesait fort. Bien que rien ne le retînt à bord, il restait quelques soirs dans l'année sans descendre à terre, le visage solennisé d'improbables besognes. Mais ce jour-là il avait mal choisi le moment. Barry de la Glu, escorté de Bichin, dînait à la préfecture. Roberzans songeait peu à s'informer du labeur du chef d'état-major. Quant aux aides de camp, ils étaient trop renseignés sur les occupations d'une majorité en sous-ordre dans l'escadre. Du Goust, d'ailleurs, accompagnait l'amiral au gala : Ribol impatientait depuis longtemps Carlan. Et la pensée du frégaton difforme s'arrêta au souvenir de l'enseigne. Son flirt avec M^me^ Carlan commençait à faire jaser, le mari ne l'ignorait point, mais toutes les étapes ne l'effrayaient

pas plus que l'échéance. La femme, somme toute, ne lui avait point apporté des espérances d'avancement ; alors il saurait bien montrer, pardieu! que sa face de porc ne s'accommodait pas d'andouillers : gare à la mouche, qu'il écraserait sur son front. Cependant, dans le soir, il s'exaspéra d'ennui. Il demanda le second-maître dont la femme était en couches : « Tiens, va-t'en à terre! lui dit-il, mais si ta femme accouche d'une fille, je te colle huit jours de consigne! » De bâillement en bâillement, il finit par se distraire dans la conversation du maître d'hôtel.

Alice, conduite par Roberzans, fit son entrée, très correcte, à sept heures. Branter apparut tôt après ; Roberzans le présenta, puis : « M^me^ Alix, propriétaire au Mourillon, » dit-il au lieutenant de vaisseau. Branter s'inclina comme il eût fait au bal. La fille saluait avec aisance et sa minauderie ne déplaisait point lorsqu'elle appelait respectueusement « commandant » chacun des frégatons. On contait en escadre qu'elle avait usé les pires trottoirs, pierreuse au rabais dans les quartiers vagues de Cherbourg. Même un sous-officier mécanicien, précisait-on, l'aurait joyeusement reconnue et pincée à bord du *Tolbiac* un moment où elle s'était éloignée de Roberzans, et quand l'homme ignorait sa fortune nouvelle.

L'officier en second pressait le repas ; un monceau de papiers l'appelaient pour une bonne part de la soirée, et comme il ne pouvait garder Alice plus tard que neuf heures, la renvoyant dans sa propre baleinière, il s'efforçait de perdre le moins possible de son hygiène hebdomadaire. Cependant les farces de Carlan attirèrent l'intimité ; Alice riait sans bégueulerie, mais sans abandon aussi. C'était Roberzans qui exagérait la note, quêtant le regard de Marie-Branter. Le lendemain, il lui faudrait presque s'excuser près du lieutenant de vaisseau dont la compagnie lui offrait une indispensable amulette. Carlan poussa Alice sur la question saphisme ; elle feignit d'ignorer, et Roberzans s'écria : « Ne parlez point de rapports entre gens du même sexe, Carlan ; je trouve cela dégoûtant, même en plaisanterie. N'est-ce pas Branter? » Branter approuva, ou plutôt, à chaque question directe, il s'efforçait de faire coïncider ses hochements de tête avec des efforts de mastication. Carlan tenta vainement de retenir une grivoise attention sur les petits-ménages de Toulon, l'officier en second était trop heureux de tonner contre son ancien

péché! Quelque forte que l'on sût sa passion pour Alice, les gazettes de carré prétendaient qu'aux premiers temps la fille avait servi seulement à donner le change à d'autres et trop précises insinuations. L'époque n'était pas lointaine où, dans tous les urinoirs de Brest, sur les murs infâmes, même sur les murailles d'un cuirassé où il était embarqué, des inscriptions célébraient les vices particuliers de Roberzans. Et les plaisanteries étaient inépuisables qui, au *Tolbiac*, s'y rapportaient encore.

« Pour moi, dit Alice simplement, je ne trouve rien de beau que l'amour, et j'envie et je comprends les bonnes ripailles des paysans en plein air. — Eh! pardi, belle madame, approuva Carlan. Quand je vois aujourd'hui nos godelureaux d'enseignes abrutis par l'opium se réveiller, lassés sans étreinte, au canot-major du lendemain, je crache de dégoût. Allons donc! est-ce que c'est cela, la jeunesse ? Des femmes, et encore des femmes, et toujours des femmes, voilà le rôle de l'officier français ! — Cependant, commandant, insinua Marie-Branter, il est convenable et tout aussi bon de n'en avoir qu'une; n'avez-vous point fait ainsi? — Bien heureuse, celle-là! soupira Alice les yeux au ciel. — Ne confondons pas, jeune homme Quand Mme Carlan me fit l'honneur d'être ma femme, elle ne pensait point que je lui apporterais, pardieu! mon pucelage. — Oh! cria Alice. — Mon cher commandant, ne scandalisez point madame, intervint Roberzans. » Carlan se tourna sans succès du côté de Branter, qui soudain avait piqué le nez dans son assiette. Alors le chef d'état-major regarda Roberzans de travers, et craignit une répétition de mièvreries sociales à travers lesquelles il fonçait d'ordinaire comme un éléphant.

Roberzans pataugeait dans cette morale de fin de dîner : « Oui, le mariage suprême lien, mais socialement, oui, n'est-ce pas? souvent on est amis après les enfants venus, et alors?... n'est-ce pas? — La grosse question est le grand devoir : il faut être bon père, déclama Branter en prenant un air sévère. » Roberzans sauta sur la phrase : « Ah! que vous avez raison; ainsi moi, tenez... » Alice trouva l'apologie suffisante et sourit à Carlan. Le chef d'état-major chercha dans son répertoire une bonne gaudriole. Mais Roberzans, sans peler le fruit qu'il avait choisi, feignit de répondre à un murmure du maître d'hôtel : « Hein? Parfaitement... Vous permettez, mes amis? J'ai fait disposer quel-

ques objets dans ma chambre entre lesquels Mme Alix doit choisir pour une bonne œuvre : nous y allons. — Tiens! ce doit être intéressant! Vous ne voulez pas choisir ici? insinua Carlan. — Non, c'est lourd... difficile à transporter. Une minute, une seconde. » Il disparut, entraînant Alice.

Carlan frappa sur l'épaule de Branter : « Hé! une seconde ; il veut nous en faire accroire de sa verdeur, le commandant! » Il gargoûilla son rire dans une rasade de café. Marie-Branter, navré, sentit que ses mines condescendantes et approbatrices n'allaient pas suffire de quelques moments. Mais ne seyait-il point, avec le chef d'état-major, de se montrer gaulois de classique gravelure? Le maître d'hôtel s'était éclipsé, appelé par un coup de sonnette vers le salon de Roberzans. Carlan là-dessus entama d'immondes suppositions ; Branter, comme mis en confiance, se rapprocha : « C'est un bien brave homme pour nous, que le commandant Roberzans, dit-il : » puis mystérieusement : « D'ailleurs, il n'a pas cesser de pratiquer! — Bah! fit le chef d'état-major, absolument indifférent à cette particularité. » Cependant il se ravisa, sans doute intéressé par la réflexion que sa femme pouvait être arrêtée sur une pente glissante par des craintes de confessional : « C'est bien cela, de pratiquer ; oui, c'est un brave homme! » Branter insista : « La chair est faible, hélas! on retombe après s'être cru solide; mais il y a de touchants repentirs : songez bien que, lorsque le commandant Roberzans a péché, il ne manquerait pour rien au monde la messe à l'aurore le lendemain. — Il n'est pas né en Espagne? interrogea Carlan. » Branter ne comprit pas avant que le chef d'état-major eût repris : « Vous le connaissez bien, vous, jeune homme, le commandant ? — Oui, déclara Branter modestement ; nos sentiments religieux nous ont rapprochés... D'ailleurs, n'est-ce pas le grand lien de notre bonne marine ? »

Roberzans revenait. Dans le couloir, Carlan et Marie-Branter l'entendirent exagérer ses « madame » prodigués à Alice. La fille devait avoir une grande pratique de telles passades, car elle reparut sans une teinte nouvelle à son visage graisseux et blanc. L'officier en second se laissa tomber sur le coussin, puis : « Quel métier! murmura-t-il, j'ai ma nuit presque entière donnée à des paperasses. » Carlan prit plaisir à prolonger la béatitude du kirsch pour regarder souffler l'autre frégaton. Alice détaillait quelques

recettes de cuisine, et Branter put profiter du chapitre pour faire sa cour à la maîtresse de Roberzans, sans se souiller trop les lèvres et la vue. Il écoutait si bien qu'il se trouva un moment dans les jupes d'Alice ; Carlan de l'autre côté la serrait de près ; et Roberzans soufflait toujours. Il dut faire un gros effort pour se rappeler le moment. Alice expliquait les délices d'une timbale au madère confectionnée dans la croûte même d'un Hollande. Son ami grimaça une galanterie pour l'inviter au départ. Le chef d'état-major prodigua de condescendantes affections à l'asthme recommencé de l'officier en second; puis il prit congé. Mais, comme Marie-Branter l'imitait, déjà sorti, Roberzans le rappela : « N'oubliez pas de m'apporter demain la *Revue des Missions*, lui recommanda-t-il avec supplication. » Branter, enfoncé soudain dans une mélancolie, salua militairement en répondant : « Parfaitement, commandant. » Roberzans s'alarma de ce blâme inexprimé; et à voix basse, pendant qu'Alice s'apprêtait : « Vous savez, dit-il, j'ai beaucoup causé de nous avec le père Lancelot ; et puis, et puis, ajouta-t-il tout joyeux, pointant la fille, elle le connaît et l'estime beaucoup. »

L'officier en second n'eut guère la grasse matinée après sa petite débauche, pour lui éreintante. Dès le branle-bas, un timonier le prévenait que l'ordre du commandant Bichin était qu'on le réveillât à six heures, et que l'amiral devait employer sa baleinière vers huit heures. Roberzans fut pris de son accès de désespoir coutumier ; c'était l'heure noire et froide où les officiers en second du moindre bâtiment, secoués en même temps que l'équipage, maudissent le destin et jurent de demander, avant un mois, leur retraite. Lui, avait trouvé un adoucissement, plutôt un remède, à cet arrachement. D'ordinaire, à la diane, son domestique lui tendait, aussitôt ses esprits repris, une large tasse de thé punché ; puis, une jambe pendante, encore étendu, le frégaton fumait une pipe. Enfin, la pipe finie, il commençait de savourer un chocolat crémeux avec toasts et gâteaux, crème Chantilly même si on avait pu de la veille en conserver. Ce matin du vendredi, il injuria son domestique sans rien accepter. Il se sentait le cœur brouillé. Décidément son inspiration avait été mauvaise de consacrer à son hygiène une heure aussi tardive, la veille, une heure de digestion laborieuse. Inerte devant sa table de travail, il songea aux années où, en de pareils dégoûts, l'opium

lui rendait lucidité et énergie, du moins pour la corvée matinale. Il avait fallu renoncer à la drogue bienfaisante, il avait fallu choisir entre l'opium et la femme. Les idées s'échevelaient avec les éclats agités des falots promenés devant sa porte, ou bien elles se martelaient au rythme de la pompe ébranlée continuellement pour le lavage du linge de l'équipage, ou elles dégouttaient salies ainsi que le bourbier du tuyau qui, le long de la muraille, flaquait dans l'eau. Ce fut le maître d'hôtel, obséquieusement ému du malaise, qui le décida à l'essai d'un autre réconfortant. Celui-là, Roberzans le connaissait trop ; il frissonna de longues minutes tandis que l'on préparait le tub d'eau glacée. Il se raidit pour ne point se réfugier peureusement sous ses draps, abandonnant grade, discipline et marine. Dans les batteries et sur le pont giclait l'eau où les bras nus des matelots tordaient des tricots ; les premiers bateaux de Tamaris sifflaient longuement. Par le sabord levé luisait l'opacité nacrée d'une brume d'aurore dans laquelle battait la cloche de l'arsenal, rappelant aux ouvriers.

Longtemps encore, seul maintenant, Roberzans hésitait. Le tub gigantesque occupait tout l'appartement, chevauchant la chambre et le cabinet de toilette. L'officier en second, à plusieurs reprises, compta jusqu'à vingt, jusqu'à cinquante, jusqu'à cent. Il grelottait, les coudes au corps. Enfin il s'élança dans la bassine : Bichin devait bouger déjà là-bas, à l'arrière, et la crainte plus présente du chef immédiat fut maîtresse de l'effroi physique. Après le saisissement des seaux lancés par le domestique, après des folies à travers le cerveau brassé, Roberzans se raffermit la peau et l'esprit. Bichin, il ne l'ignorait point, soignait aussi son intimité et ses toilettes étaient longues. Alors Roberzans déambula le long du tub, fumant des cigarettes, pendant une demi-heure : à tous les timoniers porteurs d'ordres, il criait qu'on le laissât en paix suivre son traitement Kneipp, et, par la porte large ouverte, les petits Bretons de deux mois de service contemplaient avec ébahissement, tout nu dans l'eau, le grand chef dont ils cherchaient encore les galons du regard.

Des signaux s'échangeaient déjà avec le navire-amiral de Frimeur : Roberzans se rhabillait à peine qu'un gradé se décida, malgré la consigne formelle, à pénétrer jusqu'à lui : « Commandant, se hâta-t-il d'annoncer, l'amiral prévient l'escadre de se disposer à mettre à terre les compa-

gnies de débarquement. Rendez-vous sur le terrain à deux heures. »

Le message communiqué, l'homme fut fort étonné de n'être point renvoyé sous une bordée de jurons. Mais l'officier en second, allègre, se réjouit de la nouvelle. L'après-midi, pendant que le personnel presque entier irait parader au champ de manœuvre, il pourrait lui, Bichin absent, s'accorder une bonne sieste. Il acheva de se pomponner en souriant et ressassant un refrain accomodé à sa façon : « Alice, Alice, tu me fais languir. »

L'estomac allégé, il put déguster le chocolat crémeux, et lorsqu'il fit sa première ronde guillerette sur le pont, le commandant et l'amiral n'avaient pas encore réclamé sa présence. Frontin se trouvait de service et il le remarqua sur la plage arrière. Il lui adressa un bonjour jovial, mais comme le lieutenant de vaisseau continuait sa promenade de garde, il ne tenta point de tourner autour de la tourelle pour le rejoindre et encore moins s'inquiéta, dans sa chaude béatitude, de l'affectation que montrait Frontin à l'éviter.

La baleinière de l'amiral fut amenée en même temps que l'on hissait les couleurs. C'était une vieille tradition, toujours rajeunie, d'unir à un mouvement de service indispensable, d'autres mouvements pour remplir le bateau du plus de bruits possibles. Le visage frais, Bichin avait entrepris son second sur la plage : « Toujours à la tâche alors, mon cher commandant? Nous sommes prêts, n'est-ce pas ? — Absolument, commandant, et depuis le branle-bas je vérifie avec les maîtres leurs comptabilités et j'examine les derniers billets de demande. — Voilà qui va bien... Un cigare ? » Roberzans se récusa, mais un vent de bonne humeur soufflait décidément sur le *Tolbiac*, et les deux officiers supérieurs attendirent dans la gaîté de leur corps l'apparition de l'amiral Barry de la Glu.

Il parut. Et devant lui, pour lui prendre la main à peine tendue, Bichin et Roberzans s'inclinèrent assez bas pour signifier qu'ils déploraient de ne la baiser point. Tout était prêt pour rendre les honneurs ordinaires, mais Frontin, zélé, feignit de bousculer les factionnaires et de multiplier les recommandations au patron de la baleinière. D'ailleurs, les musiciens, toujours en retard, piétinaient autour des instruments. Barry appela plus près de lui Bichin : « Mon cher commandant, lui dit-il, je vais prendre les ordres définitifs de l'amiral Frimeur. Soyons prêts, n'est-

ce pas? à donner toute vitesse sur une partie de la route jusqu'à Saïgon. — Rapporterez-vous, amiral, des dispositions pour l'embarquement à bord des membres de la mission Marlet? il serait bon peut-être que nous songions déjà à aménager des chambres... — Peuh! ces gens sortent de la brousses et seront contents de tout. Et puis Frimeur ne doit rien ignorer des intentions de son gouvernement. » Sur cette lippe de dédain, Barry franchit la coupée entre les six hommes rangés. Le sifflet d'honneur retentit ; dans les baleinières, les rameurs se dressèrent, et pendant les quatre mesures jouées de la Marseillaise, le *Tolbiac* retint sa respiration gigantesque sur les pas de son amiral.

L'embarcation fila sous l'effort considérable et inutile des rameurs. Plus qu'aucun fouet de chiourme, l'immobilité dorée de l'amiral adossé enfièvrait les gestes sur l'aviron, et une sorte de terreur héréditaire gonflait les veines au travers des visages raboteux. Le pavillon, privilège des officiers généraux, s'éployait derrière au vent de la course, et, sur le passage de la baleinière, des saccades de sifflet faisaient lever les rames à tous les canots rencontrés en exercice de nage. Barry se carrait mieux dans l'embarcation, plus sienne maintenant que le départ pour Saïgon lui laissait évanouir l'inquiétude d'un subit désarmement du *Tolbiac*. Et son tic redoublait hilarement de se passer la langue de droite et de gauche sur les lèvres. Seule, l'approche du *Hugues-Capet*, navire amiral en chef, l'assombrit. Non pas que ce cuirassé valût mieux que le *Tolbiac*, d'apparence s'entend, car la valeur militaire du bateau importait peu à ceux, tel Barry de la Glu, trop près, déclaraient-ils, du terme, et ainsi trop tard venus pour la grande guerre. Mais là, sur le *Hugues-Capet*, le guidon battait au mât d'avant, et Barry, lissant ses favoris roux de sa main libre, parut rapprocher à la gourmandise de ses yeux les deux étoiles de sa manche, et tenter que leur prix pût adoucir le regret de la troisième encore trop future.

Frimeur le reçut avec une camaraderie toujours pressée, toujours fiévreuse à travers des moments toujours courts à son gré. Déjà il entamait un résumé des circonstances au contre-amiral, rapidement, entre deux portes, sans souci des gens de service. Barry l'arrêta par son attitude de respect exagéré et son geste de discrétion nuancée à peine : « Pardonnez-moi, amiral, s'il ne m'est point donné de comprendre aussitôt ; sans doute, le commentaire des ins-

tructions écrites... — Oui, oui, vous avez raison ; tenez... mettez-vous là... je vais fermer tout. » Dans son grand salon, Frimeur s'efforça de demeurer assis devant la table de travail ; il n'y tint pas longtemps et ne réfréna plus ses enjambées à travers la pièce. Barry s'était levé aussi, et attendait, figé. « Voilà, expliqua le vice-amiral : prendre à Saïgon la mission Marlet, c'est-à-dire Marlet et son second. — Le *Tolbiac* ne ramène pas toute la mission? — Tous les seigneurs sans importance et les deux chefs; pas les autres! — Ah! s'exclama Barry. » Frimeur le fixa brièvement et reprit : « Faire comprendre que, sitôt amarré là-bas, le *Tolbiac* devient la caserne, et imposer délicatement la présence aux deux chefs. — Délicatement, amiral? Est-ce que le mot est écrit dans les ordres? — Il résume un conseil de moi et une volonté du gouvernement. — Permettez-moi, amiral, de ne fier ma mémoire qu'à des explications notées. — Ah! baissez-vous donc autant que cela, mon cher? demanda Frimeur. » Barry de la Glu, feignant de chercher un crayon, répartit : « Point, amiral. Mais j'ai toujours eu la mémoire faible. — Fort agréable pour vos obligés, mon cher. — Mon carnet est fidèle pour mes bienfaiteurs... Vous m'avez donc fait l'honneur, amiral, de me dire : « imposer délicatement ». — Je le répète. Troisièmement : interdire les punchs et autres ripailles en l'honneur de la mission entre officiers. — Cependant, s'il y a des étrangers? — Refuser... Au cas d'invitation russe, prendre les ordres du gouverneur général. — Les ordres de Bourse? risqua Barry. » Frimeur se prit à rire, puis, sans s'occuper du contre-amiral : « Après tout, ils m'embêtent, ces froussards, hantés de leur fantôme de César! Voilà qu'ils me prennent le plus beau navire de mon escadre, et ils m'embrouillent parmi des prescriptions inouïes qu'ils renieront au premier incident. Allez, mon cher, je vous donne carte blanche. » Barry ne bougea point : « Les ordres écrits, insista-t-il. » Frimeur se précipita sur une liasse et la tendit. « Je n'ai point ce chiffre, fit remarquer l'autre. » Frimeur frappa du pied : « Ah! je ne vais point vous mettre cela au clair en dix minutes. — Mon chef d'état-major passera, dit le contre-amiral. — Tiens! comment va-t-il, le gros Carlan? interrogea vivement Frimeur. — Il essaie de travailler et sa femme s'ennuie. — Bah! fit le grand chef sans insister... Allons, à bientôt, mon cher. »

Barry ne sourcilla point à cette offre de congé : « Amiral,

répondit-il, je n'ai point d'ordres. » Dans le silence soudain, Frimeur lui tourna le dos, et, à l'autre bout du salon, il jeta sa casquette à terre pour la piétiner. « Les crétins ! avoir peur d'un petit capitaine de quatre sous! » Barry entendit : « C'est pour l'exemple, laissa-t-il tomber lentement ; il y a d'autres Césars possibles que des petits capitaines. — Tous les généraux coloniaux sont des brigands qui ne savent pas ce que c'est que l'ambition, et les autres sont menés au doigt et à l'œil par des commissaires de police. » Un autre silence coupa cette déclaration furieusement jetée, et Frimeur se rapprocha quand Barry reprit : « Il y a d'autres chefs que ceux de Madagascar ou ceux de la frontière de l'Est. » Le vice-amiral haussa les épaules, et, souriant à une pensée, il traduisit : « Dites donc, Barry, si la Seine était navigable pour des cuirassés! » L'autre n'étendit point assez sa gaîté de sous-ordre, et, sous l'accolade du grand chef, il étaya sa respectability.

Alors, revenu à la table, Frimeur laissa un grand moment Barry de la Glu attendre dans la raideur du plus humble des plantons. Quand il releva la tête, il feignit de se souvenir : « Les ordres? Voici ce que je vous ferai résumer sous pli cacheté : le ministre tient essentiellement, vous m'entendez, essentiellement, à ce que votre pavillon du *Tolbiac* abrite au plus tôt la mission Marlet contre l'accaparement de meneurs politiques. Votre départ de là-bas, votre ligne de conduite, vos prévisions d'arrivée ici, doivent être basées sur ce formel desideratum. » Le contre-amiral insista ironiquement : « Est-ce que, au retour, je devrai rentrer de nuit? » Mais Frimeur le toisa : « Vous n'ignorez pas, amiral, que cela n'est pas donné à tout le monde d'entrer ici de nuit. » Barry de la Glu grimaça, tandis que le chef continuait de lui faire payer des indiscrétions accueillies sans bonhomie : « Soyez sûr, amiral, que le gouvernement agit avec sagesse, et qu'il se repose sur la vôtre avec confiance. En ces temps, le compte rendu de votre voyage menace d'être moins confidentiel qu'un thème de manœuvres. — J'agirai en marin, amiral. — Un peu aussi en diplomate, si vous m'en croyez, insinua Frimeur. » Et comme avec de tardives protestations de zèle, Barry prenait congé, le vice-amiral lui porta un dernier coup : « Cela n'empêche point que cette traversée vraiment choisie ne vous mette à même de prouver la nécessité de maintenir en escadre une division légère. »

Ainsi revint Barry de la Glu à bord de son *Tolbiac*. Sa rancune vaine l'étouffa dans la baleinière. Frimeur était trop haut pour qu'aucun effort des Pères pût l'abattre ; et quand même, il était trop loin de sa retraite, destiné encore à trop de commissions de classement, pour que le contre-amiral eût pu, attaqué, le mordre.

Les rameurs suaient, plus anxieux, leur effort. Aunot, d'ordinaire indifférent à ses hommes particuliers, avait daigné menacer le patron au sujet d'un tapis mal posé. Entre les cuirassés et les croiseurs qui, sous la brise levée, changeaient leur orientation autour des coffres d'amarrage, la baleinière courait, cerclée de son liston qui étincelait. Au débouché de l'une des masses, un canot à vapeur faillit l'aborder, et le second-maître, debout à la barre, trembla devant le geste de l'amiral. Mais soudain, Barry fit signe à ses baleiniers de reprendre la route. Dans l'embarcation maladroite, dirigée vers le *Hugues-Capet*, il avait reconnu la fille unique de Frimeur, la belle Lina. Et, pour ce que l'on disait d'elle, et de son aide de camp du Goust, pour ce qu'il en escomptait, l'amiral Barry de la Glu se calma en des confus espoirs de revanche.

Bichin le reçut avec le même cérémonial qu'au départ. Puis, comme l'amiral se dirigeait sans mot dire vers ses appartements : « Et les ordres, amiral? murmura-t-il. — Il ne s'agit point d'ordres, commandant, répliqua sèchement Barry; j'ai conféré avec l'amiral. Pour le service du départ, je vous ferai mander en temps utile. Allez... Ah! un mot encore : faites porter d'urgence à la majorité de l'escadre une note détaillant l'état-major du *Tolbiac*, à l'appareillage. »

Bichin sans souci de la rebuffade, s'empressa de faire communiquer le dernier ordre à Roberzans. Un fourrier disposa diligemment règle et papier, et une demi-heure après, Frimeur s'intéressait aux hôtes futurs de la mission Marlet, tout en apprenant quelques noms d'officiers de son escadre. Il convenait à l'occasion de paraître n'ignorer point le plus mince des « collaborateurs. »

*Contre-amiral :* Barry de la Glu.

*Capitaine de pavillon :* Bichin.

*Chef d'état-major :* Carian.

*Capitaine de frégate, second :* Roberzans.

*Aides de camp :* du Goust, Ribol.

*Lieutenants de vaisseau* : Mauveine. Leduc de Noirné, Goubuit, de Frontin, Trippion, Marie-Branter, du Pré.

*Enseignes de vaisseau* : Bruc, Raval, Vuillenac, Jacotot, Merseau, Forney.

*Officiers-mécaniciens* : Echanson, Risselon, Siren.

*Médecin* : Minçaveué.

*Officier d'administration* : Bourentie.

Deux officiers supérieurs manquaient à l'effectif réglementaire : le médecin et le mécanicien de division, débarqués pour laisser des chambres à la mission Marlet. Quant au commissaire principal toujours à l'hôpital, le petit Bourentie devait assumer la lourde charge de le remplacer.

VIII

Les canots à vapeur des cuirassés et grands croiseurs, les vedettes des bâtiments légers, sillonnèrent la rade dès une heure, traînant directement ou sur deux branches de remorque les canots grands et petits chargés des compagnies de débarquement, pavillon déployé et jouant sur le patron debout à la barre. On conduisait les troupes jusqu'à un terre-plein de Missiessy, entre un des bassins et la porte de l'arsenal qui sort sur le boulevard, presque dans la campagne. Des drapeaux distinctifs jalonnaient le quai, chacun appelant un des navires de l'escadre. Et sous l'œil d'un officier spécialement envoyé, la poussée hors des chaloupes se faisait sans bousculade, interrompue seulement et refoulée quelquefois par l'accostage d'une baleinière avec des commandants supérieurs. Puis des cris de rassemblement sonnaient clair. Les hommes couraient sur les pavés, gais, mais lourds, mal habitués à la terre et aux rythmes d'une sérieuse infanterie ; les embarcations, laissant la place à d'autres, s'en allaient, légères, bizarrement transformées en dessin de frégates minuscules par leurs avirons, leurs mâts, tout leurs bois soutenus haut au-dessus des fargues sur des fourches de fer. Les ouvriers du port, oisifs comme toujours, las d'avoir joué tour à tour avec des chariots dont ils occupaient la journée, à dix ou douze, feignant de transporter une once de fer d'un atelier à l'autre, les entretenus nationaux de l'arsenal, s'assemblaient pour discuter les compagnies, tassés au pied des arbres maigres, sous l'ombre frêle balancée d'un soleil blanchi.

Cependant venaient les gens des bâtiments tout proches, en nettoyage dans les bassins. L'infanterie fut formée.

Trippion commandait les hommes du *Tolbiac*, secondé par Forney ; à la tête des canons de campagne, marchait Goubuit, et un autre enseigne, Raval, dirigeait les torpilleurs-mineurs. Mais canonniers et torpilleurs s'occupaient encore de leur matériel au moment où s'ébranla la première colonne. La jugulaire gardée à la casquette ou relevée sous le menton distinguait entre eux les capitaines des diverses compagnies. Les uns, le plus grand nombre, sanglés ainsi que des lieutenants de biffins, le menton bien jugulé, renouvelaient assez complète l'image coutumière des cours de caserne ; et aussi ils avaient l'âme des officiers à pantalon rouge. Ceux-là, une éducation particulière, reçue au bataillon de Lorient, les avait faits autrement soldats que les camarades oublieux des exercices à la frégate-école. Venus à Lorient, quelconques, joyeux célibataires ou nouveaux mariés, heureux de s'abriter contre les départs, ils en quittaient reîtres. En majorité dans ce déploiement hebdomadaire, ils étaient l'exception dans les carrés.

Et même, des cuirassés, par pénurie des cadres, ne possédaient point d'officier fusilier. Alors l'un des lieutenants de vaisseau, au hasard, assumait le commandement de la compagnie. Après un zèle des premiers jours à relire les livres bleus, il se contentait, au champ de manœuvre, de mouvements simples indéfiniment répétés. Sur le terre-plein de Missiessy, la casquette en arrière comme à travers le vent pendant un quart, le sabre porté comme un cierge, la redingote grotesquement étoffée par le ceinturon lâche, leurs ordres s'entendaient en articulations incompréhensibles à dessein, et les sous-officiers, rapidement poussant les files, harcelant les derrières, réussissaient à maintenir en bon chemin la troupe bon enfant des matelots aux vareuses grises, balafrées de charbon et de peinture. Car le lavage du linge, par ordre supérieur, ne leur permettait d'en changer que le lendemain de l'exercice de débarquement.

Trippion et Goubuit, le premier à hue et à dia, l'autre robuste et raidi, exagéraient leur allure martiale. L'amiral Frimeur, à cause des occupations de son chef de pavillon, commandant ordinaire de la brigade, avait prié Barry de la Glu de le remplacer par Bichin. Et devant celui-ci, les deux capitaines s'apprêtaient à poitriner au défilé ou au moindre tournant de route, d'où il jugerait l'allongement de la colonne, pour le grade, pour la décoration, pour l'obséquiosité.

Forney s'efforçait de dresser contre la bise la pointe de ses moustaches. Ses yeux, saillant en billes, s'exerçaient d'eux-mêmes aux enquêtes promptes qu'ils prolongeraient tout à l'heure dans la foule, à droite et à gauche. Plus qu'à personne, l'uniforme lui était d'un bon rapport ; les ouvrières aguichées au passage, outre quelque femme de sous-officiers, fournissaient gratis plus tard l'aliment à sa virilité affamée, et sans qu'il tirât plus vanité de l'aventure que d'un repas indispensable. Jacotot l'enviait, désespéré d'être hanté par une seule chair.

Lorsque Raval passa la porte, à la tête des torpilleurs-mineurs, la musique et les clairons ne s'entendaient déjà plus. Les bataillons avançaient au flanc de la colline, aiguillonnés par les musiques des deux divisions. Mais dès les premières batteries des canons, l'irrégularité forcée du pas ne pouvait tenter de s'accrocher à quelques notes renvoyées à contre par des échos. Et, plus bas enfin, dans la masse amorphe des torpilleurs, la promenade ne restait militaire que suivant l'apparence de gravité marquée aux visages des hommes. Au reste, les gens, même à Toulon, s'étonnaient de ces matelots bandés de ceintures, aux poches pleines de rondelles de bois, au ventre bardé de tours de corde, portant la hache ou la pioche, et laissant cliqueter au bas du dos une lanterne d'équipier. Et Raval semblait bien choisi pour mener ces placides destructeurs.

Bichin, debout à la barrière du champ de manœuvres, laissa filer les compagnies qu'il détaillait minutieusement. Le métier de colonel ne le gênait point. Jadis officier-fusilier, récemment ébahi par le militarisme des matelots allemands, il souhaitait transporter à bord du *Tolbiac* les tyrannies et les terreurs de caserne. Déjà, il avait fait passer en conseil de guerre un bon diable de gabier, pour paroles, injurieuses, suivant le règlement, à un quartier-maître, mais de monnaie courante entre gens occupés des mêmes besognes à bord, sans idée qu'un galon pût modifier un voisinage de camaraderie.

La rade transparaissait au bas de l'éminence resserrée comme un canal entre la perspective de Tamaris unie au déroulement de l'arsenal... Des coups de canon, tirés dans les batteries de la côte, panachaient longuement les crêtes vertes, et sur le souffle assourdi des musiques le pas rythmé des compagnies pesait. Vaguement, le martellement des coques aux cales de construction se répercutait en feux de

mousqueterie. Au bout du champ, la borne énorme du Faron, accumulant ses plans, préparait l'attente d'un assaut gigantesque. Et l'âme napoléonienne trembla dans Bichin. Des hommes, au même pas, défilaient à ses pieds... Cependant d'entre les files, arrêtées déjà l'arme au pied, sortaient un à un, après une permission furieusement accordée, des matelots. Et bientôt les quatre fossés dessinés autour du champ de manœuvres furent discrètement, aussi discrètement que le permettait l'habitude et le plein air, remplis des soldats que l'embarquement dans les canots avait trop pressés à la sortie du dîner...

L'exercice commençait régulièrement par des manœuvres des compagnies séparées. Mais la partie utilisable du terrain n'avait été accommodée que pour de faibles unités de l'infanterie de terre. Aussi les ondulations étaient-elles de la plus grotesque diversité que dessinaient les détachements disséminés en contre-haut. La plupart des changements de direction se transformaient en une galopade effrénée des ailes, et, butés contre des pierres, effondrés parmi des sablières, repoussés par de soudains frémissements de la ligne, les hommes arrivaient au poste normal haletant et suant; puis, le fusil capricieux, renversé, ils gondolaient l'alignement de leurs bras occupés à éponger les fronts dans la vareuse de laine. Parfois deux compagnies se trouvaient face face. Le même ordre : « Marquez le pas », sortait des bouches de leurs capitaines. Et, pendant des minutes, les jambes rythmiques se détendaient et se raccourcissaient. Cependant, indécis l'un et l'autre, chacun des capitaines réfléchissait à diminuer son front, à changer son orientation. Enfin la solution trouvée éclatait joyeusement pareille, et les deux troupes achevaient de s'enchevêtrer. Parfois, le plus souvent, l'espace était beaucoup trop restreint pour l'évolution ordonnée. Des matelots venaient faire tête à des étals de boutiques en plein vent, gaminaient par-dessus des pots grouillant de boudins, tandis que les marchands piaillaient, exagérant leurs cris pour réclamer plus à l'aise, à la halle, l'indemnité de dégâts imaginaires.

Bichin, indifférent à la mêlée, causait d'un prochain départ avec les capitaines de frégate, commandants supérieurs, l'un de l'infanterie, l'autre des canons de débarquement. A petits pas, le long d'une allée de bouleaux écorchés, il expliquait, commentait, présageait. Au reste, solen-

nel et mystérieux, il lui chauffait l'âme de se dresser tellement et si soudainement en vedette, alors que frégatons et capitaines de vaisseaux en escadre avaient, deux mois auparavant, accueilli avec un étonnement protecteur sa nomination au poste de chef de pavillon, sur le bâtiment de l'amiral Barry. Le clairon sonnant le repos le reporta au souci de ses troupes. Goubuit s'en vint, après maints travaux d'approche, lui vanter la supériorité des hommes du *Tolbiac*. Certes, affirmait-il, les batteries entières évoluaient agilement ; mais la prestance, l'à-propos et la propreté des siennes, marquaient dans la masse. Il baissa la voix pour assurer que les canonniers eux-mêmes du *Hugues-Capet* n'auraient su soutenir la comparaison. Bichin, la lèvre gourmande et le regard lointain, mangeait le compliment. Si bien que Trippion, aux aguets, se risqua lourdement à des enthousiasmes parallèles, appliqués à l'infanterie du *Tolbiac*. « Au fait, mon cher Trippion, interrompit Bichin le front tout à coup laborieux, nous pourrions... » Il laissa peser quelques instants de réflexion sur les deux lieutenants de vaisseau, tandis que son regard plongeait aux grisailles du Faron. Des murmures à la Bonaparte crachaient entre ses lèvres ; sa main, entre deux boutons de la redingote, retrouva le geste célèbre. « C'est cela, fit-il enfin. Quand on aura repris les armes, je remplirai le commandement effectif. Les troupes en deux camps : l'une là-bas, c'est l'ennemi ; l'autre, depuis la barrière, gagne du terrain avec l'ordre dispersé. Puis l'artillerie s'établit. Enfin la charge, et nous ferons pousser du nerf aux jarrets de tous nos gaillards. — Splendide! brailla Goubuit. » Et de proche en proche, la récréation des guerriers s'arrêta dans la curieuse angoisse des manœuvres inconnues qu'allait révéler Bichin.

Ainsi le corps de débarquement se fractionna en deux parts. Le capitaine de vaisseau, pour corser la scène, accepta même que l'ennemi eût quelques pièces pour couvrir ses positions. Les chefs de bataillon, Trippion au centre, disposèrent leurs échelons, et les bonds prévus à l'École Bleue se détendirent de derrière un caillou, à l'abri d'un pissenlit, depuis des pelures d'orange jusqu'à des édicules de sable. Avec lui Bichin avait gardé le gros des clairons; d'un geste mécanique il encourageait indifféremment ses combattants à droite et à gauche. Goubuit, piétinant la vraisemblance, portait en avant ses batteries par sauts de cin-

quante mètres, s'approchant chaque fois davantage de l'avancée du commandant suprême. Enfin la charge claironna. Fébrilement les baïonnettes cliquetèrent aux canons des armes, et des hourrahs gonflèrent les poitrines. Mais Goubuit n'attendit point que le rôle ordinaire fût échu à l'infanterie. A coups de plat de sabre, il stimula les servants de ses pièces, d'ailleurs enlevés par l'inévitable frisson des cuivres. Et lui-même, au galop, s'élança vers l'ennemi. Son sabre tournait et flambait de féroces moulinets. Un gravat soudain arrêta l'élan du lieutenant de vaisseau. Sans tomber, il trébucha, et l'arme plaquée, contre l'oreille effleura la peau. Du sang coula. Les clairons hurlaient la retraite.

Ennemis et amis se réunirent à la sonnerie du rassemblement, et le mouvement, appris par l'habitude longue, d'aligner les bataillons, chacun d'eux formé en colonne, s'exécuta avec une régularité assez plaisante. Alors, après que les guides et les fourriers eurent dessiné la ligne impeccable, Bichin fit un signe aux clairons et tambours. Et, prévenus, ils ouvrirent le ban. Une stupéfaction courut un moment les files : pourquoi cette annonce réservée auxcirconstances solennelles? Cependant Bichin mandait Goubuit qu'un infirmier avait pansé auprès des bouleaux. Le lieutenant de vaisseau accourut en confiance. Le chef étendit le bras vers lui et ensuite embrassa du geste le corps entier des troupes : « Camarades, tonna-t-il, je veux féliciter devant vous tous le capitaine Goubuit de sa blessure. Certes, son sang n'a pas coulé devant l'ennemi, mais aux sons héroïques de la charge, son âme de brave s'est soulevée, et ce qu'il a fait dans cet exercice nous est garant de ce qu'il fera au jour du combat. Honneur au capitaine Goubuit! Fermez le ban! » Sur son ordre, Goubuit approcha et il lui donna l'accolade ; les voyous, massés aux abords du champ de manœuvres, braillèrent : « Vive l'armée! » Trippion faillit répondre par : « Vive le commandant! » Son hésitation dura trop: déjà, Bichin avait commandé un court repos pour mettre ordre aux équipements avant le défilé. Le capitaine de vaisseau repassait avec agrément son speech martial lorsqu'il aperçut Goubuit toujours à la même place. « Plaît-il? interrogea-t-il sèchement. — Je voulais, commandant... bafouilla le capitaine... — Je m'étonne, monsieur, que vous ne soyez point en ce moment à la tête de vos batteries. Allez. » Et cet écrasant congé se perdit dans les « Garde à vous » répétés.

Les musiques jouèrent. Les compagnies descendirent vers la ville. On ne revenait point par la même route. Prolongeant plus haut que la gare la ligne du boulevard, on allait, tout en haut de la ville, changer de direction pour dérouler sur toute sa longueur la majesté de l'appareil ; les à-coups de la marche, sur la pente, obligeaient canons et caissons à des courses folles pour tenir le contact. Et la déclivité, l'allégresse du retour ne contribuaient pas pour peu à allonger le pas, énorme naturellement, de Bichin tout à fait à la tête, escorté d'un adjudant-major de fortune. Un à un surgissaient les groupes de matelots en gris; les officiers à peu près semblablement accoutrés pour la rare circonstance, s'oubliaient ensemble dans l'uniformité de la redingote et des gants chamois. Mais les hommes, les compagnies se succédant, tendaient dans la poussière leurs rubans aux noms si divers : *Hugues-Capet*, *Tolbiac*, *Cassard*, *Valmy*... Et, ainsi que des régiments de jadis, ainsi que des Royal-Bourgogne ou des Fin-Picard menés par des chefs aux appellations hiérarchiques conservées du temps des fleurs de lys, ils déployaient sur la réflexion de la foule la rêveuse certitude qu'avec l'armée passerait toujours l'armée du Roy...

Aussitôt à bord du *Tolbiac*, les officiers employés au débarquement s'informèrent d'un canot pour la terre. Déjà, Goubuit escomptait vaguement une occasion de querelle au carré, pour rien, pour le plaisir. Il fut volé. Les camarades avaient décidé d'attendre le retour de la compagnie. Du Pré s'empressa de faire remarquer l'accord extraordinaire des bonnes volontés : et, quand il sut l'aventure de Goubuit, il entama sur l'air d'Héloïse et Abeilard une complainte de l'homme à l'oreille coupée. Cependant Goubuit serrait des mains; le second discours de Bichin ne lui semblait plus qu'une affectation d'éloquence militaire, et il s'épanouit en approuvant, lorsque du Pré l'assura que l'amiral le manderait sans doute : « Oui, oui, dit-il, il faut que je reste ce soir ici. » Un instant après, du Pré revint affairé vers le lieutenant de vaisseau : « Alors, vous me remplacez, hé? lui demanda-t-il en lui frappant le ventre. — Je ne sais... peut-être... — Si, si, puisque vous restez. » Et sans autre confirmation, du Pré courut s'habiller. Goubuit, perplexe, soupçonna une mystification : cependant, retiré dans sa chambre, il donna la consigne qu'on le prévînt des signaux de l'amiral.

Raval, las, bâillait. Jacotot le secoua : « Venez donc, pour notre dernière soirée de Toulon. — Que faire? danser la houpa-houpa? » Jacotot haussa les épaules : « Venez toujours! » Du Pré, de nouveau dans le carré, insista à son tour : « Nous, nous fumerons quelques petites pipes dans la nuit pour emporter le goût de la bonne drogue et comparer avec celle de Saïgon. » Raval ne bougeait point. Jacotot le décida : « Si l'opium ne vous plaît pas, vous ferez des photographies. — Comment? cette nuit? — Mais oui, apportez du magnésium; il y aura des dames, et vous prendrez quelques vues drôles. » Raval rit à l'originale distraction ; la photographie était en France son seul oubli de Tahiti. Il y excellait. Silencieusement réjoui par la proposition du camarade, il chercha son appareil, et flegmatiquement s'informa de quelques détails qui firent pouffer du Pré.

Sur le quai, un petit vieux, légèrement prône, mais l'impériale propre, les joues fraîches encore, rosetté, interrompit du Pré au milieu de Raval et Jacotot. Les enseignes s'écartèrent et attendirent. « Pardon, disait le vieux au lieutenant de vaisseau, pouvez-vous me dire si les hommes du *Tolbiac* obtiendront de descendre ce soir à terre? — Je ne crois pas, mon général, repartit le lieutenant de vaisseau ; la veille d'un départ, il est de bonne règle de consigner les équipages. — Fâcheux! fâcheux! grommela le petit vieux. — Cependant, mon général, si je puis vous servir... — Non, non ; bonsoir et merci, monsieur. » Le général s'éloigna vivement. Du Pré interrogea ses camarades : « En quoi cela le gêne-t-il que le *Tolbiac* n'expédie pas ce soir des permissionnaires? Il peut bien, s'il doit voir quelqu'un d'urgence, le chercher à bord. » Raval s'associa sans curiosité à la demande de du Pré. Jacotot répondit : « Vous demanderez à Merseau, il vous renseignera. — Allons, et vous, mon petit, puisque vous êtes au courant? — Non, mes amis, n'insistez pas; je ne patauge pas là-dedans. Merseau vous renseignera; il connaît le père Nopert et ses habitudes. » Du Pré revint vainement à la charge. Il lui coûtait fort d'ignorer quelque scandaleuse chronique, et, outre sa curiosité de femme, il théorisait volontiers qu'un potin inconnu est une cartouche en moins. « A-t-on décidé de l'endroit où l'on fume ce soir? questionna Jacotot avant de quitter du Pré. — Ce ne sera pas chez moi, par hasard, déclara-t-il amèrement. » L'enseigne, bourru, protesta : « Mon cher capitaine, ce n'est pas moi qui vous pousse à la consommation. — Le

rendez-vous est chez Joé de Piédreville, annonça du Pré. Moi j'y vais de ce pas, je dîne en tête-à-tête avec lui. — Ne prenez pas trop d'avance, conseilla Raval. — Si vous voulez bien, l'un et l'autre, nous vous attendrons de bonne heure. — Pas avant onze heures pour moi, dit Jacotot ; je veux me payer un peu cette vache de Rose. » Du Pré se tourna vers Raval : « Vous, du moins, soyez là dès l'après-dîner, vous prendrez les photographies amusantes de nos folles maîtresses et nous les mettrons dehors avant de sortir les pipes. »

Joé de Piédreville, en effet, ne tolérait point la société de femmes dans sa fumerie. Il demeurait, dans le haut de la ville, dans un rez-de-chaussée de trois pièces, appartement tout autrement confortable et propre que les garnis de la rue Courbet. La maison était fort bien habitée d'ailleurs, mais la correction discrète du jeune homme avait toujours évité des conflits avec de bourgeois locataires qui le toléraient bienveillamment. Ami de du Pré, sans se leurrer sur la valeur morale du type, il le dépassait fort en intelligence. Pourtant son habituel silence, ou bien des thèses soutenues en murmures de voix, ne laissaient à la majorité des officiers de marine que l'indifférent souvenir de son collier de barbe presque fauve et de sa démarche balancée sans assurance. Il fallait une autre intimité pour se pénétrer de son originalité et à la fois de son fond. Peu en avaient la facilité ou le pouvoir. Piédreville, depuis des années déjà, déroulait son métier dans le service des postes de l'arsenal. Il ne se souciait plus d'embarquer. Sa vie, régie par l'opium, avait besoin de cette nourriture assurée, et aucune colonie, aucun lointain, sauf Saïgon peut-être, ne lui permettait assez fermement le bon régime. Quant à l'escadre, ses manifestations d'activités à minute fixe eussent coïncidé peu avec les tensions nerveuses et capricieuses de l'intoxication.

Quand Jacotot vint, plus tôt qu'il n'avait promis, Raval achevait de fixer au magnésium le dernier tableau vivant des convives. Les filles de Toulon se cotaient d'ordinaire à trop haut prix pour s'amuser à ces exhibitions plastiques. Mais pour Joé de Piédreville, c'est un respect qu'elles montraient, partant une condescendance camarade. Non pas qu'il eût été fort amant ou généreux. Toutes espéraient, un jour ou l'autre, se faire admettre dans la fumerie si bien défendue, dont on contait des détails à frissonner et dont on

vantait les pipes merveilleuses. Ce respect, joint à la crainte des railleries de du Pré, les avait, ce soir-là, fort bien disposées aux ordres du photographe. Lui, impassible, arrangeait les chairs dans de comiques ou truculentes obscénités. L'arc détendu de ses lèvres marquait seul quelque amusement au travers de sa nostalgie coutumière. Des filles, il ne se souciait guère. Peut-être leur nudité, le cadre exotique s'y prêtant, lui apportait-il une plus précise vision des vahinés de Tahiti...

Du Pré commentait, la phrase rabelaisienne. Joé, déjà étendu, contemplait sans bouger, un œil monoclé. La venue de Jacotot remua les poses. Du Pré parla pour ne point gêner l'apathie du maître de maison. « Allons, mes petites, bonsoir, vous avez été bien gentilles, et le monsieur vous remercie. » Elles protestèrent. Sans se rhabiller, elles se précipitèrent sur Joé de Piédreville. Il prit un rotin souple et les en menaça ; leurs injures furent ravalées. Un quart d'heure après, Jacotot et du Pré entraînaient Piédreville vers la fumerie : Raval rêveur suivit.

La pièce semblait d'une salle d'escrime, beaucoup moins vaste et bien plus chaudement close. Deux estrades basses, pareilles autant à des lits de camp qu'à des planches pour assauts, s'accotaient au mur de face. Et des soies de Chine tassées les couvraient. C'étaient aussi les soies d'Extrême-Orient qui s'appendaient contre les murailles, cependant par-dessus un feutre épais, les mêmes soies qui drapaient un casier de livres, tout en hauteur, seul meuble en face d'une étagère trapue où s'alignaient les drogues.

Joé de Piédreville s'allongea sur une des couchettes : Jacotot tomba sur l'autre. Raval feuilleta des volumes étranges, tandis que du Pré décrassait un fourneau de pipe. « Donnez des odeurs, du Pré, murmura Joé. » Le silence, après les gaîtés de la salle à manger, s'épandait naturellement. Le lieutenant de vaisseau disposa une cassolette : le benjoin odora par-dessus les relents opiacés des tentures. Après un grand moment où les fumeurs se différaient jusqu'à l'angoisse les délices attendues, la voix de Raval s'éleva, et, tant il l'assourdissait dans le mystère, elle parut un répons de psaume. « Vous avez une belle Sunakaya, dit-il à Piédreville. — Trouvée à Hakodaté. » Du Pré ajouta : « Vous avez raison, Raval ; dans les multitudes d'exemplaires de cette « légende des Pêcheurs », celui-là est d'une plus magnifique obscénité que d'autres. » Il vint se remé-

morer, penché avec Raval sur les feuillets crissants du texte japonais, les drôlatiques scènes de l'histoire classique : l'arrivée de pêcheurs nippons, poussés par la tempête dans une île inconnue où ne vivent que des femmes; la ripaille première; ensuite l'enseignement parfait des caresses, les exigences de la population s'arrachant les trois hommes, la fuite heureuse des malheureux efflanqués, courant de nouveau à l'incertitude de la mer plutôt que de demeurer aux bras des furieuses d'amour. Jacotot murmura, après une aspiration de la fumée : « Ceux-là savent comprendre l'amour sans phrases. — Pas sans gestes, sourit du Pré. » Et il défila les dessins du livre, dressant invariablement des phallus énormes, des phallus anatomiques zébrés d'artères et de nerfs, taillés en profils irritants, exacts néanmoins, suant jusqu'au sol, puérilement figuré, des ruisselets de sève aplatis en mare sur la vignette. A d'autres pages, des vagins bâillaient comme des antres, ou bien leur ovale velu, démesurément étendu, dressait de fantaisistes arcades, comme émondées en forêt. Et partout l'enchevêtrement des membres pour la rencontre des sexes, les corps simplement linés, l'ignorance des ombres, transformaient la curiosité d'un dessin en une difficile intellectualité pour percevoir le rythme d'amour représenté.

Cependant Jacotot céda le lit à du Pré, et Joé, haletant après la drogue, sous son masque de songe, décida l'effort de se coucher sur le flanc pour préparer sa pipe. Personne alors ne parla ; accroupi contre le montant du casier aux livres, Raval avait commencé de fumer du tabac. Et l'odeur âcre rompit un moment l'élégance d'atmosphère. Tour à tour du Pré et Jacotot se remplaçaient sur la planche. Joé de Piédreville, hôte parfait pour la table et la bourse, se réservait, les nuits d'opium, l'exclusive propriété de l'autre couchette.

Il tourna le dos à son voisin de repos. A portée de sa main, lorsqu'il fut sur le flanc gauche, la lampe pâle brûlait. Le pot de porcelaine blanche, bavant un peu de la pâte brune, tranchait par sa banalité sur la matière et la forme d'autres coupes ou buires. Joé y planta l'aiguille, et l'aiguille s'enduisit de la pâte. Au-dessus de la flamme, la pâte grésilla et se gonfla, au pourtour boursouflée de bulles. Alors l'officier l'aplatit et la malaxa sur le fourneau de la pipe; et cela, c'était un raffinement de préparation, l'âme ancienne des opiums avalés s'ajoutant à l'opium nouveau

qui geignait contre l'instrument parfumé. Une seconde fois, une troisième fois encore, la flamme fit grésiller la pâte, la pâte se gonfla en boule, la boule se refroidit froissée contre le fourneau. Enfin l'aiguille portée dans l'étroite ouverture du fourneau massif, l'opium cuit à point dans sa dernière éruption, Joé, le bras gauche hors des planches, retomba sur le dos, et les lèvres à l'orée du gros tuyau, il aspira. Le crépitement continua des secondes, peu. Puis l'autre bras se détendit aussi au long du corps, la pipe non retenue toca contre le bois. Et dans un soupir d'immense et plaintive exhalaison, Joé souffla le nuage de fumée. Sur ses yeux frigides passait le rêve.

Les quarts d'heure se scandèrent aux grésillements de la pâte, et, dans l'extase torpide, la nuit avança. Raval, sans sommeil, aussi lointain que les fumeurs, cherchait dans les senteurs mêlées d'opium et de benjoin le tiaré de l'île délicieuse. Il avait cessé de lire, et la lampe près de lui se mourait. Parmi l'ombre, dans les étirements lassés, falotaient par instant les deux flammes coupées des passages de l'aiguille.

Le froid, plus sensible à des peaux imprégnées du soporifique, dressa du Pré vers deux heures. Il tendit ses muscles jusqu'à pleurer et enfin fut debout. Tout en prenant soin de voiler la lumière, il ralluma un flambeau de cire miellée: Jacolot et Piédreville ne remuaient point. Alors doucement il appela Raval, et ensemble ils préparèrent du thé. Ce qu'ils buvaient d'ordinaire, les habitués des fumeries, n'avait guère de ressemblance avec les thés coloniaux ou les Souchong de famille. Le même Chinois qui les fournissait d'opium leur cédait à bon prix des feuilles larges et vertes de la plante, et l'infusion qu'ils en faisaient gardait une terrible force d'âcreté. Les bruits agacèrent Joé. Mais il n'en montra rien et se leva à son tour. Quelle que fut l'accoutumance de du Pré à l'opium, il comprenait que le lieutenant de vaisseau ne pouvait point, comme lui, donner une nuit entière au nirvânâ. Et, les membres dociles pour un temps, il secoua Jacolot.

Raval faillit tomber en goûtant au thé brûlant. Du Pré dut lui verser dans la tasse une rasade de sirop de gomme. Pour lui, ainsi que Jacolot et Joé, il avala d'un trait la préparation amère. « Si vous fumiez, mon pauvre Raval, remarqua Jacolot, vous prendriez l'habitude de cela, qui est l'apéritif de la drogue. — Le digestif aussi, murmura

Raval. » Déjà Jacotot s'était recouché : son pauvre corps, balloté d'ordinaire aux mains de Rose Pétrole, allégé merveilleusement ce soir, s'empressait de repartir aux empyrées, sans jalousies, sans désirs.

Piédreville s'inquiéta courtoisement de Raval qu'il ne connaissait guère : « Avez-vous trouvé quelques distractions dans ma bibliothèque? dit-il. — Mais vous n'avez pas les livres de tout le monde ! — Je vous recommande surtout quelques commentaires des dogmes catholiques ; vous vous souvenez, du Pré? » Du Pré lutta contre l'ivresse d'une trop forte dose d'opium, renforcée par le thé. « Oui je me souviens... le livre des Confesseurs. » Joé de Piédeville expliqua : « Tenez, c'est le gros tome! Lisez le chapitre intitulé « de distillatione », et vous verrez avec quelle précision, suivant un manuel, un séculier pourra interroger une jeune et innocente personne sur les effets ignorés que lui produit un beau garçon. — La description en est subtile, pour qu'on ne puisse confondre avec autre chose bonne, basse ou noble. » Il sourit : « Sicut guttatim, disent-ils guttatim. » Raval s'étonna des bizarreries de ces lectures. Mais Piédreville se lassait déjà de parler : « Dormez où vous voudrez; il y a épaisseur suffisante partout. Bonsoir. » Jacotot et Du Pré, chacun d'un côté de la lampe pâle, avaient recommencé de préparer les pipes l'un pour l'autre.

Piédreville ne reprit pas aussitôt le pot de porcelaine. Sur son mouchoir déployé en large il versa de l'éther, puis étendu, il appliqua la toile sur son visage. Le silence pesa, définitif. Par instant, Joé imbibait son mouchoir desséché. Quand la fiole fut vide, il la lança à travers la chambre. Et, sans interruption, ses exhalaisons profondes et douloureuses, d'extase quand même, soupirèrent dans l'ombre.

A l'aube, Raval, éveillé comme un primitif, s'inquiéta des camarades du *Tolbiac*. L'appareillage n'était fixé qu'à midi, mais le dernier canot quittait le quai à l'heure habituelle du matin. En vain, il frappa l'épaule de du Pré; le lieutenant de vaisseau murmura qu'il ne s'oublierait point. Et Jacotot seul s'en fut avec Raval. Comme ils descendaient le boulevard, d'une porte doucement refermée se détacha devant eux une ombre. Leurs pas effrayèrent l'attardé qui, brusquement retourné, courut ensuite. « On dirait Ribol, fit Raval. — Vous êtes aussi saoûl que moi ; Ribol, allons donc! répondit Jacotot. »

Ils vinrent s'asseoir lamentablement à la brasserie qui ne fermait point de la nuit. Jacotot se fit apporter de l'alcool en punch flambant. Il ne parlait point; Raval comptait les minutes. Une fois seulement, il dit : « Est-ce que le chef d'état-major n'habite pas dans la rue où nous avons passé tout à l'heure? » Jacotot bégaya : « Oui, parfaitement... l'immonde Carlan. »

# IX

Le *Tolbiac* alluma ses feux aux « couleurs. » Mais, dès neuf heures, les embarcations et tangons étaient rentrés, les pavois relevés, les hublots clos partout suivant la solennelle précaution réglementaire, depuis que, vers 1850, sombra une corvette, pour avoir laissé pénétrer la mer par les ouvertures de sa batterie basse. Au carré, les habitudes des traversées étaient reprises dès l'arrivée du canot-major. Autour du routier développé sur la table, lieutenants de vaisseau et enseignes mesuraient les distances, qui jusqu'à Messine, qui jusqu'à Port-Saïd. Un frisson d'activité tremblait parmi les paresses ; même le nom de Marlet, de brefs enthousiasmes pour l'épopée de la mission, se ponctuaient d'interjections. Minçavoué et Mauveine se faisaient verser leur premier vermouth. Tous, sous le sourcil de Leduc de Noirné, s'intéressaient à la navigation : et cette phrase, proverbiale dans la marine, résumait leur bruissement d'Andrés Tourettes en effort.

Sur le pont, Roberzans hurlait. Un canot expédié pour chercher les cuisiniers tardait à revenir. Bien que la matinée entière dût encore se passer sur rade, il était du devoir d'un officier second de tonner contre une irrégularité dans la répartition du temps, avant même d'en savoir un motif, valable, sans doute. Mais la colère du frégaton avait d'autres causes, et plus légitimes. Le capitaine d'armes en supportait les éclats pour la vingtième fois depuis la veille. Des hommes avaient été expédiés au *Tolbiac* pour compléter son effectif, car depuis les récents armements pour la Chine, les dépôts étaient à peu près vides. L'amiral Frimeur avait dû prélever une dîme sur chacun des autres gros bâtiments. Encadrés par l'équipage du *Tolbiac*, les nouveaux venus n'avaient pas eu besoin de plus d'un jour

pour se signaler à la police du bord. Les incidents se succédaient, et comme le capitaine d'armes n'avait point osé, la veille, réveiller Roberzans dans sa sieste, celui-ci avait appris quatre ou cinq faits à la fois. Alors il avait consulté les livrets. Il n'attendait point que les autres officiers en second, ses collègues, lui eussent détaché les meilleurs sujets de leurs bâtiments. Il était d'usage au contraire d'éliminer les « rouilles » lors de ces urgences. Cependant Frimeur avait recommandé un choix. Les livrets, au premier abord, apparaissaient au moins satisfaisants. Aux pages réservées à l'inscription des punitions, rien ou bien des apostilles d'un très lointain passé. Rassuré, Roberzans avait menacé le capitaine d'armes de sanctions invraisemblables, accusant le sous-officier de brutalité, l'apostrophant à cause de son ignorance du service, criant que les quartiers-maîtres de la police étaient sans autorité et qu'il les casserait.

Mais ce matin, le capitaine d'armes, sans être appelé, était revenu dans le cabinet du frégaton. Il communiqua à Roberzans le résultat d'un examen plus attentif des livrets, maintenant entre les mains des fourriers. Ces livrets avaient été falsifiés ou défigurés : tantôt des pages manquaient, celles annotées au dernier embarquement des hommes, tantôt des feuillets noirs de punitions avaient été collés entre eux pour supprimer entièrement un recto et un verso. La rage de Roberzans ne s'abattit guère sur les coupables, indubitablement d'autres officiers en second. Il le gênait fort qu'un subalterne, sans apprécier, jugeât, par ses constatations, des supérieurs. Et, en outre, le subalterne gardait l'avantage d'avoir subi des reproches immérités. Il changea de ton sans l'adoucir; il déclara ne pas vouloir entendre parler des nouveaux venus, et s'en rapporter à la poigne du capitaine d'armes pour les mater. Qu'aurait dit Bichin, en effet? Qu'aurait dit l'amiral lors de l'Inspection de fin d'année? Un commandant était fort mal noté de présenter un cahier de punitions chargé. Il seyait qu'il fût le « père des matelots » et le mot d'ordre des capitaines de vaisseau à leurs seconds était : « Pas d'histoires. »

Roberzans demeura tellement exaspéré jusqu'au déjeuner qu'il faillit se brouiller avec Carlan. La majorité avait ses embarcations absolument distinctes de celles du bord proprement dit. De tout temps, d'ailleurs, la

plus mauvaise intelligence régnait entre les deux services. Seule, la camaraderie des deux capitaines de frégate réussissait à maintenir l'harmonie. Ce matin-là, Roberzans prétendit faire hisser la dernière baleinière quand il lui plairait. Aussitôt du Goust, de service, donna l'alarme à Carlan. Le poussah sortit devant sa chambre, les bretelles pendantes. Il jugea de la colère de Roberzans, et alors il préféra le désarmer par quelques mots de jovialité.

Après onze heures, Roberzans fit prier le président de carré d'avancer le déjeuner de quinze minutes. Or les officiers étaient déjà à table. L'ordre de l'officier en second devait bousculer le repas, et il est probable que le seul souci de l'appareillage ne l'avait point dicté. Du milieu des clameurs, Leduc de Noirné eut le temps de travailler un mot historique. Puis : « Dites au capitaine de frégate que le règlement accorde à tout le monde une heure pour manger et que les officiers seront sur le pont à midi. » Le timonier s'en fut courbant les épaules sous les injures dont on le couvrit à l'adresse du supérieur intangible. Et le président ne douta point que sa réponse resterait inconnue de Roberzans.

Cependant le maître d'hôtel et les domestiques furent houspillés de belle façon. Chacun des officiers, malgré l'ultimatum, et étalant chacun l'orgueil de sa platonique résistance, se souciait peu de déjeuner incomplètement ou de paraître en retard à son poste. Mais Carlan avait mandé sa jolie femme à bord et elle déjeunait au carré des officiers supérieurs. Le signal employé à demander, pour la reconduire, le canot à vapeur de corvée, prit le quart d'heure en litige. Et les sifflets roulèrent, et la marche des clairons et tambours vibra pour appeler tout l'équipage aux postes de manœuvre, à la minute précise où le timonier martelait midi à la cloche.

C'était mieux ainsi. Le plus classique brio de la marine consistait à souligner un moment comme solennel, où les bruits les plus divers du service sourdaient et s'épandaient en même temps. Tandis que la hâte des matelots bourdonnait autour des sifflets pépiant et des clairons claquant, une foule de pavillons de signaux se déferlaient entre les mâts, la garde se rangeait baïonnette au canon sur la plage arrière, l'ébrouement des treuils haletait à l'avant près des chaînes, et de la machine montaient les cris d'Echanson couverts par le fusement des purges. Puis un calme régna

sous les ombres promenées des pavillons, Bichin attendait entre les porte-voix de la passerelle. Sur son balcon, l'amiral Barry de la Glu commençait un cigare, l'œil fixé sur le *Hugues-Capet*. Un triangle d'étamine monta à la corne du bâtiment de Frimeur. Alors le chef de timonerie cria : « Accordé pour le signal. » Des coureurs s'élancèrent pour prévenir le commandant déjà renseigné ; d'autres s'accrochèrent aux drisses pour rentrer les signaux.

Depuis le matin, le *Tolbiac* n'était plus tenu sur son coffre que par un câble facile à ramener à bord. Le mistral qui fraîchissait avait justement tourné vers la sortie de la rade l'avant du croiseur. Il suffit à Bichin, l'amarre larguée, de ne point dériver trop vers les cales de construction, et, lorsque les trois machines battirent en avant, il put s'occuper du cérémonial du départ. Il commanda, et les matelots se rangèrent de l'avant à l'arrière, face au *Hugues-Capet*. La garde porta les armes et les clairons sonnèrent aux champs. Les officiers mirent tous la main à la casquette.

Frimeur, sur son balcon aussi, salua Barry de la Glu. Puis la musique du *Hugues-Capet* attaqua la Marseillaise. A bord de tous les bâtiments qu'élongeait le *Tolbiac*, l'officier de quart enfla sa voix et, guidés par son souffle, les hourras retentirent à chaque coïn de la rade. Un dernier signal se déploya aux drisses du *Hugues-Capet* : « L'amiral télégraphie des souhaits de bon voyage, clamèrent les timoniers. — Répondez remercîments, ordonna Barry de la Glu renversé contre l'appui de son balcon pour héler les hommes sur la plage au-dessus de lui. » La brise apporta les hourras affaiblis presque jusqu'aux jetées. Le *Tolbiac* avait déjà réglé les machines à la vitesse de route ; déjà les lignes de l'escadre, les avancées des cales et des bassins se plaquaient uniformément sur le plan du Faron, écrasant la ville jusqu'à la faire oublier; le Mourillon s'approchait ou s'éloignait selon les dessins de la côte, et, dès l'épanouissement de la Méditerranée, dépassés les feux de l'entrée, des sommets démesurément lointains se dessinèrent neigeux, par-dessus Hyères, par-dessus le Lavandou, jalonnement de la Riviera tiède. Sur des terrasses de villa, au long de la ligne du tramway, on vit s'agiter des mouchoirs. Même il sembla qu'une vaine clameur de là s'efforçait aussi jusqu'au *Tolbiac*. Du Pré ricana, à côté de Vuillenac : « Morituri te salutant..., soyons graves! »

Lorsqu'on eut dépassé la douce borne des retours, la

« Bonne-Mère, » Leduc de Noirné, retourné vers Tamaris, aperçut près de lui un quartier-maître de la manœuvre et un gabier, béant au défilé des choses, inquiets vaguement, et confus, d'être à cette minute sans labeur. Il leur désigna les environs du sémaphore, leur faisant lever la tête : « C'est là, dit-il, qu'est enterré Latouche-Tréville ; souvenez-vous! » Puis il regagna l'arrière. Les deux hommes se regardèrent, plissant le front dans l'effort de pensée : « Tu savais, toi, prononça le gabier, que le *Latouche* était entré là? » Le quartier-maître hocha la tête : « Non; mais fallait qu'il fît un sacré temps pour qu'un bateau comme le *Latouche* ait tapé là-dedans! »

Les officiers n'attendirent pas sur le pont que la côte eût brouillé ses baies et ses caps. Le dernier, Bourentie, s'agita sur le kiosque-arrière, essayant toutes les jumelles pour fixer le chemin banderollé encore autour du Cap-Brun. Sa femme avait dû y traîner sa désolation et sa solitude ; il convenait, aux yeux des camarades, de correspondre à la douleur évoquée au rivage. Mais le devoir en fut vite rempli. Déjà l'avancée calme du *Tolbiac* traînait les somnolences et les plaisantes monotonies. Plus de cris, plus de chocs, plus de halètements : la bordée de l'équipage, désignée pour le service du moment, vaguait, hors quelques hommes de corvée, et déjà, s'absorbaient aux ingénieux métiers les patrons d'embarcations ou les chefs de pièces. Car, à la mer, le matelot timide devient l'artisan qui fredonne. Les bœufs meuglèrent pour la première fois. Des porcs, entre les planches dressées près des cuisines, bourrèrent les moutons stupides. Au-dessus de tous les sons, de la palpitation sourde des machines, le ronflement de la forge fit somnoler les sergents d'armes accotés aux panneaux des coupées. Et Bourentie commença la promenade sur la plage, où le docteur lui parlait de Saïgon.

Au carré la sieste pesait. La chaleur, répandue par les chaufferies dans le faux-pont, faisait les chambres à peu près inhabitables. Trippion, à chaque appareillage, ne manquait point de déclarer tout travail intellectuel impossible, de maudire l'aveulissement qui noyait les meilleures volontés et étouffait en germe les plus beaux travaux préparés sur la direction du tir ou l'utilisation de la flotte. Alors une mélancolie attendrissante passait sur toutes les faces ; les hochements de toutes les têtes rythmaient la désolation des intellectualités martyres. Puis, un à un, tous allaient

tomber sur les coussins, partageant les oreillers avec une charité de misérables. Il fallait cependant que quelques torpeurs s'accommodassent d'autres repos quiets. Une sorte de roulement, tacitement respecté, envoyait aux deux tables de jeu les sacrifiés du jour ; des réussites les berçaient en gestes automatiques jusqu'au moment où, doucement, le front venait s'appuyer sur les bras repliés. Enfin la béatitude fluait. Aucun des domestiques ne s'aventurait autour de la table ; les timoniers avaient peu l'occasion de pousser la porte. Parfois, Leduc de Noirné, le sourire amer devant le spectacle de sérénité, mais correctement silencieux, venait se rafraîchir de café noir, après quelque méditation sur Hoeckel ou Spencer, avant de se préparer à l'enseignement moral qu'il lui était donné, les après-midi, de continuer aux matelots de l'Ecole élémentaire. Mais Bruc, en perpétuelle agitation, s'irritait du silence plus que de l'oisiveté, et il tentait à grands fracas, d'heure en heure, de remuer les sommeils de moines.

Quand Trippion, navré d'une de ces irruptions, ouvrit un œil, l'enseigne entama sa réserve de railleries féroces qui s'accrochaient à l'obésité du lieutenant de vaisseau, à ses cors, à sa gourmandise. Et celui-ci suppliait pour son sommeil. Méchancetés et injures à peine voilées ne lui importaient guère ; mais sa sieste lui était plus chère que sa dignité. Bruc ne s'arrêta que lassé. Il tenta d'arrêter du Pré qui s'ébrouait ; mais à peine désenivré de l'opium, du Pré montait prendre le service. Il permit à Bruc de lui tenir compagnie sur la passerelle : « Mais j'y passe dix heures par jour! s'exclama l'autre : appelé pour les cartes ou tuant le temps, je parais à peine ici. Et quand j'y viens, je n'ai personne à qui dire un mot! Voyez donc cela, murmura-t-il en pointant Trippion ; c'est gros, c'est bête, et ça dort. » Du Pré, son faux-col rajusté, sentit l'envie de se prouver la verdeur d'esprit retrouvée : « Eh! mon cher, répliqua-t-il, vous m'avez bien l'air, tout sec comme je vous vois, de poser volontiers l'égalité : fort + gros + bête = faible + petit + intelligent. »

Cependant Goubuit, aussi éveillé par les voix, quitta le coussin. Les siestes prolongées jusqu'à l'apéritif convenaient à des Trippion. Mais à lui, non. A peine quelques quarts d'heure, les seuls de repos, affirmait-il, car des insomnies gagnées en de merveilleux labeurs jadis lui ôtaient tout espoir de bonnes nuits. Puis confia-t-il à Bruc, il de-

vait mettre à jour son travail. Les préparatifs du départ lui avaient fait négliger quelque peu le mémorial d'artillerie et deux ou trois revues étrangères. Ses boucles d'oreilles luisaient au-dessus du tapis vert de la table. Puisque les autres ronflaient encore, Bruc se résigna à l'une des conférences-causeries où l'ancien maître de manœuvre s'efforçait de montrer qu'il s'était fait égal à sa situation de capitaine. L'attention de Bruc le flattait particulièrement, de Bruc que le carré s'accordait à proclamer bon marin et algébriste à la fois. Goubuit théorisa les avantages de confier à la marine la défense des côtes ; et, Bruc ne contredisant pas, il jugea inutile de varier le thème jusqu'aux inconvénients. Il possédait ainsi quelques sujets préparés à loisir, étoffés même de lambeaux de revues appris par cœur, et, la main au bouton de l'interlocuteur, il le maintenait en un bain de véritable netteté. Bruc, bien qu'averti, subit l'agrément momentané de la voix pateline, autre modification de la voix du loup de mer que Goubuit réservait à d'autres temps. Bref, ils menèrent ainsi l'après-midi, jusqu'au réveil général. Même, en fin de discussion, Bruc opina que la meilleure retraite serait, avec une femme et des enfants, d'être commandant d'un fort sur le littoral, autour duquel pousseraient de la laitue et des carottes.

Le dîner fut gai, la soirée courte. C'est à peine si Jacotot, seulement prévenu pour la table à cause de son anéantissement au sortir de chez Joé de Piédreville, put organiser un domino avant de courir prendre le quart. La conversation se maintint au ton des joies enthousiastes des départs. Pour la plupart, Saïgon était une villégiature bien connue ; les autres écoutèrent des récits dont quelques-uns remontaient jusqu'à la conquête, l'épopée des piastres épiloguée en pokers monstres. Puis, les pipes secouées, Mauveine se retrouva seul au carré ; suivant sa coutume de rade, il n'avait pas manqué d'y descendre sitôt avalé le dîner des officiers supérieurs. Lieutenants de vaisseau et enseignes, déshabitués des veilles de quatre heures la nuit sur la passerelle, se préparaient aux nécessités nouvelles en dormant tôt. « Affaire de quarante-huit heures, assura Frontin, ravi de se trouver enfin loin de la terre. Tout le monde s'étonnera après-demain d'être trop frais. » Quant aux deux privilégiés que la navigation n'obligeait point à des changements d'habitude, le docteur et le commissaire, ils continuaient d'arpenter la plage-arrière, différant, leur semblait-

il, par une continuelle volubilité un prochain mal de mer dont ils ne se parlaient point.

Au matin, avant le tub, mais quand même le soleil haut déjà, la passerelle vit défiler l'un après l'autre tous les membres de l'état-major. Bichin avait donné jadis des ordres sévères pour que l'accès en fût interdit. Mais, dans la chaleur plus grande de l'air, les indulgences se devinaient. On pressait l'officier de quart de questions sur les incidents de la nuit, on s'aplatissait ventre sur dos au-dessus de la carte du kiosque. Le petit Bourentie supputa gravement le gain de route qu'un courant probable marquerait au point de midi. Et les évaluations s'échangèrent sur l'heure d'arrivée à Port-Saïd. Le docteur grogna : « Vous me la bâillez belle, messieurs de la navigation ; sur cinq jours de traversée, voici que les uns me prédisent vingt- quatre heures à la mer de plus ou de moins. — C'est vrai. docteur, avoua Bruc ; en marine, je n'ai jamais vu accord sur l'estimation du moindre chemin. On parie quelquefois. mais on ne paie jamais. — Alors! — Moi je m'en f...! je voyage comme ma malle. »

Il s'en fallut de peu que l'harmonie et la belle humeur du carré ne fussent rompues avant la fin de la matinée. Heureusement l'incident était classique : Leduc de Noirné, conformément aux usages. fit prévenir les officiers que l'on déjeunerait à dix heures. Vuillenac lui-même s'étonna. Depuis les arrangements nouveaux des services à bord. il n'était plus besoin de ces dispositions de repas empruntées aux croisières des navires à la voile. Discuter aussi avec le président était vain. De chaque côté des tables de jeu, les groupes se formèrent menaçants, le premier, celui des officiers qui avaient copieusement déjeuné de café, criant pour le maintien de l'heure de rade. l'autre, celui des officiers affamés par les quarts de nuit et trop tard restés dans leurs chambres : ceux-ci s'indignaient qu'on s'élevât contre la coutume et la voix du président. Personne, d'ailleurs, ne songea que le lendemain les coalitions eussent été inversées. Les plus entêtées résolutions, aussi bien que les haines les plus longues, étaient du moment. Le maître d'hôtel fit loi en annonçant les œufs. Et ce fut moins pénible d'obéir au valet, chacun inconsciemment soumis aux fins de querelle que ce routier avait apprises plus traditionnellement encore que Leduc de Noirné les règlements.

On s'assoupit encore comme la veille après le déjeuner.

Mais les parties de dominos durèrent davantage. Frontin et du Goust, légèrement à l'écart, entamèrent un match d'échecs, suivi par Raval qui se levait par instants pour veiller les bains de ses photographies dans le laboratoire attenant au carré. La chaleur, lourde comme au départ, s'était du moins répartie plus uniformément. Plaquée des graillons de la cuisine et des âcretés de la machine, ouatée de la fumée des cigarettes et des pipes, elle avait créé l'atmosphère propre à tous les carrés. Les propos qui s'échangeaient d'un côté à l'autre venaient de bouches invisibles l'une à l'autre. Malgré que l'on fût déjà bien plus près du soleil, les domestiques avaient continué de charger le poêle, et sur la fonte brûlante, des livres s'épanouissaient, des gouttes de café grésillaient. La brise, secouée par la course du *Tolbiac*, n'entrait point par les hublots presque à fleur d'eau. Parfois un clapotis coupé jetait au cuivre de l'embrun, et quelques gouttes salées, venues plus bas, secouaient un dormeur. Le maître d'hôtel n'empêcha plus ses sous-ordres de choquer les vaisselles dans l'office ; la sonnerie pimpante de l'Ecole élémentaire balaya les siestes, sans secousse.

Dans la batterie, les hommes, pourchassés sans brusquerie par les gradés, décrochaient les planches fixées au pont supérieur, et assemblaient les tables. La distribution des cahiers minces commença au milieu d'un bruissement de ruches. Les fourriers pestèrent contre l'insuffisance des encriers et des porte-plumes. Puis une voix s'éleva qui dictait : les têtes se penchèrent jusqu'à toucher les doigts maladroits, déformés par les besognes du bord. Dès les premières lignes, de timides effarements implorèrent que l'instructeur fût moins vite. Plus bas dans la batterie, la craie grinça au tableau noir et cassa sous l'effort des divisions. Les matelots les plus proches de la muraille dévissaient sans bruit quelques hublots, et le souffle salin régulier passait par-dessus les écoliers.

En mer, sur tous les navires de la flotte, l'école de l'après-midi occupait chaque jour l'heure prévue, très souvent prise au mouillage par les corvées du service. Mais la direction de Leduc de Noirné avait fait plus encore que la coutume pour la régularité de cet enseignement, Maintenant engoncé dans sa charge d'âmes, le président prétendait que l'entretien du matériel et les exercices de tous genres dépendaient des loisirs consacrés à l'école. Tandis

qu'il abandonnait aux fourriers le soin banal de surveiller des dictées et de l'arithmétique. tandis que les illettrés ânonnaient à plein cœur leur syllabaire ou répétaient indéfiniment des bâtons sur les pages d'écriture, le lieutenant de vaisseau conviait solennellement autour d'une table isolée des sujets choisis pour recueillir la bonne parole. Il espérait que par eux, par l'élite, la diffusion s'en ferait à travers l'épaisseur des Bretons lents.

Lorsqu'il parut ce jour-là, avec un atlas sous le bras, la gravité de son abord impressionna les hommes. Et il lui plaisait qu'il en fût ainsi. Il théorisait que le galon devait appeler la crainte respectueuse beaucoup moins que ne faisait la parole émerveillant l'ignorance des matelots Ainsi que les grands initiateurs, il s'efforçait de confondre la science avec le mystère, pour en rendre plus sacrées les premières affirmations aux grands enfants qu'il commandait. Sa mission eût été originale et de belle allure s'il se fût plus attaché à la remplir qu'à demeurer le seul qui l'eût tentée. La main large étendue sur une carte, l'autre chargeant l'émotion sur l'épaule du plus immédiat de ses auditeurs, il parla du Transvaal. Il parla peu du Transvaal, mais il cria en refrains connus des matelots la haine de l'Anglais. Il sut commenter l'invasion de l'Etat libre en pleurant l'Alsace-Lorraine ; et, quand le frisson anti-germanique eut passé dans les rudes épidermes, le développement, élargi à travers la carte africaine, vint exulter la joie de la défaite italienne sur les champs abyssins. Les mines d'or firent rebondir le discours vers la richesse française, la richesse française piétina dans ses mots sur l'économie médiocre de l'Italie. Puis, échauffé de son enthousiasme, il mêla des aperçus sur l'impôt aux vues les plus inattendues sur les exportations, s'attrista à l'ancienne expansion française, célébra la nouvelle, vibra avec l'évocation de Marlet. Et, en leit-motiv, revenaient les noms du Transvaal et l'entité des mines d'or. Le ton baissa pour se renforcer de netteté incisive, de documents délicats, quand, sur la feuille de la mappemonde développée, il tenta d'exposer aux matelots la théorie de la ceinture d'or étreignant la planète aux mêmes latitudes du Nord et du Sud. Des murmures admiratifs grognèrent : mais l'éloquence de Leduc de Noirné vint se briser sur cette représentation de la terre en deux feuilles. En vain, il creusa les mains et tourna les doigts, un coude sur les continents nommés, pour

les transporter en relief sur ses phalanges et dans la pensée candide des écoliers. Les bouches béaient et les yeux viraient. Alors, de guerre lasse, il leur mit entre les mains un Almanach Hachette et ils s'extasièrent sur une lithographie où une cuve gigantesque représentait les Finances, alimentée par des tuyaux symbolisant les impôts, vidée par d'autres tuyaux représentatifs des budgets divers.

Enfin, pendant les dix dernières minutes, Leduc de Noirné fit cesser tous les sectionnements. Il ordonna le silence et proclama la solennité de cette minute déjà réitérée. Le second-maître fourrier ouvrit le livre, son livre. La page était cornée où, des semaines auparavant, s'était arrêtée la déclamation en même temps que l'effort des matelots attentifs. Le gradé continua, et les hommes écoutèrent. Il leur paraissait qu'ils entendaient des choses aussi habituelles que la prière du soir. De la progression merveilleuse imaginée par l'auteur, ils n'avaient sans doute recueilli aucune étape dans la clarté de leurs devoirs. Seulement, à chaque fin de l'école, le fourrier officiait, sentaient-ils, à leur place, ainsi que l'aumônier au branle-bas. Celui-ci leur conciliait la bienveillance d'un bon Dieu, celui-là celle des chefs. Et l'une ne leur apparaissait pas bien différente de l'autre. Les joues sur les deux poings, ils écoutaient : « L'ivresse dégrade le marin, le déshonore dans sa dignité d'homme, le rend incapable de remplir ses devoirs de serviteur de la France... » La sonnerie sautilla de nouveau au bout de la batterie. L'envol des écoliers fila autour de Leduc de Noirné. Il les vit partir jusqu'au dernier, puis arrêta un illettré : « Dis-moi, toi, garçon, quelle différence mets-tu entre les mots discipline et respect? » L'homme s'immobilisa, la tête basse et la main gauchement au front. De Noirné insista, lui tapa les doigts pour le dispenser du salut militaire ; obstinément, la main revint au front et l'homme, muet, arcbouta ses pieds contre une table. « Brute! » murmura l'éducateur en s'éloignant.

L'oubli de la terre continuait d'apporter ses effets, ordinaires par leur renouvellement, extraordinaires par des manifestations. L'amiral déclara le troisième jour qu'il passerait lui-même l'inspection des fonds et des machines du *Tolbiac*. Il n'en résulta guère plus de propreté, puisque les soins de la marche empêchaient que l'on pût vaquer à de splendides fourbissages. Il n'en vint qu'un désespoir haineux de plus à Echanson, et la file des visiteurs, derrière

Barry, fut accrue par du Goust et Ribol. Les officiers-mécaniciens, prévenus assez tard dans la soirée, s'effarèrent d'abord; puis Risselon et Siren rassurèrent Echanson. Pour eux comme pour lui, aucun doute, il y avait dans cet ordre soudain de l'amiral une volonté de surprendre en défaut le personnel de la machine. Comme toujours leurs pauvres cerveaux, tourmentés d'imaginaires persécutions, muèrent en conspiration le caprice de Barry de la Glu. Cependant, après résignation, une idée de Risselon les réunit en mystérieux conciliabule, et, au dîner du soir, Bruc essaya en vain d'exaspérer Echanson par le rappel de l'inspection redoutée.

L'amiral, à l'heure fixée, ne fit que courir d'un bout à l'autre du *Tolbiac* aux divers étages, avant de s'arrêter aux machines. Là, ralentissant le pas, il afficha une volonté de visiter en détail. Du Goust suait à grosses gouttes ; Ribol s'amusait de l'aventure. Pour Barry, il lui convenait assez d'afficher, chef suprême loin de Toulon, la meilleure attention à toutes ses responsabilités; et aussi, un beau flegme dans la graisse et l'huile, sous le feu tout proche des chaudières allumées toutes, le campait avantageusement dans la mémoire des chauffeurs et des ouvriers noircis. Sur son ordre et à hauteur de ses yeux, du Goust retourna le sablier pour compter les tours; lui-même enfin, déganté, il tâta au passage brutal la tête d'une bielle pour évaluer sa tiédeur. Echanson, bien en face de chacun des mouvements, distendait autant que possible son visage en béate admiration. Mais il lui fut difficile de le faire lire par Barry. L'amiral, grave, affectait d'ignorer sa suite ; il questionnait les quartiers-maîtres et les simples matelots. La sollicitude se mêlait délicieusement à son mépris. Echanson, furieux, renonçait déjà aux bénéfices de son attitude, et se désintéressait par avance du projet arrêté avec ses sous-ordres. Mais Risselon, malin et habitué aux rebuffades du grand corps sans avoir appris à s'en froisser, entreprit du Goust.

Le lieutenant de vaisseau, écœuré par le milieu, ne daigna point d'abord s'apercevoir qu'on lui parlait.

Comme l'amiral s'inquiétait du condenseur, Risselon put dire à du Goust : « Vous voyez que nous avons un peu orné notre chez nous. — Chez vous? ricana l'aide de camp... » Risselon continua, sans vouloir entendre : « Oui, voyez là. » Il désignait une plaque de cuivre où brillaient en lettres

énormes les mots : « Honneur et patrie, » tout comme à la timonerie, sur le pont. Le travail s'agrémentait de motifs repoussés qui tiraient l'œil. Du Goust, enchanté d'avoir paru soutenir la même attention que son patron, s'élança vers Barry : « Permettez-moi, amiral, dit-il, de vous faire remarquer ceci. » Il étendit le bras vers le fronton, et Barry de la Glu, qui regarda aussitôt, détailla plus à loisir la chose que son aide de camp avait fort peu observée : « Qu'est-ce donc que cela? s'exclama-t-il. Non... pas l'inscription ; à côté... ces deux bourrelets qui semblent pendre aux deux bouts. » Echanson, cette fois, devança et Risselon et du Goust : « Ce sont des scapulaires façonnés en métal, amiral, expliqua-t-il respectueusement. — Bah! fit Barry intéressé. » Echanson commenta : « Oui, amiral, par ces temps d'accidents et avec nos risques continuels, j'ai pensé qu'il était bon de répondre aux besoins de protection divine innés chez tous mes hommes ici. Vous le savez, amiral, une moitié d'entre eux, chaque soir, ne peut monter à la prière, occupée qu'elle est devant les feux. Alors... » Barry l'interrompit : « Vous êtes un brave homme, monsieur Echanson, et il me plaît fort de voir ainsi vénérée notre divine religion. » Sa face de clergyman s'oignait d'onction ; un souffle de piété stupide passa sur la suite et Bichin, in petto, se promit de ne point oublier cette chanterelle. Enfin Barry prit congé d'Echanson en répétant : « C'est très bien, ces scapulaires... D'autant que, parmi vous, messieurs les mécaniciens, si j'en crois la renommée, l'immonde franc-maçonnerie trouve trop d'adeptes... Continuez donc, monsieur Echanson. » Il se tourna vers Risselon et Siren, et du bout des lèvres : « J'ai parlé pour vous, messieurs, dit-il. »

L'inspection était terminée. Le petit Bourentie, témoin de la scène, s'empressa de traîner Minçavoué sur le pont. Le docteur se débattit quelque peu, le vermouth le réclamant. Cependant, lorsqu'il eut la certitude que la tournée du chef avait obligé de retarder le déjeuner, lorsque, de lésés par ce changement d'heure, il suivit le commissaire. « Hé bien? interrogea rapidement Bourentie. — Quoi? — Mais... vous avez entendu!... » Il n'osait préciser et étaler sa joie d'avoir recueilli une déclaration de principes dont il pourrait tirer profit. Depuis le jour où l'amiral l'avait malmené pour le paiement d'une solde,

le commissaire ne savait quelle route prendre pour revenir, sinon en faveur, du moins au même point d'indifférence dans le souvenir de Barry. » Sacristi! parlez donc clairement, mon petit, dit Minçavoué ; c'est le discours de l'amiral qui vous embête? — Oh! fit Bourentie scandalisé dans sa foi chaude. — Non? alors quoi? » Bourentie ne répondit point. Le docteur, avant de continuer, inspecta le balcon au-dessous d'eux et les couloirs latéraux de l'appartement de Barry : « Est-ce que c'est la première fois que vous entendez parler de franc-maçonnerie?... » Il s'arrêta court et souffla fortement. Un second regard autour de lui le rassura peu. Enfin il accrocha un bouton du petit commissaire et le traîna sur le kiosque.

Le vent assez frais balayait ainsi les paroles. « Echanson est certainement franc-maçon ; Risselon et Siren le sont, à n'en pas douter, grommela Minçavoué. Si cela vous étonne d'avoir écouté la belle histoire des scapulaires, rappelez-vous que pour eux, que pour vous, que pour moi, les notes sont données par un officier de vaisseau, c'est-à-dire par un clérical renforcé! » Il baissa encore la voix : « En tous cas, mon petit, soyez l'un ou l'autre, et à fond : subalterne, il vous servira de multiplier les momeries d'église ; chef, il convient de se rallier au convent. Voilà la recette. Je vous la donne pour rien. » Le commissaire protesta : « Allons! docteur, ne soyez donc pas carabin pour le plaisir ; il y a bien des sincérités qui... — Suffit, coupa Minçavoué. Garçon, encore une pipe, et parlons d'autre chose. » L'autre chose, ce fut la chose de tous les jours, de chaque promenade alternée sur le pont. Minçavoué et Bourentie, le coquebin et l'homme mûr opportuniste, de pipe en pipe défilaient des noms de camarades. Ainsi qu'en strophe et antistrophe, celui qui ne parlait pas n'écoutait pas l'autre, attendant seulement son tour de parler; ils documentèrent des anecdotes de brasserie ou de service. Et les épisodes, sans exception, les posaient en victorieux de l'universelle mufflerie : douloureusement étonnés dans la première partie du drame, tel qu'ils le présentaient, du sans-gêne, ou plus, d'un camarade ; revanchards applaudis, dans la seconde partie où leur ingéniosité avait rehaussé la péripétie. Au reste, Bourentie gardait l'avantage de la variété documentaire, car il apportait une particulière contribution des avanies reçues et inoubliées aux temps de son mariage aussi bien qu'à ceux des visites de

noces. Vuillenac, qui montait pour le quart, s'amusa de leur sourire et de leur mi-voix, et il put entendre, sans bien savoir par lequel prononcée, la phrase de jubilation orgueilleuse : « Si vous aviez vu sa tête! »

Il faisait le service, Vuillenac, sous les ordres d'un lieutenant de vaisseau, comme il était réglé pour les enseignes à bord du *Tolbiac*. Et à ce titre, il dépendait de Frontin. Mais Frontin, pénétré de son passager sacerdoce, se tenait seul sur la passerelle supérieure de l'avant, et avait prié son subordonné de demeurer au-dessous, à proximité des cartes. De cette consigne, Vuillenac s'accommodait fort. Il connaissait trop peu le voisin, il avait assez pressenti le type de race, mais irrémédiablement figé. Plus tard, il en pourrait jouir pour sa pureté de lignes et pour la valeur de sa loyauté morale. D'autres enseignes s'étaient plaint de jouer ainsi les inutilités, à peine consultés pour le relèvement d'un navire sur la route, ou d'une terre. Mais la philosophie de Vuillenac l'élevait audessus de ces zèles. D'ailleurs, ne savait-il pas bien que le rôle du lieutenant de vaisseau se réduisait à aussi peu de chose que son rôle à lui? La route était donnée par le commandant, un timonier la veillait. Les machines marchaient au nombre de tours ordonnés par le commandant; en bas, des gradés les contrôlaient. Un incident quelconque advenait-il? une route de navire menaçait-elle de croiser celle du *Tolbiac?* Il fallait aussitôt avertir le commandant. Et le commandant, toujours commandant, seul responsable, traitait en petits garçons sages les plus âgés des lieutenants de vaisseau.

Du moins, si le spectacle avait valu l'ennui de la faction sans initiative! Mais, après deux embarquements au loin, Vuillenac se retrouvait ici, renseigné sur « la poésie des quarts de nuit sous les étoiles. » La réalité était plus banale. Hors quelques lieux du monde, Gibraltar, Messine, le Canal, les abords de Sydney d'Australie, la mer était vide : aucune rencontre, aucune curiosité de l'errant croisé ou dépassé. Pas d'oiseaux, pas de poissons sauf les volants de fréquence horripilante, ou les marsouins près des côtes. C'était le défilé amorphe de flots aux teintes sans franchise, striés presque périodiquement de la saleté du frai. Aucun rythme nouveau ne mouvait la houle lente. Des coups de vent, il ne fallait conserver qu'un souvenir de vaisselle brisée ou de sommeils tendus contre des plan-

ches à roulis. Sitôt fuies les mers d'Europe, le quart n'était plus que la corvée fastidieuse, la réclusion, le « piquet » des collèges : les pensées, troublement mêlées à l'eau et au soleil, finissaient par se déposer inertes, ainsi que des poussières qui lentement ont traversé des couches jusqu'au fond du verre. Le réveil périodique, c'était la voix du timonier, d'heure en heure, quand la spéciale fonction de l'enseigne lui commandait, pour la solennité, de crier : « Factionnaires à l'appel! » L'incident, le seul, c'était, une fois toutes les quatre heures, de comprendre, au sifflement du porte-voix des machines, la demande d'en bas : « Faire vider les escarbilles... »

Vuillenac s'efforça de remarquer combien l'eau était plus verte qu'à Toulon, puisqu'il n'avait pas suivi du haut de cette passerelle les transitions insensibles dans la coloration. A l'horizon, papillottait la brume de chaleur ; la brise, après une apparence de souffle régulier, n'existait même plus en fraîcheur ; le pas de Frontin, au-dessus du poste de l'enseigne, flappait sur les lattes de bois...

« Ah! ah! vous somnolez, mon cher! » La voix fit sursauter Vuillenac ; pourtant, Bruc avait parlé doucement, repoussant la tentation de faire savoir la faiblesse du camarade à quiconque écoutait. « Vous êtes heureux, Bruc, d'avoir une occupation, répondit Vuillenac; je voudrais m'occuper de la route comme vous faites. — Ne le souhaitez pas ; vous avez vu si l'on se gène pour me faire lever à cinq heures le matin, quand j'ai quitté le quart une heure auparavant, sous prétexte d'observer des hauteurs crépusculaires d'astres! Vous savez combien de fois par jour Bichin me fait demander le point, parce qu'il a eu jadis une petite réputation dans le métier. Eh bien! je travaille quand même pour mon instruction personnelle, comme on me le marque d'un sourire charmant: Bichin a cent fois plus de confiance dans la première approximation qu'avec le loch lui fournit le chef de timonerie, sous-officier ignare et alcoolique. — Pas possible! s'exclama Vuillenac. » Bruc, entre ses dents, mâchonna une injure à l'adresse du commandant; puis il reprit : « Certes, je pense comme vous: je pense que tout cela, » il montrait l'étendue d'eau, « ne change guère. Mais dans notre belle profession, il y a du moins les gens qui varient à l'infini. N'est-ce pas? C'est votre avis? »

Il sondait Vuillenac. Car l'intelligence du camarade avait paru, à lui intelligent aussi, et, pratiquement, avait semblé

digne d'examen, d'autant que l'attitude observatrice de l'enseigne paraissait occupée souvent à classer des types. Vuillenac ne comprit pas l'interrogatoire et dit simplement : « Je pense que la variété existe dans tous les groupements. — Que non! affirma Bruc. Partout ailleurs les gens sont honnêtes ou canailles à peu près de la même façon. Tandis que chez nous. quelles nuances, quels degrés de l'un à l'autre des états!... Allons, ne me faites pas penser que cette supériorité ne vous a point frappé en nous. » Vuillenac sourit. « Supériorité est discutable. — Non, repartit Bruc. A égalité de bien ou de mal, je préfère que ma curiosité en jouisse par des circonstances plus diverses ou plus originales. Et vous aussi. — Si vous voulez. — Ce n'est pas moi, c'est vous qui voulez. — Vous avez raison, finit par avouer Vuillenac. Je ne suis pas vieux dans la carrière, mais je crois que tous mes camarades d'embarquement me restent très nets dans le souvenir, chacun absolument différent du voisin. Sans doute, cela tient à ce qu'ils sont peu nombreux enregistrés. Pourtant, il me paraît que même ceux que j'ai frôlés, que j'ai connus au café, me demeureront présents bien davantage que si je les avais trouvés à de pareils moments hors la vie maritime. — Et vous vous expliquez cette bizarrerie? interrogea Bruc. — Cette supériorité, comme vous avez dit? ma foi non. »

A ce moment. Frontin pria Vuillenac de s'inquiéter de jumelles convenables avec lesquelles chercher la terre à l'horizon. Sa prière se dessina en ordre par l'attitude gardée ; il lui avait déplu que son subordonné causât pendant sa faction. « Et quand traversons-nous le détroit? demanda rapidement Vuillenac à Bruc. » L'officier de navigation haussa les épaules : « Ne vous fatiguez pas à chercher; je leur ai répété tout à l'heure que nous ne serions pas avant neuf heures par le travers de Scylla... Mais Echanson se garde bien d'avouer qu'il triche sur le nombre de tours, et l'amiral fait son calcul avec des vitesses imaginaires. D'ailleurs, il se considérera comme insulté parce qu'il s'était mis en tête de jouir avant son dîner des paysages de Calabre. »

Le *Tolbiac* donna dans le détroit en pleine nuit, ainsi que Bruc le prédisait. De la circonstance, d'ailleurs, il ne ressortait aucun contre-temps pour le carré ; seul, Bourentie s'écarquilla les yeux depuis Scylla jusqu'à la sortie, et fut

tout heureux de voir la pâle lueur des avenues de Reggio perpendiculaires au rivage. Barry de la Glu pinçant ses lèvres s'étonna près de Bichin que les calculs de route fussent aussi erronés. Bichin appela Echanson et le menaça de tout. Au carré, les tables de jeu ne chômaient plus : Leduc de Noirné avait formellement interdit le poker, mais, hors les échecs de du Goust et Frontin, les partenaires affluaient à la manille. Ribol écrivait dans un coin ; sa chambre le suffoquait. Quand Vuillenac s'informa de ces mémoires, il rougit et se déroba. La table continuait d'être abondante et plaisante : Siren, chef de gamelle, souriait sous les compliments, et le vieux Mauveine, écœuré de l'hostilité plus grande que jamais de Carlan et Roberzans, enviait la grande assemblée des officiers subalternes et félicitait Siren comme les autres : « Soignez-les : n'oubliez pas que, loin de Toulon, tant vaut la table, tant valent les gens. » Du Pré, vers le quatrième jour, dut reprendre le train-train des autres. Depuis la nuit chez Joé de Piédreville, il n'avait pas cessé de fumer, saisi d'une folie d'opium comme les fumeurs moyens en ressentent parfois. Mais sa furie était venue à terme en même temps que, la poitrine secouée de râle, il avait vu son mouchoir taché de sang. Il ne se faisait point d'illusions sur le sort d'une phtisie contractée parmi les noces de jadis. Mais une terrible énergie lui venait pour retenir le galop des jours réservés et qui se précipitaient dans les aspirations de l'opium. Il retrouva donc sa place au domino, quelquefois à la manille. Le temps, depuis l'appareillage, n'avait point compté pour lui. Les quarts avaient prolongé la béatitude de son ivresse, et le plus naturellement du monde, repiquant ses idées à partir de sa dernière conversation il demanda à Merseau : « Dites-moi, Merseau, pourquoi le général Nopert s'inquiète-t-il des permissionnaires du *Tolbiac?* — Hein? fit Merseau. — Le général Nopert? Vous le connaissez bien; Jacotot me l'a affirmé. » Merseau tout en évaluant les levées, siffla entre ses dents : du Pré vint près de lui, alors il releva la tête : « Ce général Nopert, prononça-t-il avec calme, s'intéresse beaucoup à l'un des permissionnaires du bord, à un quartier-maître fourrier. — Vous plaisantez? — Je suis très sérieux! » Du Pré, malgré son flegme, se laissa tomber sur le coussin, abasourdi : « Alors, murmura-t-il, ce serait le blond au teint de fille, celui de ma compagnie? — Juste,

Auguste » confirma Merseau. « Je passe et bénéficie... » Les joueurs s'occupèrent peu des déclarations de leur partenaire ; la plupart ignoraient le général Nopert et surtout le quartier-maître visé. Auraient-ils compris l'infâme racontar, que leur attention ne s'y serait pas posée davantage ; ces récits étaient courants au carré. Cependant du Pré se sentit quelque peu sali par l'évocation de son fourrier.

Les officiers-mécaniciens étaient à chaque instant dérangés au milieu de leur partie. Bien que l'un d'entre eux fût constamment de quart dans les machines. Echanson le plus souvent. Risselon ou Siren à sa place les autres fois, se précipitaient en bas, hallucinés de bruits anormaux parmi le ronflement coutumier de la marche. Le *Tolbiac* était parti trop soudainement pour que nombre de points ne donnassent pas d'inquiétude, pour que l'huile à flots pût prévenir tous les échauffements. Surtout, son personnel avait vécu jusque-là dans la facile manœuvre de l'escadre, c'est-à-dire qu'après avoir donné aux essais une vitesse de réclame, prônée par la presse, le bateau s'était habitué à l'allure dérisoire de douze nœuds. Or il devait maintenant, et pendant des semaines, en donner seize. Le retard à Messine, qui avait exaspéré Bichin, s'était traduit en fin de compte par le bref suivant : « Si nous ne sommes pas devant Port-Saïd à cinq heures de l'après-midi, dans trois jours, je vous mets aux arrêts de rigueur, monsieur Echanson, pendant tout le séjour à Saïgon et au retour. » Ainsi plus de carotte possible. D'ailleurs, Echanson, rajeuni par l'approche de la terre promise, gaillard de son passé de Barcelone, se souciait peu de rester enfermé dans sa chambre sans courir la route de Cholen et sans boire avec des Russes.

La longue coque du *Tolbiac* vibra sous l'effort des trois hélices. A cette allure de seize nœuds, le synchronisme rendait les trépidations insupportables. Goubuit ne décoléra plus, et, sûr d'être soutenu, chercha querelle de toutes les manières à Echanson. Mais le mécanicien tint bon, s'appliqua à ne point trop faire monter l'enchère à la manille, terrorisa Risselon et Siren en amplifiant les menaces d'en haut et ainsi vers midi le phare de Damiette, perdu sur la mer sans qu'on pût voir les sables plats à sa base, fut signalé par une longue vue.

A cinq heures, on stoppait à mille mètres de Port-Saïd.

# X

Lorsque le commandant eut fait prévenir au carré que l'encombrement du canal immobilisait le *Tolbiac* à Port-Saïd jusqu'aux environs de minuit. la formation des groupes de promenards hésita. A Toulon, le bord seul réunissait en passagère intimité, surtout en solidarité d'intérêts communs, les officiers de tous les âges et de tous les grades. Hors le service et le déjeuner de midi, les gens mariés débarquaient du canot-major pour aller directement chez eux, les célibataires, à quelques exceptions près, rejoignaient une amie ou des camarades plus connus et mieux appréciés dans des navigations précédentes. Ce soir. l'hésitation se masqua d'une discussion inévitable quand il fut question de l'heure du dîner. Leduc de Noirné, une fois encore, supprima toute objection par son ordre direct et sans recours ; d'ailleurs il fit observer que la proximité du quai, le va-et-vient des barques indigènes, assuraient toutes les sorties voulues du *Tolbiac*. Quant au délai fixé. il ne serait certainement pas abrégé. puisque l'amiral attendait les dépêches du Consulat pour décider si le ravitaillement de charbon s'exécuterait à Port-Saïd. Après ces explications, Leduc de Noirné déclara que, pour son compte. il s'en allait marcher deux heures par hygiène. Bourentie. frétillant. s'accrocha au docteur, et le supplia de le piloter à travers l'escale. Déjà, du Pré se laisser entraîner par la bande de Jacotot. Merseau et Forney. Raval refusa d'abandonner la surveillance de ses photographies. Il ne manifesta aucune mauvaise humeur quand Minçavoué, à la joie du commissaire. lui assura qu'eux en rapporteraient devant lesquelles pâliraient les groupes fixés à Toulon. Bruc se trouvait de service. sous les ordres de Goubuit. L'ex-maître de manœuvre. crachant à travers le carré. avait crié assez haut sa lassitude de Port-Saïd, traversé une dizaine de fois, pour que Frontin se dé-

cidât à lui demander un remplacement au quart. Et Goubuit, navré quand même de ne point courir quelques bouges, ne put refuser. Enfin, Trippion suivit Marie-Branter ; il n'osait point lui offrir sa compagnie, mais il profita de la barque qui menait le gendre de Marquestoun au quai, et, quand il fut près de lui à l'entrée des rues, ils marchèrent naturellement côte à côte.

Vuillenac, un long moment occupé de sa toilette de ville, parut sur le pont à l'instant où Frontin et du Goust hélaient un canot. Ils lui offrirent passage. Bruc, tout en veillant le brouhaha des Arabes, tira Vuillenac à part : « Intéressez-vous à ce que je vous ai révélé hier, lui dit-il ; vérifiez notre variété. — L'escale vous donne tort, mon cher, sourit Vuillenac. — Parce que? — Qui s'assemble se ressemble, n'est-ce pas? » Bruc, gaminement, sembla ramasser dans un tour de main les deux lieutenants de vaisseau qui attendaient et l'enseigne. « Vous ne vous êtes pas regardé! » murmura-t-il. Il se trouva, au reste, ainsi que pour Trippion et Marie-Branter, que la traversée depuis le *Tolbiac* resserra en « partie » le départ fortuitement simultané des trois officiers.

Tous les trois avaient déjà visité Port-Saïd une fois. Mais Frontin unissait l'escale exotique et le large dans son amour du lointain, et il eût cru manquer à tous ses devoirs de marin, s'il avait laissé sans une visite le moindre point d'atterrissage. Pour du Goust et Vuillenac, il ne leur déplaisait point de goûter à nouveau l'originalité d'un mauvais lieu. Frontin, rigide de morale, s'aperçut assez tôt des libres chemins courus par ses deux partenaires. D'ailleurs, Vuillenac crut sentir que le lieutenant de vaisseau avait tenu surtout à effacer chez le jeune homme la mauvaise impression de son attitude en service. En effet, après avoir dépensé un nombre inusité de sourires et de phrases, il abandonna la bande, prétextant des achats de turqueries. Du Goust roula un grand moment encore à travers les sables du bout de cité, en même temps que Vuillenac. Puis ils revinrent dans le quartier des consulats. L'aide de camp attendait vaguement qu'une rencontre invraisemblable lui permît d'aller plastronner dans un intérieur cossu, devant quelque Egyptienne bien apparentée à des négociants d'Alexandrie. L'occasion ne se présenta pas. Il finit par quitter Vuillenac, sous couleur de dîner avec un Abbas-pacha quelconque, « bien parisien, fort bien en cour, et qu'il

avait rencontré à Paris à un bal d'ambassade. » Vuillenac soupçonna que le beau garçon avait un mot à dire à l'une des nombreuses prostituées de la ville, et s'en cachait comme d'une étreinte indigne de lui.

L'enseigne se retrouva seul, sans ennui, la chair tranquille, devant le café-concert auquel attient la salle de jeu. Il entra. Et aussitôt, l'orchestre dépareillé des dames allemandes entama la Marseillaise. C'était l'habitude de l'établissement; l'enseigne savait devoir n'en retenir aucun chauvinisme; mais, comme à son premier passage, il se demanda comment le flair du chef pouvait si bien reconnaître la nationalité du passant. Dans la salle de jeu misérablement éclairée, tout contre l'étroite roulette, recouverte jusqu'à jeu fait, et livrée à tous les tripotages du tenancier, Merseau pontait les pièces de vingt sous. Le reste de l'assistance, sous le fez, ou bien des sortes de sombreros, étalait des faces levantines de Pranzinis voûtés. Vuillenac ne prolongea pas sa visite. Au dehors fermentait le rut du cosmopolis maritime. A la lisière des sables, un pointillé de lumières indiquait les portes ouvertes des loges des prostituées italiennes ou moldo-valaques. — Dans la rue, au coin des bazars en planche, les proxénètes soufflaient dans le cou des errants, et des Arabes, mâtinés de Grecs, offraient confusément des voluptés inavouables. Les parfums nauséabonds des boutiques de coiffeurs traversaient l'avenue de part en part, et au milieu des odeurs de rose et d'encens, flottait le relent caractéristique du lupanar. Vuillenac se dégoûta de la ville trop grasse, trop sale, trop sexuellement immonde. Il renonça à son projet de dîner au restaurant et s'en revint vers le quai. A tous les pas encore, il lui fallut se défendre des adolescents aux gestes louches et des juifs qui lui proposaient des choix remarquables de photographies obscènes. Le chemin alors l'irrita tellement qu'il ne voulut point s'arrêter pour acheter des pâtes de rahat-loukoum, une gourmandise favorite, et, pressant le pas, il décida d'expédier son ordonnance le soir en prendre des boîtes. Ribol, à bord, plaisanta la maussaderie de Vuillenac : « Le consulat, dit-il, a tardé de nous faire porter les dépêches. Maintenant, Carlan, le mystérieux, les déchiffre en soufflant. Et je ne sais quand je pourrai descendre. Avez-vous vu du Goust? — Oui, mais il doit être occupé la soirée. — Tant pis : s'il rentrait, nous pourrions promener, vous et moi. — Ah! cela non, cria Vuillenac; j'ai assez

vu Port-Saïd. — Parce que vous vous êtes ennuyé seul, reprocha tendrement Ribol. — Parce qu'il y a trop peu de temps que j'ai lu Aphrodite, mon cher, et que de Port-Saïd à Alexandrie, il n'y a pas bien loin. »

La table fut presque vide. « Décidément, remarqua Goubuit de méchante humeur, tous ces bougres-là ont trouvé des cuisses hospitalières. » Les absents rentrèrent un à un, presque honteusement, et la plupart gagnèrent leurs chambres sans faire une station au carré. Mais un remue-ménage de chalands interrompit bientôt tous les sommeils. Vuillenac avait pensé s'endormir avant l'heure de l'appareillage, et se réveiller en plein canal. Il questionna Ribol affairé et mandé à chaque instant par le chef d'état-major. On entendait au-dessus du carré l'amiral frapper du pied, et du Pré, traduisant la pensée de tous, ne douta point que le commandant Bichin n'eût encore à subir une avanie de valet. Les ordres trouvés dirigeaient le *Tolbiac* sur Djibouti ; là, il embarquerait le charbon nécessaire. Les choses changèrent brusquement lorsqu'un chancelier apporta vers dix heures une autre dépêche officielle. La coïncidence des temps en cette occasion servit trop heureusement la rue Royale. L'état-major général venait d'apprendre à la fois l'arrivée du *Tolbiac* à Port-Saïd et la pénurie de combustible que révélait une correspondance confidentielle de Djibouti. C'est ainsi qu'il fut aussitôt télégraphié à l'amiral Barry de la Glu de se ravitailler à Port-Saïd, sans perdre une minute. Roberzans lui-même, tiré de son lit, s'élança au quai suivi de Ribol. Leurs instructions, les unes venues de Bichin, les autres du chef d'état-major, étaient absolument contradictoires. Le fournisseur n'eut pas de peine à en comprendre le point d'accord, et les chalands, emplis de la clameur des charbonniers, affluèrent aux flancs du croiseur.

Lorsque l'on sut l'incident, arraché à l'insomnie douloureuse de Roberzans, une stupeur plana sur la réunion du carré. Echanson, dans son indignation, fut écouté sans observations; il hurlait, sarcastique : « Quel malheur que ce télégramme ne soit pas arrivé demain ! Voyez-vous l'histoire du vaisseau de Sa Majesté, le *Tolbiac* : il arrive à Djibouti, pas de charbon; alors il revient à quatre nœuds à Suez ; il paie la tonne un prix d'anglais, et il repart avec huit jours de retard. Non, mais voyez-vous cela! » Le plus clair de l'aventure fut vite supputé par les égoïsmes.

L'abandon de l'escale de Djibouti faisait gagner deux jours au moins sur la traversée, partant sur l'absence. Le temps de s'approvisionner à Port-Saïd n'était pas perdu, puisque la rentrée dans le canal était aussi différée de deux heures.

La marche lente dans le canal commença vers trois heures. Et aussitôt, maintenant que s'était éteint le halètement rythmé des Arabes se jetant sur les briquettes, maintenant que le brusque démarrage, puis la fusée du gouvernail mécanique, emplissaient seuls les sonorités du navire, des portes claquèrent et les piétinements des timoniers aux échelles rompirent le silence serein du *Tolbiac* à l'orée du désert. Lorsque Goubuit avait accepté de remplacer Frontin pour l'escale, il avait cru lui permettre une simple promenade; du moins, il feignit de comprendre de cette manière une permutation de service que Frontin avait proposée complète. Sitôt le mouillage quitté, l'ordre des tours de service changeait, le service de mer succédant au service de rade. Il arriva que l'appareillage avant le jour désignait encore Goubuit pour continuer la veille. Lui, s'était couché, furieux d'avoir bâillé une soirée sans partenaires, et mal habitué à la solitude, même de courts moments; sa vaine colère accusait in petto la duperie de Frontin. Du moins, jusqu'au départ, ses responsabilités avaient été nulles comme à l'ordinaire, et son rôle particulier ne l'avait point empêché de se retirer tôt, confiant à Bruc la surveillance. Mais, lorsque le timonier le prévint d'avoir à monter sur la passerelle dès l'aube, il faillit assommer l'homme tremblant. Après une bordée de jurons, il s'enfouit sous les draps, et se refusa à songer davantage à l'inadmissible perspective. Dix minutes plus tard, le chef de timonerie, supplié par la terreur des matelots de veille, se risqua lui-même à secouer de nouveau le lieutenant de vaisseau.

Cette fois, Goubuit bondit, pieds nus, seulement un pantalon à la ceinture, le velu du poitrail saillant. Le chef de timonerie s'éclipsa. Goubuit au carré, les trois sonnettes électriques carillonnèrent sans interruption. Des courses hagardes, des souffles terrifiés se brisèrent à l'entrée de la salle. Maître d'hôtel et offices, timoniers, factionnaires, se pressaient aux ordres de l'officier. Il les renvoya, retenant le chef de timonerie. Pendant des minutes, le sous-officier dut se courber sous d'effroyables

blasphèmes. Enfin, Goubuit essaya de l'intéresser à sa cause, pleurnichant, et désormais affirmant que Frontin devait faire le quart actuel en échange de celui de Port-Saïd. Le chef de timonerie se hâta, confondu alors en excuses, de prévenir Frontin. Ce fut une mauvaise inspiration : le duc, du moins correct, infligea au sous-officier quatre jours de chambre, qu'il se réservait de faire approuver par l'officier en second. Puis, écœuré de la versatilité lâche de Goubuit, il ferma sa porte à clef sans commentaires. Cependant Goubuit, inquiet de la démarche insinuée par lui, n'avait point quitté le carré. Il reprit la sonnette; nul ne parut, aucun des timoniers n'hésitait désormais entre une punition et l'accueil de la brute. L'heure de monter était déjà dépassée de beaucoup: il songea que Frontin avait trouvé juste l'arrangement, et s'occupait déjà de la veille. Pourtant une crainte lui restait quand il revint à pas de loup vers sa chambre ; car il n'ignorait point que l'absolue séparation des services en rade et à la mer ne pouvait que très difficilement laisser croire à Frontin que sa dette devait se payer cette nuit-là.

Vuillenac solda les mensonges de Goubuit et la trop naturelle lâcheté des timoniers. Le chef de timonerie, après la réponse de Frontin, rappelé presque aussitôt sur la passerelle par les questions de du Pré qui s'impatientait de la prolongation de son quart, se résolut à ruser. Il réveilla Vuillenac. L'enseigne, d'abord stupéfait, s'imagina facilement que la corvée lui revenait. Il n'avait point eu le loisir de s'informer de l'ordre adopté désormais. « Et peut-être, se dit-il, la permutation de Frontin entraîne la mienne. » Aussitôt sur la passerelle, il se douta d'une confusion. Du Pré le reçut brutalement et ne consacra plus une seconde à des explications. D'ailleurs le pilote était responsable de la navigation: Bichin venait de descendre prendre quelque repos sur les coussins du kiosque et ainsi Vuillenac se trouva seul officier de quart. La conduite de du Pré commençait à changer en colère son étonnement. Et les timoniers, peu rassurés sur la conclusion de l'incident, se hâtèrent d'abandonner à des remplaçants la faction révolue. Seul, le chef, trop certain d'être mandé une fois de plus, devança l'orage. Il expliqua, en bafouillant, l'histoire. Vuillenac comprit la fourberie de Goubuit et la conduite de Frontin. Il s'aperçut que les terreurs des petits avaient essayé de remédier aux volontés des grands. Et ainsi sa

colère tomba pour n'être point jetée sur des épaules déjà trop chargées.

Il musa, dans la tonalité uniforme des faisceaux électriques sur les sables, à droite et à gauche. Dans la lenteur de la marche, les machines ne s'entendaient plus, l'ombre mangeait avec ses formes la modernité du croiseur. Sur le ciel blanchi vers l'horizon, une barre uniformément noire traçait une file de chameaux ; les chiens du désert hululèrent et Vuillenac, les yeux hauts, frôlé des ténèbres mystérieusement antiques, conçut la marche des rois vers l'étoile.

Le quart, au jour levé, lui fournit les incidents prévus comme dans un monotone programme de fêtes. D'abord le *Tolbiac* défila, presque le touchant, le long d'un paquebot aux multiples hublots, œillés chacun d'une lueur électrique plus tard que le commencement d'aube. Puis, sur des signaux d'un garage, l'arrêt, la mise à l'eau d'un canot tout prêt, les grelins tournés aux poteaux de la berge, l'accostage contre le remblai de la cuvette où la glaise semble s'effriter jusqu'à combler le chenal : toutes les manœuvres dociles qui prévoient l'arrivant de l'autre bout jusqu'à ce qu'il ait passé. Enfin ce furent, au travers des rayons aveuglants, les loques des enfants noirs et laids qui s'efforcent sur le talus de courir à côté du navire et qui dévalent vers l'eau boueuse quand les matelots y lancent des morceaux de biscuit. Aucune lueur, aucun remous, aucun horizon, ne différencia pour Vuillenac ce passage du passage de jadis. Il songea qu'il en était ainsi pour chaque place revue de la terre. La désillusion lui était peut-être venue trop tôt, dès la frégate-école, alors que, feuilletant les journaux de bord de la promotion précédente, il s'amusait, d'après eux, à prédire les menus faits du lendemain entre les Antilles et Gibraltar : nautiles, épaves aperçues, flottes d'argonautes orientés au vent, poissons pris dans le sillage. Et, avec une régularité désespérante, les prévisions se vérifiaient, les mêmes choses passaient aux flancs du même vaisseau, les étonnements étaient déjà de la veille, de choses lues ainsi qu'ils peuvent être dans un livre de voyages, au coin du feu.

Dans la matinée Goubuit sut que Vuillenac avait seul assuré le service. Il trembla d'abord que le commandant ne fût informé de l'irrégularité. Mais Bichin ne fit appeler personne. Alors le lieutenant de vaisseau ne songea plus

qu'à dissiper la probable mauvaise humeur de Frontin. Il se lançait dans des explications fort embrouillées quand le duc lui coupa sèchement la parole. De quoi lui parlait-on ? Il ne savait qu'une chose, son obligation de rendre au mouillage un tour de garde à Goubuit. Pour le reste de l'arrangement, il voulait l'ignorer et il tourna le dos à l'importun. Goubuit dut dévorer sa rage. Tout au plus se risqua-t-il, lorsque l'on quitta Suez, et que Forney eût profité du souvenir de Lesseps pour blasphémer contre le Panama et les Juifs: tout au plus se risqua-t-il à affirmer que les Juifs n'étaient pas seuls à devoir rendre gorge, que bien d'autres, orgueilleux de leur rang et de leur race, étaient aussi bien désignés pour payer les sueurs du peuple au jour du grand chambardement. Après quoi, il entreprit Trippion pour lui exposer quelques points au sujet de l'ignorance de Frontin. Il tombait mal : le bonhomme, dans sa simplicité et sa paresse, admirait fort le zèle du duc, qui, archi-millionnaire et grand de France, se pliait à la nécessité de nuits blanches.

Ainsi Goubuit se réveilla dans la mer Rouge aussi furieux que s'il n'avait pas dormi.

Pour comble de malheur, le commandant Roberzans, délassé par le large, parla d'un exercice d'artillerie possible dans l'après-midi. Le lieutenant de vaisseau lança la nouvelle en pâture à l'exaspération du carré. Il existait pourtant un tableau de service prévoyant à la mer des exercices divers comme en rade, et celui d'artillerie était bien indiqué pour le mardi. Mais les habitudes d'oisiveté s'affirmaient tellement de tradition, loin de la rade, que des protestations indignées s'élevèrent, quand Goubuit eut parlé. Pour lui, ravi d'avoir déchaîné le vent, il se soucia des préparatifs qui le concernaient. Puisque l'amiral se mêlait de visiter les machines, Bichin ne manquerait sans doute pas d'assister à la manœuvre des pièces. Or, pour innover, pour se montrer « jeune école », le commandant du *Tolbiac*, étendant les dispositions d'une circulaire ministérielle, avait décidé que l'officier-canonnier aurait haute surveillance sur les moteurs affectés au service de l'artillerie.

Au moment où Goubuit mettait le pied dans le compartiment des dynamos, il heurta Siren, l'officier-mécanicien accroupi contre un bâtis : « Qu'est-ce que vous fichez là ? s'exclama le lieutenant de vaisseau. — M. Echanson

m'a chargé de prendre ici un croquis d'une réparation à effectuer. — Voulez-vous bien déguerpir? assez de mécaniciens partout ; vous savez qu'ici j'ai le droit de ne pas en avoir ; et il n'y en aura pas. » Siren pâlit : un rude combat bouleversait sa placidité, livré entre sa lâcheté méridionale et son esprit de corps. Il ne bougea point. Goubuit marchait déjà sur lui : « Monsieur Goubuit, dit-il, je vous répète que je suis ici par ordre de M. Echanson. — Les ordres de votre patron, mais je m'en moque ! de quoi se mêle-t-il ? Voulez-vous vous en aller? — Je m'en irai lorsque j'aurai fini mon travail. — Rendez-vous aux arrêts dans votre chambre. — Dès que j'aurai fini mon travail, monsieur Goubuit. Vous savez bien que je dois obéir complètement à mon chef le plus direct avant de commencer une punition. » Goubuit se contint à peine : « Je cours chez le capitaine de frégate », hurla-t-il. Siren reprit son croquis, le termina, puis, enfermé dans sa chambre, il fit prévenir le lieutenant de vaisseau qu'il commençait les arrêts ordonnés.

Roberzans était fort bien disposé pour écouter Goubuit. Les « rouilles » embarqués à l'aide des livrets faux occasionnaient incident après incident, et, sans doute familiarisés avec la perspective des compagnies de discipline, se refusaient à concourir efficacement à la chauffe. Or la vitesse actuelle du *Tolbiac* nécessitait d'autre personnel que l'effectif réglementaire des machines. L'officier en second, enragé dès qu'il devait dénouer la moindre complication, s'en prenait encore aux gradés d'en bas, et Goubuit le trouva dans le faux-pont, penché sur un panneau des chaufferies, en criant des menaces que broyait le hochement gigantesque des bielles.

Aux premiers mots du lieutenant de vaisseau, Roberzans, sans cesser de gesticuler à travers les échelles, l'entraîna dans son cabinet. Ils y étaient à peine, sans la porte close, qu'Echanson se présenta : « Je suis occupé, monsieur, je vous verrai tout à l'heure, brusqua le frégaton. » Echanson froidement insista : « Pardonnez-moi, commandant, dit-il, de vous faire remarquer que la même affaire appelle chez vous M. Goubuit et moi. — Vous n'en savez rien, reprit Roberzans; retirez-vous. » Le mécanicien salua, et recula de quelques pas dans le couloir. Le frégaton n'embarrassa plus Goubuit de questions : « Vous avez raison, monsieur, déclama-t-il, les ordres du com-

mandant sont formels; je vais faire confirmer les arrêts de ce mécanicien. » Ce mot vint jusqu'à Echanson. Goubuit se retirait déjà, il l'arrêta : « Capitaine, vous ne refuserez pas d'assister aux explications que je viens apporter au capitaine de frégate? — Je n'ai rien à faire avec vous, mon cher, répartit le lieutenant de vaisseau; je ne sais ce que vous me voulez. — Je veux, » et Echanson élevait la voix, « je veux que vous ne traitiez pas un officier comme le dernier des matelots de pont, et que vous sachiez que Siren n'a été coupable que de m'obéir. — Que m'importe ? Vos gens, puisque vous les considérez ainsi, sont justiciables des ordres du commandant, je pense ? La discipline, en dépit de vos efforts mauvais, sera la même pour tous. » Roberzans n'avait point pris le temps de s'asseoir à nouveau devant son bureau. Il sortit dans le couloir : « Retirez-vous, Goubuit, dit-il avec calme au lieutenant de vaisseau. Quant à vous, monsieur, je vous défends de faire à ma porte ce tapage inconvenant. — Commandant, j'ai déjà eu l'honneur de vous demander un entretien. — Je vous le refuse, monsieur. — Commandant, j'attendrai ici. — Comment ! Vous ne vous inclinez pas devant un ordre de moi?... Ah! çà, vous croyez-vous encore couvert par des polissons de députés?... Il faut une fin, il faut une fin! un franc-maçon refuser d'obéir à un capitaine de frégate, c'est trop fort! » Echanson salua militairement : « Commandant, dit-il, je vais avoir l'honneur de vous faire parvenir une réclamation écrite. » La réflexion rapide de Roberzans un peu calmé ne changea point sa morgue; tout l'atavisme des officiers « bleus » crachait à la face de l'officier-mécanicien, et n'était-il pas évident que l'amiral Barry de la Glu sanctionnerait largement toute punition d'Echanson, lui dont le mépris n'avait jamais consenti à appeler les officiers-mécaniciens autrement que « les ouvriers »? « C'est bien, monsieur, déclara-t-il à Echanson; retirez-vous dans votre chambre. » Goubuit, à l'écart, ne redescendit au carré qu'après le silence rétabli dans le couloir.

Les cartes et les apéritifs avaient depuis longtemps étouffé les vociférations contre l'exercice d'artillerie prévu. C'est à peine si Bruc, à l'entrée du lieutenant de vaisseau, demanda : « Qu'avait donc le frégaton à hurler tout à l'heure ? — A propos de la chauffe, je crois, répondit négligemment Goubuit. » Maintenant qu'Echan-

son et Siren, condamnés à la réclusion de leur chambre, ne pouvait aussitôt apporter le tumulte, maintenant que Risselon, le troisième officier-mécanicien, était de quart dans les machines, le lieutenant de vaisseau préférait laisser grandir l'orage au loin. Les hors-d'œuvre servis, on s'inquiéta d'Echanson, mais parce qu'il était chargé, pendant le mois, de gérer la table. Outre lui, le président, et d'autres, n'étaient pas encore assis à leur place. Des murmures se précisèrent, qui la veille aux deux repas étaient nés. En l'absence du chef de gamelle, les apostrophes au maître d'hôtel se multiplièrent. Pourquoi n'avait-on plus de radis ou de céleri ? Pourquoi le menu portait-il de l'endaubage ainsi qu'après trois mois de mer ? Pourquoi le plat d'œufs se présentait-il aussi court ? Trippion jeta même sa serviette et feignit de reprendre une lecture, en attendant plus abondante pitance. Le maître d'hôtel, avec sérénité, donna des explications qui redoublèrent les clameurs vers Echanson absent.

Ce dernier, averti trop tard du changement d'itinéraire, n'avait pas renouvelé à Port-Saïd les provisions fraîches qu'il espérait trouver à Djibouti à meilleur compte. Et ainsi, jusqu'à l'escale prochaine, on devait vivre sur les conserves et les volailles comptées pour une traversée deux fois moins longue. Les imprécations s'enflèrent. Les convives les plus froids se virent presque insultés, et Frontin, dédaigneux de ces réclamations, sentit la haine de Goubuit baver sur sa parfaite correction. Du Pré se levait pour s'informer d'Echanson et pour porter au président le cri général, lorsque Leduc de Noirné entra. Il tenait ouvert un cahier qu'il tendit à Goubuit : « A votre demande, lui dit-il, le commandant inflige quatre jours d'arrêts simples à M. l'officier-mécanicien principal de 2e classe Siren: je suis averti: veuillez donc signer le registre. » Les exclamations se croisèrent dans le carré. Il fallut que Goubuit détaillàt l'histoire pour chacun des bouts de la table. D'ailleurs les appétits ne perdaient pas leurs droits et l'importance de l'événement diminuait avec la faim. Cependant du Pré s'écria : « Pourrions-nous, maintenant, savoir pourquoi nous mangeons si mal ce matin, et s'il est vrai que la négligence du chef de gamelle nous impose dès à présent la portion congrue? Voyons, président, intervenez. » Leduc de Noirné mâcha sans hâte sa bouchée: puis apaisant les bruits : « Echanson ne peut vous répondre lui-même: sans

que le commandant ait encore prononcé, il a l'ordre de garder rigoureusement la chambre. » La stupeur, cette fois, fit cliqueter les fourchettes; et. quand Goubuit, harcelé, ajouta, en l'arrangeant. le complément qu'il avait réservé, un malaise pesa sur les digestions.

Personne, chacun le pensait de son voisin, personne n'avait idée de donner tort à Goubuit; malgré tout, une crainte de ligues adversaires et odieuses à toutes les tranquillités fit tâtonner les appréciations en soliloques attentifs aux plus voisins soliloques. Le lieutenant de vaisseau canonnier sentit que sa démonstration manquait d'énergie, et il reprit : « D'abord, voilà un coup qui nous supprime l'exercice de ce soir ; Roberzans n'y songe plus. Quant à moi, je ne suis pas mécontent d'avoir pu faire respecter un ordre de Bichin, car je n'ai fait que cela. » Il quêta l'approbation de sa prudence aussi bien que de sa modestie, puis changeant de ton : « Assez de « pieds noirs », n'est-ce pas? soyons enfin les maîtres chez nous. » Leduc de Noirné approuva : « Travaillons, mes amis, et nous n'aurons nulle part besoin d'eux ; que chacun soit de force à imiter l'exemple de Goubuit, et que la règle de notre pouvoir n'intervienne pas qu'au compartiment des dynamos. » Du Pré revint à la charge : « Et puis, il est dégoûtant que ces gens-là soient chef de gamelle. Ils voudraient se partager des économies, et nous faire manger de l'ail et du lard. Regardez où nous en sommes déjà réduits par la faute d'Echanson. — C'est vrai ; clamèrent Trippion et Jacotot. — Ecœurant ! ajouta Forney : ils ne sont pas élevés, ces gens-là, ils sont nourris. — Ils ne nourrissent pas les autres, rugit Goubuit. » Le président parlementait avec le maître d'hôtel; son robuste appétit hurlait avec les autres, sous l'apparente dignité de ses fonctions. Quand on lui eut confirmé la disette menaçante, il s'emporta, et déclara formellement que les plus fines conserves remplaceraient à foison les viandes fraîches. Lui, président, en l'absence du chef de gamelle, commandait et décidait en dernier ressort. Bruc, silencieux depuis les premiers cris, s'adressa à Noirné : « Est-ce que le règlement prévoit la transmission du pouvoir, lorsque le chef de gamelle est aux arrêts de rigueur? — Mais sûrement... C'est-à-dire... » Le président hésita et son infaillibilité d'oracle branla quelques secondes. Vuillenac intervint : « J'ai vu le cas ; l'officier dont le tour suit fait l'intérim. — Parfaitement, voyons

le cahier. » Tous se précipitèrent vers le tiroir aux archives. Du Pré soupira : « Oh ! que la Bonne-Mère nous délivre des mécaniciens dans les gamelles. » Après consultation des documents, Leduc de Noirné annonça que le successeur d'Echanson devait être Risselon. Des protestations emplirent à nouveau la pièce ; Forney cria : « A bas les juifs! » Du Pré ajouta : « A bas les franc-maçons! » Le président, les bras pendants, demeurait en face du registre, incertain de sa conduite. Il entendit à peine, parmi les vociférations, Frontin lui parler : « Mon cher, disait Leduc, tout ceci est inconvenant. Vous devriez faire taire les estomacs. » Marie-Branter jugea que la surexcitation était assez haute pour qu'il pût jeter un avis sans aucun risque : « Mais Risselon n'acceptera peut-être pas. »

Son courage de la minute fut mal récompensé; Risselon entrait à ce moment pour déjeuner, son quart terminé : « Qu'est-ce donc qu'il s'agit d'accepter? demanda-t-il naturellement. » Tandis qu'auprès de lui le silence s'établissait, Goubuit et Forney braillaient encore auprès du poêle. Risselon répéta sa question; Vuillenac le mit au courant. « Mais, bien entendu, j'accepte, déclara-t-il alors. Je n'ai pas à donner mon avis : le règlement avant tout, n'est-ce pas? messieurs. » Du Pré l'apostropha brutalement : « Ne nous faites pas crever de faim comme Echanson, n'est-ce pas? Nous réussirons peut-être à avoir une table digne d'officiers qui l'ont toujours été. » Leduc de Noirné arrêta la réponse en interrogeant Risselon : « Est-ce que M. Echanson vous a délégué ses pouvoirs? — Pas encore; il ne sait pas encore s'il le doit. — Alors, que fait-il dans sa chambre, s'il ne se considère pas comme puni dès maintenant? — Il prépare une réclamation au Ministre au cas où celle qu'il adresse au capitaine de frégate n'aurait pas d'effet. »

La coalition se resserra contre cette simple déclaration. Risselon, malgré sa conviction actuelle d'apostolat, courba la tête sous les anathèmes et mangea silencieusement. Leduc de Noirné laissait monter les haines trop pareilles à sa haine de ces anciens sous-officiers qui, dans des Revues, osaient critiquer ses travaux de cabinet. Forney s'époumonnait à dire : « Vous verrez qu'Echanson aura raison, et que tous les immondes francs-maçons de députés obtiendront un droit de plus pour leurs chers protégés à l'occasion de ceci. » Vuillenac regarda froidement l'éner-

gumène : « Il est certain, dit-il, sans broncher, que c'est absolument excessif de voir des officiers d'un bateau exiger le droit d'en connaître les compartiments utiles. » Le petit Bourenie faillit entrer en lice, égayé par la phrase de Vuillenac. Mais ce fut assez pour lui que Minçavoué, la pipe en l'air, frappât sur le ventre de l'enseigne en criant : « Vous avez le mot de la fin, mon cher. » Forney ouvrait la bouche pour placer un commode jeu de mots, mais Vuillenac le coupa sèchement avant même qu'il eût parlé : « Oui, oui, parfaitement, ménagez-vous, camarade. »

La traversée, très favorisée jusqu'à Socotora, parut plus dure quand le *Tolbiac* entra dans l'Océan Indien. La chaleur amassée dans le faux-pont, à hauteur des chambres et du carré, ne se ventilait guère à la fraîche brise du dehors. Et l'ennui du roulis vint énerver les vies. Le croiseur, d'une longueur extraordinaire, vibrait comme une règle aux vagues heurtées, et le reste du temps, ses inclinaisons à la houle obligeaient à garder chacun des hublots fermé. On s'entassa davantage sur les coussins. Entre midi et cinq heures, la sieste débraillée s'étala en long et en large. Sur les verres épais dépolis, le flot passait en bruissant, et l'éclairage glauque de l'instant rappelait une vision d'énorme aquarium.

Les officiers supérieurs, à un étage plus élevé, mieux partagés au point de vue de l'aération, souffraient davantage des rayons perpendiculaires reçus l'après-midi entière. Aussi leurs occupations n'étaient pas différentes de celles d'en bas. Le maître d'hôtel, expédié par Bisselon pour s'informer de provisions fraîches qu'aurait peut-être pu céder la table des cinq galons, chercha vainement à qui parler. Carlan verrouillait sa porte sous couleur de travailler un plan de défense de Saïgon. Roberzans, revenu à l'opium, mais avec modération et par régime, emmagasinait quelque vigueur utilisable avec les congaïs bientôt; il avait dû employer trois jours de diplomatie pour quêter un pot de la drogue à du Pré. Le lieutenant de vaisseau se souvenait encore d'un jour où l'officier en second fulmina contre les officiers, que la nuit même de garde n'éloigne pas de l'habitude : et d'ailleurs, très peu rassuré sur la continuation de la route à pareille vitesse, il craignait d'être pris de court aux dernières nuits. Quant à Bichin, il ne quittait plus la passerelle. L'amiral raillait en vain ce scrupule exagéré de son chef de pavillon ; le com-

mandant, absolument effaré de cette navigation à seize nœuds, conservait à grand'peine la sérénité du beau geste. Il dormait et mangeait dans le kiosque, accouru près de l'officier de quart au moindre son de voix plus élevé. Chaque feu de navire lointain aperçu lui apportait le frisson, l'épouvante de la terre proche. Ainsi que tous les anciens manœuvriers à la voile, la seule pensée d'un rivage à cent lieues lui eût fait arrondir des détours invraisemblables. Il ne conservait même plus la condescendante politesse qui lui permettait d'écouter l'avis de ses officiers sur la passerelle, sans en croire un mot; maintenant il leur tournait le dos à chaque incident, manœuvrait lui-même le timbre des machines et s'accrochait désespérément aux affirmations du chef de timonerie alcoolique.

La course du *Tolbiac* s'allongeait ainsi, haletante et monotone, autour du silence de l'écrasement général, marquée de quatre heures en quatre heures par le changement inutile de l'officier de quart. L'apparition de la table à roulis, avec son matériel de piquets innombrables pour caler la vaisselle, excita les malédictions jetées sur le métier. Jacotot, affaissé par le mal de mer et l'absence, se frappait la poitrine en s'accusant d'avoir choisi une vie pareille ; mais aussi, dans une franchise désespérée, il criait : « Et ce n'est pas fini, et je recommencerai des ribottes semblables ; parce que je suis un feignant, parce que je ne sais rien faire, et que j'aime encore mieux gagner de la sorte mes huit francs par jour. » Hors Leduc de Noirné qui ne se plaignait jamais, mais qui sous-entendait à chaque attitude l'héroïsme de ses sacrifices à la France, Frontin seul se réjouissait avec des gaîtés de maniaque. Malgré la fraîcheur de la mousson, il avait, depuis Suez, adopté et conservé la tenue en blanc. Trois ou quatre fois la journée il paraissait une seconde au carré, essayant d'intéresser les brutes somnolentes à un poisson dans le sillage ou à une fumée à l'horizon. Puis, indifférent aux réponses grognées, il remontait sur le pont reprendre sa marche à gigantesques enjambées, et frottant fiévreusement ses mains, il s'arrêtait pour prendre avec bonhomie les gradés à témoin de ses pronostics vérifiés. Les quartiers-maîtres hochaient la tête, leur morne regard bleui sous la mousson ; pourtant ils aimaient Frontin, vaguement certains que celui-là était de leur race, la race de ceux pour qui la terre, la vie des villes, n'est qu'un acci-

dent. Comme lui, ils passaient sans récriminer de la nourriture très suffisante et saine de la rade aux maigres soupes du large, et, au crépuscule, désormais, les loustics du bord, devant la porte de la cuisine du carré, riaient sans malice de la mésaventure de la table à court de provisions fraîches.

Risselon se vit chaque jour accablé par les colères des grincheux. Couvert par le mandat d'Echanson, il s'en inquiéta peu. Il arrivait le plus souvent que son service dans les machines, sa toilette au sortir de l'étuve, ne lui permettaient de s'attabler qu'après les autres. Ainsi les moqueries et les réclamations lui pleuvaient moins drues. Mais un matin, il heurta une véritable mise en accusation. Bien que le souci de la machine l'oppressât davantage, angoissé d'une avarie possible et de la consommation du charbon, il dut se prêter à une enquête réclamée par vociférations. Comment ce matin-là le menu ne comportait-il que deux plats? L'explication fut vite trouvée, et l'enquête se borna à l'interrogatoire du matelot de service la nuit précédente. Des officiers, dit-il, avaient mangé pendant leur quart tout un plat de viande froide réservé pour le déjeuner de ce jour. Du Goust s'exclama : « Est-on du moins certain qu'ils n'ont pas fait cuire le reste? Mais c'est charmant! Ces messieurs du quart s'offrent des suppléments, et nous, nous devrons bientôt manger du biscuit. — Ménagez votre colère, du Goust, conseilla le président à l'aide de camp; les officiers incriminés ne sont très probablement pas responsables d'une erreur de buffet. — Il n'y a pas de doute, c'est une erreur, dit Marie-Branter. — C'est un domestique qui s'est trompé, appuya Trippion ; ces gaillards ne sont bons à rien. — Hé, comment savez-vous cela, vous Branter, et vous Trippion? reprit du Goust. » Branter redressa sa petite taille : « Parce que, mon cher, j'ai mangé de cette viande dans la nuit, et Trippion aussi, je pense. — Oui... c'est-à-dire que... bafouilla Trippion. — Et puis, continua Branter, très vexé d'avoir à subir la réprimande, veuillez bien ne pas nous considérer comme des enfants qui ont dérobé de la confiture. » Risselon, ravi de la tournure des choses, intervint : « Capitaine, dit-il à Branter, vous voyez que les résultats sont autres que ceux d'une étourderie. — Je vous conseille de ne point trop parler, Monsieur, riposta Branter, vous dont l'incurie... — Celle d'Echanson. — La vôtre

enfin, messieurs de la machine, interrompit Trippion ».

Risselon fit face au bonhomme, tandis que Leduc de Noirné entreprenait Branter : « Ah! vous, mon vieux, cria Risselon, vous avez pris soin de votre graisse d'abord, vous n'en pèserez pas moins. » Trippion, suffoqué, tendit le poing vers l'officier-mécanicien. Le président s'adressa au chef de gamelle : « Veuillez, dit-il, faire remplacer ce plat au plus tôt. — Et avec quoi, s'il vous plaît? répondit aigrement Risselon. Vous n'ignorez pas que d'ici trois jours nos bouchées sont comptées. — Vous aviserez; empruntez à la table des officiers supérieurs. » Risselon lui tourna le dos et ce fut du Goust qui le reprit au passage : « Vous dites? fit-il. — Ah! mais vous m'ennuyez à la fin! Adressez-vous donc à vos camarades qui ont pris cet apéritif de viande froide. — Vous souhaiteriez qu'on le leur fît payer, n'est-ce pas? demanda ironiquement l'aide de camp. — Pourquoi pas? » Branter et Trippion levèrent les bras au ciel, et alors du Goust : « Tâchez donc de changer vos mœurs, souffla-t-il rudement au visage de Risselon, maintenant que vous avez changé la patte contre l'épaulette. Nous ne sommes plus dans un poste de sous-officiers où les parts sont placées devant chacun. — Mais ici, fit Risselon, qui est-ce qui défend âprement son ventre, sinon vous, monsieur l'aide de camp? Que faites-vous de vos belles manières? — Risselon, commanda Leduc de Noirné; pas de discorde, je vous en prie ; ou je sévirai. — Attendez au moins que Siren ait terminé ses arrêts pour m'en donner ; n'oubliez pas les responsabilités du moment, Président. Enchanté, moi, vous savez, de passer à d'autres le *Tolbiac* à seize nœuds. » La menace sous-entendue adoucit Leduc de Noirné ; au cas de stoppage ou d'avarie, les colères d'en haut retomberaient en cascade jusqu'au chef de carré. « Enfin, termina-t-il, n'insistez pas, pas plus que du Goust; il est inadmissible que l'erreur d'un grossier matelot soulève les pires injures dans la bouche d'officiers. » Le matelot en question essaya timidement de parler à ce moment ; Risselon s'en aperçut : « Qu'est-ce que tu dis, petit? » Marie-Branter et Trippion protestèrent contre cette confrontation; n'était-il pas déshonorant, dans cette affaire, de soumettre des officiers à la conversation d'un inférieur? « Peut-être au témoignage, dit Risselon. Parle, petit. » Le matelot fit un gros effort ; Branter, déclarant que la scène le révoltait, quitta le carré en

frappant la porte. Quant à Trippion, il roulait ses yeux féroces vers le domestique. On sut enfin que l'homme avait prévenu Branter et Trippion que la viande froide était réservée pour le lendemain, et les deux lieutenants de vaisseau avaient passé outre. Risselon s'assit en éclatant de rire, et comme les autres officiers arrivaient à la table, il ne s'arrêta que pour écouter l'explication donnée du contre-temps par le président. Du Goust se souciait peu, à cette heure de plastronner : « Moko! cria-t-il à Trippion par-dessus la nappe. » Et Risselon, féroce : « Oh! à bord, il n'y a pas de mal, dit-il au bonhomme avec sang-froid ; mais n'oubliez pas l'histoire de Rüller. » Personne ne releva l'allusion à cette histoire récente d'un capitaine de frégate, qui, sur la ration du dépôt, à Toulon, prélevait une large part qu'il apportait pour sa cuisinière ; un garde-consigne, un jour, l'avait arrêté à la porte de l'arsenal, et, malgré qu'on eût étouffé l'affaire de ce parent d'amiral, il lui était resté le surnom de Rüller-Bifteack.

Siren quitta les arrêts dans l'après-midi. Bichin, furieux des incidents qui le privaient d'un dévouement assuré des mécaniciens, avait mandé Leduc de Noirné et l'eût tancé sans une crainte parallèle d'être mal secondé par les officiers de quart. Il se contenta de proscrire la moindre discussion au carré, et, le cœur enragé, souhaita l'arrivée à Saïgon où, toutes terreurs de mer disparues, il mènerait le bord à la cravache, en marin du Nord, ainsi qu'il l'avait promis à du Pré au mariage de Brun. La souveraineté brutale l'avait trop tôt lancé contre l'entêtement d'Echanson. Dès le lendemain de l'incident, Roberzans s'entendit donner l'ordre de ménager à Echanson, malgré sa détention, la surveillance des machines et surtout la responsabilité, cauchemar de Bichin. La chose fut illégale, petit détail, mais surtout fort difficile à agencer. Bref, Bichin dut rédiger un arrêt ainsi conçu : « Monsieur Echanson, officier-mécanicien principal de 1re classe, devra s'abstenir, pour cause de convenance, de paraître au carré jusqu'à la fin de la traversée ; mais il conservera la haute surveillance et la responsabilité du bon fonctionnement des machines. » Le commandant s'imaginait ainsi différer la punition sans l'abandonner, et tenir Echanson sans laisser aller le souci de la traversée. Le mot « convenance » le satisfit surtout, duquel il espérait plus tard faire sortir ce commentaire : qu'il avait seu-

lement évité de remettre en présence. Goubuit et Echanson. Le mécanicien-principal accepta l'ambiguïté en laquelle il se préparait un bon terrain pour bâtir sa réclamation au ministre. Au reste, le devoir professionnel parlait haut chez lui, et, avant toute colère personnelle, il jugeait convenable de songer au bien même de cette traversée inaccoutumée.

Le soir, les haines assoupies, il ne resta rien des bouleversements déterminés par la gamelle. Le roulis ne diminuait guère, mais sa régularité apportait une accoutumance et une patience. Raval proposa une séance de projections photographiques. On l'adopta d'enthousiasme. Le carré du *Tolbiac* se prêtait bien à ce genre de représentations ; le demi-cercle des coussins, suivant les formes de l'arrière, offrait, avec quelques chaises devant ce rang, assez de places pour tous les spectateurs. La tôle de la cloison en face, séparation d'avec le reste du bâtiment, présentait un cadre énorme sur lequel on déploya une nappe. Forney ne se tenait plus de joie et bourrait amicalement Jacotot qui, d'ailleurs, s'attendrissait à la pensée de revoir quelque peu de Toulon au travers des obscénités fixées chez Joé de Piédreville. Du Pré possédait un bon appareil d'agrandissement, puis les éléments! d'une lumière artificielle très perfectionnée, enfin des dispositifs de pose. Et Raval l'aidait de son talent. Les officiers-mécaniciens ne crurent pas devoir s'abstenir. Echanson leur conseilla, au contraire, la plus grande liberté d'allures et de visage, acceptant de faire le service pendant la séance animée. Risselon avait pris grand intérêt, en rade, à la mise au point des appareils, et il ne lui déplaisait point de rappeler par sa présence ce passé de concorde. En outre, il pensa que Raval, fort désintéressé des haines de corps, que du Pré, seulement intéressé par ces distractions hors l'opium, ne manqueraient point à cette occasion de se rapprocher amicalement de lui ; car il leur avait jadis promis de réaliser un cinématographe pour le bord grâce à son extraordinaire ingéniosité.

Le défilé des nudités occupa une grande partie de la soirée, d'autant que la préparation en fut assez longue. Du Pré avait le quart de minuit à quatre heures ; il s'efforçait de mener son plaisir jusqu'à l'heure du service, et d'éviter la solitude où un sommeil serait brutalement secoué. Le rire profond de Raval sonnait dans l'ombre der-

rière l'appareil. Les phrases d'annonce, simples et sonores, empreintes d'un flegme inimitable, soulevèrent la gaîté des officiers mieux que tout boniment. C'était, du reste, un régal pour la plupart que cette exhibition d'horizontales cotées à Toulon. « Ils sont vraiment émus, dit Ribol à Vuillenac. — Croyez-vous? — Il me semble, oui; je crois que leur contentement de se délasser couvre une sorte d'attendrissement, la satisfaction d'une nostalgie qui irait volontiers jusqu'aux larmes. Pour Forney, pour Merseau, pour Jacotot surtout, pour du Pré même, sans oublier les vieux, n'est-ce point là leur vie, un passé et un futur qui se déroulent? — Croyez-vous que beaucoup aient été les amants de ces femmes? — Tous, au moins une fois, répondit Ribol; pourquoi? » Vuillenac, sans répondre, suivit l'ordonnance des poses délinéées sur le drap blanc. Forney ne pouvait tenir sur sa chaise ; virant de droite et de gauche, il s'exclamait en mots comiquement arabes, soulignant les obscénités avec le langage gravement infâme des entremetteurs de la Kasbah ou du Levant. Mais les autres spectateurs peu à peu s'absorbaient dans une contemplation muette. Par instants, un éclat, moitié voix, moitié rire, ponctuait une apparition, et Jacotot, dans de courtes hallucinations, s'adressait au fantôme sans voiles comme s'il crachait des rancœurs à des figures oubliées.

Vuillenac toucha le bras de Ribol : « Aucun d'eux, murmura-t-il, n'a gardé de ces filles si connues, ou bien un regret qui les gêne confusément de partager leur nudité de ce soir avec une foule, ou bien un dégoût qui leur apporte à cette heure la conscience légère d'avoir souffert et d'avoir guéri. Ce qui sort d'eux devant les fantômes, c'est la haine. — Peut-être, soupira Ribol. — Les uns ont attendu des mois le coucher d'une fille qui se donnait pour un louis au camarade ; les autres ont payé avec des mois de solde un corps usé par des générations avant la leur ; d'autres encore ont porté dans leur chair le désir vain ; d'autres ont menti pour des amantes qui mentaient. Maintenant, leur ignominie se matérialise dans ces spectres, et les accouplements monstrueux que Raval a fixés ressortent avec l'imprévu et la variété de leurs lâchetés autour de la sexualité pareille. » Une projection éclaira une nouvelle femme, nue comme les autres, mais coiffée d'une casquette d'officier et titubant d'une réelle ivresse. « Marie Jamais! s'écria Trippion. » Tout le monde s'esclaffa ;

comment le bonhomme connaissait-il l'hétaïre? Du Pré l'interrogea : « Si je la connais! Pauvre jeunesse; mais vous ne savez pas que cette fille fut nos délices lorsque nous étions aspirants? — Oh! oh! clamèrent les spectateurs. — Vous vous vantez, remarqua Goubuit patelin, allez! faites comme moi, laissez la jeunesse aux jeunes. » Trippion, adossé au ventre du buffet, fit des efforts pour se dresser; mais ses cors, malgré les souliers spéciaux, lui cuisaient. Il affirma, agitant les bras : « Demandez au président; et auparavant, dites-moi donc si elle n'a pas dans sa chambre une photographie ovale forcée dans un coquillage, photo pâlie de grisette. — C'est vrai, dit Merseau, le portrait de sa sœur. — Laissez-moi donc, ricana Trippion, le sien. » Il ajouta des preuves si précises que Jacotot, écrasé, ne douta plus : « Marie Jamais, contemporaine de Trippion, souvenons-nous! cria du Pré. — En avant, la lumière! » De nouveau apparut le dessin hideux de la fille, dont le nom semblait indiquer des délices inaccessibles, alors qu'elle hébergeait le premier venu pour cent sous. Et la casquette d'aspirant, que depuis vingt-cinq ans on la laissait traîner à travers tous les « bals syphilitiques, » dans un jeu de lumière inattendu se déforma soudain et étendit sur son sautillement inharmonieux une ombre gigantesque.

Ribol se leva et gagna le côté non éclairé du carré. Comme Vuillenac le retenait, il se tourna vers lui, et Vuillenac aperçut une larme dans les yeux de l'ami. Silencieux, il retira son bras; Ribol dit : « Pourquoi cette faiblesse parmi ces horreurs? Non... ne théorisez rien. Bonsoir. » Puis, très bas : « C'est à moi qu'est échue la nostalgie... je souffre, je souffre atrocement du besoin de présence... »

Le lendemain de la séance des projections, la course du *Tolbiac* se trouva modifiée encore une fois. Du plus bas étage au plus haut monta la nouvelle d'un trop rapide épuisement du charbon. Ce fut d'abord le maître-mécanicien qui, épouvanté, confia à Echanson la nécessité de s'approvisionner d'une centaine de tonneaux à Colombo. Echanson demeura calme, habitué aux incidents de mer et assez content des rages certaines des chefs. « On vous a volé à Port-Saïd, mon garçon, dit-il au sous-officier; d'ailleurs attendez-vous à ce que l'on vous reproche d'avoir reçu un pot-de-vin du fournisseur. Pour avertir le

capitaine de frégate, je ne puis ; priez monsieur Risselon. » Roberzans tomba raide à la nouvelle ; Risselon eut le temps de s'éclipser, et tandis que Carlan conférait avec l'amiral, le capitaine de frégate entreprit Bichin. « Il l'a fait exprès, hurla le commandant, oui... Echanson, je lui casserai les reins, je le renverrai au ministre, je... » Il ne put que signer une punition de trente jours pour le maître-mécanicien. Le chef d'état-major l'appelait chez Barry de la Glu. L'amiral, la lippe retroussée, s'exprima courtoisement : « Eh bien! mon cher, dit-il à son chef de pavillon, il faut relâcher à Colombo, donnez la route. Vous voyez, ajouta-t-il, froissant le bout de ses doigts sur une cendre de cigare, vous voyez, mon cher, que cette traversée vous sera fort utile pour apprendre à naviguer modernement. Surtout, n'est-ce pas? rattrapez le temps perdu: j'ai ma date d'arrivée à Saïgon et je m'y tiens. » Le sang à la face, Bichin s'inclina ; ses fatigues, des insomnies dans le kiosque et des veilles sur la passerelle, l'accablèrent soudain quand il fut chez lui. Son valet de chambre courut à la recherche de Roberzans. Alors, d'une voix indistincte, le commandant supplia le capitaine de frégate : « Nous sommes perdus, mon pauvre Roberzans; ces mécaniciens ont résolu notre perte... et l'amiral ne veut pas d'un retard pour l'arrivée à Saïgon. Nous sommes perdus! oh! ces mécaniciens! » Roberzans n'en crut pas d'abord ses yeux devant son chef écroulé. Puis, enchanté de ne point recueillir la plus dure responsabilité, il remonta le moral de Bichin. Allons! qu'il se reprît! qu'il cessât son métier de manœuvre! Il ne fallait pas plus de 3 heures d'escale à Colombo, on les regagnerait. Lui, Roberzans, allait s'occuper quelque temps de la route, tandis que Bichin se reposerait. Il quitta le capitaine de vaisseau sur cette promesse, tandis que l'autre murmurait, à plat : « Mes pauvres enfants! » Mais Roberzans n'était pas depuis vingt minutes sur la passerelle, que Bichin reparut : « Laissez-moi, répondit-il sèchement à l'observation de son second, ma place est ici. »

Il manda Bruc et le garda près de lui, bien que l'enseigne n'eût pas mangé, sans le consulter, sans lui donner d'autre tâche que de surveiller l'horizon en même temps que l'officier de quart. Le *Tolbiac* était très proche de Colombo. Bichin corrigea la route de manière à suivre les bateaux de commerce nombreux qui semblaient se di-

riger sur la pointe d'Asie. Bruc se risqua vainement à conseiller une autre navigation. Le résultat fut qu'au commencement de l'après-midi, le *Tolbiac* se trouva, non pas devant Colombo, mais sensiblement dans le nord du port. Alors s'échangèrent de grotesques conversations avec les pêcheurs, en myriades devant la côte, conversations mêlées de commandements effarés pour ne point couper des barques en deux. « Colombo! Colombo! criait Pachon aux indigènes. » Et ceux-ci répétaient au long du défilé : « Colombo! Colombo! » sans lever les mains de leurs filets ou de leurs avirons. Enfin l'un d'eux, debout, indiqua l'endroit où se trouvait le port. Le *Tolbiac* reprit sa route lentement, et quand enfin commença l'embarquement des cent tonneaux de charbon, Bichin répéta aux officiers-mécaniciens réunis : « Arrangez-vous comme vous pourrez ; mais il ne faut pas un jour de retard pour l'arrivée à Saïgon. Autrement, gare! »

La relâche fut courte. Après que Siren fut revenu de la terre où des chalands de charbon étaient préparés, l'écrasement du *Tolbiac* ne se souleva point. Bichin, naturellement, avait défendu toute communication avec le port ; trois heures d'escale, cependant, eussent permis un repos de rêve sous les frondaisons merveilleuses, qui moutonnaient sitôt la grève, sur le sol rouge, assurant l'harmonie de son coloris avec les chevelures et les palmes, sous le bleu laiteusement crépusculaire du ciel tropical. Mais il plaisait au capitaine de vaisseau d'assimiler ses officiers à des matelots ivres, incapables d'évaluer, loin du bord, trois heures d'horloge. Au stoppage du croiseur, la chaleur de l'intérieur s'épandit plus terrifiante que jamais ; sur le pont, le soleil même bas, les rayons vrillaient les crânes, et aucune des distractions de l'escale ne compensait les sueurs sous les tentes. La multitude des mercantis amusants avait été brutalement éloignée des coupées. La poussière de charbon papillotait dans les barres de soleil que les panneaux cassaient. Derrière les hublots clos par crainte de la poussière suffocante, la sieste continua comme la veille, comme tous les jours depuis le départ. Seul Risselon, timidement isolé sur le gaillard, escorté du maître d'hôtel et du cuisinier, s'efforçait d'appeler à l'aplomb de l'étrave quelque barque chargée de fruits, ou par hasard de vivres plus solides. Sa patience réussit des achats nécessaires à la table appauvrie. Sur sa panto-

mime discrète, deux mercantis acceptèrent de retourner au port et d'en rapporter de la viande, du poisson, des œufs. Mais lorsqu'il s'agit de payer, Risselon, effaré des réclamations bruyantes des marchands, à chaque instant retourné pour guetter une surprise possible de Roberzans, avant de rien hisser par des cordes à bord, dut descendre une à une avec désespoir quantité de piastres. Lorsqu'il revint vers l'arrière, les chalands de charbon étaient presque vides et il croisa Siren : « Tiens, mon vieux, lui dit-il, nous mangerons d'ici Saïgon, mais cela leur coûtera chaud. » Siren répondit à voix basse, et riant sans bruit : « Pas autant que le charbon ; figure-toi que le commandant n'a jamais voulu me laisser prendre avec moi Vuillenac qui sait très bien l'anglais ; alors nous payons dix francs de trop par tonne. » Les deux mécaniciens se regardèrent joyeux ; ils n'avaient rien fait pour déterminer ce gaspillage; mais ils se réjouissaient qu'il fût supporté en argent et en responsabilité presque entièrement par les officiers de vaisseau.

Il sembla à tout le monde, quand le *Tolbiac* eut repris sa route, que les maux, petits et grands de la traversée, se guérissaient. Saïgon pourtant était encore loin, mais les esprits s'éclaircissaient comme si la vigie eût déjà signalé l'entrée de la rivière. Bichin daigna s'attarder au milieu d'un groupe d'officiers, après le dîner : il avait jovialement allumé une lourde pipe de merisier, et, assis sur un coffre à pavillons, après avoir pronostiqué une date de retour à Toulon, il devisait, bon enfant, de sa carrière. Certainement, il n'était pas fâché de naviguer en escadre, après avoir passé sa vie au loin : il lui plaisait de commander un croiseur aussi récent que le *Tolbiac*, et si la mission à remplir ne lui souriait guère, il appartenait à l'amiral d'en assumer les charges politiques. Lorsque l'amiral amènerait son pavillon, qui sait? peut-être aussitôt le retour, lui, Bichin, content de sa retraite de capitaine de vaisseau et de sa rosette, se retirerait dans sa Bretagne où, chassant, la pipe aux dents, il se soucierait peu de grades et d'honneurs. Bruc poussa le coude de du Goust dont il se trouvait voisin : « Ce bougre-là, murmura-t-il, finirait par me le faire croire! » Du Goust, pour répondre, haussa le ton : « Moi, mon cher, je comprends bien ce rêve du commandant : avoir trimé sa part de bon cœur, puis vivre sur son lopin de terre : voilà une belle vie. »

Bruc regarda l'aide de camp en face, et, le saluant bas : « Pardonnez-moi ; mais entre la graine de choux et celle d'épinards, je ne me doutais pas que vous préfériez celle-là! »

Les châteaux en Bretagne du commandant s'écroulèrent au milieu du lendemain. Le *Tolbiac* ralentit soudain sa marche, puis stoppa, sans ordre de la passerelle. « Qu'y a-t-il? » L'interrogation s'enfla du pont aux machines, au long des batteries. Puis une angoisse étreignit matelots et officiers. D'en bas, un gradé noirci avait prévenu Roberzans; et Bichin, qui déjeunait à ce moment ne devait plus rien ignorer. Cependant rien ne bougea pendant une attente extraordinaire ; dans la machine, des marteaux commençaient à frapper. L'amiral s'impatienta ; pourquoi le chef de pavillon ne lui rendait-il pas compte de l'accident ou de l'incident? Aux timoniers successifs Bichin terrorisé à la pensée de reparaître devant le mépris de Barry, répondit qu'il vérifiait le rapport des mécaniciens. Il fallut que Roberzans se présentât à l'amiral : « Ce n'est pas grand chose, amiral, dit-il, une tige de boîte à tiroir rompue ; trois heures d'immobilisation — Trois heures! toujours trois heures: commandant, en vérité, ce bateau porte-t-il, oui ou non, un pavillon d'amiral? Suis-je donc à la merci d'un retard par la faute de mes subordonnés, alors que... » Barry se reprit : « Au fait vous n'y êtes pour rien. » Il regarda l'Océan immobile et brûlant ; et soudain : « Pour occuper le temps, donnez des ordres en vue d'un tir au canon. Avec la machine non avariée, nous tournerons autour du but. Vous préviendrez le commandant, il est inutile qu'il se présente maintenant. »

Le but, deux ballons emmanchés sur un montant de bois, et le montant piqué sur un plateau lesté, le but fut rapidement préparé. Sous la menace des rages réfrénées en haut lieu , les zèles s'élançaient. Même les officiers n'osèrent protester contre cette corvée d'avoir à s'occuper d'un tir en plein midi. Goubuit s'installa fièrement sur la passerelle, et Vuillenac, dans la hune militaire, s'amusa du grouillement des casques blancs au-dessous de lui: les matelots non employés au service de l'artillerie s'intéressaient au fauchement des tourelles, et massés aux embrasures, s'angoissaient gaîment à l'approche du premier coup. Le but, piqué sur la largeur saphirine comme une tête de noyé fantastique, montait et descendait sur une

houle invisible. Le *Tolbiac*, froissant l'air torpide, commença d'encercler les ballons. L'amiral présidait. Assis sur une rambarde, un pied posé et l'autre délibérément promené, il écoutait Bichin d'une oreille distraite. Le capitaine de pavillon, sous un flux de paroles, aucune reportée à l'avarie, s'efforçait de mettre sa lourde indifférence à l'unisson de l'aisance de Barry. Les premiers coups des pièces furent excellents ; autour de l'amiral et du commandant, Leduc de Noirné et Bruc applaudirent; Goubuit, encouragé, enfla sa voix, et, peu content de distribuer aux répétiteurs de sèches indications de pointage, il lança par intervalles de familiers encouragements aux canonniers invisibles. Leduc de Noirné entreprit Carlan sur une théorie de réglage, et le chef d'état-major, un œil vers Barry de la Glu, uniformisa ses réponses : « Nous avons la première artillerie de l'Europe. » Un moment, le lieutenant de vaisseau dit : « Eh bien! commandant, après une conviction de jadis, je suis à me demander si les pièces jumellées ont réellement des avantages. — Mais je vous crois, foutre! tonitrua Carlan: contre une cuirasse ennemie, le premier coup l'ébranle et le second coup fait brèche. — Charmant! sourit Leduc de Noirné: votre esprit, commandant, se... » Mais la phrase du président s'arrêta devant les yeux étonnés du chef d'état-major, et, stupide, Noirné comprit que Carlan avait parlé sérieusement.

Le but venait d'être enlevé par un projectile heureux. Les ballons avaient sauté, et à la rencontre d'une houle, coulaient remplis d'eau. Le plateau, déjà lesté par trop de fer, ne s'apercevait plus, immergé ; et le piquet, coupé en deux, se dispersait çà et là, au gré des rythmes soudains. « Qu'on dispose l'autre but, cria Roberzans. — Et qu'on se presse, confirma Bichin. » Car dans la machine, les marteaux s'entendaient de nouveau : la réparation n'était pas terminée. Alors l'amiral fit un signe : « Attendez, mon cher commandant: nous n'avons pas le temps de recommencer cette opération... Capitaine, dit-il à Goubuit, veuillez faire tirer sur l'emplacement de l'ancien but. — Plaît-il, amiral? fit Goubuit. — Veuillez faire tirer sur le point que vous avez jusqu'ici désigné. » Et, tandis que le *Tolbiac* décrivait son cercle, à la voix de Goubuit servile, sous la surveillance des gradés qui, dans les tourelles, mirent des minutes à comprendre l'ordre de l'amiral, les canonniers attristés et dociles pointèrent sur les rides imper-

ceptibles laissés sur l'eau par les fragments de but invisible. Le dernier coup tonna lorsque Siren prévenait que l'on pouvait reprendre la marche. Bichin l'apostropha : « Monsieur, je ne pourrai donc jamais me fier à vous? Cette réparation devait durer trois heures ; voici à peine deux heures que vous l'avez commencée! »

Les officiers occupés au tir se massaient à l'arrière : « Prêtez-moi donc votre manuel, dit Bruc à Goubuit. — Vous allez apprendre l'exercice? ricana le lieutenant de vaisseau. — Non, prendre un renseignement. » Il lut, puis commença un calcul : « Qu'est-ce que vous faites? interrogea Leduc de Noirné. — Voici : 80 coups de canon à 3,000 fr. l'un, ci 240,000 francs jetés à l'eau. » Le président hocha la tête : « C'est vrai; mais le matériel n'est rien, le personnel est tout. — Et les contribuables? demanda Vuillenac. » Comme l'enseigne regagnait une échelle, Ribol, retenu tout à l'heure par l'amiral, le rejoignit : « Mais vous boîtez bas? dit-il à Vuillenac. — Oui, je m'étonne d'être aussi gêné; un projectile en glissant m'a froissé le pied et jusqu'à maintenant je n'en souffrais guère. »

Les douleurs s'accentuèrent dans l'après- midi ; le jeune homme se rendit vite compte que la chose n'était pas grave; il lui était seulement pénible de se tenir debout : « Avez-vous du service? demanda affectueusement Ribol. — Oui, je monte sur la passerelle avant le dîner. — Alors, priez le docteur de vous exempter de service... Hé! Minçavoué, venez donc voir Vuillenac. » Minçavoué quitta son coussin en bougonnant : « Rien, rien du tout, tissus froissés, pas autre chose. — Vous allez aviser le commandant, dit Ribol. — Et pourquoi? mon jeune camarade. — Pourquoi? Mais parce que Vuillenac est incapable de se tenir debout au quart. »Vuillenac intervint : « Si, Ribol, je vous assure, je crois que je pourrai. — Pas du tout! s'exclama l'aide de camp. » Minçavoué, revenu à son coussin, reprit : « Allons! si Vuillenac préfère faire son service, que puis-je, moi? » Ribol s'emporta : « C'est à vous, docteur, de le lui interdire ; vous savez que Vuillenac est trop énergique pour solliciter un repos; c'est à vous de le lui imposer. » Vuillenac pria mollement Ribol : « Voyons, mon ami... laissez. — Minçavoué, dit Ribol, sans écouter son ami, exemptez Vuillenac de service. — Eh! zut, de quoi vous mêlez-vous? fit le docteur. Moi je ne suis ici qu'un humble serviteur du commandant ; il commande les ma-

ladies comme le reste ; je n'ai pas à juger qu'un tel ne peut pas faire de service. Si Vuillenac veut que de sa part je sollicite le commandant, je le ferai ; et voilà tout. — Alors vous n'admettez pas votre charge des corps, et votre droit de dire : « Celui-ci ne peut pas faire cela? » — Non, mille fois non; un chef est furieux lorsqu'on va lui dire qu'un de ses subordonnés va lui manquer. A d'autres les avanies de cette sorte! — Docteur, vous ne vous entendez pas parler? insista Ribol. — Je m'entends parfaitement. »

Vuillenac avait curieusement suivi la scène : « Vous êtes un Romain, dit-il froidement à Minçavoué. » Le docteur regarda l'enseigne avant de répondre, méfiant : « N'est-ce pas? fit-il enfin, un officier n'est jamais malade! — Jamais, quelquefois mort, et des matelots aussi, termina Ribol exaspéré. » Minçavoué, l'aide de camp parti, se gratta la tête; Vuillenac sommeillait étendu. Le « Romain », inquiet du sang-froid de l'enseigne, se décida à ménager ses principes et le camarade. Le bonheur voulut qu'il trouvât le commandant sur le pont, et qu'après lui avoir parlé de mille autres choses, il l'intéressât à la foulure du malade. Bichin fut le premier à proposer l'exemption de service. Et modestement triomphant, le docteur ordonna en termes énergiques à Vuillenac de ne point quitter la position horizontale.

La convalescence occupa le reste de la traversée. Le *Tolbiac*, fumant à pleines cheminées, dévora la distance. Et un sommeil sépara à peine, pour Vuillenac, le moment où Ribol l'avertit que l'on passait devant Poulo-Condor, de l'instant où un dernier stoppage permit de prendre le pilote pour remonter la rivière de Saïgon.

## XI

« Sentez-vous? dit du Pré à Marie-Branter pendant les manœuvres du mouillage. — Quoi donc? — L'odeur divine, le parfum du bienfaisant opium! l'air en est lourd, l'air en est délicieux. » Branter ne sourcilla point : « Vous rêvez, du Pré, fit-il; rien n'odore sous le soleil implacable et les relents de l'arroyo ne poétisent pas cette terre. — Oh! je sens, vous dis-je. Je veux encore différer l'ivresse jusqu'au crépuscule, mais alors! Et qu'il me tarde d'y être! — Vous descendrez à la fraîcheur? Moi aussi ; je veux revoir ce pays que j'ai bien connu, et d'ailleurs je suis adressé à Monseigneur. Qui sait combien de temps nous resterons ici? — Mais Bichin a fixé une quinzaine au moins. — N'en croyez rien, intervint Ribol; l'amiral abrégera le séjour. — Ah! râla du Pré, comme si on lui arrachait déjà le tuyau dans la fumerie. »

Le *Tolbiac*, après avoir changé de cap au « point fixe », passait, pour revenir mouiller au bas des rues, devant une escadrille russe : une grosse canonnière au milieu de torpilleurs. Les hourras éclatèrent; et les sonneries de réciproque salutation furent couvertes par les voix. Les matelots français, incertains d'abord du consentement de Bichin, dégorgèrent leurs poumons au geste de l'amiral, et un cri de sincérité jaillit des Bretons tranquilles et bons jusqu'aux primitifs Slaves secoués de gaîtés excentriques. « Quelle guigne! murmura du Goust, dans les loisirs de son service, car il était chargé d'assurer la correction des saluts militaires à l'arrière. Trouver encore ces ivrognes ici! — Oui, on les a assez vus, affirmèrent Bruc et Merseau. — Moi, je n'ai pas encore eu ma petite part de Cronstadt, tenta d'insinuer finement Bourentie. » Du Goust toisa le petit commissaire : « En tous cas, commissaire, dit-il, souvenez-vous, lorsque vous reviendrez de ces basses orgies, que ma

chambre est voisine de la vôtre et que j'ai le sommeil léger. »

Cependant les officiers russes, groupés sur la canonnière, agitaient leurs larges casquettes, et une baleinière aussitôt préparée devait les conduire à la visite officielle avant même que le *Tolbiac* fût complètement amarré. L'amiral manda du Goust ; il lui commanda de faire comprendre aux amis et alliés la nécessité de réfréner leurs cordiales impatiences, et d'attendre pour présenter leurs sympathies que le personnel de la mission, ou ses chefs du moins, eussent été reçus à bord. L'aide de camp agita impérieusement sa main au-dessus du couronnement. Les Russes agitèrent frénétiquement les casquettes. Et la baleinière continua de suivre le croiseur. Trépignant, le beau lieutenant de vaisseau criait des injures et des mots anglais mêlés : « Brutes!... pas encore, wait... oui, to wait! » La mimique finit par arrêter un instant l'embarcation; les Russes semblèrent se concerter, et du Goust ne s'occupa plus d'eux, tout entier aux allées et venues de la mission. On en voyait tous les membres groupés sur le quai, pressés au bord de la rivière par les ovations d'une foule qui mêlait leurs noms à la bienvenue du *Tolbiac*, et aux souhaits républicains. Au premier rang, Marlet et Vouchand, sans un geste, attendaient un canot du croiseur. Le *Tolbiac* siffla enfin longuement: il était amarré au poste désigné. La clameur qui s'épaissit entre les rives courba les casques en une comique invocation. « Je crois que ces messieurs de la mission attendent une embarcation, fit remarquer Bichin à l'amiral. » Il avait souligné un mot, toujours incertain depuis Toulon des sentiments de Barry pour les frères de l'armée trop triomphants, à la disposition desquels le gouvernement mettait un croiseur avec pavillon d'amiral. Barry sembla réfléchir. « Oui, envoyez-les chercher... Cela fera peut-être taire ces braillards... Allons-nous donc retrouver ici Belleville et Ménilmontant? »

Mais l'enthousiasme était déjà las, et il n'en restait pas moins inouï que les aveulissements de Saïgon eussent pu se raidir à cet effort d'une demi-matinée. Maintenant que le lieutenant-gouverneur, après avoir accompagné Marlet au quai, s'en était allé, les silhouettes falottes couronnées d'ombrelles s'éloignèrent une à une, incapables même de se tasser en groupes, fatiguées par avance des pensées à échanger. Le gouverneur ne jugeait point décent de suivre

les chefs de la mission à bord du *Tolbiac;* sur ce sol d'Indo-Chine, trop foulé par des gouverneurs militaires, à deux pas de la statue de Rigault de Genouilly, il convenait de songer aux temps nouveaux, et ainsi le fonctionnaire remonta dans sa victoria pour attendre au palais la visite de l'amiral. Marlet renvoya ses camarades ; puis, seul à côté de Vouchand, surveilla les préparatifs du croiseur. La baleinière russe, avec sa tente frangée, patiemment se maintenait, à coups d'aviron espacés, sur le flanc d'ombre du *Tolbiac*. Les deux capitaines, en haut de l'embarcadère, regardaient flegmatiquement l'agitation du navire si près mouillé que les paroles en venaient avec leur timbre. Roberzans avait oublié de commander une tenue aux canotiers. Le capitaine d'armes n'avait point osé décider le changement, et l'embarcation maintenant manquait d'hommes. La lourdeur du matin avait chassé les officiers du pont après une curiosité d'un instant, et Marlet et Vouchand parurent abandonnés, inconnus lorsque passa près d'eux le premier débarqué du *Tolbiac* par le moyen d'un sampan, le maître d'hôtel lancé par les clameurs du carré à l'achat de kilos de glace.

Le Bàl commandait l'éblouissant silence. Au coude tout proche, dans la rivière devenue arroyo, la continuité du courant frappait entre eux les sampans par intervalles. On sentait pleuvoir les germes de mort dans un vol de clartés. Par delà le croiseur, la rivière s'éployait, liserée des huttes de pêcheurs dans la boue de la rive, piétinée par les buffles inquiets. Et en face, à cent mètres de cette solitude purulente, la ville fiévreuse vivait en ces tressauts du matin qui détendent un instant sa torpeur. Les « Malabars » cahoteux, semblables à de petites roulottes, promenaient entre la ligne d'arbres les blancheurs des cochers annamites accroupis. Il vint des Chinois discrets grossièrement culottés comme des enfants malpropres, qui, la bouche distendue, espérèrent l'aubaine des domestiques du bord à guider. Quelques-uns, les mains pleines de cartons où se lisaient leurs noms de blanchisseurs, s'embarquèrent dans des sampans. Et entre le clapotis verveux de la rivière geignit la corde de l'aviron arrière du sampan, manœuvré par la femme, souplesse et direction, tandis que l'homme se raidissait sur le sien monotonement, force et continuité.

L'amiral, revenu sur le pont lorsque le canot se fut enfin

détaché du *Tolbiac*, s'exclama : « Tiens, il n'y a plus personne. — C'est bien cela, déclama Bichin :

« En partant de Belleville
Nous étions près d'un mille :
En arrivant à la Colonne,
Y avait plus personne. »

Barry lui tourna le dos. Le canot ramenait Marlet et Vouchand; un timonier hurla la nouvelle au carré. « Zut! je ne bouge pas, déclara du Pré.

— Moi non plus, pas avant la glace, appuya Goubuit. » Mais du Pré demeura seul, entêté dans son indifférence brutale. Lorsque les deux capitaines montèrent les marches de la coupée, les officiers se rencontrèrent groupés derrière l'amiral et le commandant.

Et la défiance de Vuillenac, et l'ironique envie de Goubuit, aussi bien que l'incompréhension du commandant, s'envolèrent au souffle qui courba les têtes. Le capitaine Marlet, laissant derrière lui Vouchand, s'avança vers l'amiral. Il parut à tous que sa tête bronzée, émergée très haut des vêtements blancs, se posait déjà comme un bronze sur le marbre futur. Pendant les mois de marche, la barbe avait poussé, sans rien d'inculte, floconneuse et dorée sur le dessin creusé des joues : sur ce fonds de douceur, fourrure du désert et des simplicités solitaires, les yeux rayonnaient de tristesse, comme si les visions d'ici, des villes et des uniformes, les désenchantaient de voir. L'énergie, latente dans ce repos de héros, ne se réfugiait plus qu'au front poli de face, veiné rudement aux tempes, et à la brosse raidie des cheveux non blanchis. Le geste de Marlet hésita, recherchant une correction de salut militaire devant l'amiral: et Barry se découvrit, tandis que, derrière eux, une sorte d'angoisse se relâchait dans les rangs des officiers : le Mâdhi avait passé !

Pendant que l'amiral entraînait sur l'arrière le chef de la mission, l'accueil fait à Vouchand mêla aux sympathies les curiosités blagueuses. Celui-ci avait retrouvé, pour venir, le dolman clair de cavalier, déposé des années auparavant dans un hôtel de Saïgon. Avec les trèfles et les brandebourgs, le galon cousu d'hier marquait mieux, et aussi la croix permise par le télégraphe. Au milieu des questions et des témoignages, Vouchand feignait d'avoir quitté de la veille et la France et les camarades. L'expédi-

tion mystérieuse ? une promenade originale. Ces choses vues ? Peuh ! après la rue du Caire et les panoramas, que rencontrer de nouveau? la faim? la soif? Eh bien! et le coffre ? Ainsi il frappait sur son ventre sanglé ; il recherchait instinctivement la bonhomie des demi-dieux, Hercule étonné que ses travaux puissent étonner le monde. Comme, après avoir une fois de plus comparé sa probable carrière à celle de ce soldat avisé, sinon heureux, Bruc lui disait doucereusement : « La promenade rapporte, n'est-ce pas, mon capitaine ? — Oui, répondit l'explorateur ; mais c'est un prix fait. » Il accepta allègrement l'apéritif du carré, puisque le maître d'hôtel enfin annonçait la glace. Alors la gravité superbe de Marlet effaça dans la tête de Vuillenac la prestance de ce cavalier, cocarde probable de toutes les protestations, exhibition préparée pour le pesage de tous les champs de course.

Minçavoué arrêta Vouchand dans la batterie, et, se déhanchant dans la mimique de ses respects, s'informa de l'enseigne de vaisseau compagnon du capitaine : « Il est de mon pays, dit-il, je veux le voir... écrire de ses nouvelles à ceux de là-bas. » Vouchand rit de cette patriotique naïveté, heureux quand même du coup d'encensoir indirect : « Parfaitement; Lyé est au café du coin sur le quai ; vous savez, la Rotonde? — Comme à Toulon, soupira Jacotot. — Il vous attend, docteur, et désire que vienne avec vous son bon ami... Voyons, il me l'a nommé... Lav... Duval. — Raval, corriga Minçavoué. — C'est cela. — Eh! merci, capitaine; je suis fier de vous avoir touché la main. Nous partons vers Lyé, n'est-ce pas? Raval. — Mon brave Lyé! murmura Raval; a-t-il rencontré des vahinés sur sa route? »

Le docteur et Raval n'étaient pas encore dans leurs chambres que le timonier annonça la visite des Russes. « Qu'ils aillent au diable, ces cosaques! cria-t-on. » Vouchand s'étonna : « Je me figurais, expliqua-t-il, que vous les traitiez en frères — Ils sont trop, déclara du Pré. » Le maître d'hôtel avait eu le temps de couvrir la table de verres; Risselon, avec désespoir, évalua que les liquides de la gamelle allaient désormais subir de rudes atteintes; il lui faudrait écouter les plus acerbes récriminations, celles des officiers qui buvaient beaucoup, dont l'intérêt demanderait d'apostiller au dû général la consommation internationale, celles de ceux qui buvaient peu ou point, s'insur-

geant pour que chacun réglât sa consommation personnelle. Du moins, il commanda au maître d'hôtel : « Le plus mauvais champagne, hein! Le champagne pour rastas. — Merci! dit Vouchand à haute voix. — Mais ce n'est pas pour... » L'excuse honteuse du mécanicien se perdit dans le tumulte; les Russes envahissaient le carré.

Leduc de Noirné tenta de transformer cette rencontre en hommage uni des nations amies et alliées, rendu à Vouchand. Il se composa une attitude, les autres trouvèrent bon de l'imiter, et d'essayer que le froid de l'abord en imposât à l'expansion cosaque. Mais Bourentie compromit la manifestation; d'ailleurs, Trippion, son voisin, le tirant par la manche, lui avait murmuré : « En voilà des poseurs! Après tout, les Russes sont des frères; moi, je fraternise. » Bourentie, très excité par les bouffées du chauvinisme flottant, s'élança sur le premier rencontré des étrangers et le serra dans ses bras. C'en était fait de la dignité du président. Le capitaine Vouchand se prêta volontiers aux baisers des frères. Risselon, débordé par les confidences des domestiques, impuissants à satisfaire ces soifs, employa l'ignoble moyen de mêler à un doigt de champagne des verres d'alcool à matelots. Les Russes déclarèrent cette boisson délicieuse, bien digne du goût français; et enfin il fut impossible de ne pas les garder à déjeuner.

Le docteur et Raval, aussitôt en tenue coloniale, se firent mettre à terre par un sampan. L'enseigne qu'ils cherchaient, Lyé, se trouva bien au rendez-vous communiqué par Vouchand. Autour de lui bruissait la troupe des autres membres de la mission. Cavaliers et marsouins humaient la joie de vivre, lampaient la volupté des immenses apéritifs retrouvés, s'apprêtaient à des pokers où les piastres remplaçaient les jetons inutiles, lançaient avec leurs gauloiseries à la patronne anémique du café la fusée de leur furieux désir contenu trois ans. Les vieux uniformes gardés ou les nouvelles tuniques endossées révélaient des compréhensions diverses de l'admiration des foules. Et toutes les étoffes, lustrées ou ternes, effilochées ou serrées de tissus, saignaient au large ruban des croix récentes. Leur attitude, au reste, dans sa bonne humeur, ne songeait point à vexer la troupe anonyme des gens sans uniforme, et si la patronne n'hésitait point à prendre aux mains de ceux-ci le journal réclamé par un sabreur, le sabreur ne s'en apercevait point. A cette heure, le civil n'était

qu'un roseau ; l'officier l'écrasait ; mais le civil le savait, et le militaire n'en savait rien. Leur béatitude du moment se reportait moins aux fatigues passées qu'à l'espoir de razzias futures et semblables. Ils creusaient des perspectives de missions autres et aussi librement lâchées dans de la terre vierge. Ils se promettaient un groupement indissoluble, consacré par l'opinion sous les noms fondus de Marlet-Vouchand. Ils souriaient dédaigneusement à la pensée de garnisons habitées sans gloire et sans profit. Et surtout les cavaliers, moins façonnés dans des formes de reîtres, songeaient déjà à la continuité des « hors cadres », qui les mènerait, sans assujettissement à de stupides disciplines, jusqu'aux grades supérieurs. Lyé, un peu à l'écart, rêvait, et Minçavoué, avant de l'aborder, dit tout bas à Raval : « Celui-ci est de la race des Marlet. »

Ce fut entre les trois officiers de marine la chaude accolade des retours : Raval, à l'école, avait été l'intime ami de Lyé, primitif et vrai comme lui, et le docteur, peut-être ému, s'adaptait en tout cas facilement à l'émotion du moment. Avant que Lyé eût ouvert la bouche, Minçavoué lui avait déjà énuméré toutes les menues nouvelles du pays, le village dans un coin de Bourgogne. Et l'explorateur attendri laissait dire, la main demeurée sur l'épaule de Raval. Mais quand l'exubérant docteur, à la fin de sa nomenclature, lui eut claironné au visage : « Et toi, content d'être ici, hein? tout proche du *Tolbiac*, à deux pas de la France? » Lyé s'assombrit : « Oui, murmura-t-il, il était temps que cela finisse. — Ce sale gouvernement, dit Minçavoué, ne vous a pas laissé jouir de votre œuvre ; on vous a embêtés, hein? » La voix grave de Raval timbra l'interrogation du docteur : « Les juifs haïssent le galon, surtout victorieux. » Lyé regarda ses amis, puis : « Non, vous vous trompez, dit-il, ce n'est pas cela qui m'a fait souhaiter un terme. — Bah! firent à la fois Raval et Minçavoué. Alors? »

Un des officiers de la mission, d'une table voisine, interpellait Lyé : « Est-ce que vous racontez comment vous avez pris Phû-Luc? Ah! je ne vous le pardonnerai pas. — Ni moi... — Ni nous. » De toutes les tables s'éleva un reproche gai vers l'enseigne. « Phû-Luc? demandèrent le docteur et Raval. — Oui, ils prononcent à l'indigène : c'est ce fameux pirate que nous avons capturé. — Parfaitement! » Le cavalier qui avait parlé le premier s'adressa

aux amis de Lyé : « Imaginez-vous, messieurs, que votre camarade, notre cher Lyé, a tué la poule aux œufs d'or. On courait depuis des années après Phû-Luc ; on lui apportait périodiquement de bonnes terreurs, puis on le laissait partir. L'année suivante, à d'autres le tour de poursuivre l'homme, à d'autres quelque profit ; il faut songer aux camarades, pas vrai? Eh bien! maintenant, fini le Phû-Luc, finies les colonnes à bénéfices. M. Lyé, dont ce n'est pas le métier du reste, lui tombe dessus par hasard, l'autre se débat naturellement, une balle, voilà, et la poule est morte, et plus d'œufs d'or. — Lyé, Lyé, personne ne vous pardonnera cela! clamèrent les assistants. » Lyé put enfin se pencher vers Minçavoué : « Tu as entendu? dit-il. — Bigre! fit l'autre, ils sont tout de même trop malins. »

Alors Lyé sembla se débarrasser d'une peine trop lourde. Il dit : « Beaucoup de choses, trop de choses, ont été conçues dans cet esprit-là. Vous comprenez que je n'ai pas le droit de me juger différent des compagnons ; mais maintenant je ne suis pas sûr d'avoir raison avec eux. Car ne suis-je pas venu comme eux, en conquistador? — Non, Lyé, répondit Raval, tu es venu, toi... en apôtre, comme Marlet. — Comme Marlet, reprit Lyé; oui, j'ai fait comme lui, j'ai marché dans son seul sentier, et cela seul me console et me confirme. La bataille, le pillage, l'incendie, même les esclaves menés au rotin, même les razzias de bétail et de femmes, il faut en prendre son parti, du moins, si l'on ne bénéficie pas soi-même de ces affreuses nécessités. Mais il y a davantage et pis. » Il s'arrêta, hésitant. Le docteur lui-même n'osa point l'encourager. Et Lyé continua, parce qu'il devait parler : « Voici surtout le remords de cette marche glorieuse. Heureusement Marlet, un autre et moi, nous n'avons su que longtemps après, heureusement pour le coupable, heureusement pour nous, car nous serions alors revenus sur nos pas, la tête basse. Marlet n'a jamais été renseigné exactement, car à cette heure il n'hésiterait pas à flétrir l'autre ; et moi je préfère le laisser entrer sereinement dans sa gloire. Ecoutez. Nous étions donc, l'année dernière, séparés en deux troupes, distantes l'une de l'autre d'au moins cinq cents milles. Vouchand, qui avait près de lui presque tous les camarades, fut chargé, s'il était indispensable par la force, d'obtenir pain et passage de la part du gros chef : pendant ce temps, Marlet

attendait un ravitaillement. Le capitaine hâta l'avancée, se montra au reste le collaborateur énergique qu'il a toujours été pour Marlet, et la colonne se trouva bientôt à six heures de marche de la cité ennemie. Vouchand, son plan fait et développé aux autres, le campement assuré, dormait, quand on introduisit près de lui un missionnaire et un colon. Tous deux, après explications demandées, se trouvèrent être d'anciens habitants de Rambiki, ce fort village, but de l'expédition. Ils apportaient l'assurance que le chef de Rambiki n'avait jamais eu d'intentions hostiles, et qu'il accueillerait au contraire de son mieux les étrangers : eux-mêmes s'en portaient garants. L'attaque était donc inutile; il ne restait plus, suivant les ordres du capitaine, qu'à détailler le cérémonial d'une entrée pacifique à Rambiki. Vouchand avait écouté les envoyés sans broncher. Il répondit : « Je regrette beaucoup, mes amis, que vous n'ayez pu prévenir le commandant Marlet. Pour moi, mes dispositions sont prises, j'attaquerai Rambiki à l'aube. — Mais, capitaine, fit le missionnaire épouvanté, vous ne trouverez point de résistance, seulement des gens endormis. — Que m'importe! je marcherai, il me faut mon affaire. » Et c'est ainsi qu'à l'aube, la colonne de Vouchand égorgea, dans Rambiki tranquille, des centaines d'indigènes sans défense. — Oh! s'exclamèrent Raval et le docteur. — Attendez : Rambiki occupé militairement et terrorisé, Vouchand, s'il en avait quelquefois douté, s'aperçut bien que le village n'avait jamais été qu'une place de commerce, ouverte à tous vents et tout venant. Quant au chef, on l'avait, au premier cri, fait décapiter par un tirailleur. Alors Vouchand se mit à rédiger son rapport; ce rapport est entre les mains du ministre, il a valu des grades et des croix aux vainqueurs; ce rapport représentait Rambiki, avec un plan à l'appui, comme une cité hérissée de palissades et de murailles, sa population comme féroce, l'assaut comme héroïque. — Voyons, voyons, Lyé, tu exagères! cria le docteur. » Ils étaient seuls tous trois maintenant à la terrasse du café, et Lyé restait silencieux. Marlet et Vouchand, aperçus de là, quittaient le *Tolbiac* dans le terrible flamboiement de midi; Vouchand parut s'attarder un moment en des poignées de mains interminables. Raval suivait le regard de Lyé; il reprit, comme le docteur : « Dis-nous que tu exagères, Lyé. » Lyé, tourné vers Vouchand lointain, leva la main : « Cela est exacte-

ment vrai, dit-il, je le jure. » Le docteur ne s'embarrassa pas longtemps de sa stupéfaction : « Après tout, dit-il, rien ne m'étonne de ces frères de l'armée. »

L'après-midi, il plut pour la première fois en fin de canicule. La majesté des visites officielles en fut éclaboussée, et le cortège de l'amiral, aussi bien que celui du lieutenant-gouverneur, passèrent devant les seuls Chinois aux portes des magasins. Mais Saïgon, virilisé par l'averse, secoua avec la sieste ses cendres dernières d'opium ; au cocktail du crépuscule, trois ou quatre énergies s'affirmaient déjà; et l'on acclama une proposition de retraite aux flambeaux où les membres de la mission Marlet-Vouchand pourraient, dans leur gloire, paraître aux yeux de la ville entière. Une députation se constitua séance tenante pour demander à l'amiral le concours des hommes du *Tolbiac*. Les vestons blancs s'échangèrent contre les smokings blancs à revers de soie, thé ou mauve, et c'est ainsi que Barry de la Glu, exaspéré par l'ondée, dut renvoyer à Carlan les patriotes obstinés. Le chef d'état-major se tailla une facile popularité avec des gestes larges et ronds ; et Roberzans aussi, appelé pour décider d'un recrutement d'artificiers, fraternisa avec la députation. Il attendit peu d'être invité à déjeuner par quelque magistrat du groupe, et s'assura aussitôt de festoyer chez l'hôte en compagnie des plus belles filles de la troupe théâtrale. D'ailleurs il fallait se hâter aux plaisirs de Saïgon.

Carlan ne sut pas se taire parmi les gens à smoking, et la nouvelle courut à travers le bord d'un autre appareillage pour le cap Saint-Jacques. Leduc de Noirné accourut au milieu de la conférence ; la députation chômait au carré des officiers supérieurs; les deux frégatons s'intéressaient vivement à une recette de cocktail détaillée à leur maître-d'hôtel. « Pardon, commandant, demanda le président à Roberzans; nous apprenons, je ne sais d'où, que le *Tolbiac* descendra demain au cap Saint-Jacques. — Pas demain, mon cher Noirné, répartit le second, après-demain. — Mais le linge, les provisions, commandant, que dois-je dire aux officiers? — Voyez le commandant Bichin. » Carlan interposa sa masse : « Ne vous tourmentez pas, mon bon Noirné ; oui, l'amiral, à cause de l'épidémie... » Les gens à smoking se levèrent en désordre : « De l'épidémie, il n'y en a pas! Ne calomniez pas Saïgon. » Carlan réussit à se faire entendre

de nouveau : « Je veux dire que l'amiral craint la renverse des saisons pour l'équipage, et que, pendant les quelques jours où la mission terminera ses préparatifs, il préfère laisser le *Tolbiac* au bas de la rivière. » Leduc de Noirné tournait les talons ; Carlan le rappela : « Mon cher, ajouta-t-il, l'amiral a bien voulu, du moins, que la journée de demain se passe ici ; vous recevrez à votre table demain soir les officiers russes. — Bien obligé, répondit sèchement le président... Et vous, commandant, prenez-vous une part des amis et alliés? Chez nous, on est à l'étroit. » Roberzans aida l'embarras de Carlan : « Certainement, mais nous, nous invitons en ville les officiers supérieurs de la canonnière. » Aussitôt, un des délégués en smoking proposa de réunir en une immense agape les navires frères et la ville. Carlan eut quelque peine à replacer la barrière entre l'élément civil et l'élément militaire. Déjà de furieux coups de sonnette chez Bichin précipitaient les timoniers à travers les échelles ; Leduc de Noirné, en quittant le salon, put entendre l'ordre brutal transmis à Carlan et à Roberzans : « Consigner le bord jusqu'à la fin du dîner de l'équipage. » Les smokings s'en furent fort irrités, malgré la politesse de Carlan ; l'un d'eux, englobant le pont et l'artillerie sous son geste, parla de propriété nationale. Il ne suivit point ses compagnons dans le sampan et, la tête haute, s'approcha de l'officier de quart pour demander à visiter le *Tolbiac* : « Je suis journaliste, » dit-il, et il exhibait une carte avec orgueil. Frontin le toisa, et sans saluer, répondit : « Vous pouvez visiter... quand même! »

La gaîté de la retraite aux flambeaux et l'explosion des désirs chauffés à la mer déploya dans la ville la saturnale dès le commencement de la soirée. Et nul du *Tolbiac* n'échappait à cette inévitable bordée. Vuillenac, après avoir fui Ribol, se retrouvait seul dans une maison de japonaises sur la route de Cholen. D'ordinaire, et il ne l'ignorait pas, les mousmés d'exportation sont de pauvres et laides choses. Mais le hasard, surtout le caprice de quelques gros fonctionnaires coloniaux, avait transporté dans cette campagne empuantie d'ordures en engrais, et pâmée aux relents sucrés des flamboyants, un coin du Kanagâwa, la débauche mièvre et multiple de Yokohama.

Vuillenac avait voulu voir si un corps et une âme de maîtresse pouvaient être dans un corps et une âme de

Japonaise. Car, par hasard, à ce stade d'exotisme, Loti n'avait pas pensé pour toutes les générations de marins. Leurs tendresses enthousiastes de chérubins à perpétuité s'étaient attristées aux dernières pages de Mme Chrysanthème ; et il les gênait d'avoir su, par son aveu, que l'aimé, revenu en cachette après les adieux, trouva la mousmé sans larmes, faisant sonner comme un changeur de la rue les pièces d'argent reçues le matin. De cette fin, ils gardaient une défiance, une incrédulité, une impossibilité de s'intéresser complètement à une histoire d'amour dont les paroles suprêmes ne seraient pas une douceur.

Sans doute, lui, Vuillenac, n'hésitait pas à choisir sa vérité et il croyait au livre plutôt qu'aux camarades. Il n'espérait ni ne souhaitait découvrir ce soir l'amoureuse. Seulement, comme à Tahiti, comme partout, il s'informait curieusement, peut-être aussi pour comprendre plus profondément quelle grave et douce certitude de paradis retrouvé enfermait la joie lointaine du retour.

Sa femme de la nuit s'appelait Ayakitschi. Il ne lui demanderait rien de ces choses d'échange où la question force la réponse ; il verrait et il écouterait. D'ailleurs une oisiveté inattendue l'avait seule mené à la route de Cholen. Il occupait banalement, mais avec une satisfaction sincère, les repos de son service assez dur, dans les confortables intérieurs de blanches dénichées à l'escale, et, en attendant Ayakitschi, occupée hors de la chambre à de minuscules préparations d'hôtesse menue, il fixait déjà l'histoire de son temps, entre la rue et la chambre. Depuis le crépuscule, il pleuvait. Alors il avait chaussé ses bottes pour venir. Il sourit, songeant qu'elles avaient effrayé la maison parce que, distrait, il avait marqué le blanc vestibule d'empreintes de boue. Mais leur stupeur passée, les servantes s'étaient bientôt précipitées et lui barraient les marches, peureuses encore mais résolues, avec des cris plus suppliants qu'indignés. Puis, rassurées par sa bonne volonté, elles s'étaient toutes jetées à terre pour enlever les grosses choses noires, redevenues vite espiègles, le secouant de leurs forces réunies et amusées de le sentir chanceler.

Pourquoi il avait préféré Ayakitschi entre les mousmés accroupies dans la salle de réception? Mon Dieu! sans aucune raison bien nette, et pourtant certain qu'elle était pour l'épreuve la plus intéressante des femmes-enfants

qui fumaient, accroupies, ou jouaient aux osselets. On l'avait guidé vers une chambre, pas elle, une des servantes, car elle le rejoindrait un peu plus tard ; à lui, on donnait le loisir des réflexions de marié.

Une amie d'Ayakitschi entra. Elle parla courbée et souriante. Il comprit qu'on avait craint qu'il s'impatientât de sa solitude, et très poliment, elle s'était chargée de le distraire une minute. Elle s'assit devant lui. Le samiçen aux mains, elle chanta. Elle chanta la mélopée qui emplit les rues du Nippon et qui montait à cette heure de tous les coins du faux Kanagàwa, et les syllabes de Ko-bé, Yoko-hâ-ma, se prolongeaient presque en pleurs retenus. Quand Ayakitschi parut, suivie d'une servante, l'amie se releva, fit une révérence et sortit sans avoir manqué d'échanger avec Ayakitschi un regard de moqueuse pitié.

La servante portait un en-cas sur un plateau. Oh! non pas des mets compliqués, pas de crevettes au sucre, pas de céleri aux confitures, pas même de poisson cru. Du thé seulement, quelques fruits confits et une sorte de gâteau de Savoie. A côté, la fumerie de la mousmé. Le plateau fut posé au coin de la natte, presque trop près de leur main. Puis, Vuillenac fut seul avec Ayakitschi. Brusquement, tandis qu'elle le regardait immobile, il eut un élan de reconnaissance comique pour elle déjà, pour le cadre de jolie mièvrerie, pour la simplicité gaie de l'heure. Il la prit dans ses bras et lui dit des mots qu'il essayait de trouver petits et pourtant sérieux. Cela dura peu ; il l'abandonna et se rejeta sur la natte, étonné de sa tendresse éclose à ce moment, un peu honteux aussi de craindre au fond de son transport la flottante écume d'un désir de vieux devant cette femme-enfant. Elle demeurait impassible, le front penché, le regard clair sous les paupières abaissées. Il sut ainsi qu'elle attendait de deviner quelle chose il préférait, de donner ou de recevoir les caresses, dressée à ne pas froisser les fantaisies d'amants quelconques, autant par sa politesse de race que par sa complaisance de courtisane. Quand elle le vit rire, elle devint plus grave. D'ordinaire, probablement, elle ne connaissait que des traits figés, malgré l'effort, dans l'anxiété du spasme prochain, ainsi que les autres hétaïres d'Europe ou d'Amérique. Mais plus qu'elles, elle versait sur le moment l'ironie d'un éternel sourire. Et le rire franc de Vuillenac la déconcertait, lui portait l'inquiétude d'une maladresse professionnelle, sur-

tout d'une impolitesse. Vuillenac la rassura, vaguement heureux de l'avoir devinée. Ses mains cherchèrent tout de suite à dévêtir la mousmé ; et content de l'heure, c'est à peine si, brièvement, traversa son souvenir le regret des maladresses, impossibles à cause de la simplicité des voiles, les chères maladresses des « avant » de là-bas en France.

Sous l'obi, la ceinture à nœud énorme fixé sur le dos, Ayakitschi ne portait que le kimono en place de robes, et ses dessous drôles se composaient de diverses ceintures à diverses places sur son corps mignon. Vuillenac prit le bout de la première et tira. Puis le bout de l'autre. A la troisième, il disparaissait déjà sous les écharpes. Alors il reprit l'extrémité, marcha vers le fond de la chambre en feignant un labeur, et lorsqu'il eut tendu la ceinture il se reprit à tirer avec quantité de grimaces. Cette fois, Ayakitschi éclata de rire ; elle levait les bras, se prêtait au déroulement, tournait sur elle-même, infiniment gracieuse. Quand les rubans eurent été dénoués jusqu'au dernier, elle était nue.

Et ce fut le tour de Vuillenac de redevenir grave. Rapidement il la prit contre lui; il se mit du côté de la veilleuse d'huile amère, et lui tourna le dos, pour faire la nuit entre ses lèvres et celles d'Ayakitschi. Il l'étreignait avec précaution et savourait la peur de froisser sa gracilité. Pourtant elle lui frappa sur les doigts, et comme il la quittait, elle assura tranquillement, sur l'escabeau creusé en demi-lune, sa chevelure d'art dont l'harmonie ne voulait pas être dérangée. Puis elle s'approcha de Vuillenac...

Maintenant ils causaient. Vuillenac avait ouvert son kimono très large, et comme sous un manteau il avait caché, tout contre lui, le frêle objet qu'était le corps d'Ayakitschi. D'abord, il ne put lui rien traduire de ses pensées ; mais entre eux, par la voix pressante et chaude de l'amant, il y avait la musique des mots. Il marqua son impatience d'écouter en vain quand elle parlait à son tour ; elle lui fit signe de lui permettre de se lever, puis alla prendre un livre sur une tablette. Proprement recouvert ainsi qu'un livre de petite fille, traversé de signets, c'était moitié un dictionnaire, moitié une grammaire d'anglais. La mousmé suivit du doigt les lignes d'une page en épelant dans un gazouillis, et Vuillenac comprit qu'ils pourraient échanger des mots saxons et les piquer, sans essayer les verbes difficiles, comme des jalons nets et bien en ligne à

travers le sol inconnu de leurs âmes. Ayakitschi avait déjà essayé; il ne s'en était point aperçu, à cause de son étrange prononciation, de sa nécessité d'adoucir les consonnes et de nourrir des diphtongues avec un gazouillis de baisers. Elle disait « soulipou » au lieu de « sleep »... « wouritou » au lieu de « write ». Et il lui fut reconnaissant de ce premier essai d'échange.

Quand elle ne douta plus de son application, elle lui expliqua confusément qu'elle suivait des cours l'après-midi pour apprendre l'anglais. Aussitôt, Vuillenac l'évoqua au milieu d'une centaine de mousmés semblables à elle, à une sortie d'école, babillarde et grouillante. Mais l'idée mauvaise de la femme-enfant passa plus vite cette fois ; il ne resta que la figure sérieuse d'Ayakitschi, embellie d'une extraordinaire volonté de réussite.

D'ailleurs, son visage ne gardait rien des traits qu'on imagine le plus souvent d'après les potiches ou les écrans. Les joues épaisses et fraîches, la bouche débordante, le front proéminent, sont la beauté des Nippones du Sud, celles de Nagasaki ; au contraire, Ayakitschi, comme les femmes de Yokohama, avait l'ovale allongé et pur, le nez de lignes franches, le front petit et bien diminué, la bouche mignonne. Vuillenac avait repoussé le livre ; il baisait la mousmé à petits coups et partout. Patiemment attentif à la révélation d'une caresse spontanée, il ne s'irritait point de la docilité de sa maîtresse. Il attarda ses lèvres sur les seins piriformes : la fraîcheur de la peau suffisait au plaisir profond de sa bouche. Car aucun frisson ne passait sur la poitrine d'Ayakitschi, malgré cette caresse, qu'il avait si souvent vu vaincre l'indifférence des amantes lointaines. Il épuisa, et attendri de le faire, les ressources de son baiser, obligé lui-même de se ressaisir pour ne pas mordre gloutonnement à la saignée des bras, aux oreilles, à la nuque, pour ne pas donner à l'ironique mousmé le spectacle d'un véritable abandon de chair, qui serait grossier devant sa correction.

Un moment, il releva la tête et légèrement écarté d'elle, appuyé sur ses mains pour se soulever au-dessus d'elle, il la vit assez tôt pour savoir qu'elle avait fermé les yeux, au moins engourdie de son bercement de gestes.

Ensuite elle le regarda de nouveau, placide, les yeux grands ouverts et calmes. Mais Vuillenac voulut s'assurer de sa première impression, de cette béatitude surprise

qui l'étonnait. Il retrouva ses baisers à la place où il les avait laissés et repartit de cette place. Ayakitschi le laissait faire. A un moment, elle comprit ce qu'il voulait; elle se déroba, lui pinçant les joues pour l'arrêter, et avec son indignation très mesurée, son parler anglais si travesti, elle lui cria des mots que Vuillenac feignit de ne pas traduire. Pourtant, il avait bien entendu le joli nom de la grande caresse, nom qu'il avait toujours aimé, et qui est le même de Saïgon à Sydney.

« *French game, no!* disait Ayakitschi. « *No French game !* » Il la poursuivit un moment ; il lui sembla qu'elle s'échappait mollement, plus mollement dans chaque fuite. Moqueur, il n'insista plus. Dès lors, doutant s'il l'avait déçue, et riant de nouveau et plus gaminement, il mit sa main sur la bouche d'Ayakitschi, lui murmurant en nippon : « Franzomenzeï » ! (Vivent les Français!)

Une fois encore, la nuit se fit entre leurs chairs, et de même que l'autre fois, Vuillenac pensa qu'il devait être avec la fragile mousmé la femme de leur tendresse. Pendant le songe divin, il sentit que soudain s'ouvraient chaudement les lèvres d'Ayakitschi obstinément fermées jusque-là. Elle le fit rouler sur les nattes de toute la force de ses bras d'enfant, sans dénouer l'étreinte; et, stupéfait, Vuillenac dégrisé sut que les yeux d'Ayakitschi tremblaient au-dessous des siens dans un enlacement qu'elle ne dénouait pas.

Lorsqu'il se fut habillé, lorsque Ayakitschi eut enroulé autour d'elle ses nombreuses ceintures, Vuillenac ne s'approcha point, mais il la fixa longuement. Impassible, elle soutint son regard, le sourire d'idole plus mystérieux qu'auparavant. Elle lui versa le thé. Sur son ordre, elle ouvrit la porte à la tiédeur de l'ombre. Au même étage, de l'autre côté de la terrasse, un couple dont l'homme était japonais, fumait dans des chambres pareilles à la leur. Vuillenac montra l'homme du doigt à Ayakitschi, et dit, oubliant qu'elle ignorait sa langue : « Me le préférerais-tu vraiment? » La mousmé comprit le geste qui unissait les deux mâles : son sourire s'élargit. Elle mena par la main Vuillenac en pleine lumière, et elle indiqua du doigt aussi, son propre corps d'abord, puis celui d'une femme d'Europe dessiné sur une réclame de parfumerie qui pendait au mur. Puis, plissant ses paupières aux cils écartés, elle attendit.

Et l'homme de France n'osa point répondre par le geste d'un choix qui aurait menti.

Dans le matin blanc de lumière, Vuillenac, seul et las ainsi qu'après des mois de Saïgon, revint au *Tolbiac*, et Ribol le reçut, déjà en tenue, les aiguillettes mieux luisantes sur le veston blanc. Il parut qu'il attendait l'ami : « Je m'ennuie, dit-il à Vuillenac... et rien n'est venu pour un peu de joie. — Attendiez-vous donc quelque chose? fit l'enseigne surpris. — Peut-être... peut-être un télégramme. » Ribol rougit devant le sourire de l'autre. « Voyons, vous pleurerez donc toujours de ne pouvoir jouer avec la lune! fit tendrement Vuillenac. Un télégramme! Vous voulez qu'on vous envoie de Toulon un télégramme dont l'histoire ferait le tour de la ville? » Ribol froissa ses mains : « Cela me paraîtrait si facile et si doux si j'étais elle et qu'elle fût moi! murmura-t-il. » Vuillenac l'attira par l'épaule : « Oh! n'exigez pas l'impossible en amour ; alors vous souffrirez de croire que l'on ne vous donne rien. Les amantes ont peur et il faut chérir leur peur. La présence les transporte et les dresse contre tout obstacle ; mais seules, quelles qu'elles soient, les amantes ont plus de peur que d'amour. Et il ne faut pas leur en vouloir, puisque cette peur est celle de perdre l'aimé... Où allez-vous donc, si tôt habillé? — Du Goust et moi accompagnons l'amiral qui va présider une distribution de prix chez les maristes. Venez! l'amiral a fait prévenir les officiers désireux de se joindre au cortège. — Merci: je dois dormir. » Ribol fixa attentivement Vuillenac : « Oh! fit-il, après avoir deviné sa lassitude. — Ne me plaignez pas de ma fatigue, répartit Vuillenac : c'est pour avoir eu des nuits qui ne vous lassaient point que vous devez maintenant souffrir. »

Frontin et Marie-Branter quittèrent le bord à la suite de l'amiral et des aides de camp. Bourentie, derrière, humblement, compléta la troupe. Barry de la Glu ne manquait point de le traiter en scribe et cette fois l'emmenait, sous couleur de satisfaire légalement aux besoins qu'exprimeraient sans doute les bons Pères. Le mépris de Barry pour les paperassiers n'allait point sans quelque conscience de leur pouvoir de contrôle. Mais comme les responsabilités pécuniaires se répartissaient, d'après le règlement, entre plusieurs têtes dont celle du commissaire, il savait les mettre toutes à couvert en engageant le petit Bourentie dans des irrégularités contre lesquelles il de-

meurait sans voix. D'ailleurs, l'ensemble de ses compagnons réjouit l'amiral. Il s'informa presque avec camaraderie des nouvelles de Frontin, et se tournant vers Marie-Branter : « En télégraphiant notre arrivée, dit-il, je n'ai point oublié d'avertir l'amiral, votre beau-père. » Ribol lui-même eut sa part de bienveillance : « Il y a trente ans, lui dit Barry, j'étais ici en compagnie de votre regretté père ; et j'ai plaisir à m'y retrouver avec le fils. » Du Goust n'hésita pas à compléter la pensée : « Ah! soupira-t-il, que d'étrangers vous avez dû voir entrer dans la grande famille, amiral! Et bientôt les bâtards de la marine auront dépossédé les enfants légitimes. » Barry de la Glu désigna la ville silencieuse : « De même que ceux qui ont fondé cela ont été mis à la porte par d'autres qui apportèrent la rapine à la place de la conquête. » Et il se découvrit devant la statue de Rigault de Genouilly ; les officiers l'imitèrent. Seul Bourentie, très occupé à surveiller le manège d'une blanche, passa sans lever son casque. L'amiral se retourna : « Eh bien! monsieur, cria-t-il au commissaire. » Bourentie, effaré, se raidit pour comprendre : il fallut que du Goust, dédaigneusement, lui touchât la tête et lui montrât le bronze. Barry reprit sa route en disant : « Ce sont ces hommes dressés dont il faut nous souvenir. » Frontin, grave, reprit : « Le crime de leurs écoles sans Dieu est de faire oublier; aussi il me plaît, amiral, d'aller voir ici un solide enseignement des Pères. Eux, partout, enseignent le passé, et, quand j'étais écolier à Vannes, on nous menait une fois le mois en promenade vers les Martyrs de Quiberon. Ceux qui nous gouvernent s'imaginent trop avoir rayé le passé. » L'amiral résuma : « Ailleurs, sans doute; mais dans notre chère marine, il reste et restera entier! »

L'entrée du cortège se fit avec pompe et remplit la plus grande partie du temps, que la distribution de récompenses à une trentaine d'écoliers ne pouvait occuper. Barry de la Glu passa entre deux rangs de catéchumènes qui inclinaient des palmes au-dessus de ses broderies. Les Pères le menèrent à un trône, sous des banderolles où les devises oubliaient la France et célébraient la marine et l'amiral. La musique joua le Beau Dunois et la Reine Hortense. Et l'un des boys à mine éveillée tira Bourentie par la manche pour lui murmurer : « Belle France... air national. » Vint un des lauréats pour déclamer une poésie sur Jeanne

d'Arc. Ribol. secoué dans sa mélancolie par la drôlerie de l'œuvre, retint ces quatre vers :

**Elle est à nous, notre Pucelle,**
**Et nous saurons bien la garder.**
**A la France, on est très fidèle,**
**Notre supérieur pourrait en témoigner.**

Après que l'amiral. dans un speech ânonnant, eut vanté Dieu et la Patrie, il parcourut les rangs des boys. Le Père supérieur affirma l'intelligence de ces Annamites. et, se penchant à l'oreille de Barry, lui conta quelques traits dont l'autre sourit. Il s'arrêta même pour mander le boy dont l'anecdote lui plaisait. L'enfant, stimulé par le père qui lui pinçait l'oreille, répéta fièrement sa phrase, qui commentait le récent changement de gouverneur : « Gouvernement mit gouverneur dehors comme boy... lui boy voleur... gouvernement pris un autre boy, peut-être même chose. » Des officiers qui s'étaient approchés applaudirent le gamin, et Barry, après une hésitation de sa main au gousset, pria Ribol de donner une pièce au lauréat. Du Goust se confondait en félicitations auprès des autres Pères, comme si l'amiral l'eût personnellement chargé de cette distribution de louanges. « Sont-ils malins, vos boys! s'exclama-t-il. » Et l'un des Pères répondit, soupirant et indulgent à la fois : « Hélas! monsieur le capitaine ; imaginez-vous que maintenant qu'ils connaissent le principe de l'absolution, ils sont devenus deux fois plus voleurs, confiants pour le pardon dans leur contrition imparfaite. »

Tandis que le cortège se rafraîchissait avec les mangues et les ananas délicieux de l'établissement, le Père supérieur eut le loisir d'exposer ses plus respectueuses requêtes à l'amiral. « Certainement, mais certainement, mon Père, répondait Barry. » Il appela d'un signe bref le petit commissaire. « Monsieur, dit-il, vous voudrez bien arranger les feuilles de vivres de manière à ce que je puisse faire porter à nos bons Pères quelques conserves et des haricots pour ensemencer... C'est compris, n'est-ce pas? » Il n'attendit même point une réponse, et continua, tourné vers le Père : « Quant aux hommes, vous les aurez dès demain... Du Goust, prenez en note de dire au commandant Bichin d'expédier ici demain une corvée de vingt hommes pour aider nos bons Pères au labour. — Mais le départ, amiral? risqua du Goust. — Ecrivez donc, monsieur, trancha Barry. »

Cette excursion matinale mit l'amiral d'humeur charmante. Sitôt revenu à bord, il fit venir Bichin et lui commanda de lever les punitions de l'équipage. Puis après réflexion : « Libérez aussi ce pauvre Echanson, dit-il. — Peut-être, amiral, remarqua Bichin, cet officier-mécanicien n'acceptera pas la faveur. — Ne vous inquiétez pas de cela; les gens de sa sorte continuent de penser en matelots, et il trouvera très naturel de profiter d'une aubaine de matelots. — Et les hommes, amiral? Ne craignez-vous point de les lancer en si grand nombre dans la ville échauffée par la présence de la mission? — Eh! il le faut bien, mon bon. » Barry reprit, après un silence : « Bichin, avez-vous lu les lettres du bailli de Suffren? » Le commandant ouvrit les yeux grands : « Non? fit l'amiral; eh bien, cet excellent bailli recommande aux commandants de son escadre de favoriser à leur bord le développement de la... comment dirai-je? de l'intimité entre couples de matelots. De cette façon, assure-t-il, ils ne songeront jamais à la terre, et leur attachement au bateau sera garant de leur zèle. » Bichin regarda l'amiral avec stupéfaction. Incertain du sérieux de cette théorie étrange. Barry sourit : « Oh! je ne vous conseille pas, moi, le moyen; l'académicien a gâté la chose... Prenez donc un cigare, mon cher. »

Malgré la bienveillante désinvolture de l'amiral, Bichin, en transmettant à Roberzans l'ordre d'expédier tout le monde à terre, lui recommanda de garder au moins la moitié de l'équipage sous couleur d'assurer le service. Déjà plusieurs des porteurs de flambeaux manquaient depuis la retraite de la veille. Quelle honte de penser que les cavaliers et marsouins de la mission pouvaient à cette heure rire de marins ivres et débraillés dans les rues! Quant à Echanson, il accepta sa grâce, ainsi que l'avait prévu l'amiral. Roberzans essaya une timide réconciliation ; mais l'officier-mécanicien se contenta de l'avertir qu'il chercherait un permutant dans la station, sitôt transmise sa réclamation au ministre. L'officier en second, ravi, ne manqua pas de lui apprendre l'envoi, dès le lendemain, du *Tolbiac* au bas de la rivière. Echanson regretta trop tard le bénéfice de ses arrêts levés. Prévenu par Risselon de la réception préparée pour le soir, il s'empressa de réclamer à Leduc de Noirné la charge de la gamelle, et le président dut faire droit à sa demande. Tout le restant du jour, le mécanicien s'occupa du festin.Les camarades lui serrèrent la main et le

reçurent comme s'il avait quitté le carré une heure auparavant. La conspiration du silence était trop nécessaire à la bonté des digestions. Goubuit, lui, affecta de se retrouver dans la salle commune, chaque fois que l'officier-mécanicien s'y montra. Il enfla sa voix plus encore qu'à l'ordinaire, et éclata au moindre mot à double entente ; il lui paraissait convenable d'affirmer la conscience de sa responsabilité lors de l'exil du mécanicien, et la supériorité de ses principes triomphants. Cette attitude fut vaine, Echanson voulut l'ignorer. Mauveine, seul, taciturne comme à l'ordinaire, mais ravi devant la glace splendide de son absinthe, avait plus vigoureusement secoué les doigts d'Echanson : « Fini?... Allons tant mieux! »

Le séjour au cap Saint-Jacques indignait par avance la plupart des officiers. Raval proposait vainement d'organiser des parties de chasse ou de disposer les filets renfermés dans la cale pour les pêches prochaines. Sans doute, on ne remonterait à Saïgon que pour embarquer la mission Vouchand-Marlet, et l'on n'aurait joui ni de la promenade de l'Inspection, ni du théâtre, ni des bons dîners à l'hôtel, ni des hourvaris chez les Moldo-Valaques du boulevard Charner. C'est pour cela que du Pré et Merseau, sans s'inquiéter des tours de services, s'étaient précipités au quai dès l'arrivée, le premier vers l'opium, le second vers les boys. Les autres, en grande partie, s'étaient fait un plaisir de la sieste fraîche dans une chambre d'hôtel ventilée, avec une complète hydrothérapie au coucher du soleil. Et Trippion, dans le carré à peu près désert, rêvait tout haut ses désirs : « Moi, si je n'étais pas marié à Toulon, je voudrais vivre ici, vêtu toute l'année rien que d'un pyjama. J'aurais un lit de nattes cambodgiennes, parfumé de bonnes choses. Je dormirais souvent, et une cinquantaine de congaïs feraient le quart pour tirer le panka sans interruption. J'irais à la chasse, porté sur mes nattes sans que je m'aperçoive que l'on me porte. Je sentirais dans ma bouche des ananas sans avoir été gêné pour les y mettre. — Et puis quoi encore? demanda Forney. — Je voudrais manger tous les jours du gibier, avoua Trippion. » Vuillenac lui certifia que cette vie lui serait assurée s'il entrait dans le corps des résidents. Trippion hésita : « Oui, conclut-il, mais les résidents sont des canailles. » Alors Forney entreprit Vuillenac sur l'emploi de sa nuit précédente ; il avait soupçonné, lui-même en bonne fortune, le voisinage du

camarade. Et il était enchanté de trouver pareil à lui, à cette heure, ce Vuillenac dont les sourires l'inquiétaient. Mais la conversation tomba ; Trippion assoupi se demandait avec effroi si la chaleur d'enfer ne lui enlèverait pas tout appétit pour le dîner des Russes.

Les convives arrivèrent tard, et Leduc de Noirné, inquiet de la parcimonie d'Echanson, constata rapidement que l'assemblée ne serait point trop nombreuse. Du Pré et Merseau n'avaient pas reparu; l'amiral avait prié chez lui son cortège du matin, et il traitait avec eux Marlet et Vouchand. De la mission, deux officiers seulement avaient accepté l'invitation, les autres retenus par les préparatifs du départ; et trois Russes, plus le pope, complétaient la table. On leur fit l'honneur des hors-d'œuvres substantiels, servis à part et arrosés de vodka. De la sorte, après les premiers toasts, debout devant les couverts, catholiques et orthodoxes écoutèrent respectueusement la bénédiction du pope jetée sur le potage. Le vieillard crasseux, auréolé de cheveux mal graissés et blanchis de pellicules, lampa sa première rasade pour tendre à nouvau son verre, prononçant avec onction : « A la France sœur ! » Ce fut ainsi la plus grande partie du repas. Le prêtre rompit les conversations à intervalles réguliers pour se soulever et brandir les santés successives des officiers présents, entre celles de célébrités françaises dont il avait retenu quelques idées. Indifféremment, il clama Henri IV et Victor Hugo, Jeanne d'Arc et le général Gallifet; comme il ignorait les noms de ses partenaires, il les pointait de sa place et son bras alourdi s'efforçait d'unir la rasade au visage de l'interpellé. Enfin, le président, à voix basse, ordonna qu'on laissât un matelot sommelier derrière le pope. Mais Echanson, à son tour, pinçant l'homme, lui murmura de ne verser plus au gargantua que l'eau-de-vie de la cambuse.

Des trois autres Russes, un seul laissait craindre des incidents : les autres, railleurs et pimpants, n'avaient point manqué de faire savoir qu'ils appartenaient aux équipages de la Garde, et les officiers du *Tolbiac*, pour la plupart, savaient assez à quelle sélection correspondait ce titre. Lyé, l'enseigne de la mission, s'absorbait en récits pour Raval, ponctués des interjections du docteur. Majestueux, Leduc de Noirné ne réussit point à intéresser les étrangers au trafic du transsibérien dont il citait maint chiffre ; les causeries se particularisaient. Le président se lamentait

de ne point mettre assez en évidence sa courtoisie de maître de maison; il s'avisa heureusement que l'autre convive de la mission, un cavalier, devait se plaindre d'être pour un instant méconnu. « Mon capitaine, lui dit-il, avez-vous déjà expédié vos bagages au *Tolbiac?* Nous les arrimons déjà pour vous alléger l'encombrement. » Minçavoué interrompit :« Tiens, oui ! je viens d'en voir qui m'ont frappé, des cantines en aluminium splendides ; sont-elles à toi, Lyé? » Le cavalier répondit au docteur en même temps qu'au président : « Non, messieurs, ces malles sont les miennes. » Puis, avec un grand rire : « L'histoire en est assez drôle. » Personne ne songeait à réclamer l'anecdote ; Leduc de Noirné fut trop heureux de prier pour le récit, et tôt après, il frappa la nappe de son manche de couteau pour forcer l'attention : « Drôle, en vérité, reprit le cavalier. Un beau jour, au milieu de l'expédition, nous recevons une série de tôles ou plaques en aluminium, de poids et formes diverses; je dis : nous recevons, je devrais dire : je reçois, car je me trouvais seul à l'arrivée des colis. Pourquoi cette débauche de matériaux? Mystère ; impossible de m'informer près de Marlet ou de Vouchand. Après trois semaines d'attente, ne pouvant me charger de ce poids, j'ai confié la presque totalité des tôles à des indigènes, et comme j'avais précisément besoin de renvoyer à la côte des bagages inutiles, mes porteurs m'ont confectionné ces magnifiques cantines en aluminium... Or, savez-vous ce que c'était, ce tas d'aluminium? » Un doute inquiet plana : « Ce tas, messieurs, formait une moitié de la canonnière démontable, que notre ami Lyé avait en vain réclamée au départ, et à laquelle personne ne songeait alors ! » Leduc de Noirné avait souri en dodelinant la tête jusqu'à la conclusion, toujours par courtoisie d'hôte. Son sourire s'élargit bizarrement quand le cavalier se fut tu, et misérablement, il sembla quêter la voix d'un convive. « En vérité, fit alors Vuillenac, cela vous change de la vie ordinaire, les missions. » Le cavalier approuva : « Il n'y a que cela : mais les soi-disant fonctionnaires coloniaux s'ingénient à nous mettre des bâtons dans les roues — Bah ! — Imaginez-vous ceci ? Lorsque j'étais commandant de cercle à Madagascar, je levais des impôts naturellement de ci et de là, rachat de prestations, ou passage de bœufs, ou autre chose. Ainsi j'avais une petite masse noire, une quarantaine de mille francs. Un inspecteur des finances

arrive, un foutriquet quelconque, et il prétend savoir l'origine et l'emploi de cet argent ! Non, mais imaginez-vous cela! Et le pis, c'est qu'on lui a donné raison. » Cette fois, Leduc de Noirné, très à l'aise, s'écria : « Effectivement c'est un signe des temps. »

L'alcool pur, versé au pope à profusion, le tenait à peine assis. Jacotot, excité par l'exemple, se prit à mélanger dans le verre des officiers russes du bordeaux et des liqueurs, ou du champagne. Le plus grossier continua de boire; mais les deux capitaines de la Garde se défendirent poliment de toucher à la drogue. Leduc de Noirné, furieux, accabla l'enseigne de son regard, et fit enlever les verres du mélange. Jacotot, vexé, se retourna vers son voisin Trippion, pour lui dire presque à voix haute : « C'est dégoûtant d'être maintenant obligé de boire à la pose. » Trippion confondit son approbation avec une rasade. Le président sentit avec désespoir se disloquer l'ordonnance du repas, et il en vint à souhaiter à son tour que l'ivresse des invités leur enlevât une regrettable clairvoyance. Dans le coin des mécaniciens, Risselon faisait goûter au commissaire une râpure de mangue, célèbre à Saïgon; et le plat, qu'il avait agrémenté d'oignons roussis, envahissait la table de son fumet. Vuillenac et Ribol s'efforcèrent du moins que l'autre moitié de la table se maintînt en un dîner joyeux et convenable. La bonhomie hypocrite de Goubuit les servit. Le canonnier amusait tout le monde par ses histoires du Sénégal. Les phrases d'ancien maître de manœuvre offrirent aux Russes une saveur nouvelle, et le cavalier se complut à retrouver la tradition des pénétrations coloniales, lorsque Goubuit raconta comment, reconduisant un parlementaire nègre à la coupée de son aviso, il l'avait soudain enlevé par un nœud coulant jusqu'au bout de la vergue. Jacotot beugla le surnom qui en était resté à l'officier : « Pendeur de Pahouins! » Goubuit, vexé d'abord, finit par se rengorger. Les Russes s'informaient : « Pahouins ! Qu'est-ce cela ? » Ce fut une joie de les renseigner, et l'odeur du graillon de Risselon fut oubliée.

Bientôt, les étranges manières du troisième Russe consolèrent Leduc de Noirné des incorrections de ses confrères. Sérieux, courbant avec peine sans un mot ou sourire sa haute taille aux amabilités de ses voisins, le cosaque coupait la régularité de ses bouchées en buvant après cha-

cune. Son ivresse absolue le raidit davantage ; préoccupé d'éviter quelque peine aux domestiques, il saisissait les assiettes, les siennes ou d'autres à sa portée, pour les déposer à terre avec une discrétion comiquement bruyante. Le maître d'hôtel accourut d'abord ; le président lui fit signe de ne point insister. Le convive continua d'empiler la vaisselle aux deux côtés de sa chaise, et, vaguement satisfait de sa politesse, il réclama une fourchette propre avec laquelle il s'occupa à curer ses narines poilues.

Les deux autres Russes n'avaient point bronché ; malgré la maladroite remarque de Jacotot, ils restèrent détournés de leur compagnon. Seulement ils parlèrent davantage. Leduc de Noirné put discuter avec leur aimable contradiction les théories de Dragomiroff ; et le cavalier de la mission Marlet-Vouchand, ancien élève de l'école de guerre, se réjouit à maintes reprises de placer des dogmes. « Permettez, messieurs, moi, j'ai étudié la question à fond. » Le président échauffé parla de milliards, du nerf de la guerre, de trésor de guerre. L'un des Russes sourit : « Oh ! l'argent en temps de guerre, cela nous est égal. — Oui, vous êtes riches, remarqua Noirné ; mais vos richesses sont surtout dans la terre. » Le Russe secoua la tête : « Voulez-vous dire, insista Ribol, que vous avez de secrètes économies? — Non pas, répondit le capitaine de la Garde; mais, vous savez, notre papier est presque tout à l'étranger, et alors... — Alors? interrogea Ribol. — Nous ferons, en temps de guerre, la banqueroute nationale. » Vuillenac fixa l'hésitation générale : « Avis aux porteurs de fonds russes! » Et Minçavoué, éclatant de rire, cria : « A vous touché, Trippion! » Le bonhomme, hagard, s'informa sérieusement près de Jacotot. Mais l'enseigne ne l'écouta point. Leduc de Noirné se remit difficilement de la désinvolture de l'officier russe. « Monsieur, fit-il, j'espère que le tsar est aussi solvable qu'un grand livre chez nous. » L'interpellé, au nom du tsar, leva son verre, et le président dut accepter le toast. Il revint à la charge, et le Russe, évasif, dit : « C'est bien regrettable que vous n'ayez pas aussi un empereur. — Nous en aurons bientôt, cria Goubuit. — Pour sûr ! appuya le petit Bourentie. » Et Jacotot déclama furieusement : « Un sabre, qu'on nous donne un sabre! Moi, je veux la France grande : alors, un sabre pour couper la tête aux journaleux, aux juifs, aux épiciers, aux protestants, aux... —

Vive l'empereur ! lança Minçavoué exaspéré. » Mais Goubuit et Jacotot, avec cœur, répétèrent le cri. Leduc de Noirné, penché vers les Russes, essaya de commenter : « C'est pour vous, messieurs; c'est pour Sa Majesté le tsar que crient nos camarades. » Les convives s'inclinèrent pour cacher un sourire.

Goubuit réclamait du champagne afin de célébrer le sabre futur. Le maître d'hôtel attendit les ordres du chef de gamelle. Echanson, les yeux dans les yeux du lieutenant de vaisseau, secoua la tête pour signifier son refus. Goubuit apostropha le domestique : « Du champagne, et vite! » Echanson s'apprêta à la lutte ; mais l'intervention du président lui ôta la joie d'une revanche directe : « Goubuit, disait Noirné au lieutenant de vaisseau, c'est assez ; on ne boira plus. » Insolent, l'autre regimba : « Mon cher, je paierai ce que j'offrirai à nos amis, mais je boirai. » Noirné se leva, et confiant à Ribol le soin de conduire les invités sur le pont, il vint jusqu'à Goubuit : « Si vous ne vous taisez pas, Goubuit, grinça-t-il, je vous envoie dans votre chambre. — Alors je n'ai pas le droit d'acheter ce qu'il me plaît à la gamelle ? — Non, et je vous ordonne de vous taire. » La bonhomie reparut sur les traits hypocrites de la brute : « Allons, ne vous fâchez pas, président, dit-il; je sais que vous préférez le Roi à l'Empereur; mais en tous cas, nous sommes d'accord contre les vendus, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est à leur destruction que je voulais boire. » Leduc de Noirné se radoucit, et les deux lieutenants de vaisseau rejoignirent les officiers sur le pont, exagérant leur gaîté camarade.

Il ne fut pas possible de prolonger la soirée. Les capitaines russes avaient hâte d'emmener leur camarade de plus en plus ivre, et de plus en plus original dans sa gravité. Seul, le cavalier multiplia les toasts, et accepta tous les mélanges de Jacotot. Il se froissa d'entendre un timonier, expédié par l'amiral pour prier que l'on fît moins de bruit au-dessus de sa tête. Et renfrogné désormais, il se tint dans le groupe des mécaniciens, chez lequel il avait deviné l'hostilité continuelle aux officiers de marine : « Je vous plains, confia-t-il à Risselon, d'avoir à vivre avec des mufles pareils... Tenez, demandez donc que l'on me reconduise au quai. »

Sur le pont il ne resta plus que Jacotot et Trippion. Leur conversation pâteuse traîna, bava indéfiniment. Ils assu-

raient leur pas, frottés l'un contre l'autre, et solennellement effleurèrent les plus hautes questions. Ce fut ainsi jusqu'aux dix minutes de fraîcheur avant l'aube ; jusqu'à ce moment, leur promenade automatique entre deux mâts se balança, l'un craignant de quitter l'autre auquel il eût donné le spectacle de sa descente titubante.

## XII

La nuit de Saïgon pesa. Les choses, dans l'ombre claire, n'étaient point, quand même, par leurs lignes. Le règne des formes croulait avec celui du jour. Et les senteurs souveraines séparaient les choses et les traçaient. Au fond de tout, venue de l'arroyo et apportée du cours ultime de l'eau élargie, s'épandait, continue, la nappe odorée des flamboyants avec, par moments attentifs, le relief des fragrances vanilleuses. L'odeur presque consciente des fleurs mâles vers les fleurs femelles, les amantes lointaines auxquelles des mains les porteraient quelque matin, ce rut en parfums signifiait tous les autres. Sur les nattes, dans la réclusion des moustiquaires, les amants et les maîtresses craignaient l'étreinte, suants et las; et leur rêve, tel l'instinct des fleurs de vanille, cependant les confondait. Des éclats falotaient avec l'aube aux sampans pleins de sommeil, froissés par le courant. Par delà la frondaison indiscernable du Jardin, un cri vint qui était celui d'une bête derrière ses grilles, hurlement anonyme d'un fauve ou de l'autre, l'un et l'autre souffrant dans leur chair. L'aurore fut lilas-rose, traversée par le dessin d'une gloire parfaitement nette. Parmi les vases invisibles fiaquèrent encore des agitations; tremblèrent encore dans l'épaisseur des manguiers les inquiétudes de vies nocturnes avant la lumière. Puis le soleil creva, et, anéantissant dans son flot la turbulence infime des réveils, il figea la ville clignotante et fiévreuse.

Leduc de Noirné, levé en même temps que l'équipage, eut moins de loisir qu'à l'ordinaire pour remplir le programme, collé à sa muraille, dont il affirmait ne s'écarter jamais. Son tub, il le subit à la hâte, sans massage, sans extenseur. Quant à la lecture de vingt lignes de Montaigne, il ne put y songer; et il lui en coûta peu. Non que son goût

ou son observance eût changé: depuis qu'il avait su, par maints exemples, le goût du sage pour les lettres, il s'était confirmé dans cette préférence. Mais une indisposition de Roberzans le contraignait à d'autres soucis. Sans doute, le vieux Mauveine était, par ses attributions même, tout désigné pour suppléer le capitaine de frégate. Mais Roberzans, mal averti des capacités du « quatorze ans de grade », et défiant de ses habitudes solitaires et lugubres, avait secrètement demandé à Noirné qu'il veillât à la sécurité du bâtiment. Et Noirné, condescendant, persuadé d'éviter les susceptibilités du titulaire, avait accepté de s'inquiéter davantage du *Tolbiac* mouillé sur deux ancres, entre des quais, en rivière.

Aussi, à l'heure de quelque repos pour prendre un premier déjeuner, s'en vint-il, le front chargé de plis, râcler la boîte de lait concentré. Il trouva ainsi un sujet d'amertume supplémentaire quand le domestique lui eut révélé que le chef de gamelle ne s'était point préoccupé d'une fourniture de lait frais. Sa réclamation mesurée auprès d'Echanson lui fournit d'autres mécomptes. Le mécanicien s'empressa d'exposer une situation de la table assez mauvaise au point de vue financier, et, comme il sous-entendait la part d'irresponsabilité que lui fourniraient, le cas échéant, et ses arrêts et les agapes internationales, le président dut, livres en mains, examiner les chiffres. Sans doute, il lui plut d'être consulté officieusement; mais son horreur du seul chapitre où tous les membres du carré avaient sensiblement voix égale, luttait contre son désir d'un confortable et d'une respectability d'intérieur. Au reste, ces détails d'office lui semblaient devoir être tenus en petite estime par un président de carré.

« Voyons, répétait Echanson: au sujet de tous les liquides qui se gaspilleront avec les Russes ou avec les membres de la mission, il faut que vous me donniez un ordre, président. Je ne veux plus être la proie de tous ceux qui, pour diverses causes, désirent ne rien payer. » Leduc de Noirné se redressa dignement. « Vous oubliez qu'il s'agit d'officiers combattants, monsieur, fit-il. — Hé! s'exclama Siren présent... » Mais il n'acheva point. Marie-Branter et Ribol manifestèrent l'intention d'engager une discussion générale. La circonstance leur paraissait propice, loin des sarcasmes de du Pré, des indignations du duc de Frontin et de la voix claironnante de Goubuit. « Il faut que ceux qui boivent

paient les boissons, déclara Marie-Branter. — Ceci sera réglé plus tard. interrompit le président. — Permettez, capitaine, fit Ribol; nous aurons sous peu une fin de mois ; pour ma part, de même que le capitaine Branter, je ne tiens pas à payer des alcools auxquels je ne touche point. — Et les invités? s'exclama Echanson. » Le ton monta rapidement. Marie-Branter. que son contrat mettait à la portion congrue, déplorait les cotisations qui grevaient son budget. Il lui plaisait fort de se décharger de ces ennuis sur l'être anonyme de la Gamelle, aussi bien qu'il lui paraissait évident d'employer toute ruse déshonnête vis-à-vis d'une autre impersonnalité, l'Etat. Quant à Ribol, il comptait à deux francs près, ayant dû préparer pour Mme Carlan à Toulon, un appartement et des meubles. « Enfin, dit Branter rageur, si nous liquidions aujourd'hui l'avoir, nous en serions joliment de notre poche. » Echanson haussa les épaules : « Mais raisonnez donc ; le bateau est armé depuis trois mois; vous savez aussi bien que moi que nous devons nous endetter d'abord. et que très vite nous aurons de larges économies. — J'espère bien qu'on se les partagera. cria Ribol. » Le président prononça : « La gamelle est une, et elle n'a rien à faire avec les entrants ou sortants. — Par exemple! dit le petit Bourentie, moi j'ai vu les textes. — C'est ainsi, dit Leduc de Noirné; je vous jure que ce sera notre règle. » Raval leva la tête de dessus son café : « Il faut acheter des coco ici et des bananes, et pendant quinze jours nous ne mangerons que de cela. » Il parlait sérieusement, toujours plein des simplicités de Tahiti. Nul ne l'écouta, ni ne sourit.

La déclaration du président avait exaspéré Branter et Ribol ; ils protestèrent en même temps. La voix de Branter se distingua, sifflante : « Vous ne nierez pas que la marine d'autrefois valait autrement que celle d'aujourd'hui! Eh bien! mon beau-père, qui a, je suppose, assez navigué, m'a toujours conseillé de prendre comme règle de partager chaque mois les économies de gamelle. » Siren osa parler : « Ce que vous proposez là n'est pas beau, capitaine! Ah! non. » Branter se tournait pour reprocher fièrement une fois de plus au mécanicien son origine et ses manières. Mais Trippion, entré au milieu du débat, proposa : « Ecoutez : supprimons donc les abonnements aux journaux pour réaliser des économies. — Pour sûr, appuya Ribol, on en a assez, de ces feuilles de choux : que nous importent les

coups de poing des députés et les milliards des Juifs! » Le président réclama pour les Revues; mais en tout cas, il promit de soumettre la question au carré réuni. « Et puis, il y a la glace, fit Bourentie. » Minçavoué lui avait persuadé qu'à Saïgon l'eau, trop fraîche, entraînerait d'horribles maladies. « Que chacun s'en paie, s'il veut! Cela va nous coûter trop cher de remplir la glacière pour le séjour au cap Saint-Jacques. » Les avis s'échangèrent en injures entre les habitués de la glace ou ceux qui s'en passaient.

« Et quand il y aura des invités? répéta Echanson. » Les solutions hésitèrent; Branter parut résumer le sentiment général en disant : « Est-ce que j'invite des gens, moi? Que ceux qui ont des amis nombreux les nourrissent, après tout! » Trippion réfléchit, avant d'opiner, pour chercher s'il avait quelque politesse à rendre. Mais Leduc de Noirné se leva, assurant de nouveau que le carré déciderait, au vote, de ces questions. Comme Branter le suivait, Echanson cria ironiquement au maître d'hôtel : « Vous pointerez toutes les fois où je ne mangerai pas à bord, n'est-ce pas? À la fin de chaque mois, je réclamerai mon traitement de table correspondant aux repas que je n'aurai pas pris ici. » Ribol s'adressa à Bourentie : « Nous sommes trop honnêtes vis-à-vis de l'Etat, dit-il; et si vous, commissaire, donniez quelque latitude au maître commis, les vivres de la cambuse nous apporteraient un sérieux appoint. — Y songez-vous! cria Bourentie. — Parfaitement, le gaspillage de toutes les denrées dans les arsenaux est assez énorme pour que je ne veuille me reprocher en rien le surplus de quelques boîtes d'endaubage. » Trippion remarqua : « L'endaubage froid est excellent et nourrissant. » Le petit commissaire levait les bras au ciel : « Mais, malheureux! répondit-il à Ribol, déjà j'ai passé la nuit à des projets d'écriture pour dissimuler les sacs de haricots que l'amiral expédie aux Pères. — Il ne leur envoie pas que cela, fit Siren : nous voilà privés à bord de vingt hommes, alors que les chaufferies réclamaient déjà des matelots de pont. — Toujours geignards, ces mécaniciens, interrompit Ribol; si on vous envoyait tout l'équipage en bas, vous vous plaindriez encore du manque de bras. » Siren, acerbe, siffla : « Donnez-nous donc d'abord tout le personnel inutile de votre majorité! » Raval prévint la riposte de Ribol : « Dites, Ribol, il serait peut-être temps de vous habiller. » L'aide de camp tira sa montre et courut à sa chambre.

« Où va-t-il? demanda Trippion. — Rejoindre l'amiral. — On n'appareille plus à onze heures? — Mais si, mais si! » Bruc, les mains pleines de cartes, et poussant du genou la porte du carré, parut à temps pour donner les derniers détails sur le sort du *Tolbiac*. Suivant l'ordre, à onze heures on descendrait la rivière, on mouillerait au cap Saint-Jacques, et pendant cinq jours on sortirait à la mer pour des exercices divers et des tirs ; chaque soir on reviendrait à l'abri de la pointe. « Mais savez-vous le plus beau de l'histoire? L'amiral reste à Saïgon avec ses aides de camp, sous couleur de régler l'embarquement et les dispositions de route de la mission. Or Marlet et Vouchand ne dépendent en rien de son autorité. — Pourquoi, alors? fit Bourentie. — Tiens! parce qu'il passera ici du bon temps, assura Trippion. — Eh! il y a mieux, continua Bruc; il se met à l'hôtel en vacations de cent francs par jour. Allons, commissaire, préparez-vous à contresigner ce joli bénéfice. Adieu, messeigneurs. » Siren retint l'enseigne : « Renseignez-moi : des chefs, on ne peut rien savoir de ferme. Echanson se désintéresse de tout désormais ; allumera-t-on autre chose que les quatre chaudières prévues? — Le sais-je, mon cher Siren ? Je vous promets seulement de la bonne houle au cap ; c'est une spécialité de là-bas, vous vous en apercevrez. »

Le *Tolbiac* commença sa manœuvre à l'heure fixée. Jacotot, depuis l'aube, avait cherché du Pré et Merseau, sans doute ignorants du nouveau départ. Leur absence ne s'était point remarquée dans le service, du Pré ayant eu la précaution de prévenir l'excellent Raval. Jacotot les trouva, comme il pensait, dans une arrière-boutique de Chinois organisée en fumerie d'opium. Ils se levèrent, allègres, dans la surexcitation des pipes matinales, et, en route, du Pré ne cessa de raconter quelques-unes de ses hallucinations folles de richesses, parce que la veille, avec le tenancier, il avait causé de la loterie mensuelle de Manille, que les marchands jaunes de Saïgon suivent attentivement. « Imaginez-vous, expliqua-t-il, que je n'arrivais à compter mes piastres que par une série de problèmes ardus. Progressions, séries, toutes ces vieilleries de souvenirs me revenaient. Je vois encore très bien les termes du calcul : il faudra que je le pose au ventripotent Carlan, notre éminent chef d'état-major, ancien élève de l'X. » Jacotot écoutait sans répondre, mais Merseau, aussi exté-

riorisé que du Pré, se lança dans une confidence : « Ces gens de l'X, officiers nuls ; aucune idée des efforts à faire; dix hommes ou cent pour hisser un canot, au petit bonheur. Oh! les brutes. » Au reste, après le chemin parcouru jusqu'au *Tolbiac*, les deux fumeurs arrivèrent fripés et las, Vuillenac accepta de remplacer Merseau. Celui-ci put se coucher, abruti; du Pré en fit autant.

Ainsi, leurs sommeils, et leur vie passionnelle entre deux sommeils, furent les mêmes qu'à Toulon. Brutalement il les réjouissait qu'il en fût ainsi. Et pour tous les autres, le moment de cette escale ne se différenciait guère non plus d'autres moments en France, ou en campagne. Les sampans avaient fait leur service de canot-major aux mêmes heures que sur rade de Toulon. Mauveine avait bu plus frais, et Goubuit réussi autant de tours de cartes ; les agapes entre les amis et alliés et la mission se retrouveraient dans la compagnie des officiers sur les croiseurs en achèvement à la Seyne ; le théâtre d'un soir, bien semblable au Casino du boulevard de Strasbourg, avait servi Sigurd qui, précisément, était là-bas à l'affiche, lorsque le *Tolbiac* doublait Saint-Mandrier ; et le café où l'on sirota dans le frisson crépusculaire s'intitulait la Rotonde.

Lorsque Vuillenac prit le quart, assez heureux de suivre le déroulement de la rivière, il questionna Bruc qu'il remplaçait : « Vous avez déjà passé ici ? de quel côté regarder pendant que le pilote commande ? » Bruc ricana : « Mes impressions ? Mais je voyage comme ma malle, mon cher, comme ma malle. »

La descente du croiseur, au fil du courant, faisait défiler trop rapidement une monotonie de spectacle : des rizières, des buffles se massant dans les tourbes, et la multitude des bras de l'arroyo interrompant la rizière. Le chenal, beaucoup plus proche d'une rive que de l'autre, semblait mener l'étrave du *Tolbiac* contre des bouquets de saules boueux, et seule demeurait la curiosité des cercles précis, lorsque le navire, aux coudes, jetait son arrière vers la terre : habituel amusement des gens de mer, accoutumés au large, de voir si près d'une coque, à la frôler, le sol, la terre dont à l'atterrissage on n'approche qu'avec respectueuse prudence. La sonnerie du mouillage prochain secoua les officiers vers trois heures ; Jacotot tenta vainement de se lever. La tête pesait, les membres suaient; décidément la fièvre le tenait, prise sans doute à la recherche

de du Pré. le matin, où il s'était promené en simple casquette. Il put à peine, si faible déjà, atteindre la sonnette pour mander un timonier.

Cependant, le martèlement des pas et des courses, au-dessus de sa tête, brisait son reste d'énergie. Bruc, en se rendant sur la passerelle, fit constater à Echanson. debout auprès du panneau de la machine. la houle dont l'onde roulait jusqu'à la gorge de l'estuaire. Le calme persistait; les vagues muettes venaient d'une très lointaine émotion d'océan. Près du cap et au-delà. l'eau dormait. plus immobile que la rivière, plus glauque que bleue, marbrée de taches noires par des images de nuages passagers sur le soleil. Le commandant tâtonna quelques moments pour s'orienter dans la recherche du mouillage convenable. La houle, très sensible, déconcertait ses prévisions; il daigna questionner Bruc, et familièrement : « Eh! mon cher, il y a eu du vent ici: qu'en pensez-vous? — Je crois au contraire. répondit Bruc, que ceci nous annonce du vent; la mousson a molli depuis quarante-huit heures: elle reprendra. » Bichin se rembrunit; le *Tolbiac* était stoppé; l'attente se suspendait à l'ordre tardif de : « Mouillez! » Mais le capitaine de vaisseau commanda de nouveau : « En avant! » Les machines battirent très doucement. Puis encore le croiseur stoppa. continuant sur son erre vers la brousse de la presqu'île qui venait vers lui. Goubuit, chargé de la manœuvre des chaînes, appela le capitaine de frégate au porte-voix du gaillard. Roberzans, après avoir écouté, cria à Bichin : « Combien de chaîne filera-t-on? » Le commandant consulta la carte; il hésita une seconde fois à prendre l'avis de Bruc: brusquement, il lança ses deux mains en porte-voix : « On filera trois maillons. » Et presque aussitôt : « Tribord. mouillez! » Au milieu du râlement des mailles, s'écroulant par l'écubier, Bichin interpella Bruc : « C'est bien fond de 30 mètres, n'est-ce pas? » Bruc répondit : « Oui. commandant, mais... » Bichin ne l'écoutait plus, et ramassait ses jumelles, prêt à quitter la passerelle, tandis qu'il marmottait : « Quatre-vingt-dix mètres, trois fois le fond. allons! voilà qui va bien. »

Dans la batterie. Goubuit, suivant les ordres. arrêta la chaîne au troisième maillon. Les canonniers s'occupaient des amarrages. quand une houle plus forte tendit extraordinairement les mailles et fit grincer les fers. Un quartier-maître timide, fit : « Capitaine! » Goubuit n'entendait

point. « Capitaine! répéta l'homme. — Quoi? qu'est-ce qu'il y a? répondit durement le lieutenant de vaisseau. » L'homme expliqua : « La chaîne raidit beaucoup au tangage. » Goubuit haussa les épaules : « Vous rêvez, mon vieux. » Cependant, mal rassuré, il attendit quelques minutes et suivit le mouvement du *Tolbiac*. Le tangage continua très doux; le quartier-maître se dissimulait, et l'officier-canonnier le terrorisa du regard : « Ma parole, gronda-t-il, les enfants veulent faire la leçon à leur père. Cette chaîne raidit? Peuh! trois maillons, voilà les ordres et les bons... Rompez, tas de brutes! » Le clairon se prépara à renvoyer officiers et matelots au repos ou aux corvées. Roberzans, très frais, lorgnait le sanatorium futur de Saïgon, consistant à cette heure en quelques maisons gagnées par le sable devant elles et la brousse derrière. Avec le régime de la mer, après une petite débauche la veille, très mesurée et choisie, il se retrouvait alerte. Le maître d'équipage s'approcha de lui : « Commandant, dit-il, la chaîne forcera si la houle augmente. » Le capitaine de frégate sans quitter les jumelles, dit : « Bien, c'est bien! » Et il s'informa si Goubuit avait prévenu que tout était prêt en bas. Le porte-voix répondit : « Paré. » Roberzans fit signe de la main à Bichin. le *Tolbiac* était amarré.

Au carré, des parties de chasse s'organisaient déjà pour le lendemain. « Il paraît qu'il y a du tigre dans la presqu'île, dit Frontin. » Le vent de mer retrouvé le rapprochait des camarades en gaîté ; d'ailleurs il demeurait grand chasseur par race. Raval développa son idée de pêche à la sienne: il décida Trippion, le petit Bourentie et d'autres à l'accompagner. Leduc de Noirné, consulté, accepta de faire chercher les filets dans les cales : « Pour l'après-midi même, si vous le désirez, ajouta-t-il aimablement. » Mais après un regard jeté par son hublot sur la mer, il se reprit : « Attendez demain ; laissons cette houle tomber. » Des parties de manille s'organisèrent : même le domino envahit un coin de la grande table. Personne ne demanda le canot-major pour une promenade à terre, la nuit venait trop vite, et le trajet en baleinière risquait trop l'embrun. Minçavoué annonça la maladie de Jacotot : « Quelle déveine pour lui! remarqua Echanson, et moi j'espérais une joie de tout le monde, ce soir, autour d'un bon dîner! » Les exclamations coururent : « Il y a un bon dîner! — Une noce alors! — Vive le chef de gamelle! »

Au milieu du repas, Bruc se pencha vers Risselon : « A combien de temps de pression sommes-nous restés? demanda-t-il. » L'officier-mécanicien secoua la tête : « Nous ne sommes pas sous les feux, fit-il. » Bruc le regarda stupéfait : « Vrai ? reprit-il ; mais, quoique l'on pense, les Instructions Nautiques publiées sur la baie sont formelles. — C'est cependant comme cela, affirma Risselon qui s'occupa de son assiette. » Vraiment le menu consolait de bien d'autres, et ainsi une meilleure gaîté circulait. Forney, avec son ceinturon, insigne du service, bouclé lâche, prenait sa part des gauloiseries. Tranquille sur la régularité coutumière du quart, il était descendu du pont où il s'ennuyait ferme, et savourait un madère. Les mouvements du *Tolbiac* s'accentuaient, mais leur égal balancement détournait les attentions ; seuls, quelques coups de tangage, très durs, provoquèrent des plaisanteries, car, si le roulis n'importunait personne, plusieurs des officiers se sentaient gênés par les montées et les descentes de l'étrave. Les rires sautèrent vers Bourentie qui pâlissait, et le docteur qui buvait à peine. Minçavoué protesta ; et le bras gauche brandi, le verre comme d'habitude serré dans la main droite, et fort élevé au-dessus de la table, il commençait un discours. Les voisins renouvelèrent la plaisanterie de feindre s'associer à l'un de ses toasts. Mais le docteur n'acheva point son apostrophe picaresque : une secousse où trembla le *Tolbiac*, effondra le verre pour la première fois de la vie de l'orateur. Forney se précipita hors du carré ; Bruc, repoussant sa chaise, frappa l'autre porte : « Ça y est! cria-t-il. » Minçavoué maugréait encore contre son verre cassé, et tout le bout de la table s'aperçut peu de l'émoi soudain à l'autre bout : « Ça y est, quoi? fit Branter; où vont-ils comme des fous? » Goubuit, qui n'avait pas davantage suivi la scène, insinua : « Ah ! ces deux gamins d'enseignes doivent jouer à courir l'un après l'autre. » Leduc de Noirné, une minute, hésita sur l'attitude à garder : il se décida à ne bouger point. Le *Tolbiac* ne heurtait plus de vagues. Il paraissait qu'une soudaine accalmie le ramenait par de lents roulis au calme d'une mer sans houle. Frontin s'exclama, parmi les interpellations qui s'éparpillaient de moins en moins bruyantes : « La chaîne vient de casser! »

Et le timonier, qui accourait probablement sans ordre, d'une poussée irrésistible, cria à l'entrée du carré : « La

chaîne de tribord vient de casser! » Un brouhaha bouscula les chaises ; Leduc de Noirné se trouva seul assis en face de Trippion. Le bonhomme s'efforçait, avant de soulever sa panse, de ramasser dans sa main quelques morceaux de fruits. Le président frappa son verre avec le manche de son couteau : « Messieurs, messieurs, pria-t-il, il n'y a rien à faire en haut, sauf pour l'officier-canonnier. N'envahissons pas le pont. » Frontin se hâtait vers la porte : « Mon cher, fit-il, permettez que je me rende compte de la situation. » Du Pré, goguenard, hurla : « Messieurs, la séance continue... Président, vous avez été superbe. » Les fronts s'éclaircirent, et mi-remords, mi-appétit, les convives achevèrent le plat debout à côté de chaque couvert. Les sifflets de manœuvre stridaient dans l'avant-carré et dans les batteries ; et le tonnerre de la seconde ancre mouillée ébranla bientôt le croiseur. La chaîne força, les soubresauts du pont inférieur révélèrent que le *Tolbiac*, arrêté de nouveau, luttait déjà contre son frein. « L'ancre de bâbord est mouillée, prononça Leduc de Noirné.» Les tangages recommencèrent, irréguliers et durs. Et Bourentie déclara : « Allons! Je préfère mauvais estomac et une ancre, que pas d'ancre et de l'appétit. » Le président, rassuré sur le sort du repas, se levait. « Je vais m'informer, dit-il négligemment. » Il était à peine au seuil qu'une secousse pareille à la première cassa le rythme du bateau. Les mouvements une fois encore avait cessé. Alors tous les officiers se ruèrent dehors, et la nappe, accrochée aux pans de Trippion, écroula la vaisselle sur le parquet.

Maintenant, sur le pont mal éclairé, ils grouillaient muets à l'arrière, traversés par l'échappée de Roberzans et de Bichin. L'équipage, entre la passerelle et le gaillard, se tassait plus silencieux encore. La voix de Bichin hurla : « Chef! chef de timonerie! voyez si nous chassons... où est-il, ce misérable? » Bruc, très calme, répondit dans l'ombre : « Commandant, la seconde chaîne vient de casser, rien ne nous tient plus! — Ce n'est pas vrai! monsieur, » et le cri de Bichin râla dans sa gorge... « Chef de timonerie, où êtes-vous? Prenez-moi des relèvements... et plus vite que cela. » Bruc, brusquement, s'écarta du capitaine de vaisseau. Il vint vers l'arrière et heurta Vuillenac. Celui-ci, à voix basse, questionna. « Il y a, répondit Bruc, que sur la première ancre on n'a point filé assez de chaîne, que la levée de la houle énorme a tendu la chaîne assez pour la

rompre. Il y a que, lorsqu'il a fallu mouiller la seconde ancre, nous étions trop près de la terre pour laisser aller suffisamment de chaîne encore, et l'histoire a recommencé. » Vuillenac insista : « Votre avis? » Bruc lui serra le bras : « Nous, rien à craindre, mais le bateau, diable! et nous ne sommes pas sous les feux! » Précisément, Roberzans, par-dessus les glapissements du commandant, ordonna : « Echanson, allumez les feux; poussez, poussez! — On a déjà commencé il y a un quart d'heure, fit Echanson froidement. » Roberzans se demanda un moment s'il devait noter cette insolente prévision de l'ordre de salut. Il se tut et attendit que Bichin l'interpellât. Sur le gaillard, à son poste d'appareillage, il grelotta dans la brise naissante.

Le flot portait le *Tolbiac*, non pas dans l'anse dessinée devant le village, mais jusque au cap, vers une large bande de sable qui blanchissait sous la lune. Le vent, par bouffées, dévalait à l'orée de la rivière; mais, la fraîcheur du souffle évanoui, la tiédeur de la nuit s'affadissait mieux sur les membres, et c'était encore le calme. Avant que Bichin eût songé aux ancres de veille, disposées aux flancs du bateau et qui pouvaient, par le beau temps, suppléer les ancres perdues, avant qu'une direction quelconque se fût organisée, inutile du reste au-dessus des murmures étouffés de l'état-major et du silence de l'équipage, le croiseur s'échoua. Ce fut beaucoup plus tôt que n'avait escompté le commandant : « Mon Dieu! râla-t-il, affaissé pour quelques minutes. » Il se ressaisit pour appeler Roberzane. L'avis de l'officier en second, très vraisemblable, fut qu'un dos de sable arrêtait le navire avant la profondeur insuffisante, plus près du rivage. « Où en sont les feux? demanda Bichin à voix basse au frégaton. » Celui-ci, de la passerelle, se pencha vers l'arrière mal éclairé, et cria : « Eh bien! dans la machine, poussez les feux! Où en est-on? dans combien de temps aurons-nous de la pression? » La masse des officiers se disloqua pour avancer jusqu'au panneau et à la plus proche échelle. Un temps d'angoisse écrasa les cœurs. Puis lorsque la voix d'Echanson, enflée d'en bas, renseigna les inquiétudes aussi vite que Merseau remontant essoufflé, des réponses multiples cherchèrent Roberzans : « Dans une demi-heure. — Dans une demi-heure! — Pas avant une demi-heure! » Bichin crispa ses doigts sur la rambarde. Sur son ordre, Roberzans cria

une question nouvelle : « Demandez au mécanicien-principal si notre inclinaison ne sera pas dangereuse pour les niveaux. » Les mêmes voix, aussi nombreuses, psalmodièrent indistinctement, puis les mots, par des bouches différentes, volèrent de la dunette à la passerelle : « Non, pour le moment. — Pour le moment ,il n'y a rien à craindre. — Si l'inclinaison ne s'accentue pas, rien à craindre! » Bichin bondit aux côtés de son second; pour une fois, son accent furieux commanda réellement : « Messieurs, je vous ordonne de ne point répondre tous à la fois : du silence sur le pont, n'est-ce pas? » Le maître d'équipage crut comprendre la solennité d'une volonté : son sifflet roula, puis, s'attardant, hulula dans les modulations traditionnelles. Alors, l'affre de mort pesa sur l'arrière comme sur l'avant.

« Mauveine, le commandant vous demande, dit encore Roberzans. »Le vieux« quatorze ans de grade » chercha son chemin: il fut auprès de Bichin, quand le frégaton l'appelait encore. Bichin, avant de lui parler, compléta lui-même son ordre : « Noirné et Frontin, montez ici! » Comme il se retirait avec eux à un bout de la passerelle, il heurta quelqu'un et reconnut Forney : « Que faites-vous ici, monsieur? l'apostropha-t-il rudement. » Forney, le ceinturon étroitement bouclé et bien en évidence sous une lampe électrique, salua : « Commandant, c'est moi l'officier de quart. » Bichin se radoucit : « Descendez, monsieur, dit-il, je n'ai pas besoin de vous, fit-il. » Forney se hâta de disparaître ; maintenant il était tranquille : depuis la rupture de la première chaîne, il attendait anxieusement, remonté au galop sur le pont, d'avoir fait constater sa présence par le commandant. Bichin au milieu des officiers désignés, parla brièvement : « Votre avis, messieurs? » Cependant Roberzans, égosillé, continuait de s'enquérir des feux, penché toujours sur l'échelle. Et tandis que Mauveine portait sur son chef ses yeux tristes, Leduc de Noirné répondit : « Commandant, il faudrait peut-être allumer les feux du canot à vapeur et de la vedette pour les atteler derrière nous. » Le capitaine de vaisseau haussa les épaules : « Des fétus! Et puis, le temps de les avoir prêts! » Il se tourna vers Frontin : « Vous? dit-il anxieusement. — Nous alléger au plus tôt, commandant : le vent se lève déjà, et alors... » Bichin s'emporta : « Pardieu! vous êtes bon, les canons à l'eau tout de suite! Mais, mon cher, nous

sommes à peine échoués ; il n'y a aucun danger; question de temps, voilà tout. » Alors Noirné revint à la charge : « C'est pour cela, dit-il, que le canot à vapeur et la vedette... — N'en parlons plus, brusqua Bichin. » Puis, abandonnant ce conseil, il joignit sa voix à celle de Roberzans et la couvrit aussitôt : « Les feux! hurlait-il. Que l'on se presse pour les feux. » Il se retourna vers Mauveine : « Occupez-vous donc de maintenir l'ordre en bas, lui commanda-t-il. » Resté seul avec son second, il s'efforça de trouver le calme convenable : « Presque rien, lui dit-il légèrement, une grosse mésaventure. » Le *Tolbiac*, à ce moment, s'inclina davantage par un lent effort. Des bruissements de métal vinrent de l'intérieur ; les moteurs ronflèrent et il sembla que plusieurs s'arrêtaient; les lampes électriques s'éteignirent. Bichin n'eut pas le temps d'interroger ; une voix, dans le groupe des officiers, très calme, s'entendit sans crier : « Les dynamos ne fonctionnent plus : toutes les lampes sont éteintes en bas. — Qu'on allume les fanaux! ordonna Roberzans. » Bichin se raidit une fois encore : « Du calme, messieurs, cria-t-il, nous avons la lune. » Et il entendit clairement Bruc qui disait à l'arrière : « Mais personne ne s'étonne, de quoi se plaint-il? Tout le monde sait bien que le bateau est foutu. »

La brise fraîchissait rapidement. Par-dessus l'ondulation des houles bavait maintenant l'écume des crêtes, en jet d'argent sous l'éclat de lune. Malgré leur assaut plus précipité et plus ferme, les vagues ne poussaient plus le *Tolbiac*. Le capitaine de vaisseau ne douta pas de la situation : le navire se trouvait arrêté contre un dos de sable vaseux, et chaque minute l'y enfonçait davantage. Bichin descendit à pas glissants vers le flanc couché du croiseur; il écouta, hagard, les gargouillements de l'eau si proche et noire, fluée et refluée sous la coque. Et il pensa mourir, aussitôt, d'un bond dans le flot. Mais l'idée terrible l'arrêta à peine. Il fallait attendre, quoi? il n'eût su y réfléchir; le hasard, la veine, l'inattendu. Un timonier, un fanal falot à bout de bras tendu, suivait le commandant jusqu'à le frôler continullement à chaque tressaut de la coque. Dans le halo de cette lueur, la silhouette du chef se détacha au-dessus de l'échelle, effaçant Roberzans : « Allumez les feux du canot à vapeur et de la vedette, dit-il, la voix blanche. » Quelqu'un, au pied de la passerelle, dut répéter l'ordre. De la masse compacte à nouveau des officiers, nul acquies-

cement ne revînt cette fois. Un grand moment dura, et dans le seul bruit des rafales et du clapotement monta soudain un gros murmure de patenôtres, comme avec des répons précipités et plus perceptibles. « Va-t-on se taire? vociféra Bichin. Qui est-ce qui cause sur l'avant? » Mauveine parla, confondu dans les rangs des hommes où il veillait d'improbables indisciplines : « Commandant, ce sont des Bretons qui se croient perdus et qui récitent entre eux le *De Profundis.* » Bichin ricana, mais son rire sonna faux dans le silence retrouvé ; alors il trembla devant un obscur châtiment, et dans son intellect borné germa le désespoir terrifié d'avoir insulté des choses saintes. Roberzans claquait des dents, non pas que le désastre l'inquiétât pour la vie des gens ou la sienne. Mais le vent et l'embrun avaient raison de l'énergie reconquise à grand peine depuis un mois ; il recommença de pendre comme une loque, et se signa d'abord. Puis il s'offrit au commandant pour surveiller la mise à l'eau des embarcations commandées, et, presque sans réponse, il se hâta vers l'arrière. Il tâtonnait à la recherche de Marie-Branter, furieusement assoiffé du voisinage du lieutenant de vaisseau sans doute en état de grâce ; d'ailleurs, Branter lui avait jadis confié qu'il ne naviguait jamais sans une oraison écrite, laquelle, récitée trois fois en péril de mort, ajoutait de merveilleuses indulgences à l'acte de contrition suprême.

Bichin s'impatientait d'ignorer les mouvements à l'arrière, et s'obstinait quand même, suivant la tradition, à demeurer sur la passerelle. Il mêla ses blasphèmes, tantôt à l'adresse d'Echanson et des feux du croiseur, tantôt à l'adresse du canot à vapeur et de la vedette. Nul ne bougeait davantage parmi les officiers. Frontin et Noirné, rapprochés par la confiance inespérée du chef, se lamentaient à voix basse, séparés du groupe. Le maître d'équipage timidement s'approcha : « Il est impossible de mettre la vedette à l'eau, dit-il au commandant ; nous donnons trop de bande : l'officier en second vous fait savoir qu'il va s'occuper du canot. » Il s'en allait ; Bichin le retint, le geste las : « Dites, fit-il, qu'on se prépare à débarquer les canons. » Le sous-officier, immobile, espéra un commentaire de l'ordre ; mais le capitaine de vaisseau ne voulait plus rien savoir des détails ingénieux ou des décisions à peser. A intervalles réguliers, il hurlait, en bête blessée : « Les feux! Est-on prêt pour les feux? » Et, le front en sueur

serré dans sa main, il s'arc-boutait contre le kiosque des cartes. Un éclair traversa son cerveau, dans le tumulte des souvenirs appelés et des ressources apprises qui le fuyaient soudain : le timonier du fanal, sur ses indications, abandonnant un instant la lanterne, se saisit d'un filin épars sous les pieds. Il en entoura le corps du commandant, le serra contre un montant de cuivre et Bichin, ligotté, se persuada-t-il, jusqu'à une mort fort lointaine, s'estima digne de circonstances atténuantes plus lointaines encore.

Quand le maître d'équipage, perplexe, trouva Bruc devant lui, il lui confia la volonté du capitaine de vaisseau, espérant dans l'officier de navigation, en tous cas plus habitué à des rapports directs avec lui, les plus fréquents après ceux avec Frontin. Bruc faillit s'indigner : « Débarquer, murmura-t-il, est une expression charmante, lorsqu'il s'agit de jeter des canons à l'eau. » Mais il pesa de minces avantages dans la réalisation de ce projet presque impossible à exécuter en temps voulu. Il envoya le maître d'équipage à d'autres : « Voyez M. de Noirné, lui dit-il, quand vous aurez prévenu l'officier en second. » Et, comme il revenait discrètement à son poste de la passerelle auprès du commandant, il songea encore, tandis que Bichin ne l'apercevait pas. Oui, sans doute, plus tard, devant le conseil d'enquête, avoir allégé le bateau, avoir trouvé un sûr moyen de le délester, serait un bon point, mieux que cela peut-être : mais quelle chance courir de risquer une manœuvre! Le chef, au cas d'un premier échec, ne la recommencerait certainement pas ; l'imprudent serait chargé des iniquités de tous ; des heures seraient perdues... N'y avait-il pas d'autres moyens plus prochains et plus certains de se préparer quelque gloire pour les débats? Et même, par une proposition d'avancement extraordinaire, n'avait-on pas vu...

Bruc secoua la torpeur de Bichin et se plaça contre lui. « Je suis à vos ordres », fit-il, feignant que le commandant l'eût mandé. Bichin le regarda d'un œil farouche. Puis, détendu : « Vous, Bruc? oui ; au fait, restez près de moi, le second s'occupe derrière, et les choses ne vont pas vite. Croyez-vous que le vent va durer, ou ne tombera-t-il pas quand la lune sera haute? — Il est établi, pour la nuit du moins, je le crains, commandant. » Un mot d'espoir eût beaucoup fait pour redresser Bichin ; sous les paroles

de Bruc, il se courba davantage, un long moment. Il murmurait : « La machine ne fera plus rien; et eux, derrière, que font-ils? Ils me gênent, ils me gênent. » Bruc, l'oreille vive, comprit que le groupe de l'état-major, à l'arrière, où les officiers silencieux jugeaient les péripéties du drame, hallucinait le capitaine de vaisseau. « Voulez-vous, commandant, proposa-t-il alors, que l'on fasse siffler « chacun à son poste pour l'appareillage? » — C'est cela, c'est cela », s'écria Bichin; et lui-même rugit le commandement. La foule des officiers se disloqua; Forney demeura près de Roberzans, à l'arrière. Et du Pré blagua encore la solennité de l'heure; à un voisin à peine discerné dans l'ombre, il poussa le coude. « Ne trouvez-vous pas, dit-il, qu'il valait mieux commander « aux postes de mouillage? » Le docteur et le commissaire, inoccupés dans la répartition des officiers pour la manœuvre, s'intéressèrent aux efforts multipliés de Roberzans. Bourentie avait, aux premiers moments de l'échouage, bousculé tous les hommes de l'équipage pour leur réclamer une ceinture de sauvetage; ensuite il avait tenté de mettre à l'abri, d'une autre façon, sa personne en même temps que ses archives. Mais lorsque, après avoir reculé devant la chance de s'adresser aux officiers supérieurs, trop pris ailleurs, il se fut adressé à Leduc de Noirné, celui-ci le renvoya de telle manière que le petit homme se tint coi à côté du docteur. Il se contenta, longtemps après, de dire à Minçavoué : « On me laissera déposer tous mes papiers dans le canot à vapeur, n'est-ce pas quand il transportera à terre le premier convoi? » A la réflexion, il s'oublia davantage, et confia au docteur qu'après tout, puisqu'il n'y avait point de danger pour les gens, quelques pieds d'eau au-dessus de son bureau officiel n'auraient que l'heureux résultat de supprimer les pénibles virements de fonds auxquels le contraignaient depuis trente-six heures les Pères Maristes et la volonté de l'amiral.

Les rafales succédaient aux bouffées de colère irrégulière. Le *Tolbiac*, sous la continuité de l'une d'elles, se coucha plus encore. Le canot à vapeur était prêt. Roberzans trembla de le mettre à l'eau sans prendre de nouveaux ordres. La proximité de l'eau contre le navire couché, l'obscurcissement fréquent de la lune, amplifiaient l'aspect de la scène lugubre, et les vagues, nées d'une bonne brise ordinaire, prenaient aux yeux du frégaton les propor-

tions de vagues de typhon. Frontin ne le rassura guère. Il avait vainement cherché un moyen de faire descendre la vedette sur l'autre hanche du croiseur, la plus élevée maintenant; il jugea mal, de son poste, les difficultés de l'entreprise de Roberzans, et lui cria de songer que le canot à vapeur, ses palans décrochés, se briserait probablement contre le *Tolbiac*. Les qualités pratiques du capitaine de frégate s'imposaient moins que jamais au respect du lieutenant de vaisseau. Au reste, il ne doutait point que Roberzans se laisserait suppléer avec satisfaction. Quand Leduc eut constaté, par le rapport d'un timonier, que Bruc assistait le commandant, il s'empressa d'abandonner l'inutile tentative pour s'occuper du canot.

Cependant le second, sans monter sur la passerelle, héla Bichin, et demanda confirmation des ordres. Bichin s'avança pour lui répondre : « Attendez qu'Echanson nous ait... » Et soudain, Echanson, surgi à côté du panneau de la machine, prononça à voix haute et nette : « Commandant, il est impossible d'allumer les feux; les tôles basses sont défoncées à bâbord et l'eau envahit les chaufferies. » Le commandant resta ferme; Bruc, depuis vingt minutes, l'accoutumait à la pensée de l'organisation du sauvetage et le détournait peu à peu des espoirs de renflouement. Ainsi, mis en face d'un autre problème, plus à l'aise, comme dans la préparation d'une question d'examen, il avait mieux coordonné des recettes et des souvenirs, défaillant tout à l'heure. Il fut digne, et par-dessus ses subordonnés attentifs, il commanda à Echanson : « Mettez en marche tous les moyens d'épuisement. » Bruc distingua seul dans la voix d'Echanson, qui répondait, l'ironie du méanicien : « Commandant, criait Echanson, les pompes de la machine ne marchent pas sans les chaudières. » Frontin grogna : « Vraiment, il n'a pas de veine, pour son « Faites donner la garde; » la bourde, est de belle taille. » Et aussitôt, obéissant à l'ordre suivant de Bichin : « Oui commandant... paré! » sur son geste, le canot à vapeur décroché flotta le long du *Tolbiac ;* d'abord il vint heurter la muraille ; mais des bouées adoucissaient les chocs ; il fut évident que la grosse embarcation ne risquait rien à cette place jusqu'à ce qu'on l'employât.

Roberzans n'avait plus reparu sur l'arrière ; le commandant louvoyait au milieu du personnel de la machine, pour prévenir les paniques et s'occuper de localiser les voies

d'eau. Le rôle était plutôt celui de Mauveine; Bichin en décida autrement pour tenter une dernière ressource. Il appela près de lui le vieil officier : « Vous allez, lui dit-il, embarquer dans la chaloupe que l'on va mettre à l'eau. On y disposera une ancre à jet, et, remorquée par le canot à vapeur, elle ira, suivant vos conseils, la mouiller convenablement. » Bruc remarqua que l'état de la mer, de plus en plus mauvais, rendait l'opération difficile. En outre, le câble de cette ancre, sur lequel le cabestan allait forcer à bord, se romprait sans grand bénéfice pour le renflouement. Cette ancre ne pouvait supporter des efforts aussi considérables que ceux exigés par la manœuvre de tirer le *Tolbiac* vers une plus grande profondeur. « Enfin, termina-t-il, la carte montre nombre de hauts-fonds dans les environs de notre échouage que j'ai déterminé approximativement. Si le canot à vapeur y entraîne la chaloupe, des embarcations chavirées, il ne reviendra personne. » Peu à peu, l'équipage s'était massé sous la passerelle, aux écoutes. Pendant cette délibération, plusieurs des officiers montèrent successivement auprès des trois personnages : à quoi bon, d'ailleurs, demeurer à des postes chimériques?

Noirné confirma l'opinion de Bruc : c'était un gros péril d'aller porter l'ancre à jet. Ces voix haletaient, dans l'angoisse de la brise sifflante. Mauveine, toujours immobile devant le commandant, murmura vaguement : « En effet, commandant... » Il n'eut pas le temps de compléter une pensée quelconque : Bichin le repoussant du bras, tonna : « Ah! vous avez peur d'aller là-bas, monsieur Mauveine; allez-vous-en, allez-vous-en, je ne peux plus vous voir. Vous êtes indigne, vous êtes un... » Le mot terrible fut coupé par le tumulte des autres officiers qui maintenant réclamaient l'honneur d'embarquer dans la chaloupe. Mauveine, les yeux stupides, balbutiait sans être entendu de personne. Et tandis que Bichin, encore furibond, promenait partout son geste de faucheur, le maître d'équipage, à son tour, dit : « Les embarcations, j'en réponds avec moi, je connais bien la baie : et puis le temps n'est pas mauvais. » Leduc de Noirné foudroya le téméraire qui avançait qu'une nuit où un navire de guerre s'était échoué, n'était peut-être pas une nuit d'ouragan chaotique. Puis il descendit avant tous l'échelle et se dirigea vers les palans de la chaloupe. Il ne lui fut pas donné de prononcer un mot, le mot qui se précipitait déjà dans sa bouche, avant tout préparatif : « Au revoir,

commandant et messieurs, ou si je ne reviens pas, adieu! » La chaloupe, poids énorme balancé depuis longtemps aux secousses du *Tolbiac* qui, en s'enfonçant, cherchait une autre assiette, la chaloupe s'abîma avec fracas dans l'eau. Les vagues la remplirent aussitôt à demi, et elle s'en fut à la dérive, l'étrave en l'air.

L'hébétude, après le fracas, recommença le silence partout, sur le pont; alors, pendant une accalmie des rafales, le grésillement d'une sonnette électrique à la timonerie de l'arrière fixa l'attention des plus rapprochés. Depuis combien de temps tintait-elle? Sans doute, dès les grosses secousses, on avait carillonné dans une chambre. « Eh! cela doit être Jacotot, s'écria Minçavoué... Timonier, voyez donc dans la chambre de M. Jacotot. — Pourquoi donc n'y descendez-vous pas vous-même, docteur? interrogea Frontin. — Regardez. » Le lieutenant de vaisseau aperçut les deux coffres à médicaments ouverts aux pieds de Minçavoué, la trousse alignée, des flacons en rang protégés par des toiles. « Je suis à mon poste ici, déclara nettement le docteur. — Bah!... Mais Jacotot a une fièvre de cheval. — Bé! et que ferai-je si je n'accours pas quand un bois s'abattra sur une tête ou des membres? Quelle note dans le rapport du commandant? — Mais, docteur, l'infirmier est là pour le premier coup. — A moi l'honneur dans le danger, et sous les yeux du commandant! Voilà comme je comprends les choses. » Le souci du canot à vapeur empêcha Frontin d'insister. Le tintement électrique s'arrêta, le lieutenant de vaisseau appela d'un signe le timonier quand il revint d'en bas. L'homme prévint la question : « M. Jacotot a un peu de délire, dit-il. — Il est temps de prier pour tout le monde, fit une voix à côté de Frontin. » Marie-Branter déjà s'appuyait à une rembarde, le front méditatif.

Il n'osa point s'agenouiller aussitôt.La catastrophe l'apeurait réellement, non pas qu'il ne comprît, comme tous, la faiblesse du danger ; mais un naufrage, dans des conditions aussi inattendues, lui apparut, à n'en pas douter, un châtiment du ciel. Tandis qu'il marmottait son oraison efficace, il réfléchit aux gens et aux choses dont le conflit et la réunion avait pu provoquer le courroux divin: le *Tolbiac* avait si longtemps odoré la sainteté en même temps que la respectability! Ainsi que le commande à tous les carrés une juste prudence, le président avait défendu d'aborder le moindre sujet politique ou religieux, la discussion des

livres ou images légères, les questions financières, source corrompue de lucre, les psychologies dont tous les esprits honorables, comme ceux de Goubuit ou Trippion, se moquaient à loisir. Pourquoi cette sagesse était-elle si mal récompensée? Branter songea que Jacotot, par les récits de sa maîtresse et de ses passades, avait taché le pur miroir des œuvres sanctifiées de chaque jour; la fièvre, avant-coureur des autres maux, l'avait terrassé le matin même. Et du Pré? son tour allait-il venir? Branter recommença son oraison, y ajouta les litanies de la Vierge: à un moment, Il dut se cacher de Bichin, surgi derrière le kiosque de la passerelle : le pauvre homme était excusable d'avoir brusqué les marins bretons ; il avait fait bien souvent profession de foi ! Mais le gendre de Marquestoun déplora l'absence de l'amiral, et la privation d'une si haute religion. Comme Vuillenac passait contre lui, il joignit son nom à celui de du Pré et de Jacotot : l'enseigne n'avait-il point de regrettables libertés de pensée ? Plus tard, oh ! bien plus tard, sa fortune, les aciéries supporteraient peut-être une colère semblable à celle qui assaillait le *Tolbiac*.

Le croiseur lamentable ne remuait plus. Le vent avait molli aussi rapidement qu'il avait forcé. Et les souffles des rafales espacées recommencèrent, sans toucher les fronts, abrités par la muraille surélevée de babord. L'eau clapotait alors à plis pressés sur la coque et le reste du temps glougloutait à travers les tôles déchirées. D'en bas venait la pesée claquante des pompes à bras. Risselon et Siren encourageaient les gens de la machine et ceux-ci, avec les seaux d'escarbilles, aidaient mollement à l'épuisement du flot incessamment renouvelé. Puis il sembla que des voix rauques, joyeuses cependant, s'interpellaient à l'étage de la cambuse et près du magasin général. Roberzans s'enquit de l'étrange brouhaha : le capitaine d'armes lui fit un rapport que le second jugea inutile de faire parvenir à Bichin. Les hommes embarqués à Toulon le jour du départ, sur la foi des livrets faux, s'étaient dispensés des corvées sur le pont, et, sans attendre plus tard que le bris de la chaloupe, avaient défoncé des tonneaux, et, ivres furieux, avant l'abrutissement s'attaquaient aux caisses de farine du magasin. Sur l'ordre de Roberzans, une pompe fut un instant abandonnée : son personnel se saisit des ivrognes et les boucla à la barre ordinaire. Mais leurs cris ne cessaient point; l'officier en second menaça le plus rai-

sonnable de les abandonner tous lorsqu'on évacuerait le navire, et celui-là se chargea d'éteindre à coups de poing les vociférations des autres.

L'inutilité des moyens d'épuisement fut presque aussitôt évident: Echanson, très calme, attendit que Roberzans fît cesser la manœuvre lassante des leviers. Enfin, devant les hommes ruisselants, après avoir vu croître l'envahissement des chaufferies, le capitaine de frégate fit prévenir le commandant. Il ajouta que l'équilibre allait bientôt s'établir entre l'eau en dehors et les compartiments remplis, et que rien ne troublerait les préparatifs de sauvetage. Bichin lança autour de l'horizon un regard désespéré, stupéfait qu'aucun inattendu n'eût comblé son attente. Mais désormais, la tâche était plus simple, et il convenait d'y apporter une solennelle ordonnance. Et le capitaine de vaisseau commanda : « Clairons, rappelez tout le monde aux postes d'inspection; et chaque homme, sans excepter personne, à sa place dans sa compagnie... Frontin, vous, veillez toujours au canot à vapeur. » Frontin s'approcha pour n'être entendu que de Bichin : « Commandant, dit-il, on a laissé tomber les feux du canot à vapeur ... — Et pourquoi, mille dieux? — Parce qu'il n'avait plus d'eau douce et que le quartier-maître n'a pas osé, sans ordre, alimenter à l'eau de mer. » Bichin demeura stupide devant cette observance invraisemblable des consignes. Frontin se promit de citer plus tard ce trait aux pages glorieuses de la marine : un quartier-maître, malgré le naufrage d'un bâtiment, s'occupant encore de ne détériorer point le canot à vapeur de ce navire confié à ses soins. Au reste, cet incident grotesque n'apportait qu'un léger retard. Mais Bichin s'empressa de faire disposer un va-et-vient. Le périlleux transport des gens et des objets à terre avait été d'un usage trop courant dans les naufrages célèbres pour qu'il fût inutile de s'en servir ici, pour le geste. Un instant après seulement, le capitaine de vaisseau regretta son idée splendide; à quel point fixer l'attache de ce va-et-vient?

Tandis que l'équipage se répartissait dans les compagnies sur toute la longueur du croiseur, le capitaine de vaisseau ne baissa point ses yeux fixés à l'une ou l'autre des pointes de mâts. Le *Tolbiac* n'avait guère que des gaules entre lesquelles se tendaient les drisses de signaux, et le renfort où s'accotait la tôlerie des hunes n'atteignait point à la dimension du plus léger espars d'une ancienne

frégate. Leduc de Noirné médita dans le même silence que Bichin, ce dernier toujours enchaîné contre le montant de cuivre. Le lieutenant de vaisseau s'appuya sur lui après respectueuses excuses, et ainsi la familiarité de l'attitude souligna la nécessité de l'heure. Il ouvrit le block-notes dont il ne se séparait point, aussi large qu'un album, traversé de signets, accolé de crayons aux multiples couleurs. Et les chiffres s'alignèrent, entrecroisés de lettres algébriques. La volonté du commandant se concentra sur les feuillets successivement noircis. Maintenant la ressource du va-et-vient, en réalité inutile et qu'il avait si tôt jugée telle, l'hallucinait comme le seul salut. Un moment où Noirné releva la tête, lourde d'effort, il s'aperçut que le maître d'équipage mettait avec les gabiers une dernière main au chemin de corde rapidement installé à bord, et qu'il suffisait de fixer à terre avec l'aide du canot à vapeur. « Oui, oui, fit-il comme absorbé ; voilà, commandant. » Il désignait l'installation presque achevée sur le gaillard. Bichin se tordit dans ses liens pour suivre l'indication du lieutenant de vaisseau. Puis il pensa que son immobilité héroïque devait prendre fin. Le timonier enleva les tours de corde entourant le commandant, qui, interrompant l'appel commencé par les fourriers, ordonna une fois encore les coups de sifflet du silence. « Mes enfants, dit-il, nous avons fait l'impossible pour deséchouer notre pauvre navire. Demeurez calmes et vaillants. L'officier en second, qui, d'après les règlements de combat conduit le premier abordage, va essayer le va-et-vient. » Roberzans surmonta le grelottement qui ne l'abandonnait plus, pour saluer militairement. Ensuite il monta sur le gaillard : déjà le canot à vapeur avait porté l'amarre qu'un homme surveillait, enroulée autour d'un arbre.

Les lèvres du frégaton se serraient pour uniformiser les rictus de sa face traversée de frissons. La corvée lui agréait peu, mais ne l'inquiétait guère. Car depuis trois heures, au vent et dans la nuit, son vernis de solidité s'était fendillé, et dans l'effritement complet, il ne restait plus qu'une douloureuse silhouette d'écorché. Poussé par les bras des gabiers, il s'assit sur la planche transversale prête à glisser vers le rivage. La descente s'effectuait régulièrement, à bonne hauteur au-dessus de l'eau, lorsque cassa un des cordages de suspension. Le véhicule fit une brusque plongée qui enfonça Roberzans dans la houle jusqu'aux genoux

On le ramena absolument transi, et Bichin se hâta d'interrompre les préparatifs de l'essai à recommencer. Il voulut que son second lui donnât l'accolade et il cria : « Merci commandant, voilà un dévouement que je n'oublierai point plus tard. » Bruc, aussitôt, fit valoir que son poids à lui, homme très maigre, convenait parfaitement à une nouvelle tentative, puisque un faible hasard seul avait annihilé la première. Aucun raisonnement n'ébranla plus Bichin, et Bruc grinça des dents : « Voyez cette loque, dit-il à Leduc de Noirné, sans prudence: il allait à cette promenade comme à l'abattoir, et il en récoltera la tomate, sûrement. » Le président crut devoir s'éloigner de cet envieux trop sincère et il s'écarta de deux pas avant de répondre : « Le capitaine de frégate, monsieur, dans ces pénibles circonstances, songe à autre chose qu'à la rosette d'officier. Je ne puis que déplorer d'autres préoccupations, s'il en existe chez d'autres officiers. » Bruc ne se tint pas pour battu. Il éleva la voix pour être entendu du commandant, et rapproché du président : « Tenez, dit-il, voilà une idée que vous n'avez pas eue, non plus. »

Il montrait Frontin à la droite de sa compagnie, dessiné par le fanal de son fourrier. Le duc avait revêtu son habit de grande tenue. Le respect de l'équipage l'entoura plus profondément que jamais. Lui, dédaigneux des murmures de camarades parvenus jusqu'à lui, évoquait sans doute le plus sincèrement du monde les antiques tragédies de la mer, auréolées de cette manifestation suprême, les officiers prenant pour mourir la tenue de gala et retrouvés dans cet apparat. Bruc, lui-même, ne commenta point l'attitude, et le dépit de Noirné l'intéressa à peine: le candide ridicule de la manifestation le désarmait. Comme il regardait le commandant, il vit dans ses yeux des larmes, et il fut mieux convaincu que Frontin avait bien travaillé pour la légende future dont Bichin serait l'aigle.

Les rangs des hommes ondulaient irrégulièrement dans la gêne de leur immobilité sur le pont déclive désormais. Les fourriers vérifiaient que, dans le tumulte de l'accident et les manœuvres successives, aucune unité du bord n'avait disparu. Les noms sonnèrent un à un, graves ou aigus suivant des voix du Nord ou du Midi. Par-dessus la mélopée grésilla de nouveau la sonnette de Jacotot ; sur l'ordre direct du commandant, le docteur se décida à visiter l'enseigne. Les officiers de compagnie, hargneux, parce qu'un

laps est immense où un chef regarde et doit demeurer sans commander, immense seulement pour avoir été, bourraient les fourriers, et penchés sur leurs listes, reprenaient des prononciations ou répétaient des mots jusqu'à percevoir nettement dans l'anonymat des rangs : « Présent! » La vérification n'en fut que plus longue, et à la compagnie où Forney commandait en l'absence de Noirné, un brouhaha coupé d'interjections interrompit une minute la monotonie de l'appel. L'incident, inaperçu dans la nuit, frappa Raval : il s'étonna d'abord qu'un subordonné se fût soudain montré insolent, et il songea ensuite que ce fourrier de mauvaise humeur, imberbe et rose, les hanches trop prises dans sa vareuse, devait être le protégé du général Nopert. Merseau aussi s'intéressait à l'homme en même temps que Raval; mais il le regardait avec d'autres yeux. Forney, peu soucieux de greffer un incident de service sur la catastrophe, avait feint de ne rien entendre. Il avisa la curiosité de Raval et de Merseau dans le temps où l'on transmettait au commandant les résultats de l'appel. Alors il vint négligemment vers les camarades. « Quelle pose, dit-il, de faire les choses solennellement, maintenant que nous sommes bêtement au sec! Ne trouvez-vous pas? Pour moi, je viens de bousculer mon fourrier pour hâter le mouvement, et après... — Prends garde, fit Merseau, on va dire la prière. »

Raval, flegmatique, sortit son appareil photographique de l'étui porté en bandoulière. Puis, abrité sous la dunette, il prépara le magnésium dont il jugeait que la brève illumination n'attirerait point l'attention des gens de la passerelle. Forney, stupéfait, le considéra : « Non, murmura-t-il, vous allez prendre le spectacle? » Et comme Raval affirmait de la tête : « Eh bien! vous avez de l'estomac, vous! acheva-t-il. » Le tambour soutint la sonnerie du clairon; puis, les trois coups brefs firent découvrir les têtes. Frontin avait pris le quart ainsi qu'il convient à l'officier de manœuvre aux inspections du dimanche. Sans effet prémédité de sa part, la prière allait solenniser la situation; il l'avait commandée, machinalement, dans l'ordre prévu des commandements au règlement. Mais Marie-Branter, par une inspiration soudaine, repoussa le timonier avancé déjà pour réciter le *Pater* et *l'Ave Maria*. A sa place, il se signa d'une large croix que la grosse majorité traça à son imitation. Puis, le front vers le ciel, il prononça les phrases

sacrées. Avant de finir, il ajouta : « *Domine, miserere nobis.* » Bichin faillit se prosterner; Bruc pensa que Frontin n'était pas le seul à trouver de géniales idées. Au reste, le spectacle dans la nuit courba vraiment les têtes sous sa majesté triste. Les canonniers, face aux rangs de compagnie, soutenaient à deux bras élevés les seaux où palpitaient les fanaux d'un jaune brumeux. L'homme, en face, s'en éclairait comme à un feu d'âtre ; puis, à droite et à gauche, jusqu'à la prochaine lueur, l'ombre confondait les êtres, éclaircie plus haut que leurs cheveux, à hauteur de bastingage, par la lividité de la lune transparue sous des nuages fuyards. De la nue, le vent redescendait; le clapotis recommença de flapper contre la coque. Le profil des cheminées, lamentablement inclinées, signifiait un courroux mystérieux, disparu après avoir frappé, plus terrible dans son obscurité. De la muraille surélevée du croiseur planait une nécessité d'assaut impossible, et la lassitude morale des gens, alignés de l'autre côté, s'accroissait inutilement sous ce poids de chimère. Il semblait que les panneaux de descente fussent béants comme des voies d'eau insondables, chemins d'abîme.

Vuillenac se courba comme les autres au même réflexe; et quand la voix de Branter se fut tue, promenant son regard sur les gens et sur l'ombre, il fut certain de l'exactitude de la répétition générale, et évoqua une semblable agonie de la *Sémillante*. Quelqu'un haletait à côté de lui : il s'approcha davantage, et vit Mauveine qui pleurait. L'enseigne allait parler ; Mauveine se rassembla et parut fuir. Puis, soudain traversé d'une autre pauvre volonté : « Je vous parlerai, dit à voix basse le vieux lieutenant de vaisseau, il faut que je vous parle. »

Bichin avait rappelé près de lui Leduc de Noirné et Frontin ; il leur apparut aussi ferme qu'en rade, renouvelé par le fait accompli. Et tous deux reçurent des tâches pour organiser le sauvetage. Forney marqua sur son carnet la minute où commença l'entretien, de même qu'il avait marqué la minute où fut terminée la prière. Depuis que Bichin l'avait renvoyé de la passerelle hanté par l'idée de responsabilités attachées à son quart, il pointait, à la seconde, le moindre incident. Bruc avait refusé de lui laisser prendre un des chronomètres, ignorant du reste de la destination bizarre de l'instrument. Alors Forney, mécontent de sa montre qui marquait seulement les mi-

nutes, avait emprunté celle du chef de timonerie pour y lire les secondes. Ne savait-il pas, par cent récits, combien de fois les enquêtes avaient exploité, contre un officier de service, l'incertitude des heures mal notées dans une confusion ?

Le canot à vapeur entreprit ses voyages, à petite vitesse, incertain de la présence de bancs de sable ou de roches plates. Noirné avait tenu à diriger la première route. Roberzans désignait un à un les hommes qui devaient embarquer; beaucoup priaient qu'on les laissât à bord pour veiller à leur sac. Et ils partaient, peu tranquilles, sur l'assurance qu'à l'aube commencerait le sauvetage du matériel, parmi lequel on choisirait avant tout le mobilier de chacun. Comme le capitaine de frégate appelait des gabiers, Bichin intervint : « Vous n'envoyez pas à terre le personnel de la manœuvre, mon cher? demanda-t-il. — La moitié seulement, commandant. — C'est trop, beaucoup trop, mon cher. » Il entraîna son second : « Vous comprenez, lui dit-il, que j'aurai besoin de trois ou quatre hommes débrouillards pour préparer un radeau et des tonnes où débarquer mon matériel de gamelle. » Roberzans dégagea son bras : « Mais, commandant, fit-il, il y a bien des choses autres ; et pour tout cela, n'avez-vous pas dit que tout le monde reviendrait avec l'aube au travail ? — Naturellement, mais mes soutes particulières risquent beaucoup plus que canons, agrès, et le reste. » Affectueusement il tira de nouveau Roberzans : « Le temps n'est pas menaçant : nous mettrons à terre tout d'ici sans rien laisser. Mais, encore une fois, ma vaisselle, mon argenterie, mes livres, mes bouteilles, doivent être déjà endommagés. J'ai fait de grosses dépenses pour cette installation, alors que je ne pensais point être chef de pavillon. Je ne suis pas riche, moi, savez-vous ? » Le capitaine de frégate eut un regain de fermeté pour soutenir le regard du commandant, et glacial, il dit en s'éloignant : « C'est bien, commandant, je vais envoyer le maître d'équipage prendre vos ordres. »

Il parcourait la batterie pour harceler les traînards, lorsque, par une porte fermée, mais mal jointe depuis l'échouage, l'odeur chère prit ses narines. Il frappa ; du Pré ne se souleva même point pour l'accueillir : il murmura seulement une vague excuse en cas de colère supérieure : « Viens de descendre, pas pressé m'en aller. »

Roberzans, sans parler, avança la main. Une pipe était prête, la boule d'opium achevait de s'enfler. Du Pré lui passa le tuyau, et le capitaine de frégate aspira avec bonheur, debout auprès du lit du lieutenant de vaisseau. Son exhalaison profonde sembla d'un spasme. Puis, hâtivement, il s'en fut vers la porte, mais un pas lourd traversait la coursive. Il attendit une minute, la voix de Trippion résonna contre la paroi mince. Le bonhomme s'en allait vers le carré, grognant : « Maintenant je voudrais bien finir de dîner. »

## XIII

L'aube qui vint parut bilieuse et traversée de rafales. Les deux tiers de l'équipage, conduits à terre par le canot à vapeur, s'organisaient sur la dune, auprès des paillottes annamites, et Bichin avait décidé de les faire accompagner, surtout maintenir en cohésion, par la plupart des officiers. Malgré la plus grande menace du vent, de minute en minute affirmé en bourrasques, le commandant se reprenait à espérer, effacée l'horreur de la nuit; son lent effort d'énergie le ramenait à l'idée d'un *Tolbiac* mollement échoué et qu'un rapide allègement remettrait à flot. Pour cette raison, il avait commandé qu'on profitât des dernières heures de nuit pour l'évacuation des gens et la disposition des apparaux.

L'éclosion brusque du jour décharna la silhouette du capitaine de frégate assis en face de Bichin pour discuter enfin le débarras des canons. Et Roberzans, morne, écoutait : « Voici donc mon projet, mon cher! nous allons débarquer d'abord les canons du gaillard, et, d'une manière générale, tous les poids de l'avant; je suis persuadé que l'arrière du croiseur repose à peine sur le fond ; en tous cas, l'avant allégé, nous y attèlerons le canot à vapeur, et lorsque nous aurons tiré l'étrave face au large, eh bien! ce sera le diable si un remorqueur ne nous dégage pas aussitôt. — Pardon, commandant... — Oui, voilà les ordres. Organisez donc le travail, mon cher; nos hommes ne vont point tarder à venir de terre. — Pardon, commandant, le coup de vent se dessine, toutes les manœuvres de force sont, je crois, dangereuses à cette heure. Principalement, sur l'avant, nous n'avons pas de points fixes bien solides, et d'ailleurs, une fois l'arrière flottant.... — Brisons-là, commandant, je n'ai plus à prendre conseil que de moi, et j'ose croire mon expérience plus avertie que la vôtre. » Roberzans

regarda autour de lui, et souhaita ardemment que les allées et venues des officiers occupés au sauvetage en conduisissent un dans le salon. Mais les gens étaient réunis sur l'avant. Alors, sans geste et sans exigence, seulement comme les matins où il notait l'ordre du service sous la direction de Bichin il dit : « Voulez-vous être assez bon, commandant, pour m'écrire l'ordre des travaux? » Bichin serra les poings ; puis : « Alors monsieur, dit-il, les yeux sur les yeux de son second, vous ne voulez obéir que sur des ordres écrits? Comme ce misérable Mauveine, vous vous dérobez? — Du tout, ne le croyez pas, protesta vivement Roberzans, je crains d'oublier quelqu'une de vos recommandations. — Soyez tranquille; allez, mon cher. » Roberzans ne bougea point. Il rassembla toute sa vigueur morale dans l'effroi d'une responsabilité et le vouloir maladif d'un mandat impératif. Bichin hésita à le jeter dehors : il eût fait venir Noirné. Mais le moment, pour la régularité des enquêtes futures, exigeait la stricte observation des traditions autant que des règlements : le concours du second au sauvetage était le plus sacré de tous. « C'est bien, fit-il. » Il écrivit; comme il tendait le papier au capitaine de frégate, celui-ci insista : « La date, implora-t-il. » Le capitaine de vaisseau érailla la page : « Allez-vous en, gronda-t-il; je me souviendrai de vous comme de Mauveine. »

Au-dessous du salon, ses vieilles mains tendues à la flamme d'une lampe à alcool qui tiédissait un marc de café délayé, Mauveine parlait à Vuillenac. Ils demeuraient seuls au carré; Vuillenac, assombri par la tristesse de l'aurore, regrettait Ribol absent, et tressaillait aux grincements du croiseur, épave puisqu'on le désertait. Le vieux lieutenant de vaisseau l'avait entraîné; il avait suivi, sans savoir pourquoi, le « quatorze ans de grade. » Maintenant la grimace douloureuse de Mauveine lui poignait le cœur, précisant plus de ruines. Par instants, ceux où le *Tolbiac* s'affaissait davantage sans qu'on en sentît rien, une pièce de vaisselle cognait un battant, glissait sur le linoléum fangeux. L'odeur d'opium venait d'une chambre lointaine, submergée par la fétidité des vases plus proches, remuées par la quille.

Et Mauveine disait : « C'est fini de moi, il va me casser les reins... Ecoutez son pas qui martèle le bois au-dessus de nous; c'est à moi qu'il songe, et c'est moi que l'on cruci-

fiera pour ses fautes et celles de vous tous... Ai-je dit pourtant quelque chose que l'on dût maudire pour son blasphème? Ai-je commis des actes sur lesquels on peut lancer l'anathème? Jeune homme, songez que votre mollesse, la vôtre aussi bien que celle des camarades, pourquoi ne le dirai-je pas? votre lâcheté, n'interviendra pas pour me sauver... Moi, j'ai dit ce qu'on disait à côté de moi; ai-je compris seulement! Je sais bien, je vois la scène! canot à vapeur la chaloupe avec une ancre, puis Bichin commandant que j'y aille. Certes, je serais allé : a-t-on seulement le mérite d'obéir quand, dans notre enfer, on est commandé! Certes, j'y serais allé : pourquoi pas moi aussi bien qu'un autre?... Il ne m'a rien dit avant de m'insulter. Vous souvenez-vous? » Vuillenac resta silencieux. « Au fait, vous n'étiez pas là, mais aussitôt cent bouches ont dû vous raconter l'histoire... Non? Oh! jeune homme, ne dites pas non! Il fallait que la lâcheté de Mauveine fût l'événement! L'événement, vous comprenez? La chose que saura l'amiral et où disparaît l'autre chose, l'échouage stupide. Car alors, l'échouage ne sera rien; cette chose, on n'en parlera qu'à propos de ma chose... Mais je veux tout vous dire, jeune homme, puisque vous avez été toujours poli avec moi : et puisqu'il paraît que vous avez de l'argent, beaucoup d'argent, que vous pouvez quand il vous plaira partir de l'enfer. » Il ricana, et versa la boisson; Vuillenac se demanda comment sa fortune intéressait la tragédie du vieux. « Moi, monsieur, j'ai dix-huit ans de grade, n'est-ce pas? le « quatorze ans », c'est le nom générique; je n'ai rien fait pour charger ma vie, et jamais, non, jamais, je n'avais de dettes quand j'étais jeune homme. Je ne pouvais me marier, mais je serais heureux, je le savais, avec ma solde. Même, j'ai fait de petits voyages d'agrément... Tout d'un coup, mon frère meurt: l'avais-je vu seulement depuis des années ? Quelquefois j'envoyais du vin, Samos ou Moscatel... Il crève donc, et moi, je prends la femme et trois enfants. Pourquoi ? Parce que personne ne voulait les prendre. Et je n'étais pas riche comme vous, oh! non. Alors la marine, c'est manger : pas de marine, pas manger. Et alors je vais vous dire la vérité. »

Il secoua de ses deux mains les épaules de Vuillenac: puis, de loin, de l'autre bout du carré, à voix très basse, qu'il affaiblissait en revenant sur l'enseigne : « Je vous dis,

moi, Mauveine, que je n'ai pas le droit de risquer ma peau, quand je sais qu'en même temps que moi crèveront quatre peaux, surtout de douces et tendres. Il aurait commandé, lui, un mot, que j'aurais marché; comment faire autrement? On discutait, j'ai attendu; j'avais le droit, n'est-ce pas? Et quand même à la guerre, vous savez, dans ces histoires que l'on raconte, si l'on avait demandé pour la mort et la gloire quelqu'un, je ne me serais pas présenté. Je n'ai pas le droit, Mauveine n'a pas le droit. » Il respira. Vuillenac laissa peser le silence. Puis le vieux capitaine ajouta, le ton normal : « Je n'ai pas de chance, mon petit; j'avais une bouteille d'absinthe dans ma chambre pour éviter toutes ces sacrées discussions de gamelle. Le choc me l'a brisée. »

Un piétinement au-dessus du carré, des exclamations, inquiétèrent les interlocuteurs : « Tiens! fit Mauveine, il semble que l'on ait renoncé à commencer le débarquement des canons par ceux de l'avant, entendez-vous là-haut ? ils sont tous là. — On dirait que l'on déplace ou que l'on porte une chose lourde, une chose difficile à remuer, remarqua Vuillenac. » Ils écoutèrent mieux; Bichin parlait dans son salon, et ses paroles descendaient en un mélange extraordinaire de colère et de supplication. Puis les trépignements s'arrêtèrent. « Oh! cria soudain Mauveine. — Qu'avez-vous? interrogea Vuillenac. » Le lieutenant de vaisseau, les yeux égarés, tendit sa main; du sang la tachait : « C'est... c'est sur ma tête, suffoqua-t-il. » Et, repoussant sa chaise, il se blottit contre le poêle. Vuillenac se pencha sur le parquet, des gouttes de sang suintaient entre deux virures disjointes, dans le salon du commandant, et claquaient sur le linoléum du carré. « Il y a un malheur, quelqu'un de blessé; venez, Mauveine, montons, dit l'enseigne. » Le vieux, terrorisé, ne répondit point; comme Vuillenac avançait, il s'accrocha, hagard, au tuyau du poêle. Vuillenac n'insista pas et sortit rapidement.

Sur le pont, le vent emportait déjà les toiles et les capots; personne ne paraissait au milieu du croiseur. Derrière, deux timoniers chuchotaient. « Que se passe-t-il? demanda Vuillenac. — Lieutenant, le capitaine de frégate vient d'être écrasé sur l'avant; le mât de charge de fortune a craqué. » Le jeune homme courut vers la porte des appartements; mais le matelot ajouta : « Le commandant a défendu que l'on entre chez lui; il veille le capitaine de frégate, et a ren-

voyé les hommes au travail devant. Par signaux à bras on appelle le docteur sur le rivage. » Vuillenac considéra l'eau limoneuse, la barre de bave allongée contre le banc sous-marin, d'autres bancs soudain révélés par des tourbillons d'eau enlevés dans la rafale. Il songea que, dans la nuit, la route du canot à vapeur avait été miraculeusement tracée et que, dans la lumière croissante du jour terrible, il reviendrait moins facilement vers le *Tolbiac*. Immobile à côté des deux timoniers, il entendit que Roberzans commençait de râler.

L'officier en second avait été étendu dans le salon de l'amiral, où Bichin se tenait depuis la veille. La masse qui l'avait abattu n'avait laissé qu'une moitié de face; un bras n'était que bouillie, et ses côtes saillaient. Près de lui, Bichin attendait la fin; le maître d'hôtel l'assistait qui, sur un ordre, recouvrit d'une serviette la face lamentable. Les secousses suprêmes traversèrent le corps, presque rythmées par la vibration du *Tolbiac* à l'assaut maintenant féroce et grondant des vagues. Lorsque les contorsions se furent détendues et que la rigidité s'accusa aussitôt aux plis de la serviette, le maître d'hôtel poussa un cri. « Dites une prière, ordonna rudement Bichin ; je vais voir si le cœur ne bat plus. » Un long moment, il demeura penché sur la redingote souillée de Roberzans. Sa main chercha le cœur immobile : le maître d'hôtel priait à voix haute, détournant la tête du cadavre. La main de Bichin s'attarda; lorsqu'elle se retira, entre les doigts glissait le feuillet où l'officier en second, tout à l'heure, avait voulu conserver l'ordre néfaste du commandant. Le docteur, à ce moment, se précipitait en éventrant presque la porte ; Bichin se retourna justement pour l'accueillir : « Trop tard, docteur, murmura-t-il. Mais je n'oublierai point que vous avez risqué votre vie pour accoster dans cet ouragan. » Minçavoué tortilla son ventre. « Commandant, dit-il, il faut songer à vous. — Ma place est devant, lorsqu'on m'aura remplacé près de ce malheureux. » Le capitaine de vaisseau avait parlé, appuyé contre un sabord, et une chiquenaude, où il lança dans le vent le papier froissé, ponctua sa noble déclaration. Le docteur déploya ses courbettes enthousiastes jusqu'à frôler le bras du cadavre, et dit : « Commandant, vous êtes de fer. » Sans répondre, Bichin alla lui-même appeler un timonier. « Que l'on mette le pavillon en berne, fit-il; et maintenant, docteur, allons encourager nos

hommes. Leur travail me semble vain sur le gaillard ; je vais les répartir aux canons de l'arrière. »

Ils heurtèrent Vuillenac à la porte, et la bourrasque les ballota ensemble dans de respectueux effacements que contrariait le caprice des souffles. Enfin ils purent parler, bouche contre bouche. Bichin, devant l'enseigne, songea à une effroyable revanche d'une hostilité vaguement devinée : « Allez veiller le corps du commandant Roberzans, monsieur, fit-il; un des officiers encore à bord vous relaiera lorsque je n'aurai plus besoin de son concours. » Il questionna Minçavoué : « Avez-vous ramené un de ces messieurs, tout à l'heure, docteur? — Merseau, commandant, a voulu revenir et s'employer. — Très bien, très bien, soyons fermes. Allez, monsieur Vuillenac. » Encore une fois il suspendit sa marche : « J'ai donc Frontin, Bruc, Merseau et Vuillenac ; ah ! Siren comme mécanicien. — Vous oubliez le capitaine Mauveine, osa Vuillenac. — Oui, monsieur, affirma le capitaine de vaisseau, je veux l'oublier. Allez. » Vuillenac eut le temps de glisser au docteur, qui dignement se défendait de s'attarder avec l'enseigne : « Docteur, je vous en prie, cherchez Merseau, qu'il m'aide dans cette lugubre corvée. »

Une heure plus tard, Minçavoué voulut bien se souvenir de la prière de Vuillenac, lorsque la vanité des efforts, parmi la tempête, apparut clairement aux hommes et aux chefs. Il avait été trempé aux côtés du commandant : la bonne affaire valait quelque bonne humeur.Il chercha donc Merseau. L'enseigne ne fut point difficile à trouver, aussitôt que le docteur eût renoncé à le demander parmi les petits groupes de travailleurs. Dans la batterie, devant sa sa chambre, il faisait ses malles. Sans aide, puisqu'il lui eût peut-être coûté cher de distraire un homme des corvées du pont, il avait remué toutes les caisses et cantines du magasin affecté aux bagages des officiers. Tout seul il avait monté devant sa porte ses propres récipients. Et maintenant, avec méthode, il empilait ses draps, son linge, ses bibelots, ses livres. « Hé! vous ne perdez pas de temps, vous ! s'exclama le docteur. » Merseau ne leva point la tête : « Il y a Vuillenac, continua l'autre, qui vous demande de lui tenir compagnie pour veiller Roberzans. » Du fond d'une caisse vint un mot : « Zut ! — A votre guise, mon bon ami; moi, je vous admire vraiment de ne point perdre la boule. » Merseau s'interrompit un instant : « Docteur, fit-il,

cette brute de Bichin retirera de ceci des félicitations et un autre commandement; moi, on me donnera cinq cents francs d'indemnité pour un trousseau qui en vaut deux mille. Alors? »

Convaincu, Minçavoué remonta sur le pont; soudain il réfléchit que Jacotot était encore à bord; pourquoi l'avait-on oublié dans les premiers convois? Il hésita devant l'excursion tâtonnante à recommencer dans la batterie : « Timonnier, héla-t-il, descendez voir comment se porte M. Jacotot: dites-lui que j'arrive et qu'on le débarquera bientôt. » Puis le docteur fit son tour de pont, les épaules tendues contre la rafale. A l'abri de la passerelle déjà disloquée, les hommes conservés à bord mangeaient de l'endaubage. Comme eux, quelques-uns au carré, les autres sous la dunette, les officiers se nourrissaient à la hâte de conserves. Les portes des appartements derrière béaient, assujetties par des filins entre lesquels elles tremblaient. Et le vent engouffré réussissait presque à faire frissonner le drapeau, sous lequel, tout au fond, reposait le commandant Roberzans. Douze fanaux suspendus dessinaient le lit improvisé aperçu jusqu'au milieu du croiseur. Ainsi avait ordonné Bichin.

La matinée s'acheva, la journée passa dans cette morne attitude de naufragés. Le capitaine de vaisseau se fit voir grignotant un croûton de pain noir. Puisque la tempête empêchait tout effort d'allègement, il fallait attendre. « Attendre quoi? murmura Bruc. » Frontin avait pris les fonctions de second, malgré les droits de Mauveine. Echevelé et loquetant dans son habit de grande tenue, il quittait à intervalles réguliers le pont pour se précipiter dans les compartiments envahis par l'eau. Puis, reparaissant, il commençait ses habituelles enjambées, les mains frottées jusqu'à s'user, l'œil perdu vers l'au delà du cap et grognant une phrase, toujours la même : « C'est la mousson, la mousson de Padaran! » Malgré la mollesse de l'échouage, la déchirure des tôles avait donné une entrée suffisante à la mer, et les chocs des vagues contre la paroi immobilisée avaient vite fait d'agrandir la brèche. Le danger, minime, ne pouvait augmenter. Mais désormais, chaque minute de la tempête usait un peu de la résistance de la coque, et déjà il apparaissait que l'incident se changeait en accident irrémédiable.

Ce ne fut cependant qu'au coucher du soleil que le com

mandant décida d'abandonner complètement le navire. Il fallait s'installer à terre, si court fût le séjour, et de la terre on organiserait un sauvetage plus méthodique du matériel. La tempête s'effaça presque sans transition. La brise régulière de la saison s'établit légère et tiède au crépuscule. Le village, les sables, la brousse se différencièrent dans la splendeur de relief et de couleur que les officiers avaient admirée la veille. Rien ne demeura, pas même le limon de l'eau, autre que l'épave soudaine et à jamais. Ainsi descendit vers l'anse charmante, sous un souffle juste assez fort pour claquer le pavillon en berne, le corps de Roberzans. Le dernier convoi ne fut pas le sien; Bichin devait le dernier quitter son bâtiment. Un autre appel nominal de l'équipage l'assura que l'heure était venue, solennelle entre d'autres graves, tellement accumulées dans un temps si hagard. Minçavoué l'escorta jusqu'à la coupée, et sut, pour une fois, la première et la seule, passer devant un supérieur. Mais le plus grand hommage, dans le silence gêné, vint de Bruc. Avant de sauter dans le canot, comme emporté par un enthousiasme, il saisit la main de Bichin et la secoua très haut.

Avant de toucher au rivage, Vuillenac contempla le *Tolbiac* dans sa silhouette effondrée. De cette longueur de fer, inégalement teintée déjà par la peinture épaissie de vase, et l'écaillage des flancs sous les flots frappants ou lécheurs, et le minium boursouflé rougeoyant, il ne surgissait aucune tristesse, aucune poésie de lambeaux. Ce bout de digue rude, planté soudain au ventre de l'eau, barrait sinistrement le déroulement de la baie jolie. « Où donc sont les alcyons morts? murmura l'enseigne. » Risselon, l'officier-mécanicien, s'enhardit à lui répondre sans avoir rien entendu du regret ; et, muet parmi l'auguste silence du canot à vapeur, il pensa trouver à propos l'oreille de l'indulgent Vuillenac : « Pensez-vous, dit-il, dans un souffle, que l'Epicerie Centrale reprenne à la gamelle les conserves que l'on pourra sauver? » Tandis que l'embarcation, lentement, venait assez près du rivage pour débarquer avec la planche les derniers officiers du *Tolbiac*, Bichin déclarait encore une fois : « Inexplicable, messieurs, notre malheur est inexplicable. — Mystérieux, étendit la voix de Frontin. » Et d'autres accumulèrent des épithètes, debout maintenant dans la chambre. Au rivage, on entendit le commandement de Leduc de Noirné : « Clairons, aux

champs! » La stupéfaction générale fut couverte par la sonnerie des commandants en chef, et Bichin s'attendrit, la main tendue vers le président, raide au bout de la planche.

Bruc, en sautant, se froissa la cheville contre un ballon dur, roulé par le ressac. Il blasphéma. « Comment, s'inquiéta Vuillenac, vous vous êtes blessé? Il y a déjà des débris portés jusqu'ici? — Je n'en sais rien... Voyez. » Ils se penchèrent : « Tiens, c'est curieux, murmura Bruc, une balle de caoutchouc brut. — Parbleu! s'exclama Vuillenac, elle vient de ce navire naufragé là-bas depuis un an, vous savez, la carcasse du trois-mâts-barque que nous remarquions hier. — Sans doute. C'est un morceau de belle taille; je l'ai bien senti sur ma jambe, et cela pourrait casser... » Il n'acheva point, le sourire subitement figé. Puis il laissa Vuillenac, et, remontant le sable, marcha sur les talons du commandant tant que celui-ci s'entretint avec Noirné. Pendant un silence : « Commandant, fit-il, excusez-moi. » Le capitaine de vaisseau se retourna : « Excusez-moi, recommença Bruc: je viens de remarquer une balle de caoutchouc au rivage. — Qu'est-ce que cela me fait, monsieur ? interrompit Bichin. — Il y en a sans doute beaucoup dans la baie, errantes, dangereuses. — Au fait, monsieur, au fait, cria Bichin. » Bruc pinça son sourire, et se résolut à forcer brutalement l'incompréhension du commandant. Noirné rangeait les officiers, et leur indiquait les dispositions prises depuis la veille. « Commandant, scanda Bruc, ces balles peuvent... auraient pu causer... » Une lueur traversa Bichin: il se rapprocha. « La rupture des chaînes! termina Bruc. » Le commandant lui serra le bras à le faire crier : « Allez là-bas, vite, retrouvez cette balle. » Puis, rappelant Bruc, il l'entreprit familièrement : « Je l'avais bien dit : inexplicable, sauf avec cette cause qui explique tout! » Noirné prévenait que le campement de l'équipage attendait le coup d'œil du commandant.

L'équipage se trouva sûr, avant que Saïgon expédiât du secours, de l'abri que créaient les vieux hangars laissés de jadis par une compagnie des Indes. Des palissades enclosaient l'amas des constructions ; des paillottes formaient le toit. La division en bordées et en sections fut maintenue par Leduc de Noirné qui, décidément, sans aucune réserve, se substituait à Mauveine. Et des factionnaires, placés

aux issues, durent maintenir les hommes dans le même isolement que celui du bord. Au reste, l'établissement allait être éphémère ; les gens du village voisin avaient été déjà expédiés vers la ville en sampans. Bichin désigna, pour porter le message de malheur, Marie-Branter, et il lui sembla se mieux couvrir contre l'orage avec la bienveillance dont Barry de la Glu honorait le lieutenant de vaisseau, en souvenir de Marquestoun, le beau-père préfet maritime. Les matelots, au retour des corvées qui déchargeaient le *Tolbiac* de tout le matériel utilisable, prirent aussitôt l'amusement de leur popote et de leurs jeux sur une terre ferme. Noirné, errant méditatif, cueillit parmi leur gaîté de foule quelques documents pour le nouveau tome d'une *Education morale*. Dès la fin de l'après-midi, il parut que les fronts étaient rassérénés et que la joie de travailler à des tâches extraordinaires et saines, apportait vite l'oubli sincère du malheur auquel on les devait.

Or il arriva que la nuit fut pleine de cris et de bousculades. D'abord, les quelques chenapans dont Roberzans avait emporté dans la mort l'accusation d'ivrognerie, au milieu du naufrage, s'échappèrent du camp entre des palissades largement écartées. De meilleurs qu'eux suivirent le même chemin, poussés par la seule curiosité d'une promenade inaccoutumée dans la brousse lunaire. D'autres encore partirent tentés par la proie de coquillages qu'ils savaient trouver en fouillant le sable. Et une fois de plus, l'odeur de la terre saoûla tous ces cerveaux d'hommes-enfants. L'instinct de chair les rabattit tous, sages et fous, crapules et bons garçons, vers le village annamite. Les portes barricadées ne s'ouvrirent pas aux coups de poing de plus en plus exaspérés. C'est ainsi qu'au second quart, des hurlements déchirèrent le silence ; et presque aussitôt une case flamba. Des stridences de voix de femmes tranchaient le brouhaha indistinct et le tassement des luttes devinées signifia, pour Bichin éveillé, l'effort des viols. Car ces femmes annamites, malgré la proximité de la ville pleine de Francs, ignoraient l'échange des désirs entre des peaux non pareilles. Et leurs mâles les défendirent. Traînées par les cheveux, elles cherchèrent à coups de dents les sexes des matelots. Des incendies nouveaux crépitèrent, et Leduc de Noirné se lança éperdu vers le tumulte, remâchant les mots qui contraignent les volontés. Le commandant, il le jugea, ne pouvait pas inter-

venir : il se devait d'ignorer l'incident, de demeurer en méditation d'éprouvé, entouré par la tristesse laudative de tous. Ainsi les bruits, même de tumulte, s'arrêtaient à la porte de sa case : cela convenait. Et le lendemain, à l'aube, lorsque saisi de l'ardeur des tardifs efforts, certain du calme rétabli, il convoqua l'état-major autour de lui, Bichin ne s'informa point de la bagarre qui avait troublé les sommeils.

« Messieurs, commença-t-il, puisque le malheur s'est abattu sur nous d'une aussi étrange manière, il était bon plutôt de s'occuper à la tâche du sauvetage que de s'attarder à des enquêtes hasardeuses. Les corvées désignées d'ailleurs ont déjà commencé et vont continuer le déchargement de notre pauvre *Tolbiac*. N'est-ce pas? » Sous le regard interrogatif du capitaine de vaisseau, Leduc de Noirné et Frontin remuèrent ensemble la tête. « Mais le ciel n'a pas voulu, continua Bichin, qu'une trop longue incertitude nous écrasât longtemps sous l'anxiété d'avoir démérité de la marine ou de notre devoir. Le pied de l'un de vous a marqué l'extraordinaire fatalité sous laquelle il faut, hélas! courber nos résignations. » Les regards de chaque officier, sauf ceux de Bruc, se fixèrent avec inquiétude sur le bout des chaussures aussi variées que le règlement en est uniforme. « Oui, messieurs, exposa le commandant, regardez ici. » Il indiqua la balle de caoutchouc mi-pourrie, bossuée de coquillages et d'esquilles de bois : « Voilà l'instrument de notre ruine! » On crut entendre un sanglot au milieu d'un soupir. « Ce voilier échoué là-bas avait, à son bord, une cargaison de ces balles, que l'on ne put sauver jadis. Sous l'effort de nombreux vents, la coque en décomposition les a laissé échapper, et les courants de la rivière ou de mousson les ont promenées à travers la baie. L'une d'elles, sans doute celle-ci, a rompu notre chaîne à un moment où elle raidissait : probablement la seconde chaîne a subi le même sort. En tous cas, le malheur était inévitable dès la première avarie. Ainsi donc, messieurs, nous saurons et trop bien, hélas! quel rapport faire de cette catastrophe. Nous avons rempli toujours notre devoir et tout notre devoir. Cette balle est une des minimes raisons qui déjouent la raison des hommes. Inclinons-nous devant la fatalité... devant Dieu, je veux dire... et ne songez plus, messieurs, qu'à bien vous pénétrer de l'enchaînement de ces événements extraordinaires. » Vuillenac se pencha vers Bruc : « Cachot-

tier! lui souffla-t-il. » Bruc répondit gravement : « Je vous avoue, mon cher, que je n'aurais pas cru notre commandant capable d'une pareille émotion d'éloquence. »

Les groupes se formèrent aussi près que possible de la balle. Leduc de Noirné et Frontin virent Goubuit se joindre à eux, autour de Bichin. Le canonnier cita quelques chiffres au hasard, résistance des matériaux, longueur de houle, effort sur les chaînes. Après quelques instants, il confirmait au capitaine de vaisseau une version qui précisait des minutes. Il laissa peu parler le président et l'officier de manœuvre; plus que jamais, il tinta ses anneaux d'oreilles, et, roulant sur ses hanches, il se présenta bien à Bichin sous les espèces du vieux pilote pratique de la côte, qui renseigna des nouveaux venus sur le régime du vent et du flot. Bichin écoutait, et, dodelinant de la tête à mesure que Goubuit mimait la scène imaginée, il approuvait, et parfois, le doigt levé, semblait comparer les géniales suppositions du lieutenant de vaisseau avec ce que lui, Bichin, avait vu de point en point et savait définitivement. — Frontin fut évasif; mais Noirné, commentant sa même hésitation, n'en mit que mieux en relief la formation assurée de la légende : sa conviction, laissa-t-il entendre, était bien faite. Mais il voulait s'étayer des nouvelles réflexions de Frontin, si compétent, pour réfuter victorieusement les futures incompréhensions. Trippion, lourd de sommeil, se battait les flancs, égaré dans le conciliabule. Il décida de rejoindre les trois capitaines qui assiégeaient le commandant; mais, quand il vint, le groupe se disloquait. Du Pré et Merseau, indifférents à la phraséologie qu'ils avaient dû subir, s'étaient hâtés de retourner près de Jacotot, dont la fièvre tenait bon ; leur camaraderie de débauche s'émeuvait sincèrement de cette maladie au milieu de la bagarre. Quand ils furent certains de la présence de Minçavoué au chevet, comme la balle de caoutchouc retenait encore l'état-major, ils s'occupèrent de lancer un domestique à la recherche d'opium, peut-être oublié dans les cases abandonnées.

Raval photographia la balle sur l'ordre bienveillant de Bichin. l'enseigne, toujours aussi flegmatique avait quitté l'épave avec son appareil sur le dos. Il opéra rapidement et se retira. Mais Bourentic ne le lâchait plus : le petit commissaire, insoucieux maintenant de ses archives, s'imaginait robinsonner pour longtemps, et non point de manière anodine ; les racontars de la nuit troublée lui

avaient fort échauffé l'imagination; persuadé d'habiter un nouveau Tahiti, il choyait Raval depuis la veille et se promettait d'expérimenter les séductions que l'enseigne devait lui exposer comme traditionnelles autant qu'efficaces. Un appel de Bichin l'enleva à ses résolutions les plus immédiates : « Commissaire, disait le commandant, vous pointerez le moindre objet de ceux qui seront exposés sur le rivage. Je vous rends responsable de la plus petite erreur. » Echanson se trouvait assez proche du capitaine de vaisseau : « Monsieur l'officier-mécanicien, lui dit le commandant, vous ferez confectionner un récipient pour renfermer cette balle de caoutchouc. Je n'ai rien à vous dire maintenant, et je ne veux pas me souvenir que, la nuit terrible, les feux n'ont pas été prêts à temps. » Echanson sursauta, mais Bichin ne le laissa point parler : « Oh ! encore une fois, c'est un regret, non un reproche. Le commandant Roberzans ne vous a point transmis mon ordre assez tôt, avant la rupture de la première chaîne. — Mais commandant, dit fermement le mécanicien, c'est après la rupture des deux chaînes que... — Veuillez ne pas m'interrompre, monsieur; je tâcherai de savoir combien de temps avant le bris de la chaîne de bâbord, on vous a commandé d'allumer les feux. — Commandant, je vous répète que le navire dérivait lorsque... »

Bichin appela, tourné vers l'état-major : « L'officier de quart? qui était l'officier de quart? » Forney s'avança, mais sans ouvrir la bouche : « Tenez, précisément, commandant, dit Echanson, j'ai vu M. Forney qui chronométrait très attentivement les mouvements exécutés pendant cette malheureuse nuit. » Le capitaine de vaisseau laissa approcher Forney, et, presque brutal, l'œil sur l'œil fuyant de l'enseigne : « Est-ce vrai, monsieur? Serait-il possible, et j'en doute, que vous puissiez nous renseigner aussi exactement? » Forney balbutia : « Du tout... commandant... J'ai signé mon quart... on trouvera sur le journal de bord,... je ne me suis point occupé des machines. » Bichin se hâtait de renvoyer les officiers; Echanson entreprit Forney : « Voyons, Forney, vous avez bien pointé les heures, vous avez même demandé un chronomètre à Bruc. — Allez, allez, messieurs; nous règlerons cette question ensemble dit Bichin à Echanson ; il nous faut, tous, être plus sûrs de nos souvenirs. » L'officier-mécanicien s'emporta; il lui remonta à la tête la colère des

vexations passées et des arrêts récents : « Nous verrons, commandant, menaça-t-il j'ai, moi, le journal de la machine pour contrôler les ordres reçus. » Le capitaine de vaisseau voulut méconnaître le ton de son subordonné : « Allons, mon bon ami; travaillons d'abord; j'espère que vos projets de permutation ne souffriront pas de notre malheur. » Siren et Risselon, à l'issue de la conférence, tirèrent leur chef par son pan. « Méfiez-vous, Echanson, lui glissa Siren; ils vont vous faire sauter. » Echanson, farouche, ferma ses poings : « On n'a pas allumé les feux, on n'est pas resté sous les feux ; voilà, et tant pis ! »

La répartition des tâches entre les hommes s'effectuait avec une admirable sagesse par les soins de Noirné, quand Bichin donna les dernières instructions à Bruc qui, mieux renseigné que Marie-Branter, irait édifier la religion de l'amiral avec la découverte de la balle en caoutchouc. L'officier parti dans un sampan, le commandant se mêla sur la plage aux travailleurs. Les jambes nues, le veston flottant sur une chemise où s'attestaient les fatigues, il brandissait un espar. Son zèle, plein de cris, papillonna autour de décisions prématurées, et les hommes le suivirent inutilement, refluant de l'un à l'autre des dépôts établis provisoirement. Enfin, il permit que Frontin, sur l'épave, de Noirné, à terre, s'occupassent de rétablir le va-et-vient. Une fois encore, la distribution des hommes en sections fut changée. Cependant, au commencement de l'après-midi, l'opération se dessina dans ses grandes lignes. L'équipage s'échauffait, l'entrain de tous effaçait la folie de quelques-uns pendant une nuit, et Bichin, résolu plus que jamais à ignorer l'échauffourée, célébra pendant le repos, en phrases sonores, l'héroïsme et l'entrain de ses subordonnés pour lesquels, affirma-t-il, chaque nouvelle circonstance confirmait une nouvelle capacité. Donc, le débarquement des canons d'un côté, l'évacuation des soutes non envahies par l'eau de l'autre, enfin la construction d'un chemin planchéié sur le sable, allaient répondre à un plan de sauvetage méthodique préconisé la veille. Sauvetage effaçait naufrage; à cette heure commençait pour tous les zèles une mise en valeur indépendante du passé tout proche. Mais la grandeur et l'ordonnance de l'action, où l'esprit de Bichin feignait déjà de se complaire, ne pouvait longtemps lui apporter l'illusion de créations dans une île

déserte. Le voisinage de Saïgon devait arrêter, à la répétition générale, la pièce machinée.

Une grosse chaloupe à vapeur déboucha de la rivière peu après midi : et le commandant s'inquiéta d'abord, sûr de l'arrivée de l'amiral, si Bruc avait pu le joindre en cours de route. Les jumelles le rassurèrent : Bruc, sous la toiture de la chaloupe, se tenait aux côtés de l'amiral ; le chef d'état-major et les deux aides de camp avaient pris passage en même temps que Barry. Le canot du *Tolbiac*, aussitôt hélé, transporta Bichin vers la chaloupe. Mais celle-ci, obliquant sa route, tourna à petite vitesse autour de l'épave, sans souci des gestes du capitaine de vaisseau et de ses avertissements prudents criés dans le porte-voix de ses mains. Alors il apostropha Frontin, invisible à bord du *Tolbiac*, l'adjura de disposer quelque échelle qui permît à l'amiral de monter sur l'épave. Lorsqu'il se résigna à se taire, une folle inquiétude lui coupa les jambes: assis, écroulé sur l'étroit bordage de l'embarcation, il imagina des sanctions épouvantables. La chaloupe de Saïgon continuait son évolution; Bruc n'avait-il donc pas renseigné l'amiral? Fallait-il aussitôt faire porter la balle de caoutchouc aux pieds de Barry! D'autres canots, des chalands remorqués, apparaissaient maintenant, l'un après l'autre à l'orée de la rivière. Barry de la Glu, sans doute, avait déjà disposé des ressources du port et désirait s'occuper lui-même du sauvetage. La chaloupe enfin accosta le croiseur, et par un seul geste de Bichin, le canot à vapeur courut à sa suite. Mais soudain, le ventre de Carlan se souleva au-dessus de l'homme de barre : « Commandant, cria-t-il, l'amiral vous prie de demeurer stoppé jusqu'à ce qu'il ait visité le navire. » Bichin obéit, le coup lui parut suprême. L'œil ombré de larmes, la salive tout à coup baveuse, il s'assit encore sur le bordage. Sous le soleil de mort, il s'oublia jusqu'à retirer machinalement son casque.

La visite de l'amiral se prolongea quarante minutes. La chaloupe s'ébrouait dans le gargarisme de sa vapeur. Sur le rivage et sur l'épave, les bruits s'étaient éteints un à un, ainsi qu'aux inspections solennelles du dimanche; dans la limpidité sonore de la baie, s'entendaient les ronflements brefs de toux angoissés. Noirmé s'impatienta de cette majesté imprévue entre d'autres consacrées : l'abandon du navire et le départ définitif, par exemple. Son calcul

du temps nécessaire à l'accomplissement de la tâche manquerait de base ; l'interrompu ne se rejoindrait plus ; et l'espoir était perdu du record à détenir pour un allègement de navire échoué.

Quand la chaloupe s'éloigna de la coque penchée, Barry de la Glu jugea que, de son chef personnel, il avait assez puni Bichin. Il se représentait fort bien l'anxiété terrible où l'isolement de ce moment avait plongé son capitaine de pavillon. Quant au croiseur, il l'avait immédiatement considéré comme perdu; déjà le récit de Branter et les dernières nouvelles données par Bruc, l'avaient préparé à cette constatation; la responsabilité se limitait au commandant ; lui, l'amiral, avec des instructions de Frimeur, les instructions formelles du gouvernement pour la surveillance de la mission, avait jugé bon de s'établir quelques jours à Saïgon. Qui lui reprocherait la catastrophe? Et alors, l'événement étant liquidé par les louanges et les admirations multipliées autour de Bichin il gagnait, en définitive, à la perte du *Tolbiac*. La division des croiseurs, de constitution aléatoire, menait quand même son commandement jusqu'au printemps, jusqu'en fin d'avril, alors que seraient pourvus les autres postes vacants. Maintenant, au contraire, les choses changeaient: dans un mois, il pouvait se porter candidat au commandement de l'Atlantique-Nord; il devait l'obtenir. Sans doute, la mort de Roberzans jetait une mauvaise teinte sur la couleur probable des débats. Il suffisait d'y songer assez tôt pour que la blessure tragique se confondît avec l'ébranlement déjà constaté d'une santé ruinée, un froid, une secousse nerveuse, bref une conclusion que des excès trop connus auraient pu faire prévoir.

Ainsi raisonna intelligemment le contre-amiral Barry de la Glu quand il s'éloigna du croiseur le *Tolbiac*, où avait flotté son guidon l'avant-veille. Cependant, il résolut de ne point trop vite rassurer Bichin, il lui plut de jouer quelques heures encore avec les terreurs de cette brute inélégante qu'un hasard lui avait imposée comme chef de pavillon. Carlan transmit son ordre : « L'amiral revient à Saïgon, commandant. Faites embarquer tout le monde, après appel, dans les chalands, et ce soir l'amiral, à la direction du port, passera en revue état-major et équipage. Bonjour, commandant. » Bichin eut la force de se soulever : « Carlan, cria-t-il, demandez à l'amiral si M. Echanson devra

se présenter comme faisant encore partie de l'état-major. » Barry, sans s'adresser davantage au canot à vapeur, s'étonna : « Qu'est-ce qu'il dit donc, le commandant? » Bruc n'hésita point à réparer la stupide manœuvre de Bichin : « Le commandant, dit-il, amiral, veut jusqu'au bout faire les choses réglementairement, et comme, le jour où nous descendions la rivière, M. Echanson était en instance de permutation... — Mais encore? fit l'amiral. » Et tout à coup, il arrêta du geste d'autres explications de Bruc : « Ah! dit-il, je comprends : les feux! » Ribol et du Goust, eux, ne comprirent pas. Barry de la Glu fit répéter par Carlan : « L'amiral vous prie, commandant, de lui envoyer M. Echanson à l'arrivée là-bas. » Il parut qu'une insistance de Bichin appelait encore l'attention du chef d'état-major; la chaloupe filait. Carlan se transporta péniblement à l'avant et évasa son oreille vers Bichin. Alors l'amiral pinça un sourire où remuèrent ses favoris brossés de petit vieux bien propre : « Dites à Bichin, termina-t-il, qu'il viendra me parler à Saïgon avant que je reçoive Echanson. »

Le naufrage du *Tolbiac* n'émut guère la ville. On avait si peu vu le croiseur que son apparition et sa disparition marquèrent à peine autant que l'escale d'un transitaire quelconque. Les Russes ne comprirent pas très bien la discordance entre la grosseur de l'événement et la brièveté du temps; on n'eut ni désir ni loisir de les éclairer. La foule des exportés à smoking blanc causait de la chose moins que de la dugazon soufflée par un enseigne au lieutenant-gouverneur. Quant aux membres de la mission Marlet-Vouchand, ils se confièrent avec gaîté que la marine n'avait jamais de veine. Un retour en paquebot était pour leur plaire autrement que le séquestre d'un navire de guerre et la limitation de l'enthousiasme à l'arrivée.

Les courriers, à cette époque, ne descendaient pas du Japon, toutes places retenues ; le prochain était attendu pour le surlendemain, et fut exact. Barry de la Glu jugea le moment mal choisi pour disputer de l'embarquement des uns ou des autres avec Marlet. La mission se transporta donc entière dans les cabines du paquebot, officiers et soldats. Les deux tiers de l'équipage du *Tolbiac* furent de même destinés au dépôt de Toulon. Bourentie travailla quarante-huit heures à la confection de papiers indispensables. Restait à déterminer l'attribution des cabines

encore disponibles à l'état-major du *Tolbiac;* le paquebot ne pouvait absolument pas prendre tout le monde. D'ailleurs, il convenait de tenter quelques manœuvres supplémentaires, au cap Saint-Jacques, pour le sauvetage du navire; la qualité de ces efforts était jugée d'avance, mais leur quantité pèserait dans les futures balances. C'est ainsi que l'amiral, après sa conférence avec Bichin, publia la liste des gens qu'il expédiait. D'abord tous s'étonnèrent qu'Echanson n'y figurât point: pourquoi le retenir puisque ses démêlés avec les chefs, interrompus seulement par la catastrophe, l'avaient rendu insupportable? Et aussi son concours était moins que nécessaire. Ribol donna les explications à Vuillenac et, les écoutant, les plus intelligents admirèrent la prévoyance de Barry, sa sollicitude surtout pour l'avenir du chef de pavillon. Carlan, commandé, avait eu vite fait de retrouver dans son tiroir la demande de permutation de l'officier-mécanicien, laissée en souffrance. Au matin, le mécanicien-principal de la Défense mobile de Saïgon était prévenu que l'amiral ne s'opposait plus à ce qu'il remplaçât Echanson; Echanson, mandé, se voyait condamné au séjour dans la colonie alors que ses colères avaient voulu hâter un départ pour la France. Il cria haut; personne ne se soucia, pour la suite, de paraître l'avoir entendu. Quand sa rage fut au comble, du Goust l'appela près de l'amiral; et quand il sortit du salon de Barry, muselé, il sentit que, dans la marine, la voix du Seigneur était encore plus ferme que celle du Grand-Orient.

Mauveine nominalement, Noirné effectivement, furent mis à la tête du premier convoi. L'état toujours grave de Jacotot commandait son départ immédiat, et l'inutilité anodine de Risselon et Siren leur permit d'être désignés pour le paquebot. Les deux émissaires de l'amiral furent Bruc et Ribol: Bichin lui avait assez circonstancié la trouvaille de la balle en caoutchouc et vanté les capacités professionnelles de l'enseigne, pour que Barry fût certain d'envoyer, avec Bruc, le plus intelligent des meilleurs documents. Quant à l'aide de camp, il devait porter des lettres, à Toulon officiellement, à Paris officieusement, et s'entretenir avec le Préfet Maritime, suivant des instructions verbales assez claires. L'amiral avait renoncé à choisir Marie-Branter pour cette mission: le titre du gendre eût gêné les doutes de l'opinion. Au dernier moment, une cabine fut encore libre ; Bichin penchait en faveur de du Pré. L'amiral

refusa; la gazette fameuse du lieutenant de vaisseau aurait balancé les rapports de Bruc, là-bas. Ce fut Vuillenac qui partit. Lui seul déparait encore l'homogénéité de l'état-major restant, dont commencèrent, le soir même de l'appareillage du paquebot, les récitations orthodoxes sur les incidents des feux et la rupture des chaînes. Dans la journée, un industriel anglais avait bien proposé à Bichin de renflouer le *Tolbiac*, si on lui laissait le temps de chercher de puissantes pompes d'épuisement, qu'il savait à Hong-Kong. Mais l'amiral, prévenu, haussa les épaules; n'avait-il pas jugé lui-même de la situation de l'épave? « Et puis, dit-il nettement au capitaine de pavillon, puisque, mon cher, vous avez abandonné la partie en renvoyant la plus grande quantité de vos gens, je ne vous conseille pas de laisser penser qu'il restait quelque chose à faire. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La traversée du paquebot s'attriste de l'attitude à conserver devant les passagers étrangers.

Noirné conférencie à plusieurs reprises sur le sujet, et ceux que le cant inquiète peu, Vuillenac et Mauveine, ont une trop réelle mélancolie, dans l'ambiance de Jacotot, pour en feindre quelque autre. L'enseigne, presque déjà terrassé par sa fièvre, s'est trouvé pris de dysenterie; dès Colombo, le docteur du bord conçoit des inquiétudes, et ses bulletins sont de moins en moins rassurants. Pourtant, si ce n'était ce reste de la catastrophe, dans la quiétude du paquebot s'envoleraient les souvenirs du *Tolbiac*. L'oisiveté pleine, coupée de la splendeur des repas, sépare les officiers plus encore de la marine que de la terre. Etre à bord d'un navire, sans quart, sans exercice, leur apporte des heures plus nouvelles que l'escale la plus inattendue. La vaine attente de l'action afférente à des circonstances identiques, leur laisse un bonheur, renouvelé chaque jour, comme d'un exercice ennuyeux chaque fois décommandé. Noirné, lui-même, au bout d'une semaine, se lasse de vérifier la conduite des matelots sur l'avant et d'appeler trois fois par jour les gradés au rapport. La béatitude gonfle surtout Risselon et Siren; le thé de l'après-midi et celui du soir les trouve en appétit jusqu'au sortir des grands repas. Leurs autres moments s'égayent au piquet et au tric-trac. La nervosité de Bruc, cependant, le secoue encore dans le charme de la traversée, et plus d'une fois Vuillenac le sur-

prend avec l'*Annuaire*. L'enseigne, trop complice pour ne partager point, compte les rangs qu'il pourrait gagner par son inscription au prochain tableau. Et seulement le commencement de la soirée réunit les officiers du *Tolbiac*, isolés le jour, autour d'une table de whist.

Un soir, neuf heures, on joue dans le fumoir. Bruc entre, commande un grog, et dit : « Vous savez, il est claqué! » — C'est Jacotot qui vient de mourir. Et un moment, peureusement gêné par instinct, Vuillenac se demande, le moment après, très vite, s'il doit continuer la partie avec les officiers anglais : hésitation de respect humain, et seulement à leur égard, car l'attitude de Bruc le met à l'aise. Il continue. — Comme tous les soirs, on cesse de jouer à dix heures. Vers la fin du jeu, le lancine très, très lointaine, la pensée de la nuit dans sa chambre, toute proche de celle du mort. D'ailleurs, il ne sait pas bien quelle était la cabine de Jacotot. Cela ajoute à sa légère angoisse quand il remonte le couloir, sur lequel bâillent quelques portes. Il se couche; et voici l'obsédante idée d'en finir vite, le lendemain, avec cette nécessité de présence à l'immersion, nécessité à laquelle il ne peut se dérober, immersion pour laquelle il voudrait ne se créer aucun devoir. Il esquisse le lever inaccoutumé à six heures. Il songe qu'il n'aura son chocolat « qu'après. » Pourtant, par hasard, il croit qu'il lui sera égal de s'habiller d'une redingote, bien que déjà il soit sûr du négligé que garderont bien d'autres : c'est seulement une décision prise qui arrête le flottement de ses idées.

Sa nuit n'est pas bonne. Pas de cauchemar, pas de rêves se rapportant au mort ou à la mort. Mais une grosse lourdeur d'estomac qui l'éveille à plusieurs reprises. Cela arrive sans doute après boire; mais ce soir, il s'irrite de la coïncidence, et se défend de pouvoir penser spontanément que le voisinage lugubre l'influence. Puis le vent s'est levé, la mer paraît grosse, les mouvements du navire s'accentuent. De nouveau, l'idée « classique » s'offre à lui : la tristesse des choses s'est jointe à la tristesse du fait. Et aussi brutalement que tout à l'heure, il repousse le rapprochement, sachant qu'au cas de flots silencieux et plats, l'idée classique aurait aussi facilement allié le fait et les choses.

Le réveil est assez brusque, car il avait cru que l'insomnie se prolongerait jusqu'à l'aube, et il se trouve qu'il s'est rendormi. Aussitôt pensant, il sait qu'on l'a réveillé trop

tôt, sans récrimination du reste, car cela aussi il l'a « su » en s'endormant. Toujours la lourdeur d'estomac. Avant de s'habiller, il sort et marche vers l'avant; mais aux premiers pas, il se trouve face à face avec une bière. Alors un choc brusque ; et il rase les chambres comme on rase les murs, craintif. Le réflexe a été souverain, aucune préparation d'esprit ne lui fournissait l'équilibre, car il croyait être sûr que tous les morts en mer sont immergés dans un sac. De plus, tandis qu'il va, surtout quand il revient, une autre questionnante anxiété l'étreint : « La bière est-elle vide? ou bien ?... » Au salon, près du poêle, il trouve Mauveine ; celui-ci s'étonne : Vuillenac le renseigne. Et le voilà vraiment stupéfait et assombri, de la stupéfaction ordinaire aux vieilles gens qui, devant la mort, pensent pour la famille. Il ne savait rien; peut-être regrette-t-il de savoir, car il va se croire obligé de se vêtir un peu, pour se joindre à Vuillenac. Ses phrases poncives déplorent la « jeunesse fauchée dans sa fleur au moment où elle allait recevoir la récompense de son travail... » Surtout, la question de la terre qui n'aura pas le corps les occupe tous deux. Ils regrettent qu'on n'ait point laissé le malade à Port-Saïd. Quand survient un autre passager, un médecin, c'est un réquisitoire que l'on dresse contre le médecin du bord; Vuillenac laisse dire. L'homme parti, c'est à peine s'il glisse un mot en faveur de ce médecin du bord dont il a reçu hier les demi-confidences, accusant son collègue. La lourdeur d'estomac ne quitte pas l'enseigne. Il monte sur le pont, sur la passerelle même. On y grelotte. Le matin est livide; à hauteur du bastingage, des flocons épais et rares traversant la grisaille de l'eau. Mais droit devant, la blancheur de la neige précise, des deux côtés du détroit, la terre de Sicile et la terre d'Italie; et l'on dirait un morceau de faille bleu d'acier entre deux ourlets d'hermine.

Il redescend au salon. La porte des cabines qu'occupent les officiers anglais est ouverte; leur correction leur fera une loi, il n'en doute pas, d'assister au moment pénible, et il ne s'en étonne pas. Après une courte solitude, Mauveine rentre aussi. Puis ils sont trois, eux deux, et un gros médecin ridicule d'obésité. Comme ils sont nombreux, les médecins, à bord de ce paquebot! Mauveine parle de délais d'inhumation, du bonheur de ne pas se voir mourir, surtout à cause de la chose horrible que c'est, de s'en aller sans pouvoir faire une seule recommandation. Vuillnac

l'écoute davantage, et la dernière phrase le frappe; il essaiera de la creuser. — Puis on cause de la venue probable des parents de Jacotot à l'arrivée du bateau, et les trois officiers s'effraient par avance du spectacle gênant pour leurs sensibilités égoïstes. — Et le temps marche assez vite.

Sept heures, c'est le moment fixé. — Les cris d'une fillette semblent, un moment « classique », la lamentation des pleureuses. Il y aura un retard, pas grand cependant. Après avoir vu passer Noirné toujours en veston et chemise de nuit, Vuillenac « précède » Mauveine pour sortir : « parce que vous êtes un officier du carré, dit le vieux. » Sont réunis quelques passagers de 2e et de 3e classes, puis les soldats avec les gradés. Mais Vuillenac ne croit qu'une minute à l'apitoiement plus fort au bas de l'échelle sociale, figuré ici par les passagers des classes inférieures. Ils viennent par curiosité, n'ayant pas voyagé déjà, ou trop peu voyagé pour avoir été témoin de l'événement. Au contraire, les passagers de première sont blasés là-dessus.

Les préparatifs se font sans ordre, avec l'aide de matelots chaussés de bottes, semble-t-il, pour leur besogne de croque-mort. Voici un petit conciliabule entre les officiers et le second du bord : la mer est trop forte ; on immergera par la coupée des secondes.

Vraiment, quand on pose la bière à terre pour la lester et l'entourer du pavillon, l'émotion héréditaire remue l'enseigne. Tout le monde s'est découvert par avance, sauf trois personnes : d'abord le gros docteur absolument inconscient, puis l'infirmier trop occupé à des besognes, enfin un passager de troisième classe qui a replacé sa casquette de drap, quand il a vu le gros docteur rester couvert, et pour ne pas donner en respect au mort davantage qu'un passager de première. Le chemin, dans le couloir, jusqu'à la coupée des secondes, donne l'illusion sincère d'une route de cimetière. On se masse. — Les militaires sont en face de la porte, et derrière l'état-major, séparés de lui par des barreaux, sur la plate-forme de cale. On attend quelques instants sans trop savoir pourquoi... Puis Noirné se glisse entre les rangs. Il murmure un ordre, et la bière part, sans aucune autre émotion de la minute... Au retour, dans le couloir seulement, une petite crispation et Vuillenac a un peu froid au cœur...

Il aborde Noirné, lui dit sa crainte de trouver les parents

de l'enseigne à l'arrivée du paquebot. Le président le rassure. Il insiste; non, certainement, c'est Noirné lui-même qui a câblé. Vuillenac se sent fortement soulagé. Noirné le quitte en ajoutant : « Et j'en suis encore pour mes frais de dépêche : trois vingt-cinq, et deux vingt-cinq d'une autre part, en tout cinq cinquante... Car il est parti, en oubliant ses dettes de whist. »

# XIV

Débarqués du paquebot, les officiers du *Tolbiac* ne demeurèrent point à Marseille et se présentèrent le 12 janvier au Préfet Maritime. Marquestoun, après avoir entendu Ribol d'abord, se résolut à disperser le premier convoi dont il n'avait que faire avant l'arrivée de Barry. Quand l'équipage eut été conduit aux casernes, il accorda trente jours de permission à chaque membre de l'état-major. Noirné, en mission spéciale, se chargea d'apprendre aux parents de Jacotot la mort de l'enseigne ; quant à la fin de Roberzans, les journaux, sur télégramme de Saïgon, l'avaient publiée trois semaines auparavant. Le Préfet exigea seulement que tous les officiers pussent revenir à Toulon au premier signal ; le paquebot suivant ramènerait évidemment le reste des gens du *Tolbiac*, et le conseil de guerre se réunirait au plus tôt, c'est-à-dire à la mi-février. Après l'entrevue, Marquestoun retint Ribol et approuva qu'il partît le soir même pour Paris, selon un désir de l'amiral de la Glu. « Les temps sont durs, dit-il, à l'enseigne, et il me tarde d'avoir rempli ma carrière. Dans ce port où la tranquillité n'avait jamais été troublée, j'ai sur les bras une affaire des plus ennuyeuses. Et cela, au moment où nous perdons le *Tolbiac*, et où la presse réclame des débats sérieux! » L'aide de camp attendit un instant que Marquestoun lui détaillât l'affaire ennuyeuse. L'amiral n'y insista point : « Allez donc, mon jeune ami, lui dit-il ; voyez les personnes à qui vous adresse mon camarade Barry. Ah! vous êtes de la famille, vous, comme jadis votre respectable père. Comprenez que je traduise devant vous mes alarmes. »

Ribol déjeuna en compagnie de Vuillenac. « Vous m'accompagnez à Paris, vieux boulevardier? dit-il à son ami. — Point. — Tiens, et pourquoi? fit Ribol étonné, d'ordinaire, vous vous y précipitez pour une seule journée de liberté. — Quand j'en ai quitté, il y a quatre mois, je me suis juré de rester deux ans loin de Paris, en pleine marine. Le nau-

frage ne peut rien changer à ma décision. Et puis, il m'amuse de rester ici. — Encore une fois, pourquoi? — Peut-être pour voir. — Mais vous ne verrez pas M^lle^ de Charlis ; je sais déjà qu'elle est retournée là-bas. » Vuillenac hésita, puis calme : « Mais vous, Ribol, partez-vous le cœur content? » L'aide de camp se pencha vers son ami; sa voix tressautait de joie. Il murmura : « Ne me jugez pas. Je serai de retour ici après demain ; ma mission est brève. Et personne ne le saura, personne sauf elle. » Dans les yeux de Ribol, les larmes de bonheur perlèrent ; sa passion, exaspérée par l'exil passager, le sensibilisait comme une amante nerveuse. Vuillenac le regarda, sans le gêner, et répéta ses mots de psychologie favorite : « Le besoin de présence! »

Pour chasser l'attendrissement de la minute, Vuillenac ne chercha point d'adresse; très simplement, il demanda : « Pendant notre campagne, est-ce qu'il y a eu beaucoup d'événements à Toulon? — Je ne crois pas; l'amiral Marquestoun m'a fait allusion à une histoire ennuyeuse qu'il aurait sur les bras. Savez-vous? — Non. » Ils réfléchirent quelques minutes en vain; Vuillenac reprit : « S'il était moins libre d'esprit, je croirais qu'il s'agit de ses petites habitudes sur lesquelles on commence à jaser, et alors... — Oh! Vuillenac! interrompit Ribol indigné: pouvez-vous ajouter foi à toutes ces infamies? » L'enseigne regarda son ami bien en face : le sentiment de Ribol était trop sincère pour qu'il voulût le discuter. « Au fait, ce sont probablement des calomnies, accorda-t-il. Quoi de neuf encore? » Ribol chercha dans sa mémoire, remuée au hasard des rencontres de la matinée. Soudain il éclata de rire et raconta : « Vous avez assisté au mariage de Brun? mon cher, dit-il. Imaginez-vous que Dolorès sa femme, s'est trouvée malade trois jours durant, malade au point que... qu'elle était encore après trois jours... vous comprenez ? — Parfaitement. — Le quatrième jour, ordre à l'escadre d'appareiller. Brun se précipite à bord du *Hugues-Capet*, supplie Frimeur. Celui-ci, sans comprendre, lui répète les exigences du métier, la résignation nécessaire, et lui déclare qu'après tout, l'essentiel était fait. Brun, navré de mettre les points sur les *i*, confesse alors que l'essentiel reste encore à faire. Frimeur, bon prince, sourit. Et le signal suivant est bientôt hissé et interprété sur la rade : « L'escadre appareillera

à minuit; communication avec la terre interdite, sauf pour M. Brun ! » L'histoire détendit Vuillenac pour la première fois depuis la mort de Jacotot. Il s'esclaffait encore, à l'unisson de Ribol, lorsque survint Bruc.

« Hé ! hé ! mes chers camarades, je vois que Toulon vous a remis sur pied, et que les liesses mondaines vous feront oublier vite le malheureux *Tolbiac*. Pourtant, prenez garde, il y a de mauvais bruits dans l'air et la jolie consulesse elle-même... — Parlez-vous de Mme de Balori ? dit froidement Ribol. — De cette délicieuse créature, en vérité. » Vuillenac intervint à son tour : « Mon cher Bruc, ménagez vos termes ; nous ne sommes pas ici au carré. » Bruc ricana et, sans en être prié, s'assit devant les deux amis. Il changea de ton pour continuer : « Oh ! messieurs les chevaliers servants, j'avais cru pouvoir rire quand vous étiez en train de rire. Au fait donc! Le Préfet Maritime fait passer à tous les officiers résidant à Toulon une circulaire extra-confidentielle, par laquelle il les avertit d'avoir à fréquenter très prudemment le salon de Mme de Balori, cette dernière étant fortement soupçonnée d'espionnage. — Oh ! crièrent ensemble Vuillenac et Ribol. — Comme je vous le dis. Il est probable que notre honorable chef d'état-major, à son retour, sera très embêté de l'intimité grandie entre Mme Carlan et l'espionne. Adieu, chers camarades. » Ribol soupira : « Vous avez entendu ? demanda-t-il à Vuillenac. — Oui, c'est bien regrettable, mais cet extra-confidentiel ne nous empêchera pas de goûter avec plaisir le chocolat de la consulesse. — Je ne parle point de cela, reprit douloureusement Ribol ; j'ai peur pour... — Oui ! fit Vuillenac hâtivement. — J'ai peur simplement pour ces choses dans l'air, et dans l'air autour de quelqu'un qui est trop proche de la Balori. — Vous allez vite, en pensées, et puis en paroles : la Balori! peste comme vous la traitez déjà! » Ribol, absorbé, n'entendit pas. Il murmura encore : « Il y a du malheur dans l'air. — C'est cette histoire à laquelle Marquestoun a fait allusion devant vous. — Mais alors, il parlait à mon intention! s'exclama Ribol. » Vuillenac, inquiet malgré lui, déplora d'avoir augmenté le trouble de son ami.

Le *Petit Var*, crié à ce moment dans la rue, quand ils l'eurent acheté, remit les choses au point. Non pas, bien entendu, qu'il fût le moindrement question d'espionnage et du consul de Turquie. Mais un entrefilet, qui semblait

développer une nouvelle de la veille, renseignait les deux enseignes sur l'affaire ennuyeuse du Préfet Maritime. Une inspection inattendue et sérieuse venait de mettre au jour l'incurie dans l'arsenal, ce qui eût passé bien inaperçu ; mais, incident impossible à biffer, des prévarications, des vols véritables, se découvraient dans l'administration des bâtiments en réserve .

Les deux tiers des lecteurs maritimes du *Petit Var* haussèrent d'abord les épaules, disant : « Hé! nous le savions bien! » Ils savaient bien qu'un certain capitaine d'armes, terreur des supérieurs et des inférieurs, Calmaro, s'était, depuis des années, arrogé des droits régaliens sur tous les navires remis à la Réserve, pour un certain repos. Mais ce qu'ils ne savaient point, c'est que les malhonnêtetés journalières n'avaient pas profité qu'à ce Calmaro. Un capitaine de frégate, le commandant actuel de la Réserve, était compromis. Alors, vraie ou fausse. la rumeur courut aussitôt qu'il payait, lui, ce que la prescription couvrait pour les prédécesseurs. Les histoires de meubles, de glaces, de cuivres, emportés à des domiciles particuliers, renouvelèrent l'émotion des bifteacks soustraits jadis par le commandant Rüller. Car l'argent n'était point en cause. Et, pour cette raison peut-être, beaucoup d'indulgents discutèrent l'événement, plus au point de vue réformes à apporter que malversations à punir. N'était-ce point de bonne tradition de prélever sur l'arsenal une dîme de matériel, et les maîtres-chargés, en escadre, n'étaient-ils pas félicités par les officiers en second, lorsque, après une corvée dans le port, ils rapportaient d'excellent filin et un supplément de peinture ?

Cependant il déplaisait que ce chapardage, innocenté au bas de l'échelle, eût profité à un officier supérieur. Sa personnalité fut, tout balancé, peu mise en cause. *Le Petit Var*, malgré sa nuance rouge sang, ménageait la marine autant que les feuilles les plus opportunistes : avant les principes. le commerce local. Ainsi l'histoire ne s'étendit que par la hâte de savoir, et au même titre qu'un fait-divers de rixe ou d'accident. Comme l'affaire devait être rapidement étouffée, sans récriminations, chaque lecteur demandait seulement à la feuille d'être bien renseignée avant que l'incident intéressant eût rejoint les vieilles lunes. Quel conseil de guerre, d'ailleurs, aurait gravement pu connaître du motif soulevé ?

L'intéressé, le frégaton de la Réserve, pauvre diable chargé de famille et laissé depuis longtemps aux postes sédentaires, sans espoir de jamais commander avec gros frais de table, ne comprit malheureusement pas tout d'abord la futilité de son cas. Après avoir décidé de se suicider, il préférait supporter la honte en même temps que les charges de famille ; alors il voulut partager avec d'autres les responsabilités. Le Préfet Maritime, abandonnant tout espoir d'une balle heureuse, dut intervenir à la hâte, et rassurer le coupable sur des remords absurdes. Bref le bruit s'éteignit en trois jours: le frégaton de la Réserve y gagna une condition meilleure, compensation des embarras qu'il avait causés aux grands chefs : on l'expédia à la tête d'une Défense Mobile de colonies, poste auquel se rapportait une sérieuse indemnité de logement. Marquestoun souffla. Quand même, il murmurait : « Un port si tranquille ! Je n'ai plus que trois mois à l'habiter, et c'est maintenant que mes subordonnés font des bêtises. » Puis, après avoir vérifié la composition du futur conseil de guerre, devant lequel se justifierait la perte du *Tolbiac*, il rejoignit son ami, le vieux général Nopert. Le camarade avait fait savoir qu'il possédait d'excellents tuyaux, d'espèce très particulière.

Mme de Balori regarda passer l'amiral de Marquestoun. Elle savait par son amant, capitaine d'artillerie de marine, la proscription dont la frappait la circulaire extra-confidentielle du Préfet. Arrêtée au coin de la rue Courbet, en face de l'entrée principale de la Préfecture, elle rumina, dans sa folle colère de sud-américaine, des insultes immédiates, puisque le hasard la mettait si tôt sur le chemin de l'amiral. Mais d'autres soucis l'occupaient. L'absence du *Tolbiac*, partant de Ribol, n'avait guère avancé ses affaires auprès de la jolie Mme Carlan. Au reste, elle n'avait point parlé; comment faire partager son sentiment étrange à l'amie qui en ignorait jusqu'à la possibilité? Le retour de l'aide de camp rendait illusoire toute espérance, non pas même de réussir, mais de jalonner la route vers le but. « A moins, songea-t-elle... » et sans reculer devant sa pensée : « à moins de catastrophe. » Ribol, elle le pensait, ignorant le rendez-vous accordé la dernière nuit avant l'appareillage, Ribol n'avait pas encore possédé Mme Carlan. Il fallait se mettre entre eux, plus que jamais accabler son amie d'une tendre compagnie, exaspérer les défiances de

Mme Pillule. Car la mère de Mme Carlan veillait en cerbère à la garde de l'honneur du chef d'état-major. Ce n'est pas que la conduite de sa fille eût, en d'autres circonstances, inquiété sa morale ; parfois elle faisait ce rêve : son gendre promis aux plus belles destinées, déteignant sur elle en auréole, et sa fille, maîtresse d'un Préfet Maritime, régentant une ville où les affronts avaient été jadis bus au seau par sa famille. Aujourd'hui, les assiduités d'un misérable enseigne conduisaient Mme Carlan à trop d'imprudences. Et quelle chute pour les Pillule, si jamais se rompait le mariage qui seul leur avait donné pied dans le monde des Maritimes! Mme de Balori mûrit mieux encore l'alliance avec Mme Pillule, tout en parcourant la rue Courbet, car Ribol, revenu de Paris devait s'efforcer d'employer les nuits avant le retour de Carlan sur le second paquebot.

La rue s'enlisait dans l'ouate d'une humidité peu fréquente à Toulon. Les voiles épais de la consulesse lui servaient peu. D'ailleurs, montant et redescendant le même trottoir, elle ne paraissait désireuse que de signaler sa présence à quelqu'un. Et quelqu'un sortit qui la suivit avant de l'aborder aux terrains solitaires de la place, quelqu'un qui n'était point son amant, le capitaine d'artillerie... Quand, un instant plus tard, un couple de femmes frôla Vuillenac qui flânait sur le boulevard, l'enseigne reconnut l'une d'elles, l'intellectuelle Juliette, la belle fille de la Rotonde : « Tiens, songea-t-il tout haut, elle avait raison d'avouer l'autre soir que sa cérébralité la faisait curieuse de toute expérience! »

L'ennui de Vuillenac croissait avec les jours ; fidèle à son bizarre engagement de ne point courir à Paris, il dépensait lentement sa permission à Toulon. La compagnie de Ribol lui eût apporté la distraction préférée des causeries, l'effort loyal de se connaître entre eux pour oser connaître les autres. Mais l'aide de camp demeurait invisible. Il avait, au retour de sa mission rue Royale, griffonné quelques lignes à l'adresse de l'ami, et il y faisait entendre des difficultés continuelles à surmonter pour rejoindre l'adorée, une obligation de se cacher le jour pour simuler des absences, et il ajoutait, avec une candide indiscrétion, les grasses matinées employées à réparer les fatigues d'un amour exaspéré. La Rotonde, le soir, était vide. C'en était fait des bandes joyeuses de novembre ; finis les soupers

tumultueux à la sortie du Casino, et les expéditions organisées vers les ruelles mal famées. Vuillenac n'avait jamais participé à ces noces ; mais il se prenait à en regretter l'animation de passage. Il chercha des partenaires pour jouer au poker. Mais, hors le carré de joueurs toujours à la même table, les uns et les autres s'effaraient au prononcé seul du mot. La débauche timide et bourgeoise de la jeunesse dorée ne comprenait point le seul amusement où quelque intelligence et quelque combativité pussent se déployer. L'enseigne, dans ces tentatives malheureuses, ne gagna que la sournoise réputation de tripoteur; beaucoup s'imaginèrent qu'il avait besoin d'argent, et, à la fin de la première semaine depuis le retour, les camarades de la table où Vuillenac buvait s'empressaient, aux premiers mots de la conversation, de crier famine et misère. Surpris, il offrit sa bourse à maintes reprises. Alors les ricanements s'attachèrent davantage à sa toilette soignée, et on l'accusa, toujours discrètement, d'éclabousser les voisins avec sa fortune. Il ne lui resta bientôt d'autre distraction que de lire, dormir et attendre le second paquebot. Les filles se confinaient chez elles, ivres d'opium ; et aucune de celles entrevues n'avait valu sa curiosité.

Le retour du complément de l'état-major du *Tolbiac*, avec l'équipage gardé à Saïgon, fut beaucoup plus prompt que n'escomptaient la Préfecture et le Ministère. Un affrété les amena sur rade de Toulon seize jours après l'arrivée du premier convoi. Barry de la Glu, passé quarante-huit heures de simulacres autour de l'épave, avait jugé qu'il arriverait peut-être trop tard pour briguer le commandement de la division de l'Atlantique. Aussi, sacrifiant le confortable des courriers des Messageries, avait-il pris passage sur un navire d'ordinaire réservé aux transports de troupes, de cabines étroites et de cuisine déplorable. Du Pré maugréa vainement toute la durée de la traversée; du moins, il s'avisa que la nourriture bouleverserait son estomac, détraqué déjà par l'opium, et il commença de circonvenir Minçavoué pour que le docteur promît de lui faire obtenir un congé de convalescence. Quant au reste de l'état-major, serré autour de Bichin, il commençait de savoir, avec une étonnante précision, les méfaits de la balle en caoutchouc et les incidents de la nuit du naufrage.

Bichin ne quitta pas l'affrété avant d'avoir fait descendre

dans l'embarcation la précieuse caisse où se tassait la balle. Mais le premier canot qui parut autour du vapeur fut la propre baleinière du Préfet Maritime. Marquestoun n'y était point ; Mme Marie-Branter se carrait au fond, manœuvrant les cordons du gouvernail. L'encombrement des barques accourues, le passage traversier des mouches de Tamaris ou de la Seyne, le débouché subit d'une grosse chaloupe ou d'une vedette, rien ne l'intimidait. La tête de bilboquet suivait la secousse rythmée des avirons ; aucune brusquerie de geste ne nuisait à l'étalage de son sang-froid. Et, par moments, elle encourageait les hommes avec les traditionnelles expressions de match dont la rudesse ne l'effrayait point. Carlan, jovial, frappa sur l'épaule de Marie-Branter, qui, penché sur le couronnement de l'affrété, surveillait attendri, la tenue de sa femme : « Bé, cria-t-il, voilà une vraie fille d'amiral! Vous ne devez pas lui faire peur, hein? Branter, malgré tout ce que vous avez de plus qu'elle! » Le gendre de Marquestoun grimaça un sourire ; il n'avait pas pu s'habituer aux crudités du chef d'état-major. L'autre continua : « Je regrette, mille Dious! que votre épouse n'ait point rencontré la mienne pour la conduire ici. Je présume que Mme Carlan doit se languir de moi. — Certainement, certainement », fit Branter empressé, sans raillerie devant cette fatuité pittoresque en langage du terroir. Carlan ne le lâchait point; il finit par gronder, en gonflant ses bajoues monstrueuses : « Madame ma belle-mère me signalait, quand nous partîmes, qu'un godelureau rôdait autour de ma femme! Il ne faudrait pas qu'il se soit montré pendant que le *Tolbiac* naviguait dans ce foutu pays de Saïgon. »

Cependant, Ribol avait réalisé un plan de précautions. La veille, sans prévoir le moins du monde l'arrivée prématurée de Carlan, il avait décidé de renoncer au reste de sa permission et de servir en corvée dans le port. De cette façon, pensait-il, persuadé faussement des soupçons du chef d'état-major, sa présence à Toulon, avant le conseil de guerre, était commandée. Un congé, passé dans la ville, au lieu d'en jouir près de sa famille lointaine, eût éveillé des attentions, il se l'imaginait du moins. D'ailleurs, ce nouveau service lui prenait peu de ses loisirs, seulement une nuit sur douze à quinze. Le malheur voulut que sa nuit de garde coïncidât avec la première qui suivit le retour de l'état-major: les officiers sédentaires, attachés à la

surveillance du port, ne manquaient jamais d'attribuer aux camarades, leurs passagers collaborateurs, la corvée immédiate des vingt-quatre heures. De la sorte, ils gagnaient un repos supplémentaire. L'affrété s'amarra sur le coffre vers midi. Ribol avait écrit à Mme Carlan par le courrier de dix heures; malgré les prières de sa maîtresse, il lui fallait crier son désir loin d'elle, à chaque éloignement. Il prit son service de garde, joyeux ; le cuirassé en réserve, sur lequel il devait coucher, se trouvait échoué au bassin le plus éloigné de l'arsenal. Ainsi l'enseigne ignora la présence des gens du *Tolbiac* à bord de l'affrété.

Et les choses le trahirent aussi. Mme Carlan, n'ayant pas à croiser son amant dans la journée, rejoignit au commencement de l'après-midi Mme de Balori. La consulesse prit la femme du chef d'état-major dans sa voiture, bien serrée contre elle, et l'emmena en visite à Tamaris. Lorsque Mme Carlan monta chez elle, à la tombée de la nuit, pour y trouver son mari, celui-ci lisait la dernière lettre de Ribol. L'écriture de l'enseigne avait trop souvent rédigé les notes de l'état-major pour que le chef la méconnût. « Je vais, madame, vous conduire chez votre mère, tonitrua-t-il ; je verrai demain quelle conduite tenir envers une pécore qui voudrait faire cornard le commandant Carlan! » La nuit n'était pas trop longue pour réfléchir à la situation; la certitude seule des affres de sa belle-mère reposa quelque peu le capitaine de frégate. Deux fois, Mme Pillule se présenta à la porte de son gendre; il la harangua sans ouvrir, et elle s'en alla, persuadée que la folie de sa fille ruinait à jamais l'établissement maritime péniblement édifié. Des Russes étaient attendus sous peu, qu'elle allait recevoir avec éclat, et maintenant, en place de cette consécration sociale définitive, ce serait la risée de la ville et le retour aux bas-fonds! Plus de gendre, plus d'assiette. Mme de Balori, mandée par son amie, préserva du moins la maîtresse de Ribol des injures de sa famille. Elle soulagea avec sollicitude la veillée lugubre des Pillule, stupéfaite en soi d'un accident si prompt à écarter de son chemin passionné l'obstacle de l'amant.

Carlan s'inquiétait peu de son état nouveau, encore moins de la psychologie de sa femme. Il s'exaspéra seulement que la circonstance vînt chevaucher les délicates questions de la perte du *Tolbiac*. Jamais une idée de divorce ou de séparation discrète ne lui serait venue à l'esprit, mais au-

jourd'hui davantage il était indispensable de sauver la face. Sa femme, parbleu, il ne l'en retrouverait que plus soumise, l'orage passé, plus docile à l'aider de sa beauté pour la carrière. Mais il avait quand même fallu la chasser dignement, au moins une nuit : les fonctions de Ribol, auprès de Barry de la Glu, sous les ordres de Carlan, compliquaient les solutions du chef d'état-major, effrayé d'avoir à perdre par maladresse son poste de choix auprès de l'amiral, dans le nouveau commandement que celui-ci ne manquerait pas d'obtenir. Sa laideur fameuse le contraignait d'un autre côté à la justice d'Othello par une manifestation qui fît taire les rieurs. Autant son grotesque, étudié dans sa jovialité, l'avait poussé aux honneurs, grâce aux puissants qu'il amusait, autant un ridicule véritable, et le moins pardonné de tous, tuerait dans l'œuf ses visées plus hautes.

Le lendemain, une heure à peine après le réveil, Ribol s'étirait, las d'une nuit passée sans ôter ses vêtements, quand un matelot le prévint qu'un officier l'attendait sur le quai du bassin. L'enseigne avait lu déjà, dans le journal du matin, la liste des passagers débarqués de l'affrété. Il songea à quelqu'un de ses camarades du *Tolbiac*, sans insister pour deviner la surprise d'aucun d'eux. Il monta. Du pont, il reconnut Carlan, arrêté près d'un canon fiché en terre. Brusquement, il frissonna de comprendre la visite matinale, évoqua rapidement les larmes de M^me^ Carlan. Puis il s'engagea sur la passerelle. — Des poutres, des madriers en coin, des cordages, maintenaient le cuirassé ventru à sec sur la ligne des tains; ainsi de la coupée au terre-plein du bassin, il fallait descendre un chemin de bois. Au-dessous les formes du carénage béaient. Le marteau des ouvriers invisibles, sous la coque, frappait avec des sonorités enflées dans une profondeur d'abîme.

Ribol avait marché sans une hésitation ; il s'arrêta à deux pas du capitaine de frégate : « Je suis à vos ordres, commandant, dit-il en saluant. » Carlan, le bras fébrile, s'avança sur l'enseigne et celui-ci, qui s'effaçait respectueusement, dut demeurer immobile contre la bordure du bassin, face à son chef : « Mes ordres, gronda Carlan, sont que vous ne reparaissiez plus chez moi, et que vous vous arrangiez au plus tôt pour quitter cette ville. » Ribol eut froid au cœur : « Pardon, fit-il... — M'avez vous entendu, galopin? grinça Carlan. » L'injure grotesque raidit l'aide

de camp ; il demanda, la voix blanche : « Vous m'avez insulté, commandant, et j'en suis encore à ignorer les raisons de cette scène. — Nierez-vous ceci? fit Carlan en montrant la lettre. » Ribol ne broncha point : « Je vous fais mes grandes excuses, commandant, dit-il ; j'ai eu la folle audace, en effet, de déclarer à Mme Carlan mon amour insensé, mais elle n'y a jamais répondu. — Ah! ah! siffla le capitaine de vaisseau... Et c'est la seule fois où vous vous soyez adressé à elle? » L'enseigne hésita, pâli : « La seule fois, oui, commandant, dont je vous demande pardon, mais rien de Mme Carlan... — Alors vous partirez tout de suite? — Mais, mes fonctions, et puisqu'un seul moment d'aberration... — Vous mentez. » Carlan avait crié au hasard, dans la détente seulement de son exaspération de la nuit. Ribol leva sa main. Et dans sa rage, immédiatement tombée, le chef d'état-major vit devant lui le jeune homme, les yeux brillants, la tête haute, sans doute décidé à tout plutôt que de perdre une maîtresse adorée. Derrière, le cuirassé rapprochait ses formes contre le regard halluciné de Carlan. Il avança d'un pas brutal, plus près encore de son adversaire. Un cri d'épouvantable angoisse effara les bruits réguliers du bord et du travail. Ribol, en reculant pour mieux s'assurer devant la menace de Carlan, venait de buter contre la bordure de fer, et, à la renverse, tournoyait pour flaquer en bouillie sur le fond du bassin.

La réflexion de Carlan ne dura pas plus que la chute lamentable. Des matelots accouraient; il leur dit : « C'est affreux, descendez dans le bassin. L'officier causait avec moi; il a fait un faux pas; il est tombé, dépêchez-vous. Moi je préviendrai le Préfet Maritime et les camarades. »

Marquestoun, par la voix de l'officier de service, voulut faire attendre le commandant essoufflé. Il conférait, dès cette heure, avec le brillant Anatole Durémy, le tout puissant amiral maintenant retraité, mais quand même de passage à Toulon pour recueillir de ses créatures la commande habituelle de grades et décorations. L'aide de camp, effrayé de l'aspect de Carlan, prit sur lui de l'introduire dans le cabinet du Préfet.

L'amiral Marquestoun au reste, en présence du capitaine de frégate ne songea point à s'impatienter de l'intrusion. Carlan arrivait, les yeux injectés, la démarche brève, et la graisse de sa face tremblait, aussi convulsive que ses mains. Comme le préfet s'excusait auprès de Anatole Du-

rémy, qui n'avait d'ailleurs pas bougé : « Oh! mon cher amiral, fit ce dernier, je suis de la marine, et rien de ce qui touche à la marine!... — Que se passe-t-il, commandant? demanda Marquestoun à Carlan. » La présence de son aîné le gênait; il se sentit en la posture d'un Salomon qui passerait une colle. L'ancien aide de camp de l'Impératrice, curieux, s'était calé dans un fauteuil, à peu près invisible derrière le bureau. « Amiral, détailla Carlan, un nouveau malheur frappe le *Tolbiac*, du moins son état-major; l'enseigne Ribol, mon subordonné direct, avec lequel je m'entretenais tout à l'heure auprès du bassin Missiessy, a buté sur la bordure, et s'est fracassé la tête au fond de la forme. — Horrible! crièrent à la fois Marquestoun et Durémy. » Le capitaine de frégate se retourna à demi vers le fauteuil dissimulé, et il continua : « Outre mon désespoir de vous apprendre aussitôt cette catastrophe, une coïncidence regrettable de circonstances m'oblige, amiral, à vous renseigner sans retard. Des faits particuliers m'appelaient vers M. Ribol, lorsque je l'ai joint auprès de ce bassin, et c'est au milieu d'une discussion que... — En effet, commandant, interrompit Marquestoun, quelle étrange nécessité vous conduisait si matin dans le port? »

La netteté du récit de Carlan, en contraste absolu avec le désarroi accusé de ses attitudes, frappait le Préfet. Furieux, sans pouvoir protester, d'un incident qui agitait encore son administration, il s'apprêta à faire sentir sa colère au capitaine de frégate : « Pardonnez-moi, amiral, fit ce dernier, de réserver mes explications; mais, je vous en supplie, comprenez la coïncidence regrettable de cette discussion et du malheur... — Plaisantez-vous, commandant? M'avez-vous choisi, oui ou non, pour juge et pour conseil? Il me faut tout savoir, tout, entendez-vous? pour apprécier si cette futile histoire, qui vient encore bouleverser l'arsenal... — Oh ! amiral, se hâta de dire Carlan, futile histoire, la mort d'un officier! » Marquestoun se mordit les lèvres : « D'ailleurs, imposa-t-il, sa colère montant, il m'est revenu, mon cher, que M^me^ Carlan est l'amie intime de M^me^ de Balori. Je suis désolé de pénétrer dans votre intimité; mais je ne fais que vous communiquer verbalement une circulaire confidentielle dont vous eussiez pris connaissance aujourd'hui. Ces rapports doivent cesser, à cause de votre état et surtout de votre poste actuel,

Mme de Balori étant à peu près convaincue d'espionnage. — Amiral, déclara Carlan qui jugea inutile de continuer son tremblement, il ne s'agit point à présent de Mme Carlan. — En êtes-vous sur, commandant? » Une toux de Anatole Durémy souligna la malencontreuse interrogation. Carlan avait redressé la tête. Il fixa ses yeux méchants sur les yeux bovins du Préfet : « Est-on jamais sûr de l'honorabilité de personne, répondit-il lentement, même de celle d'un vice-amiral, commandant en chef? » Marquestoun, inquiet, baissa le ton: puis, très digne, il fit mine de s'approcher du cordon de sonnette : « Vous vous oubliez, commandant, vous insultez votre chef le plus direct, l'amiral Frimeur, et dans ce cas, je me vois forcé... » Le capitaine de frégate ricana : Marquestoun n'alla pas jusqu'à la sonnette : « Oh! amiral, prononça Carlan doucereux, ai-je prononcé le nom de quelqu'un? — Enfin, commandant, que voulez-vous? Cessons cet entretien, car... »

L'autre s'approcha, et dans un murmure, très net cependant : « Il m'est absolument égal que la fille de Frimeur, Lina, soit en flirt, ou plus, avec du Goust: mais dans le moment, il ne m'est pas indifférent que les habitudes du général Nopert dans certaine rue, en compagnie de son ami, le Pr... — Assez, monsieur! cria Marquestoun. » Anatole Durémy jugea utile de mieux paraître. Le commandant vous priait de l'appuyer pour un poste de choix, mon cher amiral? Il a raison: si je puis lui être utile, sa valeur m'est déjà connue. » Carlan se hérissa. Il affecta de détourner ses regards de Anatole Durémy, pour les garder sur le visage terrifié de Marquestoun. Sa rage revenait. Une haine de Triboulet jetant le masque le poussait à abuser de ses avantages, maintenant qu'il avait terrorisé le Préfet. Il reprit : « D'ailleurs, rien de nouveau sous le ciel, n'est-ce pas? On m'a conté qu'un ancien chef de l'escadre, choyé jadis aux Tuileries, revient à Toulon régulièrement dans une famille dont toutes les sœurs furent à leur tour ses amies, et où il en éclôt une dernière de quatorze ans. » Marquestoun s'était assis, toujours livide: rassemblant ses gestes, il simulait une patience léonine, tourné vers les injures de Carlan auquel il semblait dire : « Quand vous aurez fini? » Mais Anatole Durémy, sans souci des rangs, du lieu, de la circonstance, continuait avec calme l'entretien : « Vous avez, commandant, dit-il, maintenant une assez grande connaissance des affaires de femme pour savoir qu'elles sont abso-

lument différentes des autres... des autres histoires, surtout pour quelqu'un qui ne dépend plus de personne. » La sérénité de l'ancien chef rompit l'insolente assurance du capitaine de frégate: il se vit en mauvaise posture vis-à-vis du tout puissant roi de la marine. Durémy s'adressa à Marquestoun : « Dites donc au commandant que, s'il désire le poste, vacant dans un mois, d'attaché naval à Rome, nous le lui ferons obtenir avec plaisir. » Marquestoun branla solennellement la tête pour acquiescer. Carlan, confondu, balbutiait : « Quelle reconnaissance! amiral, amiral... il me suffisait de... — Oh! ceci, fit négligemment Durémy, c'est pour payer vos injures... Allons, bonne chance! Mme Carlan vous sera d'un précieux concours dans vos nouvelles fonctions. »

Le capitaine de frégate interrogea de l'œil le Préfet qui s'était levé, pour savoir s'il pouvait considérer le congé comme régulier. Puis il sortit à reculons, courbé. Anatole Durémy arrêta de verbeux commentaires que mâchait Marquestoun : « Combien je suis désolé, fit-il, de mon indiscrétion! Je m'en vais. Oui, je reviendrai... Allons, à bientôt; vous savez, j'ai aussi mes petites affaires. » Le sang-froid de Durémy faillit abattre Marquestoun autant que les révélations de Carlan. Il se prit la tête à deux mains pour réfléchir aux sous-entendus du vieux camarade : est-ce que tout le monde, maintenant, était donc renseigné sur les tuyaux partagés avec Nopert? Il tressaillit d'imaginer, revenu aux plus instantes préoccupations, l'écrasement de Ribol au fond du bassin, et grommela, avec une inconsciente ironie pour le sort révolu de l'enseigne : « Tout cela finira mal! »

Comme Carlan quittait la Préfecture, il se trouva face à face avec du Goust. Hâtif, il continua sa marche, mais le beau lieutenant de vaisseau le rattrapa, la bouche fleurie : « Commandant, commandant! une bonne nouvelle entre nous, je me marie. Pourrai-je vous demander de me servir de témoin? » Le chef d'état-major s'arrêta net : « Vous marier, vous? fit-il. » Du Goust se persuada d'une allusion habituelle à son excessive camaraderie avec la fille de Frimeur, camaraderie qui était la fable de l'escadre : « Dame! répondit-il, la mine jouffiue de fatuité, tout a une fin. » Carlan avait repris sa marche rapide; et l'autre, interloqué, le suivait : « Laissez-moi donc, fit brusquement le capitaine de frégate, Ribol est mort. »

La rapidité de ses courtes jambes le menait maintenant

au trot. Les retraités qu'il bouscula dans l'allée de la place d'Armes, écarquillés, se retournèrent pour voir plus longtemps cet officier supérieur, hors de la solennité ordinaire du grade, qui s'essoufflait sous des préoccupations évidemment de simple mortel : « On lui a fait tort, dit l'un d'eux. » Les autres gravement opinèrent. Cette expression traduisait leur manière de juger le moindre événement, et résumait leurs échanges de confidences amères, au soleil du matin, depuis l'heure de leur retraite. M'as-tu vu des bas rangs de la marine, ils évoquaient et creusaient les mystérieuses malveillances de jadis qui les empêchèrent de gagner de meilleurs destins. Et le peuple les nommait les « Monfaitort », fondant en ce terme bizarre le terminus de leurs phrases : « Ils m'ont fait tort. » Si l'on avait fait tort à Carlan, le dommage était largement réparé. Le poste d'attaché naval à Rome assurait la promotion au grade supérieur aussi vite qu'un autre embarquement, même d'état-major. Aux autres points de vue, l'avantage était merveilleux. Mais le capitaine de frégate décida habilement de laisser croître les terreurs de sa belle-mère et les souffrances de sa femme. Il se précipitait pour leur apporter l'énigme d'une attitude fatale, et, les gardant dans l'incertitude des événements, les précipiter à ses pieds avant la fin de la journée. Au travers des supplications de Mme Pillule, le soir, derrière sa porte refusée, il avait démêlé l'annonce du prochain convoi de Russes : il se frotta les mains à ce souvenir; l'épouvante d'un effondrement social, au moment de resplendir dans une gloire d'ingénieur ami et allié, déciderait les Pillule à payer cher la magnanimité du gendre. Ainsi un fort reliquat de dot, dont le versement avait été trop différé, faciliterait bientôt, grâce aux événements, le séjour des Carlan en Italie.

Mais quelqu'un sembla d'abord troubler sa fête. Quand il se présenta chez la belle-mère, où sa femme agonisait son amour, on n'ignorait plus qu'un accident avait frappé Ribol. Les renseignements d'abord étaient fort incomplets; le père Pillule, bonne tête de cocu perpétuel, peu fait pour de charitables concours, s'était énergiquement refusé à s'informer mieux. A son bureau, comme tous les matins, il attendait philosophiquement les résultats des décisions de son gendre. C'était Mme de Balori qui, sur la supplication de son amie avait guetté le capitaine de frégate quand il sortit à l'aube de chez lui. Elle avait vérifié qu'il

entrait dans l'arsenal et, très intéressée elle-même à la conclusion de la crise, avait eu la patience d'attendre qu'il reparût. Son attitude présagea à la consulesse des résultats extraordinaires. Elle s'en étonna; la conduite de Carlan, dans son rôle de mari trompé, lui paraissait peu portée à se guinder jusqu'à un appareil tragique. Cependant elle ne douta plus d'un duel, immédiatement conçu et réalisé, lorsqu'un homme, expédié du cuirassé où Ribol avait passé la nuit, lui apprit en courant que l'enseigne râlait, s'il n'était déjà mort.

Ainsi Carlan trouva les trois femmes terrifiées dans la chambre de Mme Pillule : « Ayez pitié de nous, mon gendre, hurla la belle-mère, ayez pitié de nous! — Ne me tuez pas, j'ai peur ; pardon ! sanglota Mme Carlan. » Et Mme de Balori, dans un torrent de larmes, qu'attiraient les pleurs des deux autres, joignit ses mains sous les bajoues de Carlan : « Oh! commandant, hulula-t-elle, laissez-moi vous supplier au nom de ces pauvres femmes. Maintenant que votre honneur est satisfait, puisque vous avez par ce duel châtié l'insolent, songez à pardonner ici. » Mme Pillule cria plus fort, furieuse de l'imprudent aveu de la consulesse : « Ma fille n'a rien fait... elle est pure, je le jure. » Mme Carlan se roula par terre, puis s'accrocha aux pieds de son mari, et, tandis que Mme de Balori recommençait sa lamentation, elle essayait lâchement de se faire entendre : « Tu t'es battu!... heureusement tu n'es pas blessé... Je suis bien heureuse... pardonne-moi! » Carlan, hébété, serrait la consulesse sur son ventre agité, les trois femmes recommençaient de parler ensemble. Alors, le chef d'état-major renonça à ses projets d'effrois à prolonger. Le mot de duel l'avait stupéfié, mais il comprit vite la superbe attitude nouvelle en laquelle l'erreur de la consulesse le montait. Il y réfléchissait, lorsque les cris unis des femmes se reprirent à ébranler l'étage. A tout prix, il fallait arrêter ce débordement de remords; sinon, alors que toutes indiscrétions au dehors se trouvaient prévenues, le scandale allait naître des intéressés eux-mêmes. Il agita ses bras, força sa voix au milieu des autres. Et il répétait : « Bon poste... moi, bon poste... attaché à Rome... avancement... nous avoir bon poste. » Ce parler nègre se perdit longtemps encore dans le désespoir des trois femmes. Enfin, il ne s'éleva plus dans la chambre qu'une plainte continue et basse, coupée de hoquets. Carlan put

commenter son changement de situation sans en expliquer l'origine et la soudaineté. Du coup, Mme Pilulle tomba dans ses bras; la largeur de la poitrine du commandant pouvait heureusement hospitaliser à la fois sa belle-mère et la consulesse; celle-ci n'y demeura plus longtemps : elle entrevit tout à coup que l'éloignement de Mme Carlan anéantissait les projets de son extraordinaire passion, et aussitôt, les yeux secs, elle ricana devant Carlan, ahuri, et lui siffla au nez : « Stupide cocu! » La porte claqua derrière elle. Les étreintes de Mme Pillule atténuèrent le bruit et la valeur de cette sortie. Mme Carlan, toujours par terre, considérait timidement le héros : elle murmura, sans flatterie cette fois, dans sa seule sincérité : « Tu t'es battu, oh! que c'est bien! » A cette heure, on transportait à l'hôpital maritime le corps de Ribol.

Vuillenac, levé plus tôt qu'à l'ordinaire de son oisiveté ennuyée, avait accepté de suivre à bicyclette le duc de Frontin. C'était la grosse occupation du lieutenant de vaisseau, sorti de son zèle fanatique dans la monotonie du devoir à bord. La conscience de la valeur de son sang, non point sa morgue, le faisait ignorant des gens de Toulon, ceux semblables aux Pillule, ou ceux tels que les Caro d'Uytézi. Aussi, quand Vuillenac, dans la discussion de l'itinéraire, lui eut confié son dessein de revenir, après le déjeuner pris dans un coin de la côte, pour visiter au jour de Mme Ruyroé à Tamaris, le duc s'étonna un peu : « Allez-vous donc dans le monde d'ici? interrogea-t-il contre sa coutume. — Oui, répondit l'enseigne, mon intention est de m'y distraire ; la promenade me pousse à la succursale du faubourg Saint-Vauban. » Frontin, enfourchant sa machine, conclut avec un effort de bienveillance : « On m'a conté, en effet, que certaines personnes, peut-être à ces endroits, oublient volontiers leur nom quand il s'agit de distraire des hôtes... Partons-nous? » Sur le haut boulevard, les bicyclettes séparèrent la bande des Curard : « Quel est donc, demanda Vuillenac, ce vieillard qui porte beau au milieu d'elles?... Voyez, il guide paternellement la plus jeune. — Elle a des cheveux superbes, fit le duc, et ses nattes jurent avec les formes de son buste... Ce vieillard, dites-vous? Eh! c'est l'amiral Anatole Durémy Bah! s'exclama Vuillenac; est-il leur parent? » Frontin souleva une main de son guidon pour un geste évasif, et tous deux pédalèrent de nouveau. Ils étaient loin, quand une

rumeur de l'accident du bassin Missiessy s'essora de l'arsenal sur la ville.

Quand l'enseigne fut introduit dans le salon de la villa, à Tamaris, après s'être informé de Mme Ruyroë, il s'étonna de n'arriver point au milieu d'une foule empressée. Les explications de la maîtresse de maison complétèrent sa déception, et il déplora d'avoir abandonné Frontin sur la route. « Je suis bien heureuse de vous voir, monsieur, disait Mme Ruyroë, bien que je ne reçoive point le troisième jeudi du mois. — Ah! madame, que d'excuses... — Non, non. Je vous répète que votre visite, cher monsieur, me charme; et d'ailleurs, j'attends par le bateau de tout de suite ma bonne amie, Mme Marie-Branter. Elle vous consolera de votre tête-à-tête. » Vuillenac protesta le plus galamment du monde, mais la curiosité de l'être de sa partenaire s'était trouvée assez rassasiée dès le bal de la Préfecture, en novembre. La vue de l'*Annuaire* relié, sur la table à thé, acheva de figer la bonne grâce du jeune homme.

Pourtant Mme Ruyroë n'était point sotte. Il parut à Vuillenac que ses phrases n'étaient pas plus banales que celles du stock ordinaire, et qu'une note assez juste sur Toulon se précisait dans ses jugements. Mais sa voix l'intéressa moins d'abord, mal écoutée, que l'attitude entière et l'animation variée de la face. Alors, il prêta mieux son attention au discours ; dans chaque détail d'intimité, dans chaque aperçu ouvert sur le présent et le passé de cette vie obstinée, il lut l'anormal. Pour s'être identifiée aux conceptions de son brillant mari, Mme Ruyroë n'était plus qu'un individu dans la première classe de l'espèce maritime. Autant les nécessités d'errant, en chasse de l'avancement, avaient jeté plus que tout autre le commandant Ruyroë à la discontinuité de l'être, autant l'intérêt de sa femme à ses réussites la rendaient indifférente à la trame défilée de jours heureux. Après des douzaines d'autres, la maison était de louage et tout son nécessaire : les enfants hâtivement absorbaient au hasard des cinq ports les saines traditions des bons Pères, un mois à Brest, un an à Toulon, peut-être un jour ailleurs ; et le seul home n'était jamais que le navire où se déployait l'activité du chef de famille, actuellement une frégate-école, aux Antilles aujourd'hui, demain, dans le Levant. L'anormalité éclata mieux pour Vuillenac lorsqu'il se reprit à détailler l'apparence de Mme Ruyroë, devant laquelle une vague inquiétude le sai-

sissait tout à l'heure. Ces yeux de fièvre, ces froissements de jambes, ces saillies d'angles sous une peau cependant fraîche, cette lèvre mâchurée, soulignaient le plus gros des sacrifices offerts par la future amirale à l'avenir de son mari. Et Vuillenac ne douta point, unissant les souvenirs d'autres quasi-veuves maritimes, que celle-ci, plus que les autres loin de l'époux, revenait avec une monstrueuse résignation à ses habitudes de jeune fille, les meilleures comme les plus déplorables.

Le bateau siffla sous les fenêtres : quelques pas séparaient le débarcadère du perron. Vuillenac se réjouit; la conversation pouvait espérer une autre variété que celle des interjections étrangères à sa pensée, curieusement occupée. Mme Marie-Branter parut ; les deux amies s'embrassèrent : « Allons, fit Mme Ruyroë, éventrez le sac aux nouvelles. — Du Goust se marie... Mais M. Vuillenac a dû vous l'apprendre. — Je l'ignorais, madame! » Mme Ruyroë s'impatienta : « Oh! ces jeunes officiers! Je les accuse de se moquer de nous. Ce pauvre Loti posait pour n'avoir rien lu; eux feignent de ne rien écouter. » L'enseigne ne songea point à excuser Loti. « Il y a plus triste, continua Mme Branter; ce malheureux M. Ribol est tombé dans le bassin Missiessy et on vient de le transporter en bien mauvais état à l'hôpital maritime. » Elle n'avait pas achevé que Vuillenac se trouvait debout : « Mon Dieu! fit-il, la voix tremblante. » Mme Ruyroë fit la moue; l'incorrection du jeune homme lui changea une bonne impression reçue de lui. « Madame, suppliait Vuillenac, êtes-vous bien sûre de l'événement? comment ne l'ai-je point su? » Mme Branter donna quelques détails avec bonté ; l'accident, elle l'avait appris un moment avant de venir au bateau de Tamaris : son père, le Préfet Maritime, en était au désespoir et l'avait mandé à son gendre. Mme Ruyroë tapotait son genou : « Pauvre malheureux! fit-elle le ton calme... A propos, ma belle, comment va la petite Mme Carlan? » Mme Branter ne s'étonna point que ce nom eût surgi après celui de Ribol. Le départ de Vuillenac, qui, bouleversé, prenait congé maladroitement, l'empêcha un moment de renseigner son amie. Puis elle continua : « On dit que la petite Carlan va nous quitter bientôt... »

Mme Carlan, Ribol, les syllabes de ces mots se disloquaient ou s'enflaient en heurtant le doute de Vuillenac. Comment une aventure aussi quelconque et aussi prévue

dans son cours et sa conclusion, avait-elle pu se résoudre en une tragédie? Car l'enseigne accepta aussitôt, pour la retenir à jamais, l'évidence d'un duel déguisé en catastrophe. Sa logique faiblissait, sa psychologie tournoyait, en défaut, sans perchoir. Et le bateau le ramenait vers la vieille darse, dans une après-midi de fin janvier, où la chaleur extraordinaire du soleil intermittent persuadait, au plein air, de l'intimité d'une chambre avec un poële, fenêtres ouvertes. Il évoqua les souvenirs très rares d'adultères maritimes. Le document manquait. L'absence des maris, ridiculement confiants en des morales souveraines ou des physiologies d'exception, ne leur laissait que ce ridicule ; dans tous les ports, la crainte de l'enfant sans père légal assagissait les femmes, abandonnées en plein désir, et le départ pour longtemps amenait ce résultat paradoxal d'une plus nombreuse fidélité. Que les compensations en fussent souvent d'un vice étrange, cela n'apportait aucune lézarde à la muraille sociale. En tous cas, les quelques exemples de flagrant délit se perdaient dans les allées et venues entre le Nord et le Midi: il suffisait de persuader le mari d'une illusion optique à laquelle il se raccrochait volontiers, et les produits croissaient aussi choyés, sans bousculade, mieux remplis peut-être de leur hérédité maritime par un double courant.

Alors quelle folie avait lancé Carlan sur Ribol? Pourquoi, soudain, avait-il risqué sa carrière de chef dans une colère d'homme? Carlan avoir vu rouge, Carlan sanglant comme un Othello! l'inadmissible conception à la pensée de Vuillenac! Du moins, il s'inquiéterait aussitôt de la malechance de Ribol! La blessure de l'ami devait être légère, comme celles qui d'ordinaire saignent au bout de ces épées de duel. L'enseigne ramena sa tendresse sur la figure imaginée de l'aide de camp et il attendit, lointainement remué, que son évocation ceignît au front grave de Ribol l'auréole des ouvriers d'amour.

Le bateau passait entre les cuirassés de l'escadre. Au balcon d'arrière du navire amiral, Vuillenac aperçut Frimeur et se plut à le croire absorbé dans ses mécomptes du *Tolbiac*. La disparition de Roberzans ne devait guère arrêter le chef ; à lui, Vuillenac, elle avait causé l'effroyable corvée du tête-à-tête avec ce cadavre indifférent. Combien la fin de Jacotot l'aurait davantage ému si les mauvaises dispositions qu'encore il aurait précisées comme de la

veille, son annonce lugubre dans une béatitude du paquebot, tout ce mal à-propos n'avaient point fait de l'événement un moment à secouer de la mémoire! Puis, la rêverie de Vuillenac brouilla des images de mort et de duel : au fait ne mourait-on pas quelquefois, oh! si rarement, en duel? Il remua ses jambes pour chasser un vagabondage d'âme. Certes, dans les cas d'exception, il devait faire froid à la peau de ramener un corps troué à de chers ignorants... Les passagers, autour de Vuillenac, s'extasiaient davantage sur la beauté du jour. A leur quotidienne conversation pauvre, le temps donnait le meilleur aliment et cet après-midi, chaud en plein hiver, permettait quelque envolée de pronostics, une candide fierté de subir ce bien inéluctable, une abondance croissante de questions sur les maladies de la saison. Vuillenac s'énerva de les entendre parler, vigoureux et stupides, comme si les heures étaient miraculeusement accordées à leurs êtres cacochymes. Ensuite il s'arrêta de penser à nouveau à la blessure de Ribol frappé par le hasard ridicule.

Quand il s'informa à l'hôpital maritime, il sut que son ami était mort depuis le matin. Un ordre avait pressé la mise en bière pour éviter, disait-on, à la famille qui accourait enlever son enfant, l'affreux spectacle de la tête ecrasée. Vuillenac, dans la cour aux relents d'iodoforme, pleura. Il ne put songer que la précaution lui évitait le frisson dont il s'était connu peureux, sur les flots charmants, sous la lumière d'un soleil à sa nouvelle course.

D'ailleurs, il lui parut un devoir de vérifier si les télégrammes avaient été adressés à chacun des officiers du *Tolbiac* hors de Toulon, ou si quelqu'un avait prévenu les autres, en ville, de la mort du camarade. Minçavoué l'avait devancé dans cette tâche. Par hasard, il s'était trouvé à l'hôpital lorsqu'on rapporta Ribol de l'arsenal. Vuillenac apprit de lui que, seuls, Merseau et du Pré, restés introuvables, ignoraient encore le malheur. « Je les chercherai; fit l'enseigne. — Oui, mon bon ami, appuya le docteur qui lui secouait les mains en chevrotant; trouvez-les; je suis bien occupé ce soir... Vous comprenez que je ne reste pas inactif en attendant cette réunion du conseil de guerre; je fais un peu de clientèle civile, et voici l'heure de ma consultation. » Vuillenac accompagna machinalement le docteur. Il lut entre ses mains la dépêche de Barry de la Glu. L'amiral télégraphiait de Paris : « Associé à votre dou-

leur. J'avertis du Goust me représenter, unisson dans nouveau malheur. » Minçavoué commenta les mots; sans doute, l'amiral avait trop le souci actuel de briguer un commandement dans l'Atlantique; il déplorait de ne pouvoir quitter Paris, mais son émotion, à n'en pas douter, crevait le papier. Vuillenac abandonna le docteur devant sa porte; sur un battant, une plaque de cuivre, reluisante, neuve, portait : « Docteur Minçavoué, médecin exotique. »

La soirée entière, l'ami de Ribol battit les rues : une dizaine de fois, il sonna en vain aux portes de du Pré et de Merseau. Enfin il se décida à suivre les pistes du noctambulisme connu. Précisément, les deux camarades, ce soir-là, avaient décidé de ne pas fumer l'opium. Et ce fut au «Flamboyant» que Vuillenac découvrit du Pré; à moitié ivre, au piano, il faisait danser les filles de la maison. Quand l'enseigne lui eut dit à voix basse la cause de sa venue, du Pré ferma violemment l'instrument et s'allongea larmoyant sur le canapé. Il fallut que Vuillenac intéressât les filles au malheur de la journée ; et leurs bonnes âmes se fondirent avec l'apitoiement du petit lieutenant de vaisseau. « Il était si gentil, dit l'une. — Bien gentil, appuya une autre ; mais il ne venait plus souvent. — On m'a dit qu'il couchait avec une femme du monde, assura la troisième. » Enfin une quatrième, celle-là titubant, brailla : « Oh! le pauvre petit ; il montait toujours avec moi. » La patronne tira Vuillenac à part pour lui demander l'heure des funérailles auxquelles elle ne voulait point manquer d'assister.

Enfin l'enseigne put se remettre en quête de Merseau. La dernière démarche le dégoûtait, de chercher Merseau dans des fanges beaucoup plus ignobles. Il erra, vit fermer les cafés l'un après l'autre. Le corps de Ribol devait quitter Toulon dans un fourgon du train de neuf heures. A l'aube, Merseau apparut dans la brasserie Roësy où Vuillenac somnolait devant des sandwiches. Le Salis de l'endroit, lui aussi, s'apprêta à prendre sa part de la perte éprouvée par les officiers du *Tolbiac*. Mais Vuillenac, le laissant en face de l'autre enseigne, n'attendit point ses condoléances. Il se hâta, le cœur lamentable, d'aller dormir deux heures.

L'escadre, à la veille du départ pour le carnaval de Nice et le bal annuel de Villefranche, ne s'intéressa guère à la mort de Ribol, apprise par les journaux du lendemain.

D'ailleurs, le *Tolbiac* n'a fait défrayé des conversations qu'aux télégrammes qui d'abord annoncèrent sa perte.

Parti aux premiers jours du commandement de Frimeur, éloigné de la Méditerranée d'hiver, il ne pouvait apparaître aux anciens camarades de mouillage, que sous les apparences d'un navire en campagne, c'est-à-dire aussi indifférent que les cyclones relatés en trois lignes aux dernières dépêches du *Marseillais*. L'amiral, seul, s'emporta contre la fatalité acharnée sur les restes du malheureux croiseur. Il jeta sa casquette à terre et la piétina, suivant l'exemple légendaire de Jervis. Certes, aucune responsabilité ne lui demeurait de la catastrophe, et désormais l'état-major ressortait de la juridiction constituée par le Préfet Maritime. Mais un mot de Marquestoun, en réponse à des paperasses de la procédure, lui sous-entendait un rapport entre la fin de Ribol et l'envoi du commandant Carlan au poste d'attaché naval à Rome. Or, Frimeur, plus juponnier que jamais, n'avait point, dans ses loisirs de tacticien profond, abandonné la pensée d'avoir la jolie Mme Carlan. Pendant l'absence du *Tolbiac*, il l'avait maintes fois priée, à déjeuner au *Hugues-Capet*, lorsqu'elle pouvait accompagner ses parents Pillule en l'honneur de Russes quelconques. La brusque décision, suivant l'accord avec le ministère, ruinait autant ses espoirs que ceux, plus étranges, de la consulesse de Turquie. Après réflexion, le vice-amiral s'appliqua à maintenir le plus longtemps Carlan à Toulon; par malheur, la date du conseil de guerre était à peu près décidée depuis le retour de Barry de la Glu. Frimeur correspondit, et encore, avec le Préfet Maritime; il prétexta son désir de suivre les débats après le bal de Villefranche. Bref, la date du 20 février fut communiquée à l'état-major du *Tolbiac*. Le grand homme ne perdit pas une minute : aussitôt que les deux torpilleurs russes, annoncés depuis des semaines, furent amarrés, il dépêcha ses invitations aux Pillule et aux Carlan. Il savait que le chef d'état-major de Barry n'aurait pas refusé un déjeuner du commandant de l'escadre, le jour des funérailles du plus cher des siens. Une sauterie improvisée préparerait Mme Carlan à s'excuser de danser au bal de Villefranche, si elle avait jamais eu la moindre idée de consacrer une mélancolie mystérieuse à la mémoire de son trop jeune amant.

Et c'est ainsi qu'une semaine après la disparition de Ribol, le canot de Frimeur amena au *Hugues-Capet* une sélection d'invités pour un déjeuner fin. Mais le plan de l'amiral faillit échouer extraordinairement. On était à peine

à table ; le maître avait déjà lancé aux respectueuses attentions le mot de Villefranche, et le rappel des bals passés, lors de ce même carnaval de Nice, emplissait de mots confus les bouches gourmandes de hors-d'œuvre. Carlan attacha avec insistance le nom de du Goust, le bel aide de camp, aux cordialités mondaines de la Riviera : « Enfin, conclut-il, il a réussi, et sur cette Riviera il décroche une belle timbale. — Un peu trop sonnante peut-être, risqua quelqu'un. — En tous cas, M. du Goust se soucie pas mal du passé de sa femme, et... — On dit qu'elle a quelque peu rôti le balai. — Parbleu! vous êtes bon; Céline, qui ne l'a connue ? — Bref, termina Carlan, sans se déconcerter des interruptions, il a peur qu'après le conseil de guerre nous ne restions pas pour juger de son luxe, et chez sa fiancée il invite des camarades. L'un d'eux dînait hier; on cherchait depuis un moment la pince à asperges; du Goust, impatienté, s'écrie : « Mais, ma chère, où est donc cette pince? Nous en avons au moins une douzaine dans la maison. »

Le râclement d'une chaise brusquement repoussée arrêta les rires. La fille de Frimeur, Lina, interrogeait à haute voix son voisin : « Du Goust se marie? — Voyons, Lina, fit l'amiral, qu'y a-t-il là-dedans...? — Il y a que c'est une sale bête et que je saurai l'en empêcher. » Les convives piquèrent le nez dans leur assiette. Lina s'était levée. Mme Pillule se crut autorisée à la retenir discrètement. Mais la belle fille frappa sur la main de la vieille : « Laissez-moi donc, vous! Retournez aux tonneaux dont vous êtes sortie. J'en ai assez de votre Gotha local. » La belle-mère de Carlan se redressa furieuse; aucune diplomatie ne semblait plus l'arrêter. L'amiral n'avait pas encore eu le temps de comprendre tous ces coups de foudre anti-protocolaires, que Mme Carlan s'accrochait à sa mère. Le mari cria à Frimeur : « Ne vous dérangez pas, amiral, mademoiselle votre fille s'est trouvée indisposée ; ma belle-mère l'aide à sortir. » Cependant Mme Pillule toisait encore Lina, sortie en bousculade, et prenait son voisin à témoin de son droit à quitter la place. Ce gonflement de tumulte creva comme une bulle sous le regard de Frimeur. Mme Pillule s'en alla pour avoir été vue debout, mais avec un sourire et l'échine pliée d'excuses. Comme Carlan l'escortait, elle repoussa Mme Carlan qui suivait. Elle la pinça jusqu'au sang, et lui désignant l'amiral : « Mais reste donc, idiote! murmura-t-elle. » Et la maîtresse de Ribol resta.

## XV

Les billets de faire part lancés par du Goust se trouvèrent ainsi rédigés : « Monsieur Albert du Goust a le plaisir de vous annoncer son mariage, qui sera célébré le 17 mars, avec Mademoiselle Céline Verdun-Moïse (enfant de Marie) » Ces mots, entre parenthèses, prévenaient les gens mal avertis contre une regrettable erreur: d'ailleurs, on les ajouta à la main, et Forney, qui s'était répandu en blasphèmes à la lecture du nom de la fiancée, se persuada que son bristol particulier n'était surchargé que par une aimable intention de son ancien camarade du *Tolbiac*. De la sorte, le vocable de Moïse se noya dans l'auréole militaire du bel aide de camp. Quant aux autres particularités de l'invitation, il apparut qu'une couronne emmêlée aux initiales des époux permettait malaisément de se fixer sur le futur titre de Céline. Des gens s'inquiétèrent des parents du lieutenant de vaisseau, sûrs qu'ils devaient exister quelque part. Mais les prochains parasites du ménage chassèrent la curiosité, comme une calomnie inévitablement attachée au bonheur uni des armes et de la richesse.

La plus redoutée des gazettes se désintéressait de ce reportage. Du Pré était déjà parti en convalescence. Les cajoleries auprès de Minçavoué lui avaient bien réussi, sans favoriser son pauvre sort. C'est réellement malade et crachant un poumon que la commission de santé venait de l'expédier vers un sanatorium. Le petit lieutenant de vaisseau affecta de subir avec résignation un cycle de ce qu'il appelait son évolution habituelle, six mois d'embarquement, trois mois de traitement et trois mois de repos. Cependant, à travers l'opium, il se sentait touché au plus profond. Son naturel égoïsme se renforça en quelques jours du farouche égoïsme des poitrinaires, et il jeta à la porte de chez lui Leduc de Noirné, venu le visiter, parce

que le président déclarait indispensable sa présence au conseil de guerre.

Le chef de l'ancien carré du *Tolbiac* n'avait pas mal employé ses loisirs forcés. Il publia dans la *Revue Maritime* du commencement de février un travail d'une centaine de pages. Il y exposait une nouvelle invention, au bas mot la vingtième des siennes, cette fois un avertisseur automatique de voie d'eau. D'ailleurs, ils étaient nombreux les officiers de vaisseau qui, chaque semaine, apportaient au bureau du ministère ou aux états-majors en escadre de sensationnelles découvertes, au demeurant répétant avec enfantillage tous les appareils en service. Les frégatons et les capitaines de vaisseau se contentaient, sous couleur de problèmes de chasse, de réinventer les deux premiers livres de la géométrie. Mais de la rue Royale, un témoignage particulier de satisfaction descendit sur Leduc de Noirné. Barry de la Glu avait signalé avec empressement le factum, et le ministre célébrait le sang-froid, l'intelligence et le zèle d'un officier auquel une toute récente catastropbhe, et toute proche subie, laissait l occasion d'une ingénieuse prévision de futures calamités semblables.

La récompense platonique du témoignage ministériel fut presque aussitôt suivie d'une gratification plus matérielle. L'*Officiel* enregistra, le 10 février, la nomination du lieutenant de vaisseau Leduc de Noirné au professorat de la tactique navale à l'Ecole de guerre : la nomination au grade de capitaine de frégate était imminente. « Bravo, dit Vuillenac, quand il rencontra le président : voilà *the right man in the right place !* » L'autre se rengorgea, puis, mystérieusement : « Je ne vous oublierai pas, mon cher Vuillenac : si vous avez besoin de moi, n'hésitez point... Quant à mon enseignement de là-bas, je pense l'expliciter encore à temps pour que quelques idées déplorables de l'amiral Frimeur ne faussent pas toutes nos conceptions des luttes de demain. »

Lorsque le conseil de guerre se réunit, le 20 février, l'escadre se trouvait encore à Villefranche. Le délai obtenu par l'amiral Frimeur au commencement du mois ne sembla pas lui avoir profité. Les Carlan n'avaient plus quitté Toulon, occupés de leurs préparatifs pour Rome. Cependant, Bruc assura avoir, maintes fois, aperçu Frimeur en ville. Les inquiétudes que lui donnait sa fille unique Lina

déterminaient sans doute ses nombreux voyages entre Villefranche et Toulon : Lina, trop certaine maintenant de perdre le beau du Goust, déclarait devant qui voulait l'entendre son dessein de réussir dans la haute galanterie. Sa mère avait eu plus de tenue. Bref, occupé d'elle ou de quelqu'un, Frimeur ne suivit pas les débats.

Outre l'amiral Barry de la Glu, avec Carlan et du Goust, outre le capitaine de vaisseau Bichin, ancien commandant du *Tolbiac*, il restait en scène les lieutenants de vaisseau, sauf du Pré, les enseignes sauf Jacotot, les assimilés sauf Echanson. La composition du tribunal n'avait guère donné de soucis au Préfet Maritime ; la quantité de capitaines de vaisseau distribués à travers l'arsenal, dans les sinécures où ils attendaient un commandement, permettait un choix facile des juges réglementaires. Seule, la proportion exiguë d'officiers généraux nécessita quelques tâtonnements. Un vice-amiral présidait; quatre contre-amiraux devaient l'assister; Barry de la Glu rendit à son capitaine de pavillon le service de les disposer bien; on avait légèrement insisté sur son séjour à Saïgon, d'ailleurs motivé, pendant le naufrage.

Le commissaire du gouvernement, spécialement désigné, connaissait son rôle d'apologiste. Au banc de la défense, l'officier supérieur chargé devait, avec la moindre intelligence, exciter des émotions militaires et patriotiques dont Bichin lui saurait gré plus tard. L'appel des témoins ne rappela aucune heure trop pénible; le nom de Ribol avait été effacé; et, lorsque personne ne répondit à celui d'Echanson, le président du tribunal signifia au greffier de continuer, « les juges, dit-il, ayant déjà pris une suffisante connaissance d'une déposition écrite de l'officier-mécanicien. » Bichin avait essuyé des gouttes de sueur; ignorant au dernier point des formalités du code de justice, un instant il s'était persuadé que l'affaire allait être renvoyée jusqu'à comparution d'Echanson. Déjà, il imaginait la précision du récit du mécanicien, aggravée de son ressentiment pour avoir été débarqué à Saïgon. Mais le greffier avait terminé la lecture de la liste, et commençait l'ordre de mise en jugement. Enfin il vint au rapport qui relevait les circonstances de la catastrophe.

Le morceau avait été rédigé sur les indications de Forney, officier de quart, sur celles de Frontin et Noirné, offi-

ciers que l'active participation aux travaux de l'avant et l'arrière du *Tolbiac* avait fait les suprêmes dirigeants du croiseur, sous la haute responsabilité du commandant. La prose du capitaine de vaisseau avait été polie et affûtée par les soins de Bruc. Une magistrale concision frappait dès l'abord les esprits; et la conclusion, mi-partie elle seule du factum, ne laissait planer qu'une évidente fatalité, aussi mystérieuse dans son développement que brutalement palpable dans son effet. La balle de caoutchouc dominait la scène, posée sur une table devant le tribunal. « Ainsi, finissait le rapport, l'équipage et l'état-major du *Tolbiac* se trouvent soudain des naufragés, et le commandant ne quitte son bord qu'après la constatation de cette énorme voie d'eau, impossible à aveugler, éventrant la coque sur les deux tiers de la longueur du bâtiment, à bâbord. Le croiseur est perdu, en dernier ressort, à cause de la tempête subitement élevée au-dessus d'un échouage, très réparable encore jusqu'à neuf heures du soir. Mais cet échouage lui-même, cette rupture des deux chaînes en un temps si court que les chaudières ne peuvent fournir leur vapeur pour permettre de gagner le large, ne devait être attribuée qu'à une cause extraordinaire. En effet, le lendemain, l'enseigne de vaisseau Bruc frappe par hasard du pied une masse échouée au rivage; il la désigne au commandant, et le capitaine de vaisseau Bichin, illuminé, examine le voilier naufragé dans la baie quelques mois auparavant, vérifie la direction du courant, comprend l'effort exercé par l'objet sur la première chaîne. Ainsi celle-ci a été rompue par la balle de caoutchouc; la longueur filée sur l'autre ancre, impérieusement limitée par la proximité du rivage, n'a pas suffi à tenir le navire contre des houles de hauteur jusque-là inconnue. Enfin, les moyens d'épuisement ayant fonctionné toute la nuit et une grande partie de la journée du lendemain, sans arrêter l'invasion de l'eau, le commandant a décidé d'évacuer le *Tolbiac*, afin d'organiser à terre le sauvetage du matériel. C'est là que l'ordre de l'amiral arrêta les travaux et commanda la rentrée du monde à Saïgon. »

Un murmure de respectueuse pitié courut dans l'assistance, lorsque Bichin se leva pour répondre aux questions d'un interrogatoire sommaire. La fébrilité de ses gestes, qui semblaient frappés d'un douloureux souvenir, ne révélait en réalité que la terreur insurmontable de cette cérémonie, pourtant prévue dans tous ses résultats. Il lui fallut,

pour parler, un effort renouvelé à chaque phrase. Les mines compatissantes et penchées des juges lui parurent méchamment joyeuses, prometteuses de châtiments, allumées à la pensée de salir un cher camarade. Les idées du tribunal n'avaient guère la férocité que l'accusé se persuadait : aux amiraux, il importait peu que cette formalité se présentât d'une manière ou d'une autre ; aux capitaines de vaisseau, il suffisait d'abord d'être assurés de pareilles bienveillances en un cas semblable, ensuite de savoir que la demi-année où Bichin, glorifié publiquement, expierait cependant sa maladresse avant une autre nomination, se répartirait en bénéfices de jours, au plus de semaines, sur ses voisins de l'annuaire. Cela n'était point négligeable, depuis que l'on avait vu un camarade, tout prêt de prendre sa retraite comme frégaton, bénéficier, par chance inouïe de minutes, à l'accès de chaque grade supérieur, et conclure sa carrière dans la peau d'un ministre de la marine, grand-croix de la Légion d'honneur.

Bichin confirma tous les détails du rapport sans de trop grandes erreurs de mémoire. Il avait appris l'œuvre par cœur. Lorsqu'il se rassit, choyé par le ton du président, il se reprit à de nouvelles angoisses; chacun des membres de l'état-major interrogé ne faillirait-il point dans la concordance de son histoire avec l'histoire officielle? N'allait-il point surgir, par la bouche de l'un des juges, des traquenards où s'engloutirait la balle de caoutchouc et les espérances du capitaine de vaisseau?

Les dépositions successives prouvèrent à Bichin que sa vie maritime lui avait laissé trop peu de loisirs pour qu'il réfléchît à ses propres états d'âmes des années écoulées. Il comprit combien, dans le moindre des officiers appelés à la barre, la même graine était prête à germer qui avait fait éclore un commandant du *Tolbiac*. Alors il s'intéressa à eux, il suivit attentivement le déroulement de leur légende; il attendit, pour la mesurer et la comparer avec les autres, chacune des notes personnelles où l'individualité de l'orateur transparaissait, héroïque et modeste sur le fond lugubre de la catastrophe.

*Forney*, enseigne de vaisseau, était de quart au moment de la rupture de la première chaîne. Il a sans retard fait prévenir le commandant, ainsi que le lieutenant de vaisseau Goubuit, son chef immédiat. Celui-ci a pris la direction du quart pour mouiller l'ancre de tribord. Alors Forney

est demeuré sur la passerelle jusqu'à l'ordre qui le renvoyait sur le pont. D'ailleurs, il a noté exactement les moindres incidents de la catastrophe, il tient à la disposition des juges son carnet personnel. (Le tribunal n'insista point pour cette communication, et l'enseigne s'assura, par sa proposition, qu'aucune autre comparution ne lui serait imposée.)

*De Frontin*, lieutenant de vaisseau, a suppléé sur l'arrière le capitaine de frégate Roberzans, hélas! disparu aujourd'hui. Le commandant lui a fait l'honneur de lui soumettre quelques excellentes idées de sauvetage, et alors il s'est empressé de hâter leur mise en œuvre. Il s'est occupé de la dunette, du canot à vapeur ; il a pu empêcher cette embarcation d'être brisée contre le croiseur, et il a prévenu des erreurs ou des maladresses de son équipage. Il n'a pris aucun repos, la nuit. Des rondes et des appels fréquents lui ont permis de maintenir à bord, après l'accident survenu à l'officier en second, les meilleures manières de zèle et de discipline.

*Leduc de Noirné*, lieutenant de vaisseau, a, comme Frontin, soutenu les décisions du commandant. C'est lui qui s'apprêtait à porter sur la chaloupe une ancre de fortune, avec laquelle déséchouer le croiseur, lorsque les palans rompus de l'embarcation l'ont précipitée dans la houle où elle a coulé aussitôt. Au reste, il a été blessé à la tête par un éclat de bois; quand même, pendant que Frontin assumait la direction des travaux du pont, lui, Noirné, a veillé que l'ordre se maintînt au-dessous du pont cuirassé.

*Marie-Branter*, lieutenant de vaisseau, s'est tenu constamment à proximité des ordres du commandant. Il a encouragé les hommes par de bonnes paroles, et a cru bien faire d'assurer leur sang-froid, lorsque, au moment de l'appel, comme à une grande inspection, il a lui-même récité la prière. Ensuite, jusqu'au dernier moment, il n'a pas quitté le poste qu'il s'était assigné, c'est-à-dire la surveillance du rivage.

*Goubuit*, lieutenant de vaisseau, s'est précipité sur le pont lorsqu'une secousse anormale lui a fait présager la rupture de la première chaîne. Sa longue pratique du métier, ses nombreux accidents de mer ne l'ont pas un instant laissé hésitant du remède : il a, de ses propres mains, manié la hache pour mouiller aussitôt la seconde ancre. D'ailleurs, il est prêt à le jurer, les feux auraient

rapidement sauvé le *Tolbiac*, et c'est une malechance qui a déterminé la voie d'eau, précisément à hauteur des chaufferies. Bichin toussait à ce moment; malgré la fermeté de Goubuit, l'allusion aux feux lui parut de mauvais goût. Enfin Goubuit a disposé les apparaux que l'on devait utiliser pour établir un va-et-vient; il n'y a point ménagé sa propre peine, et il a prévenu le commandant Roberzans du danger de l'installation. De nouveau la voix de Bichin s'étrangla dans sa gorge; vraiment ce Goubuit, cet ancien maître de manœuvre, n'employait son zèle qu'en des gaffes regrettables.

*Bruc*, enseigne de vaisseau, est celui qui a découvert la balle de caoutchouc. En quelques mots précis et avec un dessin clair, il démontre l'évidence des événements. Le voilier naufragé de jadis était là pour la perte du *Tolbiac*. L'exposition terminée, il serait difficile aux juges de ne voir point dans la catastrophe la même main qui guidait les Hébreux à leurs destinées exceptionnelles. Avant d'éclaircir le mystère, Bruc est resté aux côtés du commandant sur la passerelle et dans ses déplacements, il l'a renseigné sur l'évitage, sur les sondes, sur le courant, etc., etc. Bref, il a observé tout ce qu'un commandant habile et de sang-froid recherche lui-même, lorsque de plus grosses préoccupations n'envahissent pas sa clairvoyante souveraineté.

*Bourentic*, aide-commissaire, n'a pas réussi, au prix d'efforts répétés, à sauver les rôles de l'équipage et les registres. Mais il a veillé à la mise à terre de toutes les matières consommables, et il en a pris note exacte. Sans doute la plupart sont avariées; mais il peut répondre, au gramme près, des quantités pointées.

Lorsque le petit commissaire se fut prestement éclipsé, Mauveine prit sa place à la barre, Bichin aussitôt se leva; puis, comme s'il se résolvait soudain à boire plus complètement le calice, il se contenta, se rasseyant, de tracer un geste vaguement précisé vers le tribunal. Les mines des juges s'étaient renfrognées, le vice-amiral président laissa planer un silence dans la salle, tandis qu'il feuilletait des papiers; il lut une note et la passa à son voisin. Tandis que le papier circulait, il s'adressa au vieux lieutenant de vaisseau : « Nous abrègerons, dit-il, votre interrogation, que le Code nous commande d'écouter puisque vous eussiez dû remplacer le commandant Roberzans après que... —

J'ai voulu faire ce que je devais, cria violemment Mauveine. » Très froid, le vice-amiral s'arrêta un long moment, puis il consulta du regard les juges qui hochaient la tête : « Monsieur Mauveine, continua-t-il, croyez qu'après les pertes que nous déplorons déjà, il nous est pénible de voir que la commotion éprouvée par vous vous contraindra à vous reposer des fatigues de la mer. Parlez donc, sans insister, de ce que vous savez. » Le vieux tituba, pour avoir lâché le dossier du banc derrière lequel il se raidissait: tout contre lui il entendit, et beaucoup entendirent, la voix de Merseau qui disait : « Le quatorze ans de grade est encore saoul. » Alors il s'exclama contre l'infamie, sans répondre au président : « Non, je n'ai pas bu; seulement j'ai honte de ce qui se passe ici, et je dirai, oui, je dirai ce que... — Assez, monsieur, trancha sévèrement le président: respectez la majesté du tribunal et veuillez, pour déposer, imiter la correction de vos camarades. »

Mauveine secoua le banc; les mots ne passaient pas entre ses lèvres tremblantes: peut-être n'avait-il réellement pas bu: peut-être étouffait-il d'indignation. Enfin ses dents se desserrèrent, il agita sa main vers Bichin : « Amiral... amiraux, il m'a traité de lâche; je vais vous expliquer. » Le président se désespéra de son malencontreux discours; le vieux lieutenant de vaisseau, maintenant, s'accrochait à d'inutiles indiscrétions. « Il est temps, fit-il furieux, que votre retraite... — Ma retraite? Plus de solde pour les autres, les petits? haleta Mauveine. » Le vice-amiral frappa son Code sur le bois, et alors, stupéfait, il vit Mauveine s'abattre, la face en avant.

Un brouhaha emplit la salle ; deux plantons emportèrent le vieux. Puis, de nouveau, le silence plana; les juges, les yeux fixés vers la porte où avait disparu le « quatorze ans de grade », attendaient des nouvelles avant de reprendre la délibération. Cependant, préoccupé de déjeuner à son heure, le président ne suspendit point la séance. Ce fut Noirné qui, le premier parla bas à Bichin. Le capitaine de vaisseau accusé se pencha vers le plus proche des juges, et l'on comprit ce qu'il confiait au tribunal : « Maintenant, il déraisonne: il est devenu fou. » Et, plus bas encore, avec une commisération de ses bras : « C'était à prévoir; il devait finir dans le délire alcoolique. »

Les dépositions de quelques sous-officiers et matelots furent perdues pour l'inattention générale; des murmures,

bientôt grandis en rumeur basse, s'échangeaient : on guettait un retour possible de Mauveine, on se pressait vers le groupe où Noirné s'arrêta un moment avant de se retirer dans un bureau d'aide de camp. Puis, ce fut le piétinement des officiers, que leur service journalier appelait dans l'arsenal; ils s'étaient octroyés le gros retard pour s'intéresser aux débats; mais il convenait de faire acte de présence un instant sur leurs ronds-de-cuir. Au reste, chez eux, les chambres ne devaient pas être encore remises en ordre. Et ainsi, le maître de manœuvre du *Tolbiac*, interrogé, ne souleva aucun incident, quand il essaya, avec des mots timides, d'expliquer qu'au moment du mouillage, il avait signalé à l'officier en second, les efforts anormaux de la houle sur la chaîne. La mémoire du commandant Roberzans endossa cette négligence, futile, sembla-t-il au tribunal. L'intérêt revint aux assistants dans la note comique où se déploya l'originale éloquence d'un second-maître, chargé des chaînes au *Tolbiac*. Il développa comment, pour la quatrième fois en deux ans, il pâtissait à la suite d'une perte de navire, et enhardi par les sourires des juges, il les supplia de s'entremettre pour que son futur commandant ne refusât point de le recevoir à son bord, effrayé de la guigne qu'il pourrait attacher au bâtiment.

Enfin le vice-amiral président donna la parole au commissaire du gouvernement. Celui-ci, dès l'abord, déclara qu'il allait exposer impartialement les faits et montrer que le plus mince d'entre eux était à l'éloge de Bichin. La propreté des favoris de l'orateur et la placidité de son visage rappelaient un peu au tribunal la tête de Marquestoun ; et le moko solennel qui bénéficiait de cette impression procurée, le commandant Vaulan, en escompta quelque profit littéraire et considération locale, au sein mensuel de l'Académie du Var. Ce fut une réédition du rapport lu par le greffier. Mais, par-dessus l'exposé nu, il fit ressortir la prudence du commandant du *Tolbiac* accoutumé, à la mer, à ne jamais quitter sa passerelle. Il le montra, avant le mouillage, vérifiant minutieusement les indications de l'officier de navigation ; après la rupture des chaînes, se redressant contre la mystérieuse fatalité qui accablait son navire ; pendant le sauvetage, admirable de décision et d'endurance. Il s'extasia sur le devoir accompli de n'avoir quitté le croiseur échoué que le dernier après vingt heures

de lutte. Bref l'esprit de son réquisitoire fut tel, qu'un nouvel arrivant, dans la salle, murmura, étonné, à son voisin : « Comment se fait-il que la défense ait déjà la parole? »

La défense, lorsque le commissaire du gouvernement eut fini de parler, avait, ainsi que le constatèrent les reporters locaux, sa tâche singulièrement simplifiée. A vrai dire, elle craignit que l'orateur précédent ne lui eût pas laissé assez de lauriers à tresser sur le front de Bichin, et de gestes sensationnels pour ce faire. Mais un mot lui restait qu'elle pétrit de larmes morales, et qu'elle façonna en mille figures variées pour l'édification du tribunal : cher camarade était Bichin pour l'avocat, et plus que jamais camarade il devenait dans la circonstance. Le défenseur fit ressortir, avec des tremblements de gorge, que le conseil de guerre n'est point une simple formalité, mais une rude épreuve dont le souvenir reste poignant dans le cœur de tous ceux qui l'ont traversée. « La fatalité qui amena l'échouage du *Tolbiac*, du moins, insinua-t-il, avait eu une large compensation : la perte matérielle se remplaçait par un gain moral bien supérieur. L'événement avait fourni au commandant et à l'état-major l'occasion de faire preuve d'un calme, d'une présence d'esprit et d'un dévouement admirables. Et de tout cela la marine leur était redevable. Un bâtiment où de telles choses se passent, affirma le défenseur, est un bâtiment bien commandé. » Il termina en retraçant la carrière de Bichin, et les juges à l'unisson branlèrent leurs vieilles têtes, quand il rappela, pour souligner la valeur du capitaine de vaisseau, que l'amiral Barry de la Glu lui avait confié, sans le connaître par des relations antérieures, l'honneur de son guidon.

La clôture des débats fut prononcée au milieu d'un enthousiasme. Les avocats, présents dans la salle, entourèrent le défenseur, et lui firent un superbe et respectueux succès. La gloire de Bichin montait sur les assises consolidées de l'émotion civile et militaire. L'officier supérieur se laissa bienveillamment complimenter ; il dit la camaraderie qui déjà l'unissait à ses jeunes confrères, si souvent appréciés dans les plaidoiries pour des matelots déserteurs ou destructeurs d'objets appartenant à l'Etat. Cependant il leur reprocha, avec beaucoup de grâce, d'ignorer quelquefois la différence radicale de valeur des arguments les plus irréfutables, quand on venait les apporter au secours d'un soldat. Et Vuillenac, adossé rêveur contre le mur, en-

tendit cette phrase, où le défenseur de Bichin condensait une théorie : « Vous autres civils, vous vivez dans un milieu un peu spécial. »

Le conseil revenait de la salle des délibérations et rapportait un verdict unanime d'acquittement. Mais la conclusion eût mal récompensé Bichin, si le vice-amiral président n'avait pris la parole pour la commenter. D'ailleurs, l'officier général tenait à son speech, au moins autant que l'accusé; dans d'autres circonstances, on l'avait souvent plaisanté sur des improvisations plutôt filandreuses. Cette fois, il avait préparé bien à l'avance un morceau dans lequel l'assistance se complut : « Cher camarade, vous allez, dans un instant, connaître notre décision : elle est toute à votre honneur. La loi qui doit, avant tout, être impartiale, nous oblige à lui donner une forme dont la concision s'accorde mal, j'en suis sûr, avec les sentiments qui animent ceux qui ont assisté à ces émouvants débats. Mais, par un tempérament équitable dont je suis heureux de profiter, elle me permet d'être, hors séance, l'interprète du conseil et de vous dire publiquement, non seulement que vous avez été au cours de ce trop pénible événement, à la hauteur de la brillante réputation qui vous avait précédé, mais que vous n'avez cessé un instant de mériter l'estime de vos chefs, l'attention de vos camarades, le respect de vos subordonnés. Je ne parlerai donc pas de votre conduite : ces débats, qui viennent de se terminer si brillamment pour vous, sont plus élogieux que je ne saurais l'être. Ils ont même tellement simplifié la tâche de votre éloquent défenseur qu'en réalité elle était terminée avant que de commencer. Aussi adresserai-je plutôt mes félicitations aux officiers, vos brillants collaborateurs, qui, pendant ces poignantes minutes, ont fait preuve de tant de discipline et de ferme résolution. Quel plus bel éloge peut-on faire d'un chef qui sait développer autour de lui, à un si haut degré, de pareilles vertus! Je dis plus : vous avez su vous faire aimer à tel point que votre officier en second, le commandant Roberzans, est mort de ce noble sentiment. Pour décharger vos épaules de fatigues accumulées, il est allé trouver la mort dans une organisation de sauvetage. C'est là, pour vous, mon cher camarade, un légitime sujet d'orgueil ; je vous en félicite hautement.

« Je m'arrête. Aussi bien, que pourrais-je vous dire de meilleur? Reprenez maintenant l'arme que vous avez dé-

posée. La loi ne me permet pas de vous la rendre ; je l'eusse fait avec plaisir, car nul n'est plus digne que vous de la porter. Le juge pour qui, hier encore, vous étiez un inconnu, a rempli sa mission. L'ami seul est devant vous : à ce titre, je tiens à être le premier à vous serrer la main et à vous demander de vous embrasser! »

L'accolade du vice-amiral à Bichin souleva les bravos discrets de l'assistance maritime. Puis on donna connaissance du jugement au capitaine de vaisseau. Enfin, l'ancien commandant du *Tolbiac* s'échappa instinctivement, comme l'enfant qui a eu peur d'une réprimande et qu'on renvoie à ses jeux ; Leduc de Noirné lui barra respectueusement le passage : « Peut-être devriez-vous remercier le tribunal, lui souffla-t-il. » Bichin s'arrêta hésitant, mais déjà la dissolution du groupe des juges était accomplie ; un à un, ils disparaissaient dans la salle des délibérations, où leur vestiaire s'était installé. Alors, pour passer au milieu du public encore tassé jusqu'aux grandes fenêtres, l'état-major se groupa autour de son chef ; il serra des mains, d'ordinaire languides, qui s'affermissaient dans une étreinte de dévouement promis; il vit les faces diverses que la marine n'uniformise pas comme d'autres collectivités, les faces illuminées du même émoi, presque touchantes à force d'efforts ; il entendit les voix des subordonnés, humbles d'ordinaire, se hausser à des timbres d'enthousiame pour affirmer quelle part chacun revendiquait dans la douloureuse épreuve où triomphait la gloire du commandant.

C'est ainsi que Bichin sortit du conseil de guerre, escorté de ses clients. De même qu'il les avait habitués, depuis Saïgon, à répéter les soirs, autour de lui, la concordance des événements, depuis la rupture des chaînes jusqu'à la trouvaille de la balle en caoutchouc, de même il les gardait dans le faisceau où la consécration du tribunal les serrait davantage. Lorsqu'il fallut les quitter au seuil du parloir, le capitaine de vaisseau croyait à l'élan des manifestants. Il se sentait porté par lui vers des buts plus prochains que ceux attendus dans une longue patience, et ses yeux se mouillèrent; il ânonna péniblement : « Nous nous retrouverons... merci, mes amis ;... votre conduite me récompense... dans la marine on se retrouve toujours. » Les événements avaient disparu de son esprit, le *Tolbiac* était tellement évanoui qu'il se demanda pourquoi Bruc s'attar-

dait à prendre congé, et qu'il lui dit le même adieu qu'aux autres.

Il espérait une plus sérieuse récompense que les témoignages de ses officiers, le capitaine de vaisseau Bichin. Son intellectualité de brute veinarde lui avait fait prendre pour argent comptant les fleurs dont les discours l'enguirlandèrent au tribunal. Trois jours après, l'*Officiel* le nommait au commandement des Défenses Sous-Marines. Le vice-amiral présidant le Conseil, et le Préfet Maritime, avaient tenu leur promesse de ne le laisser point une semaine sur le pavé. Mais Bichin se trouva réveillé d'un beau rêve : il avait escompté un autre commandement immédiat à la mer, et le poste qu'on lui attribuait, par tradition, différait à jamais ses espoirs de réaliser les conditions exigées pour l'amiralat. Il courut chez l'un, puis chez l'autre des grands chefs. L'accueil fut bref ; les solennités étaient finies, le public n'écoutait plus. Lorsque Bichin s'installa pour la première fois dans le bureau où les années devaient le blanchir, il se révolta, ainsi que dans une rage contre des oubliettes. Mais, pour la première fois plein de pensées, il se souvint de l'incident du champ de manœuvres avant le départ du *Tolbiac*, alors que, lui aussi, chef suprême pendant un après-midi, avait porté aux nues la conduite du lieutenant de vaisseau Goubuit qu'un moment après, la parade close, il renvoyait brutalement à son rang oublié.

Le même *Officiel* inscrivait l'enseigne de vaisseau Bruc au tableau de concours pour la Légion d'honneur ; et Leduc de Noirné voyait sa promotion au grade de capitaine de frégate avancée de quelques semaines. Bruc bénéficiait du rôle de Providence qu'il s'était attribué dès le lendemain du naufrage. Bichin, s'accrochant à la balle de caoutchouc, avait lassé les oreilles de Barry de la Glu avec la reconnaissance qu'il déclarait devoir à l'enseigne. Naturellement, il s'étendait principalement sur les services rendus pendant la nuit terrible. La déposition de l'intéressé, au conseil de guerre, sa part personnelle dans le rapport déposé avaient plus que les phrases de son capitaine de pavillon, convaincu l'amiral de l'habile mérite de Bruc. Il appuya la proposition de croix. Et ainsi, pour avoir seulement sous-entendu cette condescendance à l'ancien officier de navigation, il fut certain d'avoir créé à son usage futur une utile créature.

Maintenant il n'aurait su l'employer. Un des marchés courants, de rhubarbe et séné, entre la cabale cléricale et la cabale franc-maçonne, évinçait le 25 février du commandement de l'Atlantique le candidat désigné par l'opinion maritime. Barry de la Glu était appelé disait le décret, à continuer ses services en arborant son pavillon sur le navire-amiral de la division de l'Atlantique-Nord. Cette fois, Marie-Branter allait pouvoir reprendre le poste d'aide de camp qu'il n'eût jamais dû quitter, pour l'honneur de son beau-père Marquestoun. Deux mots de Barry conclurent l'affaire. Mais l'amiral différa de choisir aussitôt le second collaborateur en sous-ordre ; le mariage de du Goust faisait trop jaser pour que le lieutenant de vaisseau se retrouvât d'aussi bonne compagnie qu'au *Tolbiac*. Cependant la grosse fortune, à lui dévolue par l'amour de Céline, le gardait au premier rang des gens utilisables, dans un état-major. Barry, un moment, songea à Vuillenac; mais, sans s'informer près des camarades, il soupçonna que l'enseigne avait faim de Paris. Il n'insista point, l'estimant, d'ailleurs, décidément trop intelligent pour prendre place chez les Maritimes.

Ainsi Bruc et Branter paraissaient retirer seuls quelque avantage des circonstances. L'officier-mécanicien Siren se fit désigner pour un professorat, mais sa mince personne occupait peu les esprits. On sut trop tard qu'il avait éventé quelque nouvelle malechance, et s'en garait. Dans la semaine qui suivit le conseil de guerre, Frontin reçut l'ordre d'embarquer sur un cuirassé d'escadre; mais Goubuit, Merseau, Forney et le mécanicien Risselon étaient transportés sur un aviso en armement pour Madagascar. Le duc s'empressa d'offrir la permutation à Goubuit : l'ancien maître de manœuvre refusa net. Il trouva son compte, d'abord, à injurier le destin et tout le monde ; puis, peu soucieux de demeurer en famille, il fut ravi de refuser, au grand seigneur qu'il haïssait, une campagne à laquelle l'autre tenait beaucoup, toujours amoureux du lointain. Enfin, désigné sur l'aviso en qualité d'officier en second, il se chauffa le cœur à la pensée des brimades où il allait réduire ses anciens camarades du *Tolbiac*, jadis trop méprisants ou trop railleurs.

La liquidation de l'affaire *Tolbiac* coûtait à M^me^ de Balori plus qu'aux officiers eux-mêmes de l'état-major. Le commandant Carlan avait mal oublié l'injure qu'elle lui adressa,

le jour de la mort de Ribol: et, tandis qu'il hâtait les préparatifs de son départ pour Rome, fixé aux premiers jours de mars, il tenait strictement à l'écart de sa femme la consulesse de Turquie. On s'étonna de ce froid soudain entre les deux amies, alors que tous les après-midi s'échangeaient de l'une à l'autre. Le mari, tâté, se hérissa sans répondre directement. Et la rumeur courut la ville du crime d'espionnage reproché à Mme de Balori. La circulaire extra-confidentielle du Préfet Maritime avait mis sur leurs gardes les officiers, visiteurs assidus de la villa du Mourillon où se fabriquait au lunch un chocolat si délicieux. Ils se souciaient peu des talents politiques de l'hôtesse, mais il leur importait beaucoup de ne contrevenir point à une surveillance d'en haut.

Surtout Mme Leshuttes prit position dès les premiers bruits. Comme ses réceptions du dimanche constituaient probablement le plus clair des distractions de Toulon, la foule militaire réfléchit. Quant à elle, elle n'agissait guère que par une manœuvre habile et nette de maîtresse de maison contre une rivale achalandée; et puis, il ne lui déplaisait pas qu'elle parût contribuer à la sauvegarde nationale, fille célèbre de l'Egérie de l'unique Jervis. Ainsi, en moins d'un mois, l'amant de la consulesse lui-même, le capitaine d'artillerie, espaça ses visites officielles, et ne se rendit plus aux autres qu'avec un cœur d'amant inquiet. Les dimanches, les femmes qui, les dernières, quittaient de la campagne Leshuttes, s'attardèrent à des chuchotements autour de la maîtresse de maison; leurs exclamations indignées se rapportaient aux visites soupçonnées de la sud-américaine aux logements de la rue Courbet. Sans doute, un Maritime avait surpris quelque signe de son intelligence avec Juliette, ou bien la fille s'était vantée dans des propos transparents; et la révélation avait pénétré le cercle dominical.

Mme de Balori se sentit, par la suspicion de Marquestoun, perdue, sans un hasard qui pût détourner l'attention publique, démesurément éveillée, d'un scandale sur un autre. Or, elle avait pris racine à Toulon : elle tenait à son amant et à ses maîtresses. Et son mari, le chevalier de Balori, silencieux ruffian dont les possibilités ne se manifestaient que rarement et en regards étranges, n'hésiterait pas à se défaire d'elle par le geste le plus noble et le plus excusé par avance. Plus d'amant et de cour à sa femme,

plus de surface; partant plus de poste gras, où son gouvernement l'hébergeait au prix de louches services, davantage qu'avec la mission d'une correcte représentation. La consulesse songea une nuit. Puis elle pria son mari de la laisser avancer leur grande fête, traditionnellement donnée à Pâques. « Comme il vous plaira, mia cara, fit le ruffian; j'espère, ajouta-t-il en soulignant un mot, que vous réussirez aussi bien que toujours. »

Le Préfet Maritime haussa les épaules en lisant l'invitation qu'il reçut : « C'est très joli, murmura-t-il d'avoir de l'estomac; mais ce soir-là, il ne lui faudra pas grand temps pour compter ses amis. » Une mollesse de fin d'après-midi engourdissait l'amiral. L'affaire de la Réserve, la mort de Ribol, le conseil de guerre, mille nécessités de présence lui avaient compliqué un mois d'hiver, et il évoqua amèrement les jours de février où il avait dû patauger dans la boue des rues. Nopert, le vieux camarade, lui faisait passer, tous les deux ou trois matins, les billets les plus alléchants, le conviant au partage d'aubaines extraordinaires sur lesquelles les phrases ne s'expliquaient guère. Mais Marquestoun comprenait trop, et enviait les heureux loisirs de la retraite du général. Du moins, Marie-Branter, gendre d'amiral, réussissait à se caser dans un poste convenable. Barry de la Glu n'avait pas promis que la fonction instante d'état-major. Au retour, Branter obtiendrait un sérieux commandement, probablement un des avisos de Chine. L'avenir du lieutenant de vaisseau avait un moment préoccupé son beau-père; Marquestoun n'ignorait pas que, une fois mis à la retraite, il ne servirait guère Branter. Seul, Anatole Durémy, par son formidable passé des Tuileries, avait conservé plus loin que les limites d'âge le gros poids dans la balance des conseils d'avancement. Il fallait se hâter d'être puissant pendant les derniers mois d'activité; d'ailleurs, la progéniture de Branter augmentait dans d'absurdes proportions; il avait feint de ne comprendre point les allusions de son beau-père, et Marquestoun, à ce souvenir, pesta contre le fanatisme religieux du lieutenant de vaisseau.

Le Préfet marcha en s'étirant dans son cabinet. Ah! s'il avait pu envoyer au diable sa préfecture et sa famille! Quand donc sonnerait l'heure de sa retraite? Quand donc pourrait-il, aussi librement que le général Nopert, vêtu couleur de muraille, la rosette à l'abri dans la poche du par-

dessus, flâner entre chien et loup ou s'occuper, loin des curieux, de petites affaires bien intéressantes? Il relut le dernier billet de Nopert, et en ronchonna quelques mots : « Les deux à la fois... extraordinaire bonne volonté... ne manquez pas. » Alors il sonna, et à son valet de chambre apparu, il se contenta de dire : « Je vais sortir seul. » L'homme était stylé depuis des années pour n'avoir point besoin de commentaires. Dans le cabinet de toilette, Marquestoun trouva, une minute après, l'accoutrement souhaité, et guilleret, il sortit par la porte des jardins, méconnaissable.

Le soir tombait tendrement ainsi qu'une femme aimée, après de longs refus, dans des bras d'amant. Les arbres de la place tressaillaient aux souffles derniers du mistral apaisé, endormi, par saccades de fiévreux. Au-dessus de la rade, signe de printemps, le crépuscule durait, rubescent et glauque. Et les feux allumés, avant le couchant, pointillaient, dans l'ombre accrue, les lignes de l'escadre. Des sonnailles naquirent, et se prolongèrent inaccoutumées au long de la place rèche, précisant la marche vers les oliviers et les vignes, très proches, et lointains des âmes. Des mouettes, déjà invisibles, s'essoraient dans l'effluve nouvelle, par-dessus les bâtiments massifs en bordure sur le port. Elles criaient la tiédeur. Les Monfaitort poussifs s'attardaient sur les bancs. La nuit s'emplit de la rumeur mal odorante des ouvriers sortis en tourbe de l'arsenal...

Le commissaire de police, marchait, mal à l'aise, sous l'épaisseur de l'écharpe, sur les talons du procureur. Il avait vainement tenté de respectueux conseils à l'adresse du magistrat, quand celui-ci avait requis son office; sans doute, la lettre de dénonciation était précise; sans doute, le chef du parquet ne s'était ému qu'à la seconde édition des renseignements, alors que l'anonyme sommait la justice de sévir et de protéger les mœurs. Mais le commissaire, bon enfant, habitué de longtemps à la vie de Toulon, avait représenté que de pareilles missives ne correspondaient le plus souvent à aucune réalité. D'ailleurs, remarquait-il, il convenait d'être prudent dans ces aventures de recherches, et personnellement il connaissait bien des rencontres inattendues qui gênèrent jadis messieurs les magistrats. Aucune plainte de famille n'était parvenue au bureau; pourquoi devancer alors les événements? Mais le

judicieux fonctionnaire ne réussit pas à ébranler la volonté du procureur qu'il assaillit une dernière fois, très humblement, lorsqu'ils s'engagèrent dans une des rues entre le Cours et le quartier réservé.

La maison se trouva fort bien désignée. Sur les pavés, des enfants jouaient comme ailleurs; la pestilence coutumière s'exhalait dans l'ombre; et au rez-de-chaussée, des verres tintaient sur un zinc. Le couloir plein de nuit s'offrait, absolument libre. Certes, les gens du lieu ou ceux qui y passaient ne pensaient point avoir quelque chose à cacher ou quelque précaution à prendre. La matrone, mandée simplement à la voix d'un agent, ne reconnut les visiteurs qu'au seuil, dans un rai de lampe. Et, après une brève exclamation d'étonnement méridional, les recommandations du procureur apparurent inutiles. La femme conduisit les arrivants au premier; une des portes, celle de droite, affichait une chambre garnie à gauche, il semblait d'abord que la maison ne s'étendît point en plus grande profondeur. Mais, sans hésitation, le guide fit tourner la clef dans une serrure à ras de sol, et, tocant le bois, avant de pousser le battant, elle cria : « Té ! voilà des gens qui viennent pour vous! » Le commissaire ne jugea point utile de retenir cette complaisante matrone. Et aussitôt, devant le spectacle, ébahi, il dit à mi-voix au procureur immobile : « Voyez donc, monsieur le procureur, le Préfet Maritime est devenu fou! »

La pièce ouverte était à peu près carrée. Deux lits jumeaux, le bois sale et la courtepointe graisseuse, la meublaient presque entière: au pied des lits, un berceau remuait, balancé sans doute une minute auparavant. Des croisillons multiples soutenaient des jupons et du linge de femme; entre cette garde-robe et la porte, une toilette hideuse fleurait la rose. Un garçonnet sauta hors du berceau, et se tint effrayé devant le procureur, à côté d'une longue fillette de douze à treize ans, plate et rousse : tous deux étaient nus. Une jeune femme élancée, à moitié dévêtue par le bas, se distinguait à peine, renfoncée dans un coin des chevets. Enfin, d'entre les étoffes appendues, sortit Marquestoun; le général Nopert se cachait la tête sous un oreiller. Le Préfet était habillé en vieille femme sans qu'un détail manquât à sa toilette; une couche de fard éclatant engraissait ses joues; ses favoris étaient recouverts par les brides d'un bonnet tuyauté. Quant à

Nopert, il demeurait dans son rôle de vieillard, seulement appareillé à la mascarade de Marquestoun.

Le commissaire avança vers la femme mal apparente, tandis que le procureur, déjà navré de l'aventure, cherchait des mots pour interroger les enfants. Un cri de l'agent le secoua : « Oh! s'exclamait, sans plus, le fonctionnaire. » Des nippes lui restaient dans une main ballante, et de l'autre, il agitait une vareuse galonnée de matelot, prise sous les draps. Le procureur se retourna à temps pour empêcher la fuite désespérée de la personne acculée à la muraille, et ainsi il arrêta le quartier-maître fourrier du *Tolbiac* dont Nopert s'était jadis informé près de du Pré. L'homme n'insista pas dans sa rébellion; il se débarrassa de ses bas noirs et de son pantalon ouvert; puis il s'assit au rebord d'un lit, narquois, observant la scène, sûr de ne risquer rien sous le couvert des deux vieux camarades, Marquestoun et Nopert. Machinalement, le procureur tendait au Préfet la dénonciation anonyme ; l'autre lut, et se pressant les cheveux : « La garce! murmura-t-il. » Le rapprochement de l'écriture avec celle de son invitation manuscrite l'éclairait sur la vengeance de la consulesse de Turquie.

La porte n'avait point été refermée. Le public de la rue se massa sur le seuil, et ainsi se résolut la perte du vice-amiral, Préfet Maritime, commandant en chef. Il descendit assez ferme d'abord sur ses jambes ; mais, au dehors, l'assaillirent les quolibets des prostituées qui osaient s'avancer à quelque distance des bars infâmes du quartier. Alors Marquestoun se mit à courir au hasard.

Branter devina l'histoire avant d'en bien savoir les détails. Un mot de l'amiral de la Glu reçu le lendemain à la première heure, l'avisait d'un contre-temps dans la formation de son état-major. Il lui était impossible, à cause, disait-il, d'un candidat imposé par le ministère, de prendre avec lui le gendre de Marquestoun; mais il allait, en compensation, s'occuper de le faire désigner au plus tôt pour un commandement au loin.

A midi, la femme de du Goust s'annonçait chez l'amiral; Barry admira quelle divination la décidait à parcourir sans retard les trois-quarts du chemin au bout duquel elle savait les honneurs immobilisés au plus offrant. « Amiral, dit-elle d'un ton dégagé, ma démarche étrange sera peut-être excusée par l'intérêt que je porte à la carrière de M. du

Goust; et d'ailleurs, insinua-t-elle, mon âge seul me permet de me présenter ainsi chez vous que... — Oh! madame! s'exclama Barry, quelle certitude de beauté vous fait proclamer un aussi splendide été! » Céline continua froidement. « Mon mari, pardonnez-moi de préjuger si tôt de ses sentiments, mon mari a trouvé naturel de s'effacer devant le droit de son camarade, Marie-Branter, au grand honneur de vous servir d'aide de camp ; mais peut-être, quelque vide encore dans votre état-major, amiral, serait bien rempli par le zèle de M. du Goust. » Elle développa quelques considérations du meilleur chauvinisme, se prétendit prête à ce premier et gros sacrifice d'absence pour assurer l'avenir du lieutenant de vaisseau ; bref, elle se révéla soudain marquée pour le premier rang des Maritimes. Barry de la Glu la suivait, attentif et intéressé. La grosse fortune, colportée par les potins d'avant-mariage, s'affichait dans les habiles sous-entendus de Céline, et sa tenue, parfaitement stylisée d'ailleurs, offrait des preuves pour qui ne pouvait les demander sans dommage. Quand l'ancienne chanteuse eut conclu son boniment, Barry ne songeait plus à l'histoire des douze pinces à asperges. Il lui parut que son bellâtre d'aide de camp avait eu la main plus heureuse, en joignant celle de Céline, qu'en s'ouvrant sur les titres de la belle. Il demeura méditatif, puis : « Madame, fit-il, je songeais précisément à redemander les excellents services de du Goust. Je ne m'étais point fixé, n'en ayant pas le droit. Seules, vous le savez trop, madame, les jolies femmes sont certaines d'un demain. Nous, amiraux, nous restons soumis aux volontés d'un ministre, et c'est ainsi que l'on m'a imposé... — Je sais, oh! oui, amiral, interrompit Céline. » L'amiral sentit croître sa stupéfaction. Comment! Céline se faisait déjà renseigner mieux que personne des Maritimes sur les probabilités des désignations et les compromissions des états-majors? « Mais, acheva-t-il, décidé par la combativité excitante de la visiteuse, des règlements d'intérêts.... des affaires.... bref, un contretemps gêne Branter pour m'accompagner : il n'osait, je crois, se dégager de la corvée ; ce remplacement arrangera tout. »

Il avait composé son air bonhomme pour la coquetterie de dire une corvée le service de son état-major. Céline répartit, sans se récrier à grands gestes : « Vous raillez, amiral ; et ma seule crainte est que du Goust, vous servant,

ne s'habitue trop vite à mon éloignement, auprès de vous. » Le geste galant de Barry le rapprocha de la solliciteuse. « D'ailleurs, ajouta Céline, j'espère, amiral, que vous lui permettrez d'apporter tout ce que je l'obligerai d'emporter, afin qu'en chaque chose il retrouve un peu de moi. » La réflexion de Barry s'appesantit sur cette dernière phrase, sans qu'il perdît l'odeur de Mme du Goust. A l'abord, il lui avait déplu que cette quasi-brutalité d'offre détonnât parmi les autres habiletés de nuances ; ensuite, il estima que l'intelligence de Céline ne voulait s'être risquée à une soudaine précision que par l'affirmation d'une nette volonté dans chaque échange. Alors, l'amiral, lui baisant la main, termina, le ton légèrement baissé : « Oserai-je donc, madame, vous charger de mander du Goust près de moi au plus tôt? Et me permettrez-vous de vous rendre cette visite, dont mon humilité d'homme reste confuse? » Céline espaça le minime silence dont les secondes signifiaient très exactement la valeur de la parole recommencée, et elle répondit : « Oui. »

Du Goust s'émerveilla du hasard qui servait ses desseins, et il déplora moins l'aventure lamentable de Marquestoun. Pourtant, il le gênait d'apporter aux premiers jours de sa femme une auréole quelque peu ternie par les événements. Il rentrait dans ses principes, et il avait dominé sa conduite couronnée du splendide succès, que le prestige de l'uniforme éblouissait, comme jadis les profanes, asservissait Céline. Mais lorsqu'il fut persuadé que Céline, loin de s'hypnotiser sur l'inutile capital des galons, loin de s'offenser de catastrophes qui en diminuaient l'épargne, se proposait, sans perdre une minute, de le faire fructifier, il se laissa mener à des démarches qui devaient assurer une solide face sociale, avant le départ pour l'Atlantique. Sa femme avait rapidement jugé la vanité d'une circonspection dans la cité maritime. Le scandale du Préfet, les rumeurs des dernières semaines, les murmures autour de Mme de Balori, lézardaient la cohésion du groupe séculaire. Des rafales passaient sous lesquelles les gens s'enfuyaient au hasard : il fallait, lorsqu'ils se rassembleraient pour se compter, se trouver au milieu d'eux comme si l'on n'en eût jamais quitté. Du faubourg Saint-Vauban, elle se souciait peu ; à un autre titre que le duc de Frontin, elle avait des années fréquenté des amants vraiment racés, et la coterie grotesque des Charles de Charleville, Jeannot

de la Jeannotière, de la Prairie, de la Futaie, ne l'intéressait même pas dans le bilan des degrés à franchir. Ce fut aux Rotyl qu'elle s'adressa, aussitôt répandu suffisamment le bruit de ses excellents rapports avec Barry de la Glu.

La mère et les deux filles n'avaient pas changé leur manière de vivre, et semblaient ne devoir profiter d'aucun bouleversement. Elles s'occupaient tout l'après-midi au tennis : tous les avant-dîners, elles recevaient, simplement et avec charme. Mais beaucoup d'autres, autour d'elles, avaient baissé: elles montaient d'autant. Céline l'avait compris. Le moment était proche où les Maritimes, traînés les uns après les autres dans la boue du scandale, ne se distingueraient plus les uns des autres, encore moins des Rotyl. Et celles-ci, depuis la très lointaine banqueroute du père, avaient eu le temps de sécher leurs taches les premières. Elles devaient donc se retrouver au premier plan; alors leur intellectualité, bien au-dessus de l'effroyable stupidité des Maritimes, les laisserait planer à coups d'ailes successifs. De cet essor, Céline profiterait.

La visite aux Rotyl ne lui coûta d'ailleurs aucun frais, Ses relations accentuées avec les ecclésiastiques de la cathédrale, la mettaient journellement en face de Berthe Rotyl, et Berthe Rotyl se confinait désormais dans ses fonctions, obtenues à une majorité écrasante, de Présidente des Enfants de Marie. Céline sut l'intéresser à ces rencontres; à la troisième, elle lui fit comprendre ce que mieux que n'importe qui, à Toulon, elle connaissait du failli recouvert à Paris d'honorabilité discrète. L'ancienne chanteuse évoqua doucereusement les splendeurs passées du château auprès de Nice, et sous-entendit les camaraderies conservées depuis lors : elle n'ajouta pas qu'à cette époque, elle resta tout un hiver l'étoile de la Jetée-Promenade. Berthe Rotyl commença par se méprendre : elle eut peur, non par chasteté, mais par prudence, d'écouter des propositions que la chronique mettait à l'ordre du jour à propos de M^me^ de Balori. Puis, elle fut reconnaissante à Céline de lui révéler combien désormais, au milieu du bouleversement maritime, la situation de la famille Rotyl dominait les écroulements. Enfin, elle entrevit confusément, sûre en tous cas de l'intelligence de M^me^ du Goust, un intérieur riche et fréquenté où se découvrirait un jour l'homme mûr, capitaine de frégate d'avenir, qui mettrait en valeur la

moitié disponible du capital particulier de Mlle Rotyl... C'est ainsi qu'avant le départ de son mari dans l'Atlantique, aux côtés de l'amiral Barry de la Glu, Mme du Goust fit son entrée au tennis et visita d'intéressants malades en compagnie des Rotyl.

Elle prit partout, sans heurt, la place abandonnée par Mme Marie-Branter. Et il sembla qu'il n'y eût en toutes fonctions qu'un remplacement, tel celui d'un officier à l'expiration d'une période réglementaire. La fille de Marquestoun se retirait pour un temps et avec simplicité de la vie commune des Maritimes. Ses sœurs, sans doute, allaient payer l'équipée du Préfet, désormais plus difficiles à marier, d'autant que les fredaines de l'amiral révélaient en même temps des prodigalités impossibles à prévoir. Mais les Pères, par tradition, se chargeaient de remplacer la Providence, et il paraissait naturel qu'ils payassent, à ces moments délicats, leur reconnaissance à la Marine. Aussi une seule inquiétude tint quelques jours Mme Marie-Branter: Barry voudrait-il s'entremettre au plus tôt pour expédier le gendre de Marquestoun au commandement d'un aviso? La célérité de la désignation importait seule à l'affaire, et la chose elle-même ne pouvait faire de doute, même devant la difficulté de trouver une vacance.

De fait, on dut télégraphier à Saïgon que la rue Royale augmenterait bienveillamment la station navale d'une unité. Saïgon s'empressa d'accepter, et un petit transport, que l'on parlait de déclasser au premier jour, commença son armement à Lorient, destiné à la Cochinchine. Bien entendu, un autre lieutenant de vaisseau que Branter fut nommé pour le conduire à destination : le gendre de Marquestoun devait là-bas le commander avec une commission définitive, et ainsi furent ménagées les feuilles radicales en même temps qu'épargnés à l'officier les soucis d'une navigation difficultueuse.

Sa femme rassurée commença une grossesse. Elle supputa que son indisponibilité durerait autant que le souvenir laissé à Toulon par l'histoire de mœurs, et se sépara fort tranquillement de Branter. Bien mieux que lui, elle savait, plutôt elle sentait de race, la philosophie des agitations maritimes. La fin du cycle actuel lui sautait aux yeux en même temps que sa révolution et son origine. L'essentiel était que du petit mal surgît un grand bien : cela, c'était le droit strict des Maritimes ennuyés. Les précé-

dents s'enchaînaient en une tradition ; les derniers événements la confirmaient, depuis les malversations de la Réserve jusqu'à la perte du *Tolbiac*. Maintenant Marquestoun avait dû disparaître : Branter obtenait un commandement inespéré : la loi était satisfaite.

Le dernier de ses arrangements de solitude fut de convenir des rendez-vous secrets avec son amie, Mme Ruyroë. La princesse de Tamaris ne s'était pas étonnée que la fille de Marquestoun ne la gênât pas de quelques mois par une intimité inadmissible. Elle lui fut reconnaissante de son ingénieuse combinaison, et, dès la première rencontre cachée, elles causèrent du moment où Branter rapporterait de son commandement des espérances pareilles à celles qu'en ce temps-là le commandant Ruyroë palperait certainement en réalité, dans le même cadre de Toulon admiratif. Un seul point noir gâtait l'horizon délicieusement borné de Mme Marie-Branter : elle s'en ouvrit à l'amie ; le hasard embarquait le commissaire Bourentie sous les ordres du lieutenant de vaisseau. Mme Bourentie n'allait-elle pas tirer avantage de cette coïncidence pour tenter des rapprochements, sous couleur de s'informer souvent des nouvelles également attendues? « Point, ma chère! fit Mme Ruyroé. Ce chiffon n'est plus à cette heure qu'un torchon ; elle doit être proche de son terme ; et, si elle voulait escompter des visites où elle viendrait, en tant que femme, s'inquiéter de son mari, elle ne peut plus songer à préparer des intimités entre son marmot et l'enfant que vous laisse un officier, qui commande à l'âge où commanda le commandant Ruyroë ! »

Vuillenac ramena de la gare la femme du petit commissaire, déformée et faible, pauvre torchon. Bourentie avait dû rallier Lorient sans délais, au lendemain du conseil de guerre. Les ressources du ménage ne permettaient pas que sa femme l'accompagnât, et elle restait seule, à la merci de ses premières couches ; le père, hanté de folie colonisatrice, avait déjà emmené au diable la mère et la sœur de Mme Bourentie. « Mais, dit le commissaire, tirant Vuillenac à part avant de monter en wagon, elle a une voisine admirable de serviabilité, et très entendue dans les accouchements. D'ailleurs, un homme, dans ces cas-là, est toujours gênant ou gêné, pas vrai?... Et puis, » il se rengorga dans son col, « le devoir avant tout! J'ai rempli celui de père, à maintenant celui d'officier... Car vous savez,

n'est-ce pas? que je suis mon maître et gros responsable dans mon nouveau poste? »

Minçavoué était venu aussi serrer la main de son ancien partenaire de causerie sur la plage du *Tolbiac*. Raval l'accompagnait. Ils retrouvèrent, sur le boulevard, Vuillenac; et, comme celui-ci interrogeait le docteur sur ses projets : « Té! mon brave! s'exclama-t-il, vous ne savez donc pas que je passe aux troupes? — Mes condoléances, docteur. — Condoléances? Pourquoi? fit Minçavoué, vraiment stupéfait. — Mais ne disiez-vous pas, à Saïgon, lorsque nous nous trouvions avec Lyé, de la mission... — Ta! ta! Saïgon, la mission, poussière! » Il baissa le ton : « Je sers aux troupes, et enchanté; entre nous, vous savez, il n'y a encore que les frères de l'armée! » Vuillenac se tourna vers Raval : « Et vous, Raval? que devenez-vous? » Le timbre grave de l'enseigne vibra plus profondément, après la flûte de Minçavoué : « Je me marie et je suivrai bientôt les cours de l'Ecole des torpilles. — Allons, vous! cria Vuillenac; vous aussi, vous vous mariez?... — Et j'entre aux torpilles : une assemblée de paresse un peu plus considérable que celle des carrés, et les mêmes gosses, plus bruyants, parce qu'en liberté. » Vuillenac insista, bien que Raval semblât prendre congé après un nombre inusité de paroles : « L'Ecole des torpille, passe! dit-il, mais, pardonnez, mon cher, mon étonnement; si vous vous mariez, vous renoncez à Tahiti? » L'enseigne s'absorba, et très calme, il répondit : « J'ai réfléchi que la terre de Tahiti n'était pas assez vaste pour que je puisse y toujours vivre, sans rencontrer d'officier de marine. »

Comme il s'éloignait, Minçavoué secoua l'étonnement prolongé de Vuillenac : « Hein? triompha-t-il, vous ignorez le mariage qu'il fait : douze cents francs de rente et le beau-père paie tous les liquides. Cet homme, brasseur de son état, a marié de la sorte deux filles précédentes à deux officiers et ses gendres sont alcooliques au bout de dix-huit mois. » Vuillenac se taisait; le docteur reprit : « Il n'en reste pas lourd de la marine, quand on y songe; pas même l'exotisme, puisque Raval se marie; autant dire rien. » Et l'enseigne répéta machinalement : « Rien. »

## XVI

Le congé de Vuillenac fut le dernier de ceux que l'on accorda avant la hâte des armements pour la Chine. Même il faillit le rendre, et ce fut Barry de la Glu dont il prenait l'avis, qui l'en déconseilla : « Aller en Chine? Pourquoi? Les massacres sont terminés, les gens qui devaient échapper sont saufs; vous vous trouverez faire le service de quart sur un transport ou un navire-hôpital. Ce n'est ni intéressant ni profitable. » L'enseigne n'insista point. Mais il connut qu'il avait eu besoin de trouver dans la circonstance une conscience qui décidât en place de la sienne.

Comment savoir à quel moment le métier obligeait, employé qu'il était dans les aventures les plus invraisemblables et les moins semblables à la guerre? Si jadis une déclaration nette avait marqué l'abîme entre l'état de paix et l'autre, le terrible mais voluptueusement sanglant, si des premiers corps à corps, des fuites ou des en avant, avaient, à des époques, changé le frisson qui trembla sous les ondes des musiques militaires en froid d'enthousiasme qui marche halluciné et direct, cette fois rien de pareil ne hérissait les épidermes. Un jour, peu lointain, déjà Vuillenac, indifférent, mais persuadé par ses galons, avait abandonné un embarquement de choix pour avoir droit de réclamer le départ à Madagascar. Il était parti; pendant dix-huit mois, son navire mouillé à Bourbon ou à Tamatave, il avait vécu la vie des quarts et du carré, comme en escadre, comme partout. Les journaux de France, vieux de trois semaines, lui apprenaient les incidents nés et résolus à cent kilomètres de l'escale, razzia de bœufs, assaut de fortins, engagements minuscules sans continuité, éclos et disparus comme des feux de Saint-Jean sur la noirceur morne d'un étang. Il était revenu. Il imaginait avec autant de sincérité l'inimaginable émotion du

feu, et la nécessité de s'en trouver le cœur étreint. Mais il n'essayait plus de faire naître l'occasion, vaguement confiant dans la suprême guerre navale dont des romans, annoncés par des affiches lugubres de couleur, échafaudaient les mystérieuses destinées. Et cette naïveté, conservée dans son tréfonds, lui permettait aux heures mauvaises de raisonner une finalité douteuse. Du profit, il se moquait. Enfin, malgré son scepticisme des périodes vainement découpées entre deux traités dans l'histoire apprise, il l'agaçait de ne pouvoir s'intéresser complètement à ces événements, pâture des curiosités pendant quelques semaines, et dont le terme disparaissait improbable dans leur éloignement, les Philippines après Cuba, le Transvaal après les Philippines, la Chine enfin, dont la légende stationnait déjà dans les communiqués pâteux de la diplomatie alliée et le hourvari de la confédération européenne.

Paris, d'ailleurs, avait un bon programme de réjouissances. Epuisées les curiosités macabres de Pékin, la cité attendait la mission Marlet-Vouchand, et il lui plut, par un caprice soudainement enflé en apothéose, de recevoir les explorateurs avec une solennité qui lui donnait l'illusion d'une montée au Capitole, puisqu'aucun revanchard ne se décidait à lui offrir la réalité du triomphe organisé dans son déroulement classique. Il manquait quelque chose au renouveau de cette année-là : le procès du patriote professionnel avait déçu des espoirs, surtout des lectures du soir, et le concours hippique était relégué dans des quartiers vraiment inusités. L'entrée de la mission dans la capitale offrait l'attraction; les élections municipales viendraient ensuite. Vuillenac, oublieux de sa rencontre avec les gens de Marlet-Vouchand à Saïgon, s'étonna des préparatifs où se complaisait déjà Paris. Il avait cru la dislocation de la mission déjà effectuée; il apprit, très tard, qu'après la perte du *Tolbiac*, le ministère avait ordonné à Marlet d'attendre une époque qui pût rassembler à la fois tous ses collaborateurs et l'ensemble des troupes d'escorte. C'est ainsi que la manifestation, différée encore par l'accueil méridional, s'affirma dans sa splendeur pour le premier jour d'avril.

Lorsque l'enseigne se surprit à commencer des démarches qui lui assureraient une place d'honneur au spectacle, un coin de balcon au Cercle militaire, il s'irrita contre lui-même. Avait-il donc tant besoin de distractions, hors les

courses, ou seulement une part à l'être de son cher Paris? Il s'assit à la terrasse d'un café, et songea; si vraiment quelque chose d'insoupçonné remuait en lui, il écouterait la palpitation de cette germination, jusqu'alors obscure. Depuis longtemps, depuis la raison, n'avait-il pas mis son point-d'honneur, toute galerie absente, à n'ignorer rien de son moi, honteux ou noble? Puis, après des minutes de grave réflexion, il sourit, et s'amusa de la solennelle attitude où la fatuité d'un individualisme oisif avait failli le figer. L'image d'Hélène de Charlis, sur son esprit débarrassé, venait d'apparaître, précise et gracieuse, seule explication, pleine satisfaction des psychologies exigeantes. Alors, l'âme légère, il descendit sans hâte le boulevard, la rue du faubourg Saint-Honoré; M^lle^ de Charlis habitait au commencement de la rue de Courcelles.

« Je vous attendais, dit-elle; maman est sortie, causons seuls comme autrefois. — Que de choses depuis cet autrefois! — Trouvez-vous? — Oui, pour moi et autour de nous : Toulon, le naufrage du *Tolbiac*, cette guerre maintenant, la réception de Marlet-Vouchand dans un Paris triomphal, car vous savez... — Je sais, interrompit Hélène. — Nous devions ramener la mission, et beaucoup d'entre nous ne l'auront pas même vue là-bas lorsqu'elle a débarqué. Les morts se sont succédé, extraordinaires, soulignant la catastrophe...

— Je sais, répéta M^lle^ de Charlis. » Vuillenac s'amusa du calme qui l'étonnait cependant : « Eh bien! la marine ne semble pas avoir le don de distraire vos ennuis, si vous en aviez. Comme vous accueillez fraîchement les nouvelles que je vous en conte! — En effet, mon ami, tout cela m'est indifférent. » Vuillenac, sérieux, la fixa; jadis des récits pouvaient n'intéresser guère Hélène de Charlis, mais il ne lui en serait pas venu cette volonté de froideur entre eux, d'hostilité presque. Et l'enseigne se sentit froissé. Hélène laissa un moment peser le silence, puis : « Vous ne croyez pas, n'est-ce pas? dit-elle doucement, que c'est votre causerie de laquelle je me désintéresse? » Vuillenac vivement secoua la tête, honteux de la petitesse de son amour-propre; mais il attendit que la jeune fille développât sa pensée. Elle ne continua pas aussitôt de parler. Enfin elle prononça : « Je vous jure que je préfère ne point causer de ces événements. Pardonnez-moi de vous obliger à chercher une autre conversation qui, peut-être à votre tour,

vous amuse moins... pardonnez-moi surtout mes expressions déplorables. »

Vuillenac murmura : « Je pensais, avec vous, ne devoir point chercher une conversation. » Puis, retrouvant d'un effort son enjouement social, il commença d'expliquer une exposition de chiens, pour ne pas répéter les banalités sur l'Hippique. Hélène de Charlis l'arrêta : « Vous avez vite réappris Paris, dit-elle. — Avant tout, vous le voyez, le chemin de votre maison... — Et il semble, poursuivit-elle grave, que ces choses d'aujourd'hui sont maintenant celles où vous vous donnez, que le passé raconté tout à l'heure est lointain, lointain, revenu à la mémoire par le dur effort de conter. Quel est donc le récit et quelle est l'action pour vous? A quelles heures vivez-vous et à quelles heures regardez-vous seulement? — N'avez-vous pas répondu pour moi tout à l'heure aussi? Paris remplit mes moments, ma vie est pour Paris et les siens. Le reste... » Hélène, le bras levé, sembla empêcher le geste d'indifférence de l'enseigne : « Dans le reste, fit-elle, vous venez de mettre naufrage, ruines, mort, arrachement. » Vuillenac baissa la tête, et d'un moment, ils ne parlèrent plus. Il la regardait avec la timidité inconnue d'un adolescent qu'une femme aurait tendrement corrigé d'une fanfaronnade. Malgré le souvenir de la haute intellectualité de M^lle de Charlis, malgré la facile épreuve qu'il en avait souvent pu faire, d'ordinaire, comme cette fois, laissé seul avec elle, il tâtonnait contre les apparences nouvelles qu'elle offrait à son amitié : « Et M. Ribol, fit-elle? Est-ce donc vrai? » Le jeune homme tressaillit : « C'est dans un duel, murmura-t-il. » Hélène, aussi bas, dit : « Pauvre garçon! »

Sur une table, des journaux déployés chevauchaient leurs pages. Elle prit l'un d'eux, et désignant à Vuillenac une phrase marquée d'un fort coup d'ongle, elle attendit silencieusement. Il lut. C'était, au milieu des télégrammes reçus de Chine, les extraits publiés d'une lettre de soldat. Le passage détaillait des exécutions et se terminait ainsi, dans un étonnement de simple : « Après des boucheries comme ça, on ne sait plus si l'on est des hommes. » L'enseigne répéta les mots à mi-voix : « Eh bien, mademoiselle ? interrogea-t-il ensuite. — Pensez-vous que cette lettre soit authentique? — Je n'ai aucune raison d'en douter. — Ah ! » Vuillenac se leva ; debout devant Hélène,

il s'anima : « Parlez-moi, je vous en prie, mon amie. Votre accueil, votre attitude, vos questions m'ont laissé trop longtemps l'horrible crainte d'avoir démérité de vous, du moins de ne savoir plus vous apporter ce qui pouvait être de la gaîté, peut-être de la joie. Car n'avez-vous pas dit que vous m'attendiez ? Vous m'attendiez ? répétez-le ? » Elle fit signe fermement que oui. « Alors, acheva-t-il, je crois comprendre soudain la grosse agitation sous votre sérénité, et je ne comprends que cela. » Il hésita : « A moins qu'une foi révélée ne vous dresse tout à coup contre de vieilles idoles et que l'horreur de la guerre enfin ne vous soit née pour avoir trop respiré le sang et le feu de là-bas, de la Chine... — De partout! trancha Hélène. » Vuillenac se croisa les bras : « Ainsi, je vous retrouve, amie, aussi farouche que la plus slave des étudiantes. Et, écrasant votre délicieux bon sens, votre admirable loyauté de sensibilité, une fièvre d'apostolat fou vous dresse, un marché à la main, devant les plus chers amis et les plus longtemps perdus ? »

Mlle de Charlis sursauta : « Un marché, dites-vous?... » Aussitôt, elle réprima son élan et simplement, elle pria Vuillenac de reprendre le fauteuil à ses côtés : « Vous avez raison, dit-elle, et dans un plus large sens que celui de vos paroles. Je me suis indignée de ce mot de marché, et je n'en avais pas le moindre droit, puisque si marché il devait y avoir, c'est moi qui.... » L'enseigne interrompit la jeune fille, lorsqu'il pensa deviner d'irréparables déclarations : « Allons! vous avez vu jouer l'Attaque du Moulin, vous avez lu Sébastien Faure, vous avez applaudi aux tirades du répertoire. Tout cela n'est pas grave. » Hélène se tut jusqu'à ce qu'elle fût certaine que Vuillenac ne songeait plus à l'arrêter : « Voici, dit-elle, ce qu'il me tourmente de vous dire. J'ai senti en vous revoyant, que mon extraordinaire aveu vous était dû, et qu'il serait tard de vous le différer. Daignez l'accueillir pour le laisser enfuir ensuite, sans l'avoir entendu. »

Elle avait parlé dans l'humilité la plus émue. Vuillenac ne put se retenir : « Hélène! cria-t-il. » Et il se laissa retomber, le front bas : c'était la première fois qu'il appelait ainsi Mlle de Charlis. A son tour, Hélène s'était écartée : « Tenez, fit-elle rapidement, cet appel me dispense d'étranges discours et me rend plus douce ma conclusion. Pour une minute, celle-ci seule, je veux croire fixées les chimères qui

me donnaient l'audace de les marchander, et alors écoutez-moi! Je n'épouserai jamais un soldat. » L'enseigne marcha vers elle, elle l'attendit le regard tendre et droit, sans cesser de parler : « Ne dites rien, je ne veux pas par mes mots signifier un renoncement, une démission. Ce que je refuse, c'est une âme de soldat. » Et comme Vuillenac s'efforçait de retrouver la gaîté pour détendre le moment, il feignit de mal interpréter : « Comment! vous aussi, vous avez peur des marins! s'exclama-t-il. » Elle reprit : « J'ai dit : Jamais je n'épouserai un soldat. » — Pourquoi? balbutia le jeune homme, décidément troublé. » Hélène de Charlis désigna de nouveau le journal : « Parce que cela, déclara-t-elle. »

Lorsque Vuillenac quitta la rue de Courcelles, il se fit conduire immédiatement au Cercle. Dans une joyeuse bousculade de sa chambre, il chercha son uniforme. Il avait si bien pensé l'enfermer pour longtemps ! Mais, loin d'Hélène de Charlis il s'impatientait déjà de jouir tranquillement de son congé, pour apporter, à son expiration, la démission du grade. A cette heure, il calcula qu'il rencontrerait certainement le directeur du Personnel, et au salon de correspondance, il rédigea, sans hésitation, la formule de libération. Un enfantillage le décida à suivre à pied, jusqu'à la rue Royale, le chemin qu'il venait de parcourir au commencement de l'après-midi. Et l'ébahissement des gens l'amusa, sur le boulevard, toujours aussi ignorants des officiers de marine et de la Marine. Comme il passait devant Lachaume, il s'arrêta, les yeux égayés par les gerbes derrière le vitrage, et il se promit, au sortir du ministère, d'emporter une botte de lilas pour fleurir sa dernière exhibition de galons. Il regardait encore, lorsqu'une grosse voix, timide cependant, le fit retourner.

Un artilleur des troupes coloniales avait osé l'entreprendre, sans doute après de terribles hésitations. « Pardon, mon lieutenant, disait-il, voici la chose : des biffins, ça ne peut pas me renseigner, et les civils, j'ai peur que ça se foute de moi. Alors je me suis permis. J'ai l'honneur, mon lieutenant. » Vuillenac parcourut le papier que lui tendait l'homme ; il comprit que l'artilleur s'informait d'une rue où il cherchait une banque. L'enseigne s'étonna; la raison sociale, très connue, des capitaux catholiques, jurait avec le matricule du soldat. « D'où vous vient ce

chèque, mon ami? interrogea-t-il. — Le papier? — Oui, ce papier, c'est de l'argent. » L'artilleur cligna de l'œil et dit : « Parbleu! oui, c'est du bon argent... là-bas, Tien-Tsin, Takou, puis les noms à coucher dehors, on a ramassé des fourrures, des bijoux, des bons Dieu en or, et un tas de pierres, tellement qu'on faisait du bruit comme une charrette avec les objets dans la poche, pour aller prendre l'apéritif. Alors les curés, vous savez, ceux des Missions, qui sont quasi-habillés comme les Chinois, ont dit à ceux qui voulaient d'apporter à un comptoir les choses ramassées, et tout le monde est venu, et on nous donnait des papiers comme celui-ci pour toucher de l'argent en rentrant en France, beaucoup d'argent. Des camarades ont touché à Marseille; moi, j'aime mieux toucher ici; sans cela j'aurais fait la bombe en route, vous comprenez, mon lieutenant ? En tous cas, les curés, comme cela, m'ont réservé de rudes économies. » Vuillenac relut le chèque, il valait six mille francs : « Est-ce que les caporaux et les sergents ont d'aussi grandes économies que vous, mon ami? demanda-t-il. » L'artilleur claqua sa langue : « Pardine! mais, lieutenant, mais beaucoup, beaucoup plus. Et les.... Mais pardon ; alors il faut marcher de ce côté, mon lieutenant ? » L'homme salua et l'enseigne, à grands pas, continua sa route vers le ministère. La rue, traversée d'ombres, semblait, à la Concorde, déboucher dans le printemps.

Vuillenac s'informa près du concierge ; il avait une mince habitude des couloirs du ministère. « Ah! fit le pipelet supérieurement affable, vous arrivez mal : le chef d'état-major général, les directeurs, des vice-amiraux, tous sont réunis en conférence. Il paraît qu'il y a du nouveau, et je m'imagine... — C'est bon, coupa Vuillenac impatienté, je repasserai. — Pas avant une grande heure, si vous m'en croyez : on a même interdit les allées et venues des plantons dans l'escalier B ! » L'enseigne se dirigea vers la place, mécontent de se sentir confusément soulagé, comme d'avoir trouvé absent le dentiste chez lequel on se précipite. Alors il s'efforça de s'intéresser au conciliabule soudain des plumes blanches. L'Extrême-Orient allait-il donc bouleverser sérieusement la tranquillité des Maritimes ?

Le ministre Vingrandy avait câblé, dès l'après-midi précédente, une convocation d'extrême urgence à cinq vice-amiraux. C'étaient les seuls, avec Maudéfent, sauvés du

ramollissement, sur lesquels il pût faire fond pour trouver un commandant en chef dans les mers de Chine. Le conseil venait de décider l'envoi d'un cuirassé avec le pavillon. Et ainsi s'assemblèrent Manou, de Migerat, Frimeur, Longuejoles et le récent promu, de la Morinière de Layval. Vingrandy avait d'abord songé à la plus évidente des solutions, c'est-à-dire à choisir Maudéfent, le chef d'état-major général. Une bonne volonté pour l'Extrême-Orient devait se rencontrer parmi les plumes blanches moins facilement qu'un titulaire du poste de la rue Royale, poste que la logique eût dû constituer suprême et permanent, mais dans lequel se terraient les amiraux bien en cour pour happer un commandement à la mer avant des camarades plus anciens. Ce n'était pas le cas de Maudéfent; mais le plus simple des raisonnements patriotiques le mettait en garde contre la brièveté de ses fonctions et il avait la fierté de sentir que, seul, il servait la France, quand il servait la direction de l'état-major.

Vingrandy parla un quart d'heure; il se laissa entraîner jusqu'au couplet patriotique, peut-être convaincu lui-même, car malgré les avanies de son entourage militaire, il avait déblayé les écuries laissées par les ministres à broderie, de jadis. Un an auparavant, la collaboration ultra-cléricale de Clériville avait intéressé aux travaux entrepris l'indulgence de quelques anciens élèves des Pères, à tous les grades; la marine depuis lors comptait des ralliés. Vingrandy parla, et sa péroraison ne fit pas remuer un trait des cinq faces autour de lui ; pourtant il avait explicité la promesse de considérer, comme ayant commandé en chef devant l'ennemi, le vice-amiral choisi. C'était, par suite, l'assurance du grand-cordon et surtout le maintien en activité sans limite d'âge.

Manou, vigoureux, large poussah, le visage suffisamment devenu celui d'un Maritime depuis que le nez sémite s'était fondu dans sa génération, celle d'après l'ancien ministre de la Restauration, fixa Vingrandy en travers de son monocle... « Est-ce que l'on promet, non pas le titre provisoire, mais, au retour, le grade d'amiral? — Permettez, répondit Vingrandy, encore faut-il... » Déjà Manou n'écoutait plus; il regarda le plafond et ne bougea plus. Le ministre sentit, dès la première opinion, que sa réclame avait parlé à des sourds : Manou était, de tous les membres de la réunion, le plus intelligent; même il était le seul intelligent,

à considérer, pour les juger, autre chose que leur acquis dans la carrière. Migerat, aussitôt, réfléchit que si Manou n'acceptait pas les propositions, elles ne devaient pas présenter les très gros bénéfices indispensables. D'ailleurs l'escadre de la Méditerranée devait à peu près sûrement lui échoir en octobre. « Moi, dit-il, je marie ma fille. » Il s'en fallut de peu que la Morinière de Layval, consulté, répondit ingénument : « Merci, je sors d'en prendre. » Il trouva, pour refuser aussi catégoriquement, quelques mots convenables: il avait, en effet, très récemment, secondé la diplomatie de la porte ouverte en Chine. Mais la baie, obtenue à grand fracas et où il prôna l'installation d'un point d'appui, se trouva être inabordable pour les gros navires ; le ministère avait osé montrer quelque mauvaise humeur d'apprendre les sondes après l'occupation, et Layval, tout prêt à remplacer Marquestoun à Toulon, jugea bonne l'occasion d'afficher un ressentiment très digne.

Alors Frimeur cria : « Est-ce que je puis quitter mon escadre, moi? Et encore, je m'en irais au diable, puisque c'est indispensable, si je pouvais espérer que le ministre, vous ou un autre, se souvînt plus de moi que de tous les gâteux qui manquent à notre réunion d'aujourd'hui. Mais, baste! on me refuse du charbon, on me prend des croiseurs, on m'attache la corde au cou contre ce Toulon immonde, parce que sa municipalité se dresse menaçante quand le quartier réservé est privé d'extorquer au premier de chaque mois la solde des matelots! Usez de moi, soit; mais, en revanche, laissez-moi vous dire où je puis mieux vous servir. J'ai réveillé cette escadre abrutie; pourquoi n'irais-je pas à d'autres postes, à Saint-Pétersbourg par exemple, transformer une fois encore le défensif stupide en offensif utile? » L'allusion à l'ambassade rêvée tomba dans le silence ; puis Manou éleva la voix : « Effectivement, dit-il, l'amiral Frimeur n'a le droit de quitter ni son escadre ni ses enfants. » Frimeur n'insista pas, furieux de cette méchanceté à l'adresse de sa fille Lina.

D'ailleurs, Vingrandy s'était détourné de lui, peu soucieux de mêler les ambitions du grand homme à des concepts diplomatiques. Il essaya d'attendrir Longuejolles, beau-frère de député, ancien ministre et ministrable encore : « Alors, à vous l'honneur, Longuejolles, dit-il; vous êtes né sous une bonne troisième étoile, puisque vous allez commander en chef, beaucoup avant votre tour d'ancienneté,

et que déjà la Chine vous a pointé les deux premières étoiles. » La plaisanterie glissa sur le flegme de Longuejolles : « Merci bien. Monsieur le ministre. dit-il : je me contente de ce que j'ai. Et puis, à quoi bon s'agiter? La France n'en sera pas moins désormais une puissance de second ordre! »

La conclusion de Longuejolles donna le signal du départ aux vice-amiraux et ils furent debout. sans avoir laissé le temps à Vingrandy de s'indigner. Il les tint un long moment sous son regard, avant de leur donner congé. Manou jugea gênante une audace possible de la part du ministre : « Prenez Jervis, conseilla-t-il. » Les autres répétèrent : « Prenez Jervis, parbleu! » Frimeur ajouta, heureux de mordre après avoir été mordu : « Seulement, monsieur le ministre, donnez-lui le temps de consulter son Egérie. » Et leur ironie surveilla le mouvement de Vingrandy. « Eh! oui, grogna celui-ci, lui seul vous vaut, tous réunis; mais là-bas, ils en ont peur! » Les têtes s'inclinèrent, faussement respectueuses, et comme les chefs disparaissaient un à un sous la colère cachée du ministre. Manou, le dernier, lui dit, évoquant discrètement le passé et les origines de Vingrandy. « Beau sujet pour la scène, n'est-ce pas? monsieur le ministre, et qui renouvellerait la fameuse entrevue de Salammbô... Vous savez? Hamilcar et les Riches dans le caveau du Temple d'Eschmoûn! »

Les journaux du soir annoncèrent la nomination du vice-amiral Tierpot au commandement en chef du corps expéditionnaire de Chine. Il avait fallu recourir encore à ce brave homme qui avait l'apparence d'un Ronchonnot sans en avoir l'âme. Le choix n'en fut pas plus mauvais, pour avoir été limité : Tierpot, dans la Méditerranée, avait déjà trouvé l'occasion d'élever au milieu d'un concert européen une voix française fort écoutée. Vuillenac lut la nouvelle, assis de nouveau à la terrasse du café, après dîner. Sa seconde démarche au ministère avait été vaine, le chef d'état-major et le ministre défendant leur porte plus formellement encore qu'au commencement de l'après-midi. Et il n'avait pas tenté d'autre entrevue, ni employé le simple moyen de mettre à la poste sa démission. Gaillard sous son uniforme, il avait monté les Champs-Elysées. puis. dans la première fragrance des marronniers, il s'était attardé à l'orée du Bois. et enfin, las de sa veulerie autant que quiet dans la bonne fatigue inaccoutumée, il s'était assis au

bord d'Armenonville à peu près désert. Il n'aurait pu dire combien de temps l'image d'Hélène de Charlis avait seule empli son repos, quelle idée de libération il avait maintenue de force parmi l'ondoiement coutumier de sa pensée, de quelle façon, inattentif il avait, en parcelles semées partout, déchiré sa requête officielle. Un fiacre l'avait ramené, à travers le crépuscule mal guéri de frissons ; il avait dîné, fiévreux d'une nouvelle fièvre encore, dans le brouhaha des gens tendus vers la solennité prochaine, la réception du commandant Marlet au Cercle militaire. Il se retrouvait indifférent contre la multitude des passants du boulevard, peu intéressé par la désignation de Tierpot, peu à peu concentré dans le ressouvenir de quelque chose qui avait dû être et dont il s'irritait de chercher en vain une mémoire adéquate. Dans les cris qui montaient par gerbes régulières : « Vive Marlet! » il reconnut sa voix de naïveté héroïque. La figure de Mâdhi, dévisagée à fond sur le pont du *Tolbiac*, se précisa par-dessus le fantôme trouble d'Hélène de Charlis. Vuillenac, les oreilles attentives, l'esprit à l'aventure, le cœur et la chair tranquilles, vécut des minutes d'épopée ; entre ses dirigeantes éternellement deux et éternellement ennemies, il jaillit des trophées et des victoires chantèrent ; dans l'égorgement du rêve, gicla une ondée de désirs forts, et la folie de l'action, sans but, sans bornes, martela son front. Et quand il s'évada du songe, lorsqu'un regard conscient sur la rue lui révéla de nouveau la prostitution des attitudes triomphales au profit d'alphonses nationaux, lorsqu'il eût nombré les gestes merciant, au balcon du Cercle, Vouchand aussi bien que Marlet, il ne fut pas très sûr d'avoir cherché une excuse pour avoir communié avec la foule. Il pensa tout haut : « Jamais je ne pourrai répudier l'action. » Et il crut qu'il était quand même que trop parmi ceux-là qui hurlaient à la gloire.

Cependant le flot le mena jusqu'au carré de l'Opéra, et l'immobilité soudaine de la marée à son plein le fixa face au café de la Paix. Trois fenêtres de l'entresol, larges ouvertes, révélaient la lumière gaspillée sur la table d'un dîner lent ; tour à tour s'y encadraient des hommes, et l'un après l'autre, ils semblaient parler au peuple tumultueux. Un seul, comique, signifiait, en tapotant sa gorge, que l'aphonie l'empêchait de clamer des remerciements ou des ordres : puis il amenait devant lui quelque autre des convives, lui plaquait une main sur l'épaule, et sur tous les

deux bondissaient les acclamations de la foule, flattée d'une attitude classique à qui s'en allait son hourrah, pareille à la projection, sur transparent, du Panthéon républicain chromolithographié. Vuillenac reconnut Caulibet dans l'orateur sans voix ; entre mille singularités, sa protestation de la veille entraînait l'opinion. Il avait sommé le ministre de lui rendre son grade d'officier de réserve, et l'enseigne comprit, pour l'avoir souvent aperçu dans la salle, qu'il lui en coûtait beaucoup de ne pouvoir plus prendre ses repas au Cercle militaire.

A côté de lui, le poète Francis Pécot jetait sur les humbles l'onction de sa bonne souffrance, et lorsqu'à chaque instant, en retrait de la fenêtre, il communiquait des mystérieux chiffons de papier aux convives, il sentait croître, semblait-il, l'espoir de renouveler enfin les Lamartine et les Hugo au sein de l'émeute, assuré désormais de les avoir remplacés au Parnasse. Les intermittentes apparitions du polichinelle national coïncidaient enfin avec le ralentissement de l'ovation. Caulibet réussit à tirer quelques sons de son enrouement : « Mes amis, brailla-t-il, notre illustre collaborateur, le plus honnête homme de France, notre poète enfin, Francis Pécot, va se rendre au Cercle militaire pour serrer la main du brave commandant Marlet. Suivez-le et je me suis engagé en votre nom à le suivre partout où il ira. Ai-je eu tort? » La clameur d'en bas cria : « Non! non! qu'il sorte! »

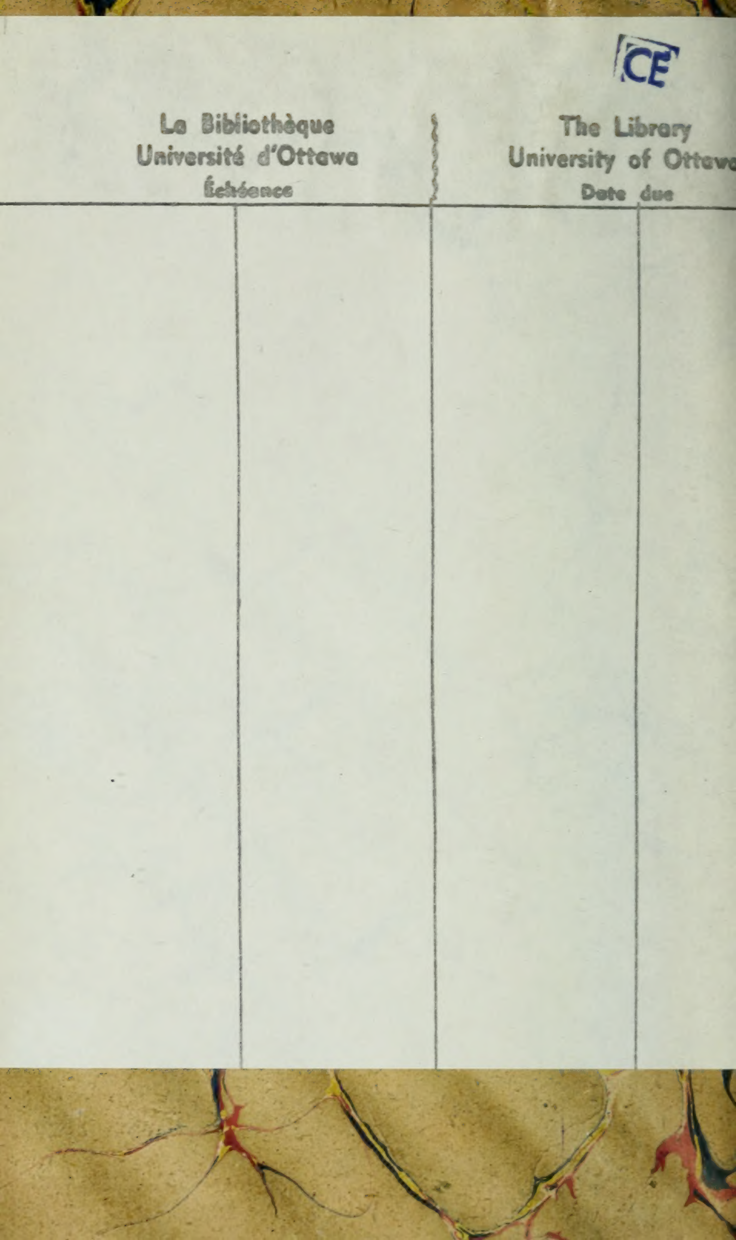
Vuillenac s'arrêta de marcher vers les hauts boulevards; est-ce que vraiment l'action allait vibrer au sein de cette foule stupide? Pécot traversa majestueusement le carrefour, et éclaircit sa voix avant de déclamer ses titres à la porte du cercle. Mais un planton lui vola son geste : « Je regrette, monsieur, dit-il, mais la consigne est formelle; tous les invités sont montés, on ne reçoit personne. » Sur le balcon, les membres de la mission Marlet-Vouchand ignorèrent l'assaut du poète dictateur. Il s'en revint aussi grave dans le salon du café de la Paix, et le peuple recommença sa houle.

Auprès de Vuillenac, qui tentait la route du Vaudeville pour un spectacle d'*Amoureuse*, un petit bourgeois, les yeux hors de la tête, glapissait : « Vive l'armée! Mort aux Youpins! » Sa femme s'efforçait de le calmer, disant : « Du moins, crie vive le commandant Marlet! » L'homme, exaspéré, prit l'enseigne à témoin : « Laisse-moi donc tranquille!

N'est-ce pas, monsieur? et quand est-ce que l'on crierait : Mort aux Youpins! si ce n'est pas aujourd'hui? » Un voisin murmura dans l'oreille de Vuillenac : « Triste, cette bestialité de la foule monomane, tandis qu'à deux pas l'on joue du Porto-Riche! » Vuillenac regarda qui parlait, ballotté dans les mêmes remous que lui. A son tour, le boulevard des Italiens refluait vers l'Opéra.

A la hauteur de la rue Richelieu, des troupes défilaient hâtivement, que l'on prétendait dirigées sur la gare de Lyon, pour partir en Chine : « Voilà ceux qui vont tuer, murmura à mi-voix Vuillenac échauffé. » Arc-bouté contre l'officier, parmi la clameur qui, de nouveau, hurlait à la gloire, l'admirateur de Porto-Riche répondit : « Peut-être aussi ceux qui vont mourir... et c'est leur logique. »

IMPRIMERIE PAUL DUPONT. — PARIS (1er ARRt)




a39003 003766325b

